

IDAD AUTÓNOMA DE
CCIÓN CEN... DE B...



ÓN MA

1861

185

1767

v.1

ERAL DE



1080044436



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2.00

~~de~~
~~de~~

Ce livre a été regalaada
à la Bibliothèque par le Sr. Ricard
de Melletand le 12 de Mars 1783.



ESSAI

SUR LA POPULATION

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Capilla
Biblioteca Universitaria

17330

55034

Le Flamme B



ESSAI
SUR CETTE QUESTION:
QUAND ET COMMENT
L'AMÉRIQUE
A-T-ELLE ÉTÉ PEUPLÉE
D'HOMMES ET D'ANIMAUX?

PAR E. B. D'E.

TOME PREMIER



Chez MARC MICHEL REY,

MDCCLXVII

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



E61
E3
1267
U.7

B. M. Allards



FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

México Pectore de 1877

Y CASILLERÍA DE LA BIBLIOTECA



D. H. Meyer del.

J. A. Oberer fecit.

A

SON ALTESSE SERÉNISSE
MONSEIGNEUR
LOUIS EUGENE
DUC DE WURTEMBERG
ET DE TECK,

®

COMTE DE MONTBELIARD,
SEIGNEUR DE HEYDERSHEIM,
ET DE JUSTINGEN,
CHEVALIER DES ORDRES
DE SA MAJESTE
TRÈS-CHRÉTIENNE,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE SES ARMÉES, &c.

MONSIEUR,

L'Ouvrage que j'offre au pu-
blic sous les auspices de Votre Al-
tesse est le fruit d'un loisir litté-

E P I T R E . III

raire, dont il est si doux d'user
dans le sein d'une profonde paix,
& que le sujet pourroit rendre
intéressant, s'il a le bonheur d'ob-
tenir son approbation. Si Elle
y voit quelques idées qui s'écar-
tent des routes battues, & qui
pourroient même avoir l'air de
paradoxe; outre que je ne les
donne que comme des hypothè-
ses, je me flatte qu'elles trou-
veront grace auprès d'Elle, lors-
qu'Elle voudra bien observer que
l'ouvrage entier manifeste les in-
tentions les plus pures, & le plus
grand éloignement pour tout ce
qui pourroit donner atteinte à
la religion.

Si Votre Altesse est surpri-
se de la liberté que je prends

de lui dédier cette partie de mes recherches, je la supplie de croire qu'elle ne m'a point été inspirée par la vaine gloire. Que de motifs imposans auroient pu cependant la justifier, si j'en avois été susceptible! Sa haute naissance, issu comme l'est Votre Altesse, d'une des plus anciennes Maisons Ducales de l'Allemagne, qui depuis un grand nombre de siècles brille dans les Fastes de l'Empire; formé sous les yeux d'un des plus grands Monarques de l'Europe; les talens peu communs que Votre Altesse a fait briller dès l'âge le plus tendre dans l'art de la guerre, & qui dans tant d'occasions difficiles ont fait admi-

rer également sa sagesse & sa valeur; le lustre dont Elle a joui dans les Cours, desquelles Elle a fait les délices; ses dignités & ses exploits, eussent pu être pour moi des motifs bien séduisans, si je n'y eusse pas été déterminé bien plus fortement, & presque uniquement, par ses lumieres & par ses vertus.

Je l'avoue, Monseigneur, la vénération universelle que Votre Altesse s'est attirée dans tous les pays, même en Suisse, depuis le moment qu'Elle y a établi son séjour, a suffi pour entraîner mon hommage. Dans ce pays isolé de tout le reste des Cours, ses habitans satisfaits d'un sort libre & heureux se laissent ra-

rement éblouir par des apparences qui ne seroient que brillantes. Dans leur simplicité ils admirent bien moins les vertus héroïques, que les vertus chrétiennes, morales & civiles, qui seules ont droit à leur estime, parce qu'elles seules sont la félicité des peuples, & le solide bonheur de l'humanité.

Je ne fais ici, Monseigneur, qu'exprimer la voix du peuple, qu'on a toujours considérée comme étant en quelque façon la voix de Dieu. Et comment pourrois-je me séparer de cette voix touchante & universelle, de cette unanimité qui réunit les suffrages de tous les ordres des citoyens, des Sçavans

& du vulgaire, de tout ce qui a du goût & du sentiment, du peuple même, qui voit tous les jours Votre Altesse s'abaisser jusqu'à lui par son affabilité, par les aëtes & les expressions du cœur le plus humain & le plus compatissant? Ah! Monseigneur, ce cri général ne scauroit être l'effet d'une adulation politique & intéressée, & malgré son extrême modestie, je doute qu'Elle puisse voir sans une espèce d'attendrissement ces épanchemens d'estime générale, dont la seule candeur Helvétique peut être la source.

Que de choses ne pourrois-je pas dire, malgré celles que j'ignore par le soin que Votre

Altesse prend de les cacher, sans
 la crainte de lui déplaire! Que
 de traits brillans ne dévoile-
 rois-je pas de cette bonté gé-
 néreuse & prévenante, de cet-
 te humanité tendre & compa-
 tissante qui décelent une ame
 véritablement élevée & magna-
 nime! Qu'il est beau & supé-
 rieur de l'éclat de sa naissance de
 se regarder comme citoyen du
 monde! qu'il est beau, surtout
 dans un Prince, d'envisager les
 autres hommes comme des fre-
 res; de considérer, comme Vo-
 tre Altesse daigne le faire, le
 pays, qu'Elle honore de sa pré-
 sence, comme sa Patrie; d'y re-
 vêtir en quelque sorte le caract-
 ère de citoyen; de concourir à
 son

son bien-être, & de s'unir à des
 compagnies de Patriotes, qui
 travaillent à son lustre & à
 son bonheur!

C'est à cet homme si rare dans
 tous les ordres, & si difficile à
 trouver dans le sien propre, que
 s'adresse ce tribut, effet si na-
 turel de la vénération publique,
 & foible expression de lamienne.

Vivez, Prince illustre, Philoso-
 phe bienfaisant, ami des hommes!

Vivez pour l'honneur de ce
 siècle, dont la corruption ren-
 droit à tant d'égards ses fastes
 peu honorables à la postérité, si
 l'on n'y voyoit de tems en tems des
 noms respectables de personnes
 du plus haut rang, dignes des
 âges les plus vertueux.

Puissiez-vous, Monseigneur, couler des jours aussi heureux que brillans jusqu'à la vieillesse la plus tardive, pour la gloire de votre illustre Maison, pour les délices de ceux qui aiment & honorent la vertu, pour servir d'exemple ou de frein à ceux qui n'en sentent pas le prix!

Permettez, Monseigneur, qu'en qualité d'un des plus zélés & des plus sincères admirateurs de Votre Altesse, j'aye l'honneur de me dire,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE.

Le très-humble, très-obéissant
& très-dévoilé Serviteur,

Paris le 1. Juin 1765.

E. B. d'E.

P R É F A C E.

ON regarde un livre sans préface comme un corps sans tête. Ce n'est cependant pas cette considération qui m'a engagé à faire celle-ci. La nature de l'ouvrage que je publie m'oblige à rendre compte de ce qui l'a occasionné.

Dès ma jeunesse j'ai passionnément aimé la lecture & à mesure que j'avançois en âge, je me suis attaché par degrés à des matières toujours plus sérieuses. Dans mes heures de récréation j'ai fait mes délices de l'histoire, de la géographie & surtout des voyages dont j'ai lu toutes les relations que j'ai pu me procurer.

Il y a plus de vingt-cinq ans qu'un ami me communiqua une lettre d'un Savant fort connu dans la République des Lettres, dans laquelle il soutenoit que *l'Asie est contiguë à l'Amérique*. Je venois de lire diverses relations nouvelles qui mettoient hors de doute le fait contraire. J'en écrivis à cet ami, & pour combattre ce système je citois ces ouvrages qui, pour la plupart, étoient écrits en Allemand, & donnés par les voyageurs au service

de la Russie. Ma réponse fut communiquée à ce Savant qui souhaita de voir ces ouvrages, & d'entretenir avec moi une correspondance qui ne finit qu'avec sa vie.

Dans tout le cours de ce commerce épistolaire il m'avoit témoigné une si forte envie de me connoître personnellement que je profitai de la première occasion pour lui faire visite.

Nous eumes sur ce sujet de longues & de fréquentes conversations dont je vais donner le précis en forme de dialogues. Les lettres P. & E. désigneront les interlocuteurs.

Après que jeus convaincu ce Savant de son erreur, il me dit que s'il étoit démontré que l'Asie & l'Amérique ne forment point un même continent, il étoit impossible de comprendre comment, quand & par où l'Amérique avoit pu être peuplée d'hommes & d'animaux.

E. Cette difficulté m'a souvent occupé: & je n'y ai trouvé qu'une seule solution qui assurément ne vous plaira pas, partisan comme vous l'êtes de Woodward.

P. Comment donc! Vous m'étonnez. Faites-moi part de cette solution, je vous prie.

E. Je crois fermement que les plus anciens habitans de l'Amérique & la plus grande partie des animaux qu'on y trouve, sont antédiluviens.

P. Quoi! vous supposez donc que le déluge n'a pas été universel: que faites-vous donc des déclarations expresses de l'Ecriture?

Je lui exposai alors la plupart des réflexions que je déduits dans le corps de cet ouvrage, sur ce sujet. Après avoir rêvé un peu, il dit;

P. J'avoue que je ne puis être de votre avis, mais je conviens que vos raisons sont frappantes & nouvelles: il y en a peu que j'aye lues dans les auteurs: elles méritent d'être communiquées au public, & je vous y exhorte.

E. Vous m'excusez. Plusieurs raisons m'en empêchent. J'ai deux emplois à desservir dont un seul demande un homme tout entier.

P. Si vous n'avez point d'autres raisons pour vous dispenser de cette tâche, vous n'en avez point de valable: Chacun sait combien vous êtes laborieux & que vous avez pour l'état un goût si décidé que vous ne

sauriez-vous en passer malgré vos nombreuses occupations. Travaillez donc sur cette matière & donnez-y le tems que vous employeriez également à d'autres études.

E. J'ai par devers moi une autre raison d'un tout autre poids. Vous avez pu comprendre que j'ai des idées toutes nouvelles & que personne n'a encore manifestées. Je craindrois de les mettre au jour; On les trouveroit trop hardies & singulieres.

Mais mon Savant, homme des plus graves & des plus sérieux, se mit fortement à rire, & il me dit que j'étois en cela bien différent de tous les auteurs, puisqu'il n'en est aucun qui ne cherche sa gloire à proposer quelque idée particulière que ceux qui l'avoient précédé n'eussent point encore eue; & que moi tout au contraire je craignois de me faire connoître par des recherches & des réflexions nouvelles.

E. Ouf c'est là mon cas: je ne suis point auteur, je n'ai ni le loisir, ni l'envie de le devenir. Je ne mets point ma gloire à passer pour tel. Mon état & mon genre de vie s'y opposent. Et puis, qui se char-

geroit d'imprimer l'ouvrage d'un inconnu?

P. Quant à cet article, j'en fais mon affaire. Je suis allez connu, pour qu'on soit persuadé que je ne recommanderois par un mauvais livre. Quant à la premiere objection, permettez-moi de vous demander si vous verriez avec plaisir que d'autres auteurs publiassent les diverses idées nouvelles que vous avez & vous otassent le mérite de la découverte & de l'invention. C'est cependant ce qui vous arrivera infailliblement, puisque les mêmes idées qui vous sont venues peuvent aussi venir à d'autres.

J'avoue que je fus frappé de cette réflexion & je sentis qu'un pareil accident me feroit de la peine.

De retour chez moi j'employai quelques heures de mon loisir à former le plan de mon ouvrage qui ensuite fut bien amplifié. Effrayé moi-même de voir où tout cela me menoit, j'informai ce Savant de mon embarras, en lui disant que des occupations indispensables me laissoient trop peu de loisir pour exécuter un projet d'une si vaste étendue. Il ne goûta pas mes excuses, & me répondit que je n'avois

qu'à travailler peu-à-peu & sans me presser, & que je serois moi-même étonné de me trouver au bout de mon ouvrage.

A demi-persuadé, je ramassai des matériaux. Mais plus j'avançois & plus je voyois que mon ouvrage seroit plus vaste que je ne l'avois supposé, ce qui joint à de nouvelles occupations qui me survinrent de tems à autre me le firent perdre de vue.

Je l'avois même pour ainsi dire entièrement abandonné, lorsque je vis arriver ce que ce Savant m'avoit prédit, & qu'il ne cessoit de me répéter, la traduction Française des premières parties de l'Histoire Universelle par une Société de Gens de Lettres, parut. J'y trouvai indiqué en peu de mots mon système sur les causes possibles du déluge: on y citoit un Auteur Anglois que je n'ai pu, malgré mes recherches, me procurer. Cet incident me réveilla. Je repris l'ouvrage qui avoit été longtems interrompu, ce que je fis d'autant plus volontiers que diverses personnes, auxquelles j'avois communiqué mes principes, m'encouragerent fortement.

Ce léger dépit qui m'avoit fait re-

prendre la plume passa bientôt, & de nouveaux emplois me donnerent des occupations qui me l'arracherent des mains, jusqu'à ce qu'un événement tout semblable me la fit reprendre.

M^r. Kruger publia un ouvrage en Allemand intitulé *Histoire de la terre dans les tems les plus reculés*, & il me tomba dans le même tems entre les mains un manuscrit François sur *l'origine des Negres*, dont l'extrait a été inséré ensuite dans l'Histoire Universelle. Je fus surpris de trouver dans la première mes idées sur la destruction antérieure de notre terre & dans la dernière une partie de mon opinion sur l'origine des Negres. Je repris mon ouvrage & le conduisis assez loin, malgré diverses interruptions qui étoient quelquefois de plusieurs années. Mais enfin ayant obtenu un emploi qui me tiroit des embarras & des distractions de la Capitale, j'ai profité de mon loisir pour mettre la dernière main à cet ouvrage, & lui donner la forme qu'il a actuellement. J'y ai travaillé au moins pendant vingt-cinq ans de cette manière, en rapportant aux vûes que je m'étois proposées les lectures diverses qui me fournissoient

XVIII P R E F A C E.

de nouveaux faits, de nouvelles idées, de difficultés que je ne me suis jamais dissimulées, & des solutions.

Il n'y a que peu d'années que j'ai lu les antiquités chronologiques de *Fabron*, où j'ai trouvé une érudition immense. Son système de chronologie n'est pas le mien, mais je n'ai pas laissé de profiter de ses vastes lumières sur bien des faits & des raisonnemens qu'il rapporte. J'ai principalement été frappé de ce qu'il m'enlève encore une idée particulière que j'avois sur les Anges qu'il regarde aussi bien que moi comme les premiers habitans de notre globe. Il n'y a même pour ainsi dire point de jour où je ne lise quelque ouvrage qui me fournit de nouvelles idées. Encore depuis peu (*) j'ai reçu l'*Egypte ancienne* par M. d'Origni. Le livre est excellent & j'en attends la suite avec la dernière impatience. Je ne suis cependant pas en tout de son opinion, mais il me paroît qu'il n'y a que le préjugé général sur l'universalité du déluge, qui l'ait empêché d'être de la nuette.

Je ne rapporterai point tout ce que

(*) En 1762.

P R E F A C E. XIX

divers Savans qui ont lu mon ouvrage en manuscrit m'en ont dit pour m'exciter à le rendre public. Ce n'est point la gloire que je cherche puisque je veux garder l'anonyme, & que je fais mon possible pour ne pas me laisser deviner. N'étant point connu, je serai d'ailleurs moins sensible à la critique.

J'en distingue deux sortes: l'une est destinée à éclaircir la vérité & à répandre du jour sur la matière. Bien loin de redouter cette espèce de critique je la demande, ne desirant rien davantage que d'être instruit & redressé par des personnes plus éclairées & plus habiles que moi. L'autre est celle des Zéles envieux qui n'ont d'autre but que de critiquer, de blâmer, de médire à tort & à travers & d'épancher leur bile. Je m'en mets peu en peine, ils ne sauroient m'offenser par leurs fausses imputations. Je soupçonne que ces gens-là diront:

1. Que j'attaque la religion en attaquant le système reçu sur l'universalité du déluge, & même en partie l'inspiration des Auteurs sacrés. Mais j'espère que la lecture impartiale de l'ouvrage me justifiera pleinement sur ces

xx PREFACE.

deux points. On y verra aussi que les Peres de l'Eglise les plus celebres & divers Auteurs anciens & modernes ont pensé comme moi.

Quant à l'article de l'inspiration de nos Auteur sacrés en particulier, je ne pense pas que personne puisse confondre mon opinion avec celle de l'Auteur des sentimens de quelques Théologiens d'Hollande sur l'Histoire Critique du Vieux Testament par le Pere Simon. Il donne dans une extrémité que j'ai tâché d'éviter toute ma vie, dans les affaires politiques & civiles, comme dans les religieuses. Ce livre ne m'est connu que depuis peu, quoiqu'il ait été publié l'an 1685. Je n'y ai point puisé mes principes, mais j'ai fort approuvé ce qu'il dit sur l'inspiration des faits historiques, pag. 232. & suivantes. Si le passage n'étoit pas trop long pour une préface je l'insérerois ici. Le lecteur curieux peut consulter l'ouvrage même.

2. On m'a accusé de plagiat, & l'on dira que dans le cours de cet ouvrage j'allègue divers faits & que j'emploie diverses idées qui se trouvent dans d'autres Auteurs.

Je réponds en distinguant entre les faits & les réflexions. On ne voudroit

PREFACE. xxxi

pas sans-doute que j'eusse inventé des faits: & si j'ai profité de quelques réflexions qu'on lit dans d'autres Auteurs, je n'ai rien fait en cela que d'user du droit incontestable qu'ont tous les écrivains, de se rendre propres les preuves & les argumens qu'ils trouvent bons & solides, & de les alléguer; mais je tâche toujours de les rendre plus sensibles, & de les appuyer par d'autres. Enfin, on comprend aisément qu'il peut y avoir dans mon livre diverses observations que je crois miennes, parce que je ne les avois lues dans aucun ouvrage avant que de les avoir couchées sur le papier. Elles ont pu se présenter à mon esprit, comme elles se sont présentées à d'autres, & il est certain qu'en effet j'en ai eu plusieurs que je n'avois jamais ni ouïes ni lues.

Si quelqu'un étoit d'assez mauvaise humeur pour attaquer mon style, je le lui abandonne; je ne médite pas grammaticalement. Occupé des choses plutôt que des mots je me borne à exprimer clairement des réflexions sensées: ainsi je conseille à ceux qui préfèrent le style à la solidité, de se borner à la lecture des livres du tems, qui n'ont pour la plupart d'autre mérite qu'un style agréable & fleuré. Aussi un Auteur mo-

xxii PREFACE.

derne dit fort agréablement : Nous sommes dans un siècle si éclairé, qu'on ne lit que pour s'amuser, on n'a plus besoin de s'instruire : Et un autre dans la préface même d'un livre de pur amusement, dit de certains mémoires. „ C'est par les choses & non par les expressions & le style, qu'ils doivent plaire. ” S'il en juge ainsi dans un genre d'ouvrages où souvent le style est la seule chose qui les fasse lire, combien plus doit-on penser ainsi dans un autre genre qui est tout scientifique !

Je dois encore avertir que dans la citation des passages de l'écriture, je ne me suis pas servi constamment de la même version : souvent même j'ai traduit sur l'original, & je me suis contenté d'en exprimer le sens.

Quoi qu'il en soit, je ne donne point tout ce que j'avance pour des oracles : comme j'ai usé du privilège de la nature en m'écartant des idées reçues, je laisse aussi très-volontiers à mes lecteurs le droit de n'être pas de mon avis. Tout ce que je souhaite, c'est que cet écrit serve à éclaircir la vérité, à détruire l'irreligion & à confirmer notre sainte Religion.

TABLE GÉNÉRALE.

des Matières.

INTRODUCTION.

TOME I. PREMIÈRE PARTIE.

Contenant l'examen de divers Systèmes proposés sur l'origine des Américains, & l'exposition du sentiment de l'Auteur.

LIVRE PREMIER.

Examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains.

CHAPITRE I. <i>Système de Crusius.</i>	Page 5
II. <i>Système de De Laet & de Hornius.</i>	7
III. <i>De quelques autres conjectures.</i>	32
IV. <i>De transports des animaux en Amérique.</i>	14

LIVRE SECOND.

Exposition du sentiment de l'Auteur sur la population de l'Amérique.

CHAPITRE I. <i>Comment l'Amérique s'est peuplée.</i>	Page 16
II. <i>De l'île Atlantide mentionnée par Platon.</i>	23
III. <i>Anciens Habitans de l'Amérique.</i>	39
IV. <i>Ausquels contrées trouvez en Amérique.</i>	44
V. <i>Cause de la barbarie d'un peu de.</i>	51

T A B L E.

CHAPITRE VI. Comment se font les migrations.	Page 57
VII. Les Antiquains sont de race Coïnise anti-diluvienne.	71
VIII. Religion des Péruviens & leur Gouvernement.	85
IX. D'où étoit venu l'Inca Manco Capac qui a fondé le Royaume du Pérou.	97
X. Origine des Mexicains.	109
XI. D'où sont venus les Animaux de l'Amérique.	132

SECONDE PARTIE.

Contenant les preuves du nouveau Système sur la population de l'Amérique.

LIVRE PREMIER.

De la prétendue Universalité du Déluge.

CHAPITRE I. Des raisons alléguées pour établir l'universalité du Déluge.	141
I. De l'inspiration des Ecrivains sacrés: Idées que l'on doit s'en former.	143
II. Le choix des faits & des circonstances n'est pas toujours d'inspiration divine.	165
III. Les vérités philologiques & astronomiques ne sont pas d'inspiration divine.	173
IV. Vercacité des Ecrivains sacrés quant à l'histoire.	180
V. Il y a des erreurs réelles dans les circonstances historiques rapportées par nos Ecrivains sacrés.	187
VI. Quelques Livres composés par des	

T A B L E.

des Auteurs divinement inspirés, sont fidèles.	Page 214
CHAPITRE VIII. Le style de l'Ecriture Sainte est accommodé au génie des Auteurs & à la grossièreté du peuple Juif.	219
IX. Application de ces remarques aux expressions de Moÿse sur le déluge.	242

LIVRE SECOND.

Divers Systèmes sur le Déluge.

CHAPITRE I. Rapport de la Terre & de la Mer.	253
II. Condensation de l'air en eau. Système de Woodward.	260
III. Réveries de Wolfson.	263
IV. Le mouvement diurne du Soleil a commencé à la création.	269
V. Situation du Paradis terrestre.	282
VI. Il y avoit des mers avant le Déluge.	285
VII. La population avant le Déluge étoit très-grande.	301
VIII. Il y a eu des images, de la pluie, & l'on a vu l'Arc-en-Ciel avant le Déluge.	312
IX. On a mangé de la chair avant le déluge & l'on a bu du vin.	319
X. Les parties de notre globe ne sont pas rangées suivant leur pesanteur spécifique.	341
XI. Origine des sources.	347
XII. Les orbites des planètes n'étoient pas originellement des cercles parfaits.	348
XIII. Profondeur de la mer.	362

Tome I.

T A B L E.

CHAPITRE XIV. *L'Asie* a dû être *tré-*
pen; les *avars* le *déloges* 366

XV. Les *eaux* du *déloges* ont dû
faire *périr* toutes les *plantes* *terrestres* *qu'e-*
les ont *couvertes*. 374

XVI. *Incertitude* du *Système* *mo-*
derno sur les *Cometes*, & *erreurs* *grossières*
de celui de *Whiston*. 378

XVII. *Vapeurs* des *Cometes* &
leur *ténacité* suivant *Whiston*. 387

XVIII. *Coloris* prétendus de la
Comete. 394

XIX. Si *notre* *terre* a été *l'atmos-*
phère d'une *Comete*. 413

XX. Du *feu* *central* de la *terre*. 418

ERRATA Tom. I.

- Fig. 1. l. 3. quant, *lisez*, quand, dans *tous* les
volumes.
8. - 4. l'expédition. *ajoutez*, dont parle
la *relation* de *Mir*.
25. - 7. (A). l. A.
32. - 12. *Aurones*, l. *Aufones*.
40. - 17. 18. *cul-te*, le *te* n'est pas ex-
primé.
66. - 24. *Copaca* l. *Capac*.
71. - 16. les *Américains*, l. les *Péru-*
viens.
21. de l'*Orient*, *ajoutez*, à en *con-*
sidérer la *situation* d'*après* *notre*
Europe.

E R R A T A.

TOME I.

80. - 1. *Puan-ku*, l. *Puon-ku*,
83. - 22. *Moa-Arimoa*, l. *Moa*, *Arimoa*.
117. - 6. *Moofenbeks*, l. *Moofem* *leks*.
----- *Tahouglouks*, l. *Tahouglaux*.
126. - *Penultieme*, de *cette* *explication*,
l. d'*explication*.
136. - 24. *Condos*, l. *Condor*: il y en
encore beaucoup de *cette* *sorte*.
137. - 16. *Abrothos*. l. *Abrothos*.
141. - 19. *Delugil*, l. *Diluvii*,
177. - 15. bien, *ajoutez*, plus,
189. - 12. exactement, *mettez* un *point*,
après *Tifibon* une *virgule*,
198. - 19. *insuigra* l. *insuigra*
216. - 16. *Jénu* l. *Elhje*.
226. - 15. *ajoutez*, & *même* pas à la *lettre*.
229. - 13. *effacez* il.
231. - 12. *Xopenco* l. *Kopenco*
----- *12. cyrcosseret*, l. *cyrcosseret*
237. - 27. *waracore* l. *waracore*
267. - 17. *Cator* l. *Catca*.
292. l. *derriere* *suppléant* la, *ajoutez*, *com-*
mément *l'avons* *fait* *ci* *devant*.
309. - 4. 103. l. 120.
320. l. 8. *cette*, l. *cet*.
360. l. 25. *ergo* on, il *fiut* un *point* *entre*
deux *ergs*. *On*
365. l. 27. 28. *Abrothos*, l. *Abrothos*.
403. *note*, l. 2. *fous*, l. *fors*.
443. l. 9. *Corinthie*, l. *Carinthie*.
450. l. 24. *jaris*, l. *tan*.

TOME II.

6. l. 17. 31. *jours*, l. 3. *jours*.
20. - 22. *compoit*, l. *compoit*.
* * *

ERRATA

23. ligne 11. 306. & 360.
 117. - 11. 1 000 & 1112.
 142 l. 23. 40000. & 4000.
 198. l. dernière, même faute.
 288. l. 9. étoiles, ajoutez, fixer.
 307. - 14. Benial / Beni-al.
 - 18. sur Kragh, & Surkragh.
 309. - 21. Système / Silence.
 347. - 11 & 18. Goltched, / Gotsched.
 364. - 29. quatre l. quatre-vingt.

TOME III.

Page 25. ligne 13. Héfonite / Horonite.

31. noig, Abulphage, l. Abulpharage,
 lb. adificis / adificis.
 38. l. 6. Casprow, / Caspaow.
 44 - 6. Kium, / Kium.
 76. - 9. Les Juifs &c. doit commencer par
 un nouveau paragraphe.
 80. - 25. PN l. PN. Ou
 80. 28. PN l. PN. Ou
 151. l. 22. ou l. ou.
 158. - 16. 40. l. 46.
 181. l. dernière, de celle du monde, & de la
 fin du monde.
 191. l. 23. Kahalt, / Kahath
 200. l. 17. & 25. Sté / H3
 267. l. 24. environ, / moins de
 269. l. 12. après *à compte*, mettez un point
 276. l. 16. Caara / Caaru.
 277. 15. u & 9. l. x & y. ou Jod & Vau.
 322. - 23. soi même / moi même,
 331. l. 25. 26. Schals Chéleth Hakabola
 l. Schalscheleth Hakabala.
 372. l. 8. 210. & 103.

ESSAI

ESSAI

SUR CETTE QUESTION:

QUANT ET COMMENT

L'AMÉRIQUE

A-T-ELLE ÉTÉ PEUPLÉE

D'HOMMES ET D'ANIMAUX?

INTRODUCTION.

LA diversité des opinions contribue au progrès de la vérité. Un Savant choisit un sujet, il l'examine & l'approfondit; il expose ses idées, les développe & les établit. D'autres, profitant des lumières répandues dans les ouvrages de ceux qui les ont précédés, pesent les systèmes proposés & les raisons qui les appuient; ils les confirment par de nouveaux arguments, ou ils les corrigent & les réfutent. Peu-à-peu la lumière succède aux ténèbres:

Tome I. A

la vérité prend la place de l'erreur, & les démonstrations sont substituées aux conjectures. Ces considérations, plutôt que l'envie de me distinguer par des sentimens nouveaux & singuliers, m'ont engagé à proposer mes idées sur la question également difficile & curieuse, savoir *Quand & comment l'Amérique a été peuplée d'hommes & d'animaux?*

De très-illustres écrivains du siècle passé, des philosophes, des voyageurs, des historiens & des théologiens ont écrit sur cette matière; mais ils n'ont fait que l'effleurer. Aucun n'a donné des raisons satisfaisantes de l'origine des Américains & de l'établissement des hommes en Amérique; encore moins a-t-on pu expliquer la question par rapport aux animaux. Il paroit même qu'aujourd'hui on a entièrement abandonné ce sujet, comme une énigme inexplicable, quoiqu'on dût y être naturellement ramené par les recherches que les nations commerçantes font pour la découverte des parties Septentrionales de l'Asie & de l'Amérique.

Avant le tems de Descartes il y auroit eu sans doute du danger à discuter une pareille matière, dans la crainte de

passer pour hétérodoxe, & d'être traité comme hérétique; mais dans ce siècle éclairé, où l'on permet aux hommes de faire usage de leur raison, & où l'on se pique de se mettre au dessus des préjugés, on ne doit plus se faire une peine de dire naturellement ce que l'on pense, non à la vérité pour donner ses idées comme infailibles, à l'exemple de tant d'auteurs modernes, mais pour les proposer à l'examen des sçavans & les exciter à donner quelque chose de mieux.

L'ouvrage sera divisé en deux parties principales. Dans la première je réfuterai les opinions qu'on a proposées sur l'origine des habitans de l'Amérique. Cette réfutation sera suivie de l'exposition succincte de mon sentiment particulier sur le même objet. La seconde partie contiendra les preuves de mon système. J'y examinerai d'abord si l'on peut s'autoriser de l'Écriture pour soutenir l'universalité du déluge, ce qui me donnera occasion de proposer mes idées sur l'inspiration de nos Écrivains sacrés. J'entrera ensuite dans la discussion de quelques systèmes imaginés pour fournir l'eau nécessaire à une inondation générale: les rêveries de

* *De la Population de l'Amérique.*

Wiston en particulier fourniront un grand nombre d'articles. Je traiterai de l'origine des coquillages, &c. ces prétendues reliques du déluge. Je donnerai des preuves directes qui montreront invinciblement que cette inondation extraordinaire n'a pas tout détruit. Enfin j'exposerai les divers systèmes des chronologistes, & j'entrerai dans le détail de l'histoire ancienne des peuples les plus fameux: ce qui achèvera d'opérer la conviction la plus complète que l'on puisse exiger dans une question de cette nature, en réunissant le témoignage de presque tous les auteurs anciens, & de toutes les nations, en faveur de mon sentiment sur la population de l'Amérique.



PRE-

PREMIERE PARTIE

Contenant l'examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains, & l'exposition du sentiment de l'Auteur.

LIVRE PREMIER.

Examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains.

CHAPITRE I.

Système de Grotius.

GROTIUS, De Laet & Hornius, ont proposé divers systèmes sur l'origine des Américains. Ils ne manquent pas de se réfuter réciproquement les uns les autres: en quoi ils réussissent beaucoup mieux que lorsqu'ils veulent établir leur sentiment particulier.

Grotius distingue entre les habitans de la partie Septentrionale & ceux de la partie Méridionale de l'Amérique.

A 3

* De la Population de l'Amérique.

Wiston en particulier fourniront un grand nombre d'articles. Je traiterai de l'origine des coquillages, &c. ces prétendues reliques du déluge. Je donnerai des preuves directes qui montreront invinciblement que cette inondation extraordinaire n'a pas tout détruit. Enfin j'exposerai les divers systèmes des chronologistes, & j'entrerais dans le détail de l'histoire ancienne des peuples les plus fameux: ce qui achèvera d'opérer la conviction la plus complète que l'on puisse exiger dans une question de cette nature, en réunissant le témoignage de presque tous les auteurs anciens, & de toutes les nations, en faveur de mon sentiment sur la population de l'Amérique.



PRE-

PREMIERE PARTIE

Contenant l'examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains, & l'exposition du sentiment de l'Auteur.

LIVRE PREMIER.

Examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains.

CHAPITRE I.

Système de Grotius.

GROTIUS, De Laet & Hornius, ont proposé divers systèmes sur l'origine des Américains. Ils ne manquent pas de se réfuter réciproquement les uns les autres: en quoi ils réussissent beaucoup mieux que lorsqu'ils veulent établir leur sentiment particulier.

Grotius distingue entre les habitans de la partie Septentrionale & ceux de la partie Méridionale de l'Amérique.

A 3

Il veut que ceux-là descendent des Norvégiens, & ceux-ci des Chinois, des Ethiopiens, & d'autres peuples.

De Laet me paroît fondé à traiter cette idée de chimérique. D'abord on n'a pas de preuves que la Norwege ait jamais été assez peuplée, pour être dans le cas d'envoyer une partie de ses habitans chercher de nouvelles demeures. Ensuite le trajet par terre est tout-à-fait impossible, malgré la prétendue Ile de *Frislande*, que Grotius adopte de Zéni, & qui est plus qu'incertaine. Il auroit fallu suivant ce même Auteur, se rendre d'abord, en Islande; de-là en Groenlande & en Frislande, puis en *Estotiland*.

Quelle fantaisie ou plutôt quel miraculeux événement les auroit conduits à travers des mers glacées, des terres stériles & inhabitables, pour chercher un Pays dont ils ignoroient l'existence? N'auroient-ils pas plutôt avancé au Sud de l'Europe, Pays plus doux, plus voisin & plus connu que la partie Boréale de l'Amérique? Et ne l'ont-ils pas fait eux & leurs Compatriotes? Tous ces effais des peuples du Nord, qui ont inondé autrefois l'Europe, n'en sont-ils pas des preuves incontestables?

CHAPITRE II.

Systèmes de De Laet, & de Hornius.

De Laet & Hornius font venir de la Scythie le gros de la nation Amériquaine. Le premier même veut qu'ils viennent de plus loin, & les fait seulement passer par le milieu de la Scythie & des Scythes; peut-être suppose-t-il que ce furent des peuples chassés de leur terre natale qui vinrent s'établir en Amérique, ce qui seroit une supposition très-absurde. Une nation fugitive qui entre dans un Pays immense & peuplé, & qui au lieu de s'y arrêter, passe outre pour se rendre dans une région inconnue, dont elle ignore l'existence, est un phénomène qui révolte.

Le fond de l'opinion de De Laet & de Hornius pouvoit leur paroître assez probable. Ils conjecturoient que l'Asie & l'Amérique étoient jointes par quelque endroit; ce qui se trouve contraire aux découvertes plus modernes, les Moscovites ayant fait souvent le trajet par mer depuis le Léna jusqu'en Kamtschatka. Il n'en est pas moins vrai que

l'Amérique est très-peu éloignée de ce dernier Pays; comme nous le savons par le Capitaine Tchirikou, Chef de l'expédition de l'Isle de la Croycere; le Médecin Stoeller & d'autres ont fait le trajet de Kamtschatka en Amérique. Ainsi suivant les connoissances générales & seulement conjecturales qu'on avoit alors, on ne pouvoit guere soutenir une opinion plus probable que celle de faire venir les Américains de la Tartarie.

Examinons cependant ce système, & nous trouverons sans peine qu'il ne peut avoir lieu; voyons premièrement ce que Grocius en dit. Il ne peut comprendre pourquoi les Scythes n'y ont point conduit de Chevaux, à quoi nous pouvons ajouter des Bestiaux: car nous savons que la plupart des anciens Scythes étoient Nomades & Pasteurs.

On a fait trois réponses à cette objection.

1°. Que les Tartares vers l'Océan glacial se servent de Rennes & non de Chevaux.

2°. Que la migration s'est faite dans des tems reculés où les Scythes ne se servoient pas encore de Chevaux.

3°. Que le froid est si fort dans les endroits

droits où ils ont passé, que les Chevaux n'ont pu le supporter; peut-être aussi que le fourage & l'air ne leur convenoient pas.

La première réponse ne sauroit être admise, puisque l'on n'a pas plus de Rennes en Amérique que de Chevaux. Elles eussent pourtant été d'un grand secours aux habitans, pour se transporter par dessus la glace dans le Pays de leur nouveau domicile. Peut-on d'ailleurs ignorer que les contrées, où les habitans se servent de Rennes, ne sont pas assez peuplées pour avoir pu envoyer des Colonies en Amérique? Enfin il est sûr que les Samoïedes ne ressemblent en rien au gros de la nation Américaine.

Quant aux deux autres raisons, elles me paroissent si fortes que je les adopte; mais pour les faire valoir contre leurs Auteurs.

Si cette migration a eu lieu avant que les Chevaux fussent en usage, il faut qu'elle soit d'une bien plus ancienne date que ne le disent non seulement ceux qui la placent au 4°. siècle de l'Ère Chrétienne, mais encore ceux qui la font remonter jusqu'à la dispersion de Babel; puisqu'alors les Chevaux

étoient connus aux hommes, ainsi que l'usage du fer, dont les Amériquains n'avoient aucune idée. Et s'il falloit remonter plus haut, où en seroit-on? Thubalkain lui-même n'a pas été le premier qui ait travaillé en fer & en airain, mais il a été un Maître expert, un Artisan habile, qui a perfectionné un art déjà connu. Il est plus que probable que l'on a employé le fer, lorsque Caïn bâtit la première ville.

Venons à la troisième raison: si le froid étoit trop fort pour les Chevaux & qu'il les ait fait périr dans le transport en Amérique, de quelle manière y sont donc venus les autres animaux, principalement ceux qu'on ne trouve qu'entre les Tropiques? Je ne conçois pas comment De Laet & Hornius n'ont pas songé à une conséquence qui suit naturellement de leur réponse & qui la tourne contre eux.

Au reste nous verrons bientôt qu'on a trouvé enfin des Chevaux & des bêtes à cornes en Amérique; cela ne le ve, pourtant pas la difficulté, vu que les premiers ne se trouvent que dans des contrées inconnues dont on ne fait rien que par des relations vagues, & que jamais on n'y a fait servir les des-

nières especes d'animaux domestiques, & que même elles ne sont point de l'espece de celles de Tartarie.

Passons à quelques autres points de leur système. Ils assurent que la navigation & des cas fortuits ont amené en Amérique des hommes de presque toutes les nations, des Juifs, des Ethiopiens, des Chinois, des Phéniciens, des Japonois, des Parthes, des Huns, des Coréens, & beaucoup d'autres.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit très-vraisemblable que diverses nations y soient venues, mais non pas toutes celles qu'ils indiquent. Je ne puis surtout m'empêcher de rire des conséquences qu'ils tirent de la prétendue conformité d'un très-petit nombre de mots, ou de noms, de quelques langues Amériquaines avec d'autres mots des langues des autres pays. Rien n'est plus foible que les preuves tirées d'une étymologie forcée.

Je me trompe de parler d'étymologie. Ces Auteurs sont aussi ignorans dans ces langues que moi. Tout ne roule que sur une légère conformité de son-

De même comment se persuader que

l'Amérique ait été l'Ophir & le Tharsis où les flottes de Salomon venoient commercer ? Je ne dirai rien du Parvaïn qu'on prétend dérivé du Péru. Cette étymologie a déjà été plusieurs fois sifflée comme elle le mérite. Je passe aussi sous silence plusieurs autres chefs, le défaut de l'aiguille aimantée, la longueur & la difficulté du trajet, &c.

Quant aux autres nations, peut-être aurons-nous occasion d'en parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE III.

De quelques autres conjectures.

À costa, l'Escarbot, Bréewood, Moraes, & autres font sortir les Américains pour la plupart des Tartares, des Carthaginois, des Juifs, &c.

L'Escarbot voudroit même faire croire qu'ils descendent de Cham ; & quelques-uns des Espagnols.

Je ne dirai rien des rêveries de plusieurs Ecrivains qui, d'abord après la découverte de cette partie du monde, étant fort en peine de l'origine de ses

habitans mirent en question s'ils descendoient d'Adam, ou s'ils étoient une espece moyenne entre les hommes & les singes ; s'il y avoit eu deux Adams, l'un dans l'ancien, l'autre dans le nouveau monde, comme Théophraste le vouloit faire accroire, ou si les Maures s'étoient enſuis de l'Espagne en Amérique, suivant la relation fabuleuse de Purchas d'après Antoine Gaval Portugais.

D'autres demandoient s'ils étoient descendans des dix tribus d'Israël, ou des Celtes, des Cullites ou des Egyptiens. Enfin on ne finiroit jamais ; si on vouloit rapporter toutes les idées bizarres qu'on s'est formées à ce sujet. Il y en a eu même qui ont fait de l'Afrique la résidence de Noé, sans songer que, si par hazard le Mont Ararat se trouvoit en Amérique, les enfans de Noé n'eussent pas eu moins de peine à se transporter en Asie, en Europe, & en Afrique, que Noé à passer en Amérique, s'il est sorti de l'Arche en Arménie ; sans compter que ce bon Patriarche, Patron des vignes, n'auroit pas manqué d'en planter au lieu de son arrivée en Amérique, où il n'a cependant jamais été question de vin.

CHAPITRE IV.

Du transport des Animaux en Amérique.

VENONS enfin aux animaux. Tous nos Auteurs en sont extrêmement embarrassés. Pour les oiseaux, ils les expédient par l'air, quoique les Condurs & plusieurs autres especes ne se trouvent qu'en Amérique; que les Pinguis, les Flamengos puissent à peine se lever de terre par le moyen de leurs ailes; que les Colibris ne sachent seulement pas traverser d'une Isle à l'autre pour peu qu'elle soit éloignée; & que les Autruches ne se trouvent que dans les parties les plus méridionales de l'Afrique & de l'Amérique.

On veut que les quadrupèdes aient été transportés en partie sur des vaisseaux; ce qu'on soutient non seulement des animaux privés & domestiques, mais aussi de quelques-unes des bêtes sauvages, afin que les habitans eussent le plaisir de la chasse. Mais ces habitans qu'on fait ainsi passer sur des vaisseaux en Amérique, n'avoient guère plus d'esprit que les bêtes qu'ils conduisoient, de ne pas amener avec eux

des Chevaux, des Boeufs, des Vaches, des Moutons, des Chevres, &c. qui leur eussent été d'une bien plus grande utilité.

Quant aux animaux pour la chasse, c'est un plaisir de voir quel honneur nos Auteurs font à ces pauvres Lapons, Samoïedes & autres Tartares, d'appuyer fort sérieusement leur opinion de l'exemple des Monarques qui par magnificence ont fait transporter des animaux d'un pays à l'autre dans le même dessein.

Ces suppositions méritent-elles d'être réfutées? En prendre la peine ce seroit montrer aussi peu de jugement que ceux qui les ont faites.

Je ne dirai rien ici des Insectes & des Amphibies: je me réserve à traiter cet article dans un autre endroit.

Je n'ai rapporté ces divers sentimens, que pour montrer qu'étant insoutenables, il falloit nécessairement recourir à un autre système qui expliquât d'une manière plus plausible l'origine des hommes & des animaux qu'on a trouvés en Amérique, lors de la découverte de ce nouveau monde.

* * *

LIVRE SECOND.

*Exposition des sentimens de l'Auteur
sur la population de l'Amérique.*

CHAPITRE I.

Comment l'Amérique s'est peuplée.

JE pense que l'Amérique a été peuplée dès avant le Déluge. Cette grande inondation n'a pas détruit tout le genre humain: j'en donnerai des preuves incontestables; & je me flatte de les porter jusqu'à la démonstration. Je me crois donc en droit des les supposer ici, pour entrer d'abord dans l'exposition de mon sentiment sur la population de l'Amérique.

Mais on verra encore dans la suite de cet Ouvrage, que je suppose un Océan avant le déluge, contre l'opinion de Whiston. Ainsi l'on me demandera d'abord comment les habitans d'un monde ou continent ont pu passer dans l'autre; c'est ce qu'il faut expliquer.

En supposant un Océan avant le dé-

luge, je ne pense pas qu'il fût alors d'une étendue aussi vaste qu'il est aujourd'hui. Au contraire, persuadé que la multiplication des hommes étoit très-grande; & le nombre des habitans de la terre infiniment supérieur à celui de nos jours; croyant d'ailleurs que tout le globe a ressenti plus ou moins les effets de cette inondation, je puis croire la surface de la terre plus étendue, & l'Océan plus resserré, qu'ils ne sont à présent. Il ne s'agit donc plus de faire passer les hommes par les mêmes endroits qu'on assigne ordinairement pour leur passage, je veux dire la partie de l'Asie la plus Septentrionale d'un côté, & la Groenlande de l'autre. Ils ont pu aborder en Amérique à-peu-près de tous les côtés du Nord. Il y a apparence que la Norwege, les Isles Britanniques, les Orcades, l'Islande, la prétendue Frislande, & d'autres Isles, ont été jointes à l'Isle de Terre-Neuve, & l'Isle de Terre-Neuve au Canada, ou à l'Acadie. On trouve ample matière à réflexion, lorsqu'on voit qu'en se roidissant contre toutes les difficultés qui naissent du système reçu, on tâche de fortifier celui-ci, quant à la migration des anciens peuples en

Amérique, ou par des raisons moins que foibles, ou par des faits entièrement controuvés, comme font les Auteurs de la grande Histoire universelle. Ils veulent bien douter (1) si l'Amérique n'est pas contiguë à l'Asie, quoique de nos jours il n'y ait plus aucun écolier en Géographie qui ne sache rendre raison du contraire; ils trouvent (2) du rapport entre certaines nations du Nouveau-Monde & les Tartares, & ils en concluent que ceux-là descendent de ceux-ci, ce qui peut être vrai dans un sens, tout comme on peut dire que nous descendons d'Adam; ce qui ne prouve rien pour le reste, vu qu'un peuple séparé des autres depuis quantité de siècles, doit devenir sauvage & barbare; nous en parlerons plus bas. D'ailleurs la raison étant la même chez tous les peuples, il pourroit y avoir de la conformité entre eux dans les mœurs, les usages, les manières de vivre, les idées, &c. sans que pour cela l'un descende de l'autre.

Ils disent (3) que, s'il y a un détroit, on a pu le passer sur les glaces avec

(1) Tom. XIII. p. 120.

(2) *Ibid.* p. 122.

(3) *Ibid.* p. 124.

des Rennes & de gros Chiens, dont se servent les sauvages Septentrionaux de l'Asie: en quoi ils détruisent eux-mêmes ce qu'ils veulent établir, puisqu'on n'a jamais vu en Amérique ni Rennes, ni gros Chiens originaires du pays; & quand même il s'y en trouveroit, les sauvages de l'Amérique ne se servent ni des uns ni des autres animaux. Ils assurent hardiment (4) qu'on trouve dans la Tartarie, des Lions, des Tigres, &c. ce qui est contraire à l'expérience; à moins qu'on n'y en ait à la Cour de quelque Chan; en ce cas on pourra dire avec autant de raison que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, la Suisse, &c. sont la patrie de ces bêtes, puisqu'on en a vu dans tous ces pays.

Je ne parlerai pas des étymologies qu'ils allèguent (5) ou plutôt de la prétendue ressemblance qu'ils mettent entre quelques mots: elles portent leur réfutation avec elles.

Ils prétendent (6) qu'une Colonie de Gallois s'est transportée en Amérique, & que le nom de Penguin, qu'on don-

(4) *Ibid.* p. 122.

(5) *Ibid.* p. 123; 125.

(6) *Ibid.* p. 120, 141.

ne à un certain oiseau connu, est Breton; si ces Auteurs avoient prévu l'usage que je ferois d'une telle assertion, ils se seroient bien gardé de la rapporter.

Je leur accorderai donc la ressemblance de certains mots Américains & Gallois ou Bretons: mais alors qu'on se souviene que, selon moi, la langue Celte est une langue ante-diluvienne, & peut-être la plus ancienne. Je démontrerai que les langues Chinoise, Ethiopienne, Hébraïque ou Arabe, Egyptienne ou Copte, &c. peuvent être de même antiquité, sans se ressembler, à même antiquité, sans se ressembler, à cause qu'avant que les peuples se fussent divisés, on n'avoit besoin que de peu de mots, & que ce ne fut qu'après leur division, que la plus grande partie de chaque langue s'est formée. Enfin il est incontestable que c'est chez les Gallois & les Bretons, de même que chez quelques Allemands, qu'on trouve les restes les plus considérables de l'ancienne langue Celte; si donc on en trouve des vestiges dans l'Amérique, & que cependant il n'y ait pas la moindre apparence que depuis le déluge les Celtes aient passé dans le Nouveau-Monde, n'est-ce pas une bonne preuve que le gros de la nation s'est rendu

en Amérique avant le déluge, & qu'elle conserve quelques mots de cette ancienne langue ante-diluvienne? On a donc pu passer en Amérique par le Nord; avant le déluge; les Celtes y ont pu pénétrer par le chemin que j'ai indiqué, depuis l'Angleterre, & autres Isles d'à-présent, ou plutôt depuis les Gaules & l'Espagne par l'Atlantide qui en étoit si voisine.

Les Scythes de même origine que les Celtes, ont pu se rendre encore plus facilement en Amérique. On apprend que cette partie du monde n'est éloignée du Kamtschatka, que d'une journée & demie, & qu'il y a une Isle entre deux; la Terre de Gama, celle de la Compagnie, si ce n'est pas la même, l'Isle, ou presque l'Isle des Puchochotski dont parle Strahlenberg, &c. sont toutes peu éloignées de l'Asie & de l'Amérique. Si les Isles du Japon ont été contiguës à la Corée & au Jessô; si, suivant les apparences, les Philippines anciennes & nouvelles, les Carolines, les Marianes, les Moluques, les Isles de la Sonde, n'ont fait alors qu'un même continent avec l'Asie & la Terre des Papoës, qui alors faisoit une partie du continent Austral,

sans les détroits qui s'y trouvent à présent au Sud de la nouvelle Hollande; si ce continent a été joint à l'Amérique vers le Chili & la Terre Magellanique, comme il y a toute raison imaginable de n'en pas douter, vu que la Terre de Quir doit être peu éloignée de la nouvelle Hollande, en étant peut-être la partie Orientale, & les Isles de Salomon peu distantes de celle-ci à l'Orient, & que de là le même De Quir, Hernandez, Gallegos, & autres ont vu pendant 800. (d'autres disent 1800. lieues) des Isles & des Terres presque sans interruption, jusques vers le Chili & le détroit; si l'on a découvert souvent des Isles & des côtes peu éloignées du Cap de Horn; si on ne peut contester les découvertes de Gouville en 1505., celles de Dampier & de tant d'autres, de sorte que ces Terres Australes se trouvent par-tout, & environnent notre globe vers le Pole Antarctique, tantôt jusqu'à la ligne, comme la Terre des Papoës; tantôt à la distance de 10. degrés seulement, comme la terre de Quir & les Isles de Salomon; tantôt à 30. 40. & 50. degrés: si enfin tous ces pays n'ont été séparés des autres continents que par le déluge; & que cette

séparation soit devenue plus grande par la suite des temps; comme Pyrrad de Laval nous apprend que presque chaque année quelqu'une des Maldives est enlevée par la mer; & comme le sauvage Moncaht-Apé a raconté au Sieur le Page du Praz, tenir d'un autre sauvage dans la partie Septentrionale de l'Amérique, peu éloignée de l'Asie, qu'un troisième sauvage avoit vu lui-même encore des terres qui depuis avoient été mangées par la mer: ce qui se trouve assez conforme à ce que Platon dit de l'Atlantide; on concevra aisément qu'avant le déluge il étoit aussi facile de se rendre en Amérique, qu'en Europe & en Afrique.

CHAPITRE II.

De l'Isle Atlantide mentionnée par Platon.

L'Isle Atlantide tenoit peut-être aux Antilles, & à une partie des Terres Australes, ou si c'étoit en effet une Isle dès avant le déluge, elle en pouvoit & devoit être à si peu de distance, que les hommes purent se rendre facilement de l'une à l'autre; vu qu'il est proba-

ble, comme je le démontrerai, que l'Art de la Navigation n'a pas été entièrement inconnu avant le déluge.

On opposera à ce que je dis de l'Isle Atlantide, que presque tous les Savans l'ont rejetée comme fabuleuse, ou du moins comme purement allégorique. Mais pourquoi l'ont-ils rejetée? Justement à cause du système reçu, qu'on ne pouvoit avoir aucune notion de ce qui s'étoit passé avant le déluge, & qu'ainsi il falloit faire main basse sur toutes les histoires qui remontoient au-delà. Cependant la plupart des Savans sont contraints d'avouer que les Rois ante-diloviens d'Egypte & ceux des Chaldéens, peuyent avoir existé, & qu'on en a pu conserver quelque idée, malgré la prétendus universalité absolue du déluge. Pourquoi les mêmes Egyptiens, qui avoient tant de mémoires composés avant le déluge, n'en pouvoient-ils pas conserver sur cette Isle, lorsque les Prêtres, qui en étoient les dépositaires, l'assuroient positivement à Solon? Et dans quel temps? Dans le temps que les Prêtres conservoient encore ces mémoires, lesquels ne furent détruits qu'environ 40. à 50. ans après, sous Cambyse, & ensuite sous

sous ses successeurs. Du temps de Solon les mémoires, la langue, les caractères, enfin tout subsistoit encore; le vieux Critias (7), âgé de 90 ans, exaltoit fort tout ce que Solon avoit rapporté d'Egypte en fait d'histoire (A); & le Prêtre Egyptien parlant de l'Atlantide, dit, qu'elle étoit plus
 21 grande que la Lybie & l'Asie ensemble,
 22 apparemment l'Asie Mineure,
 23 presque la seule connue alors sous ce
 24 nom; qu'elle étoit située à l'entrée
 25 du détroit que les Grecs nommoient
 26 les colonnes d'Hercule; qu'on pou-
 27 voit faire le trajet de-la à d'autres Is-
 28 les, & de celles-ci à un continent
 29 situé à l'opposite, & à la mer qu'on
 30 peut véritablement nommer mer in-
 31 terne (Pontus): car à cet endroit,
 32 dans les divers détroits de cette mer,
 33 il y a un port avec une entrée fort
 34 étroite: mais la terre que la grande
 35 mer entoure, est nommée avec rai-
 36 son continent (B). Dans cette Isle
 37 Atlantique, il y avoit des Rois puis-
 38 sans qui possédoient cette Isle & plu-
 39 sieurs autres, avec une partie du
 40 continent, & ils gouvernoient toute

(7) Plat. *Tim. III. Edit. Serreni, Timæus,*
 Tome I. B

„ la Lybie jusqu'en Egypte, l'Europe
 „ jusqu'à la Tyrhénie (C). Ces Rois
 „ réunissoient leurs forces pour rédui-
 „ re en servitude toutes les contrées;
 „ les vôtres, les nôtres, & toutes cel-
 „ les qui étoient situées aux bords de
 „ ces mers, ou au dedans du passage
 „ à cette mer; alors, ô Solon! la puis-
 „ sance de votre ville a brillé par des-
 „ sus celle de tous les autres mortels;
 „ car elle a si fort excellé en courage
 „ & en l'art de la guerre, qu'après
 „ avoir vaincu les ennemis qui avoient
 „ fait cette irruption, elle a érigé des
 „ trophées; & lors qu'en partie on lui
 „ eut confié de la part des autres Grecs
 „ le commandement suprême, & qu'en
 „ partie elle fut abandonnée par d'au-
 „ tres Grecs, & que par-là elle fut mi-
 „ se dans le dernier danger & forcée
 „ de se défendre par elle-même, pour-
 „ tant, quoique séparée & délaissée
 „ des autres, elle a empêché que ceux,
 „ qui n'étoient pas encore entièrement
 „ subjugués, ne le fussent tout-à-fait, &
 „ a été cause que nous qui habitons en
 „ deçà des colonnes d'Hercule, sommes
 „ entièrement remis en liberté (D).

„ Dans la suite des temps il y eut
 „ des déluges & des tremblemens de

„ terre, qui durèrent l'espace d'un jour
 „ & d'une nuit, tout ce genre d'hom-
 „ mes guerriers fut englouti, & cet-
 „ te Isle Atlantique enveloppée & sub-
 „ mergée par les flots de la mer a dis-
 „ paru (E), ce qui est cause, que cette
 „ mer est encore d'un passage si diffi-
 „ le, parce qu'il est resté beaucoup de
 „ limon des débris de cette Isle (F).

Les Prêtres Egyptiens parlent (8)
 d'une guerre qu'il y avoit eu 9000 ans
 auparavant entre ceux en-delà & ceux
 en-deçà des colonnes d'Hercule, ajout-
 tant que la ville d'Athènes étoit le
 chef-lieu de ceux-ci, qu'elle avoit diri-
 gé la guerre, &c. (G) Chaque région
 qui est séparée d'un autre continent s'é-
 tendant en longueur, a la forme d'un
 Cap; & la mer, qui y est profonde,
 l'entoure presque partout, ce qui pro-
 vient de ce qu'ayant elluyé plusieurs
 déluges dans ce grand espace de temps,
 la terre entre-deux a été emportée, de-
 sorte que ces Isles & Presqu'Isles sont
 restées comme les os d'un corps extrénué
 par la maladie; plusieurs déluges ont
 précédé celui de Deucalion; &c. (H).
 Solon a trouvé que les Egyptiens

(8) *Ibid. Critias.* p. 110. *Et seq.*

avoient traduit tous les noms dans leur langue (I).

Il n'est pas nécessaire de citer d'autres passages de Platon, mais je crois à propos d'accompagner de quelques remarques ceux que je viens de rapporter, soit pour fortifier notre système, soit pour répondre aux objections qu'on en pourroit tirer.

(A) On peut voir encore à ce sujet ce qui est dit vers la fin de cet ouvrage à l'article d'Athènes. Supposons que ce Critias ne soit que Platon même; quoique ce ne soit qu'une supposition gratuite; est-ce que ce divin Platon, comme on le nomme généralement, ou son Précepteur Solon, eût ajouté foi à des fornettes? Ou en eût-il voulu imposer à ses compatriotes? Trouve-t-on quelque chose dans tous ses autres ouvrages, qui puisse nous donner une si mauvaise idée de lui? A qui pourrât-on ajouter foi, si l'on rejette le témoignage de Platon qui a été reconnu en tout temps pour le plus éclairé & le plus vertueux d'entre les payens; voilà déjà un préjugé des plus forts en faveur de la vérité de cette histoire. On traite de menteur Critias ou Hérodote suivant le parti qu'on prend entre

les deux; & ce n'est pourtant que sur leur récit qu'on se fonde pour l'histoire importante de l'Empire Assyrien; il faudra donc nier à plus forte raison l'existence de ce fameux Empire.

(B) On voit dans la description de ce pays quelque chose de si frappant & qui porte un caractère de vérité si bien marqué, qu'on ne sçauroit refuser de lui donner une entière croyance; si quelqu'un de nos jours avoit devant les yeux une carte Géographique de l'Amérique & de la mer qui la sépare d'avec l'Europe & l'Afrique, & qu'il voulût imaginer un pareil pays, ignorant cette description de Platon, ou plutôt des Prêtres Egyptiens, il ne sçauroit s'y prendre autrement, lui donner d'autre figure, situation, & distance que celles qu'on lui assigne ici. Cette Ile devoit être plus grande que la Lybie & l'Asie ensemble, elle devoit s'étendre beaucoup en longueur; delà on pouvoit passer dans d'autres Isles, & de celles-ci au continent; ne diroit-on pas, que le Prêtre, ou Platon, avoit tout mesuré? Si l'on suppose un pays aussi long, sera-t-il extrêmement éloigné des Antilles? Et des Antilles ne pourra-t-on pas passer au continent? Je

crois même que ces Antilles de même que les Açores & les Canaries en sont des restes, ou comme Platon s'exprime, des os de corps; & la raison pour quoi il en est resté si peu, est expliquée par Platon: c'est qu'il y avoit une mer entre ces terres; & cette mer est profonde, comme l'est encore celle d'Espagne, qu'elle a enlevé peu-à-peu de ces terres; qu'elle en a fait des Isles, ou qu'elle les a englouties tout-à-fait. Que peut-on dire de plus vraisemblable? Si toutes les histoires & tous les systèmes avoient les mêmes caractères de probabilité, on n'oseroit les contredire. On dira qu'il ne suffit pas qu'une histoire soit vraisemblable, qu'il faut que la vérité en soit prouvée; & que sans cela on confondroit l'histoire avec le roman. Il est vrai; mais voici mon raisonnement. Supposons que cette Isle Atlantide soit entièrement fabuleuse & inventée; alors qu'on m'explique qui d'entre tous les mortels a pu donner une connoissance si exacte au Prêtre Egyptien ou à Platon, de la situation des Antilles & du continent de l'Amérique, dix-neuf siècles avant la découverte de cette partie du monde, telle qu'elle se trouve ici? Ce nouveau mon-

de étoit inconnu aux anciens. Platon ne donne aucune description du continent, mais seulement de l'Isle Atlantide, comme infiniment plus proche, & il n'en indique autre chose sinon que celle-ci n'est pas éloignée des Isles, & ces Isles du continent: ce qu'on pouvoit aisément apprendre. La Lybie & une partie de l'Europe étoient soumises aux Rois de l'Atlantide; les Athéniens ont battu leurs armées, & ont été les libérateurs des peuples Occidentaux, des Egyptiens même; ils auront fait sans doute quantité de prisonniers; quel miracle donc s'ils en ont appris des particularités? Combien en savons-nous des Pays Septentrionaux de l'Amérique, seulement par le moyen des voisins, & des prisonniers, que ceux-ci font sur les peuples plus éloignés? Je le répète, qu'on m'explique ce fait inexplicable pour moi, que Platon ait connu & pu connoître la situation du continent de l'Amérique & des Antilles sans qu'aucune nation ancienne en ait eu connoissance; & si ces pays étoient connus des anciens, qu'on m'en donne une raison plus vraisemblable que celle que Platon en allègue. J'ose dire qu'elle est la seule à laquelle un esprit des-

intéressé puisse se rendre.

(C) Dès qu'on ne peut révoquer en doute l'existence de l'Atlantide, personne ne doutera qu'elle n'ait été peuplée, & qu'il n'ait pu & du y avoir des Rois, même puissans; que par conséquent l'histoire de leur domination sur la Lybie, & sur l'Espagne, jusqu'à la Tyrrhémie, ne soit rien moins qu'impossible; ce qui nous éclairciroit beaucoup sur l'Antiquité des Ibériens, Sicules, Ligures, Umbriens, Aurones, Aborigènes, &c. & s'accorderoit avec leur qualité d'Indigènes; en nous faisant voir ces derniers se réfugiant dans les montagnes au temps du déluge qui a submergé l'Atlantide.

(D) Cet endroit révoltera le plus les Savans. Comment? La ville d'Athènes a été fondée par Cécrops, qui est seulement arrivé en Grèce 1582 ans avant l'Ère Chrétienne, & on nous voudra faire accroire que ses habitans ont déjà été les protecteurs des Grecs, qui de l'aveu même de ce système & de son Auteur, étoient pour la plupart des peuples nouveaux, & les anciens des barbares les plus barbares? Ne sont-ce pas des faussetés palpables?

Un peu de patience & nous expliquerons

querons tout ceci. D'abord les Athéniens se sont dits Autochthones; ils ont prétendu que leur ville étoit la plus ancienne, sans qu'ils aient jamais été contredits sur cet article par les autres Grecs, malgré leur orgueil & leur passion à vouloir disputer de l'ancienneté, des hauts faits & des exploits de leurs Héros. D'où je puis conclure que ces peuples concevoient parfaitement que fonder une ville ce n'étoit pas la faire exister, ni empêcher qu'elle n'eût pu exister bien des siècles auparavant, nous en avons des exemples dans les villes de Babylone & de Rome. Quant à la barbarie des anciens Grecs, elle ne sert qu'à confirmer le fait. Le Prêtre Egyptien parlant d'un grand déluge, (9) assure que tout n'a pas péri en Egypte, que les habitans des montagnes & les pâtres ou bergers ont été conservés; mais que ceux qui habitoient les villes de la Grèce ont été entraînés dans la mer par la violence des fleuves ou courans; que jamais l'Egypte n'a été entièrement inondée, & que c'est pour cela, que tout ce qui s'est passé dans ce pays & en Grèce ou en d'autres en-

(9) Platon, Timée, Tom. III.

droits, de grand & de mémorable, étant resté gravé dans l'esprit de ceux qui ont échappé à cette catastrophe, a été conservé de toute ancienneté, & écrit sur des monumens.

Que pourroit-on dire, en faveur du système contraire, qui s'accordât aussi bien que le mien, avec cette relation ? On y voit pourquoi la Thébaïde a eu d'autres habitans & une autre Religion que la Basse-Egypte, point sur lequel j'insisterai davantage en son lieu ; on y voit que les villes & le plat-pays de la Grece ont été inondés & ruinés ; & que par conséquent les restes de ces anciens habitans ont été obligés de se sauver sur les montagnes & plus avant dans les terres, où la nécessité la plus urgente & la misere la plus accablante a dû nécessairement les réduire à un état de barbarie ; on voit en même temps que la ville d'Athenes a été ruinée par le déluge, comme les autres, & que Cécrops l'ayant rétablie, il en a pu être nommé le fondateur avec justice, sans contredire la relation du Prêtre Egyptien.

(E) Ceci est non seulement possible, mais très-vraisemblable ; le grand déluge Mosaique fut sans doute un miracle

qui eut des causes, des effets & des suites les plus considérables ; supposer des tremblemens de terre, pour faire fortir les eaux de l'abîme, c'est bien peu en comparaison de la destruction totale & du bouleversement entier de notre Terre, que *Barnet, Woodward & Whiston* supposent si gratuitement.

(F) Il parle du limon dont l'eau de cette mer est chargée. Il faut bien que ceci ait été véritable ; vu qu'on ne doute pas que les Phéniciens n'y aient déjà navigué avant le temps de *Platon* ; aussi les colonnes d'*Hercule* & ce détroit n'ont pu être connus que par la navigation ; sans parler de *Neptune*, petit fils d'*Uranus*, qui doit avoir fait le voyage en qualité de chef & d'Amiral de la flotte de *Jupiter* son frere ; & si ce fait avoit été erroné, on n'auroit osé l'avancer, ou il auroit été contredit. La conclusion que j'en tire, servira entr'autres à convaincre toute personne sensée du peu de fondement qui regne dans les systèmes des trois Philosophes que je viens de nommer. Si les sages d'entre les Egyptiens & les Grecs ont pu croire, bien ou mal, que la mer se ressenoit encore par le limon qu'elle charioit, de la submersion & de la dis-

solution de l'Atlantide, après quelques siècles; qu'auroient-ils dit, si on leur eût assuré que toute notre terre n'avoit pas moins souffert, qu'elle a été dissoute, & formée entièrement de nouveau, & que pourtant elle a été desséchée après un certain nombre de jours, suivant Moïse? Les autres à la vérité lui donnent pour cela une ou plusieurs années, sans songer aux provisions qu'il falloit aux hommes & aux animaux; mais que seroient quelques années pour affermir & pour sécher un globe aussi vaste, en comparaison du temps qu'il falloit à la mer Atlantique, avant que la terre & le limon de l'Atlantide eût pu se précipiter au fond & s'y affermir?

(G) Il n'y a rien à observer ici que le nombre des 9000 années, à quoi on répondra en divers endroits de cet ouvrage. Si l'on veut ne donner que quatre mois à l'année comme elle n'en a pas eu davantage, pendant longtems, cela ne sera que 3000 ans: ce sera encore moins, si l'on fait quelques années d'un seul mois.

(H) On voit que le Prêtre Egyptien ne confondoit pas les déluges différens, comme faisoient les Grecs; entre les divers déluges dont il parle, il en dis-

tingue un grand qui a submergé l'Atlantide, qui a fait périr les habitans des villes de la Grece, qui même a inondé une partie de l'Egypte sans que pourtant les habitans des montagnes aient été noyés, & qui de plus a été accompagné de tremblemens de terre; tout ce détail doit donner une grande authenticité au reste de son récit, & à son système qui y est conforme.

(I) Ce passage confirme encore, ce que je développerai dans la suite d'après d'autres auteurs, savoir que les peuples différens étoient accoutumés à traduire les noms étrangers dans leur langue, & que c'est une des sources de la confusion qui regne dans l'histoire ancienne.

Après avoir ainsi légitimé la relation de Platon, il ne s'agit plus que d'y ajouter qu'il n'est pas le seul qui ait parlé de l'Atlantide; Aristote; Strabon; Eline, Arnobe, Alién, Proclus, Cosmas, Indopleustes, Plutarque, Onomacritias, & surtout Diodore, en font mention. Dira-t-on qu'ils n'ont fait que suivre Platon? Mais n'est-il pas certain qu'ils pouvoient consulter des écrits qui subsistoient de leur temps, & qui sont aujourd'hui perdus? D'ailleurs

qui font les Auteurs que je viens de nommer? Sont-ce des menteurs, des imbéciles? Au contraire, ils jouissent de la plus grande estime parmi les anciens & chez les modernes? Et ils étoient mieux en état que personne de juger s'il y avoit du vrai ou seulement de la vraisemblance à ce récit; d'autant plus que de leur temps, on savoit mieux ce que c'étoit que les navigations des Phéniciens & des Carthaginois, dont tant d'Auteurs parlent; entre autres Hannon lui-même, Crantor, Marcel, & d'autres; & ces peuples doivent avoir poussé leur commerce jusqu'en Amérique.

Il est donc avéré que l'Atlantide a existé; qu'elle étoit très-voisine de l'Europe; que les Rois de cette Isle ont dominé sur la Lybie & l'Espagne; qu'ils ont pu faire la guerre aux Grecs, même aux Egyptiens, comme on le peut conclure du passage cité; que par conséquent elle étoit fort peu éloignée de la terre ferme de ces deux continens de l'Europe & de l'Afrique, & fort peu encore des Isles & du continent de l'Amérique, jusqu'où ils ont étendu leur domination; ainsi elle fournit un trajet facile aux nations anté-diluviennes, pour

se rendre dans ce monde perdu, & recouvré depuis deux ou trois siècles. Si d'ailleurs, comme il paroît, ces deux mers, l'interne, & l'externe, ont diminué de temps à autre l'étendue des terres, il est probable que dans les commencemens cette grande Isle & les autres ont été jointes aux deux continens, & que les Bretons & Gaulois, disons les Celtes, y ont passé, & y ont laissé quelques mots de leur langue, pour monumens de leur passage.

CHAPITRE III.

Anciens habitans de l'Amérique.

Voions ce qu'on apprend du gros de la nation Américaine, des habitans qui se regardent comme indigenes, faisant une différence entre les hommes rouges (c'est ainsi qu'ils s'appellent) & les autres qui font des colonies postérieures.

On n'en peut apprendre aucune particularité, que par les colonies policées, les Mexiquains & les Péruviens, qui en s'y fixant, ont trouvé ces barbares, & ont conservé dans leurs ar-

chives, leur maniere de vivre, & tout ce qu'on en peut favoir: voici ce qu'on en a appris.

Les plus anciens habitans du Mexique étoient nommés Chichimécas (1), ils ne cultivoient aucune terre, vivoient de la chasse, mangeoient non seulement du gibier, mais encore des taupes, rats, sauterelles, vers, serpens & lézards, & aussi des herbes & des racines; ils habitoient les rochers, les cavernes, & les déserts, faisoient des corbeilles de jonc dans lesquelles ils mettoient leurs enfans, & les suspendoient aux branches des arbres, jusqu'à leur retour de la chasse; ils n'avoient ni Roi ni chef, ni Dieu ni culte; il se trouve encore de leurs descendans dans le Nouveau-Mexique, qu'on ne peut absolument obliger ni par de bons traitemens, ni par la force, de se soumettre à quelque gouvernement que ce soit: aussi-tôt qu'on veut les y forcer, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, & se dispersent tellement, qu'on ne peut pas seulement les déterrer; on suppose que les Otomeyes dans le Mexique en descendent, lesquels pourtant sont soumis à leurs

(1) D'Acosta L. VII. Chap. 2.

supérieurs & ont été convertis au Christianisme; voilà les peuples qui furent trouvés dans le Mexique par les Navatlacas, la première des sept nations des Mexicains, dont nous parlerons ci-après.

Il en étoit de même des anciens habitans du Pérou.

(2) Il y avoit parmi les anciens Gentils des Indiens un peu meilleurs que des bêtes apprivoisées, & d'autres qui étoient pires que les animaux les plus sauvages, &c. chaque Province, chaque nation, chaque famille & chaque maison avoit ses Dieux différens de ceux des autres, &c. Ils adoroient indifféremment des herbes, des plantes, des fleurs, des arbres, des montagnes, des cavernes, des précipices, de grosses pierres, de petits cailloux, &c. quelques animaux pour leur cruauté, comme le lion & l'ours; d'autres pour leurs ruses, comme les singes & les renards; le chien pour sa fidélité; le loup-cervier pour sa vitesse; l'oiseau nommé Contur pour sa grandeur; & particulièrement ceux qui s'en disoient descendans;

(2) Garcilasso de la Vega, Tom. I. p. 21, 22, 23. Edit. in 4^e.

„ d'autres les aigles, les faucons, le
 „ chat-huant, la chouette, les couleu-
 „ vres & les serpens, principalement
 „ les grands qui se trouvent dans le
 „ pays des Antis, & qui ont jusqu'à 25
 „ ou 30 pieds de longueur & autant
 „ de largeur (3).”

Je ne veux pas copier ce que l'Au-
 teur dit de leurs Dieux, de leurs sacrifi-
 ces humains, de leur barbarie & cruau-
 té extrême, & de leur maniere de vi-
 vre; on peut consulter sur cela l'ouvra-
 ge cité; il faut pourtant remarquer
 qu'ils vivoient d'une maniere différen-
 te; les uns demeuroient dans un enclas
 ou parc; d'autres sur les sommets des
 montagnes, pour se mettre à l'abri
 des ennemis; d'autres se retiroient dans
 des cavernes; encore actuellement les
 Chirihuanes se ressentent toujours de
 la façon brutale de vivre de leurs pe-
 res, & ils ont à peine une langue pour
 exprimer leurs idées, quoi qu'ils soyent
 d'une même nation (4).

(3) Apparemment de cisconferance: voilà
 une espece d'animal dont il falloit un couple
 pour être conservé dans l'arche.

(4) Ceci confirme ma thèse, que chez des
 peuples barbares, qui ont besoin de peu de
 chose, la langue n'est rien moins que riche,
 & qu'il peut naître une autre langue chez une

Il vivoient sans habillement ni cou-
 verture, hommes & femmes; ceux des
 pays froids se couvroient de peaux de
 bêtes sauvages, par nécessité & pour
 se garantir du frois, encore paroît-il
 que l'Auteur ne parle pas des temps les
 plus reculés, car lorsqu'il rapporte le
 récit de son oncle, voici ce qu'il en
 dit (5). „ Les hommes de ce temps-là,
 „ tels que des bêtes étoient sans poli-
 „ ce & sans religion, on ne parloit
 „ parmi eux ni de maison, ni de vil-
 „ les, & comme ils n'avoient aucune
 „ sorte d'esprit, ils ne favoient ni cul-
 „ tiver la terre, ni filer la laine, &c.
 „ leur vie étoit extrêmement sauvage,
 „ car ils la passoient ensemble deux-à-
 „ deux, ou trois-à-trois, selon qu'ils
 „ se rencontroient, & se retiroient
 „ dans des lieux souterrains & dans des
 „ cavernes. Les herbes des champs,
 „ les racines des arbres, les fruits sau-
 „ vages, & même la chair humaine
 „ étoient les alimens dont ils se nour-
 „ rissoient comme des bêtes.”

partie de la même nation sans mélange, parce
 qu'elle invente de nouveaux termes & mots,
 à mesure que ses besoins s'augmentent.

(5) *Ibid.* p. 33.

CHAPITRE IV.

*Antiquités remarquables trouvées
en Amérique.*

N'oublions pas (1) que Mayta-
Capac, le quatrième Ynca, voulant
étendre son Empire, soumit la ville
de Tiahuanacu, dont, dit l'Auteur,
je dirai ici quelque chose & particu-
lièrement de ces grands & incroya-
bles bâtimens : le plus admirable chef-
d'œuvre de tout ce pays est un Côteau,
ou si vous voulez un Tertre, fait de
main d'homme, qui est si haut, qu'il
n'est pas possible de le croire. Les
Indiens, qui semblent avoir voulu
imiter la nature, dans la structure de
ce mont, y avoient mis pour fondement
de grandes masses de pierre fort bien
cimentées, pour empêcher, que ces
prodigieuses terrasses entassées les
unes sur les autres ne s'éboulassent ;
mais on ignore dans quel dessein
ils avoient fait ce merveilleux
bâtimens. D'un autre côté assez
loin de là, on voyoit deux

(1) *Ibid.* p. 126.

grands Géans taillés en pierre. Ils
avoient des habits qui leur tra-
noient jusqu'à terre, & un bonnet
à la tête, le tout usé par le temps &
qui sentoient son antiquité. On re-
marquoit encore-là une muraille fort
longue, & dont les pierres étoient
si grandes, qu'on ne pouvoit com-
prendre comment des hommes a-
voient eu assez de force pour les y
transporter ; car il est certain que,
dans cette étendue de terre, il n'y
avoit que bien loin de-là, ni car-
rières, ni rochers d'où l'on pût avoir
tiré toute cette masse énorme de
pierre. L'on y voyoit aussi en d'au-
tres endroits quantité de bâtimens
extraordinaires, entre lesquels étoient
remarquables de grandes portes dres-
sées en divers lieux, & dont la plu-
part étoient dans leur entier, qui
n'avoient aux quatre coins qu'une
seule pierre dans leur structure ; & ce
qu'il y avoit de plus merveilleux,
c'est qu'elles étoient presque toutes
posées sur des pierres d'une gran-
deur incroyable ; car il y en avoit
de trente pieds de long, de quinze
de large & de six de front ; toutes
ces pierres avec les portes étoient

„ d'une seule piece, mais il n'est pas
 „ possible de s'imaginer avec quels ou-
 „ tils elles pouvoient avoir été taillées.
 „ D'ailleurs il falloit nécessairement
 „ qu'elles fussent incomparablement
 „ plus grandes, avant que d'être mi-
 „ ses en œuvre.

„ Ceux du pays disent que tous ces
 „ bâtimens, & d'autres semblables,
 „ dont il n'y a rien par écrit, furent
 „ faits avant le regne des Yncas, qui,
 „ à l'imitation de ceux-ci, firent bâtir
 „ la forteresse de Cusco; ils tiennent
 „ au reste, par la tradition qu'ils ont
 „ eue de pere en fils, que toutes ces
 „ merveilles se firent en une nuit, sans
 „ savoir qui en fut l'Architecte.

„ Quoi qu'il en soit, si l'on confide-
 „ re ces bâtimens avec quelque atten-
 „ tion, on trouvera qu'ils sont de-
 „ meurés imparfaits & que ce ne sont
 „ que des commencemens de ce que
 „ les fondateurs avoient intention de
 „ faire.

„ L'Auteur cite sur cet article la des-
 „ cription de Pedro de Cieza de Léon,
 „ Chap. CXV. & Diego d'Alcobaga, ca-
 „ marade d'Ecole de l'Auteur, où il ajou-
 „ te que ces Antiquités sont près du
 „ Lac, que les Espagnols appellent *Chu-*

„ cuytu, au lieu de *Couquivitu*; „ on y
 „ voit des Edifices fort grands, & en-
 „ tr'autres une Cour de quinze brasses
 „ en carré, & de deux étages de
 „ hauteur: à l'un des côtés de cette
 „ place il y a une salle de 45 pieds de
 „ long, & de 22 de large, couverte
 „ de chaume, comme sont les appa-
 „ temens de la maison du soleil à *Cus-*
 „ co; la place ou la basse-cour, dont
 „ je viens de parler, les murailles, la
 „ salle, le plancher, le toit, & les
 „ portes, sont tous d'une seule piece,
 „ ce qui est un chef-d'œuvre merveil-
 „ leux, qu'on a pris & taillé dans un
 „ grand rocher.

„ Les murailles de la basse-cour ont
 „ trois quarts d'aune d'épaisseur, &
 „ bien que le toit de la salle soit de
 „ pierre, il semble néanmoins être de
 „ chaume: ce que les Indiens ont fait
 „ exprès afin de le faire mieux ressem-
 „ bler à leurs autres logemens, qu'ils
 „ ont accoutumés de couvrir de paille.

„ Le Marécage, ou le Lac, joint un
 „ des bords de la muraille, & ceux du
 „ pays croyent que ces bâtimens sont
 „ dédiés au Créateur de l'univers. Il
 „ y a là tout-contre quantité d'autres
 „ pierres mises en œuvre, qui repré-

sentent diverses figures d'hommes
& de femmes, faites si au naturel
qu'on les croiroit en vie; les unes
tiennent des vases à la main, comme
si elles vouloient boire; les autres
sont assises, les autres de bout,
& les autres semblent vouloir passer
un ruisseau, qui coule à travers ce
bâtiment. Outre cela on y voit des
statues qui représentent des femmes
& des enfans qu'elles ont à leur sein,
ou à leur côté, ou qui les tiennent
par le pan de la robe, sans y com-
prendre plusieurs autres de toute
façon.

Les Indiens d'aujourd'hui tien-
nent que ceux de ce temps-là fu-
rent transformés en ces statues, pour
les péchés énormes qu'ils avoient
commis, & particulièrement pour
avoir lapidé un homme qui passoit
par cette province.

Voilà ce que Diégo d'Alcobaça, na-
tif du pays, Vicair & Prédicateur dans
plusieurs Provinces du Pérou, en a écrit.

Je ne regrette pas la peine que j'ai
prise de transcrire tout ce qui concer-
ne ces admirables bâtimens, qui peu-
vent faire naitre des idées & des ré-
flexions importantes.

On voit que ces édifices étoient des
monumens dignes des plus grands Mo-
narques, & ne le cédoient en rien à
ceux de Persépolis & de l'Égypte; peut-
être même que, si les Espagnols étoient
aussi curieux d'antiquités qu'avidés d'or,
ce qui se trouve hors de terre ne se-
roit pas seul digne d'admiration.

Mais de quelle date sont ces monu-
mens? qui les a fait construire? Ces
questions très-aisées à faire, sont très-
mal-aisées à résoudre, ne sût-ce que
par conjecture.

Nous savons qu'ils sont antérieurs
aux Yncas; quand même les Auteurs
ne le diroient pas, on n'en seroit pas
moins convaincu: en voici les raisons.

1°. Ce fut Mayta-Capac, le quatri-
ème Ynca, qui en fit la découverte, en
faisant la conquête de ladite ville, dès
le commencement de son regne; &
par conséquent, ces bâtimens ne peu-
vent avoir été construits par un de ses
trois prédécesseurs qui ne possédoient
pas le pays où ils sont situés.

2°. On ne voyoit aucune statue dans
aucun Temple ni dans aucun palais des
Yncas, de crainte qu'on ne leur adres-
sât quelque adoration.

3°. L'habillement des deux Géans,

qui traînoit à terre, & le bonnet qui couvroit leur tête, annoncent d'autres hommes que des habitans du Pérou; ni les Yncas, ni leurs sujets, ni les anciens habitans ne se seroient de pareils vêtemens.

Que pouvons-nous donc soupçonner? On voit par les fables que les habitans en racontotent, qu'il faut que ces ouvrages soient d'une grande antiquité. S'ils ont cru que ces édifices avoient été construits par art de Féerie, dans une seule nuit, cela peut provenir de ce que depuis longues années, des siècles mêmes, ces plaines n'étoient plus habitées; on voit en effet que tous ces peuples vivoient de la chasse, ne cultivoient aucune terre, & s'entre-faisoient continuellement une guerre sanglante & se mettoient pour cela en fureur sur les montagnes, dans les cavernes & dans des déserts; ayant donc passé peut-être par ces quartiers quelquefois sans voir ces édifices, & les ayant aperçus une autre fois, ils auront cru bonnement qu'ils venoient d'être construits tout fraîchement par une main invisible.

D'autres, ne pouvant croire à cette création subite, trouvoient ces statues

aussi bien faites, que si eussent été des personnes vivantes, & ne connoissant ni l'origine des bâtimens, ni l'art de la sculpture, n'y auront substitué une autre fable, imaginant que c'étoient des personnes métamorphosées en statues; ce qui s'est conservé de génération en génération. Comme donc ils disoient du temps que Garcillasso écrivoit cette Histoire, c'est-à-dire en 1504, qu'ils tenoient cette tradition de leurs ancêtres de pere en fils, on peut juger encore mieux que ces momimens sont d'une antiquité très-reculée.

Voilà la conséquence que j'en tire en faveur de mon système.

CHAPITRE V.

Causes de la barbarie d'un peuple.

Lorsqu'il est fait mention dans l'histoire, de peuples extrêmement barbares & sauvages, il faut de deux choses l'une: ou qu'ils soient venus dans ces pays, avant qu'ils fussent civilisés, ce qui est le cas des Troglodytes, de quelques Scythes, & d'autres; & que

conservant leur barbarie, soit par bêtise, & par indolence, ou par leur manière de vivre de la chasse, de la pêche, &c. ou par la stérilité du pays, &c. ils ne sortent point de cet état semblable à celui des brutes (ce qui est pourtant fort rare, & ne dure pas des milliers d'années, car il se trouve toujours tôt ou tard de grands génies chez une nation barbare, qui viennent à bout de lui faire goûter une vie plus humaine & plus commode, témoin Fohi chez les Chinois, Pélasge chez les Grecs, & plusieurs autres, sans parler de l'exemple que nous avons eu de nos jours dans la personne de Pierre qui a mérité autant que tout autre le nom de Grand); ou qu'après avoir été civilisés, & avoir joui pendant plusieurs siècles des avantages de la société, ils soient détruits par des barbares, auxquels une partie échappe, soit qu'ils en soient la proie en qualité de leurs esclaves, ou qu'ils se mêlent avec eux, & soient obligés de renoncer à leur manière de vivre ancienne; alors les enfans qui en proviennent, n'en savent rien, & tombent enfin dans une barbarie extrême: ce qui fut le cas des Indiens Orientaux qui depuis le temps

d'Ofris qui les civilisa, restèrent pendant plusieurs siècles aussi civilisés & policés qu'aucun peuple de l'Asie. Ce qu'on lit des Rois Porus, Sandrocottus, Taxile, &c. du temps de Sémiramis & d'Alexandre, en est une preuve convaincante, non-seulement par l'ordre qu'ils tenoient dans leurs armées, par lequel il se faisoient craindre bien plus que par leur multitude, vu que les Persans n'étoient pas des barbares, & qu'Alexandre ne craignoit point de les attaquer, au lieu qu'il n'osoit pas se hasarder contre les Indiens; mais, ce que j'admire bien plus, par leur ordre dans les villes, & les vertus morales qu'ils pratiquèrent; tel est cet exemple-ci: Alexandre vit dans une ville des Indes un bâtiment destiné pour entretenir les pauvres, & élever des enfans qui étoient sans secours. Et cependant que sont les Indiens aujourd'hui & depuis bien des siècles, surtout ceux de l'intérieur du pays, sinon des barbares? Il en est arrivé presque de même aux Egyptiens, aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois, qui étoient non-seulement civilisés, mais chez lesquels les sciences, le goût, le luxe, étoient portés au suprême degré. Les

Sarrizins chez les premiers, les Barbares Septentrionaux chez ces deux derniers peuples, les ont tous jetés dans une barbarie qui à la vérité n'a pas été si grossiere que celle des sauvages, mais très-grande, en comparaison des temps antérieurs; & pendant ces temps de barbarie ils ont toujours conservé une maniere de vivre qui chez les premiers Grecs, Italiens, Gaulois, & Germains, auroit paru fort parfaite; faisons-en l'application.

Si les Américains étoient descendus de Noë & de ses fils qui n'étoient point barbares ni sauvages, ce que chacun doit accorder quand même il ignorerait la somptuosité des premiers Monarques Assyriens & Egyptiens; ils ne devoient pas à la vérité faire des progrès dans les arts & les sciences, parce qu'ils avoient à lutter, dans leurs longs & pénibles voyages, contre mille incommodités; cependant ils ne devoient pas perdre l'idée des besoins les plus pressans de la vie, & des arts les plus nécessaires. Aussi la force de la vérité a arraché à plusieurs Auteurs l'aveu très-remarquable, qu'il falloit que les Américains se fussent séparés des autres hommes, avant que l'usage du

fer fût connu; quoiqu'il le fût, selon moi, de Caïn qui bâtit une ville, quoique l'opinion commune en attribue l'invention à Thubal-Caïn, mais toujours avant le déluge.

Il est donc probable que, si les Américains descendoient de Noë, ils n'auroient pas du tomber dans une telle barbarie que de ressembler à des bêtes sauvages; quoique d'un autre côté, ils n'auroient fait des progrès un peu considérables dans les arts, qu'après bien des siècles; vu que nous savons que les Scythes dont on veut les faire descendre, les Germains ou Teutons, les peuples du Nord, les Gaulois même, vécurent plusieurs siècles dans une espèce de barbarie, en comparaison de l'état où ils se sont trouvés depuis; & les Gaulois ne durent leur changement dans leur maniere de vivre, qu'à leur commerce avec les Romains, & aux conquêtes que ceux-ci firent dans ce pays.

Qu'on ne dise point que, si Fohi a pu civiliser des peuples, ou si seulement Hozmti & Yao ont inventé tant d'arts, & introduit le luxe, quand même suivant mon système ils auroient été anté-diluviens, il y auroit eu de même un intervalle assez grand pour

que les peuples du Pérou eussent pu inventer des arts & s'y perfectionner.

Je réponds que la différence est totale; les Chinois se sont séparés de leurs freres environ 900. ans avant Fohi, ils se sont rendus apparemment pour leur premiere marche dans les Indes, ou dans les Etats du Grand Mogol, puisqu'on place le Paradis aux environs de Babylone; ou peut-être même ont-ils passé le Gange, pour se mettre entièrement à couvert contre les Caïnites; le pays y étoit fertile, ils purent s'y arrêter deux ou trois siècles ou davantage, & inventer, comme il est dit des descendans de Puon-Ku, les arts les plus nécessaires à la vie; ensuite se rendre peu-à-peu à la Chine, dans la province de Xenli qui n'en est pas extrêmement éloignée. Leur barbarie ne consistoit proprement qu'en ce qu'ils vivoient dans un état de pure nature, ne connoissant presque aucune des commodités de la vie, encore bien moins le luxe, mais ils ne pouvoient être comparés avec ces sauvages antropophages de l'Amérique; Fohi avec le secours d'autres bons génies pouvoit perfectionner & exécuter plusieurs inventions utiles; il ramassa donc des gens

gens dispersés, sur lesquels il n'avoit qu'une autorité précaire, comme celle des Yncas sur leurs sujets, fondée sur la supériorité de leur génie, & sur leurs bienfaits.

Il n'en est pas de même des Amériquains; supposons qu'ils se soient avancés en même temps & aussi loin que les Chinois; que l'on compare sur la Carte la distance qu'il y a entre le Gange & la Province de Xenli, avec celle depuis le même Gange, jusqu'aux environs du Culco; & l'on trouvera qu'il n'y a aucune proportion, quand même on assigneroit quinze à vingt siècles pour faire ce chemin, si l'on prend les temps après le déluge.

CHAPITRE VI.

Comment se font les migrations.

On dira que je n'y songe pas; qu'il suffiroit de donner seulement deux lieues de marche par an, pour faire venir les premiers hommes au Pérou. On se trompe; il est vrai que ceux qui jugent de ces migrations, non par réflexion, ou par raison, mais par préjugé; &

qui voient devant leurs yeux des villes bien peuplées, des champs cultivés, des provisions en abondance, de beaux édifices, &c. ces gens-là se persuadent aisément, qu'une famille à demi-sauvage, arrivée dans un pays désert, qu'elle y établit d'abord un Royaume, fonde des villes & des Temples, vit dans le luxe; & que les fils font de même, tout comme s'ils l'avoient exécuté par magie, ou avoient fait sortir les hommes de la terre comme Cadmus. Sur de vaines imaginations semblables, ils fondent des Royaumes puillans & nombreux; ils font voyager les Colonies fort à leur aise par des chemins royaux & des chaussées, en trouvant des provisions prêtes partout, des bateaux & des ponts sur les rivières, ou pour passer quelque bras de mer; des logis pour séjourner; de cette maniere il est sûr qu'il auroit fallu peu d'années pour se rendre au Pérou.

Mais, pour moi qui ai des idées plus grossières, je ne puis comprendre les choses autrement, sinon, qu'après le déluge il auroit fallu peut-être dix siècles avant de pouvoir peupler les trois parties de l'ancien Monde, depuis le Cap Finisterre, au Tschuktschoi-

nofs, & depuis la nouvelle Zemble au Cap de Bonne-Espérance, comme nous le prouverons par la postérité connue des fils de Noé; qu'il auroit de même fallu plusieurs siècles pour faire peupler la terre jusqu'à l'Istme de Darien, vu l'étendue immense du continent Septentrional de l'Amérique.

De toutes ces réflexions je suis en droit de conclure qu'il n'y a en que la nécessité & la trop grande population qui aient pu engager les premiers hommes à se séparer & à envoyer des Colonies de proche en proche, étant tout-à-fait contraire au bon sens de faire des voyages de plusieurs cens ou mille lieues à travers des forêts & des déserts, pour chercher un pays dont on ignoret l'existence, ou au moins assez inconnu pour qu'on ignorât s'il valoit mieux que celui qui se trouvoit dans le voisinage. Il est donc manifeste qu'il a du se passer un temps infini avant que l'on ait pénétré au Pérou pour y fonder des Royaumes.

Si ceux qui y sont arrivés après plusieurs siècles, en les supposant fils de Noé, étoient des barbares & des sauvages à cause de leur vie toujours errante, combien de temps leur falloit-il

pour devenir une nation civilisée, pour construire des édifices extraordinaires, & pousser l'art de la sculpture jusqu'à faire des figures qui sembloient vivantes ? Si l'Empire dont les Chefs ont produit de telles merveilles a été non-seulement détruit, mais si même les peuples restans ont eu le temps de retomber dans une barbarie aussi affreuse qu'on nous l'a décrite, je demande si depuis le déluge jusqu'au dix ou onzième siècles de l'Ere Chrétienne, époque de l'arrivée des Incas, trente-deux siècles auroient pu suffire à tous ces changemens de barbares en hommes civilisés qui devoient avoir poussé plusieurs arts au suprême degré, & de ceux-ci encore en sauvages, ressemblans plutôt à des bêtes féroces qu'à des hommes, & pour, avant tout cela, porter la population à un excès capable de forcer les peuples à se disperser & se séparer une infinité de fois pour chercher de nouveaux pays & de nouvelles demeures depuis la Tartarie, par ce continent immense de l'Amérique Septentrionale, jusqu'au Pérou ? Nous avons des preuves sans réplique que la multiplication des fils de Noé mentionnés par Moïse a été telle pen-

dant environ 530. ans jusqu'à la mort d'Esau, que de nouveaux peuples ont pu s'établir auprès d'eux & que ceux-ci ont pu envoyer des Colonies tout au plus dans les pays voisins. Si on prend cette proportion, on trouvera facilement combien il falloit de temps pour que leurs descendans fussent forcés de pénétrer jusqu'au Pérou, ce qui ne sçaroit s'accorder avec les changemens successifs qui doivent être nécessairement arrivés.

En supposant au contraire que, suivant notre système, les plus anciens peuples de l'Amérique s'y trouvoient avant le déluge, rien de plus facile que d'expliquer tout ceci ; il n'y aura à la vérité qu'environ quinze siècles de différence, depuis la première séparation des premiers hommes jusqu'au déluge, mais il y en a infiniment dans la multiplication & dans le nombre des habitans, comme nous aurons plus d'une occasion de le démontrer. Or ces gens-là ne devoient pas se faire tant de peine d'une pareille migration, étant accoutumés à une vie errante, & l'on ne sera pas surpris de les voir devenir entièrement barbares, puisqu'ils étoient déjà à demi, au lieu que, du

temps de Noé, après l'invention de tous les arts nécessaires & même de luxe, on ne pourroit pas supposer ce changement si grand à moins de bien des siècles d'intervalle. Si donc ces habitans du Pérou s'y trouvoient déjà avant le déluge, il y auroit du temps de reste pour supposer que peu-à-peu ils se sont civilisés, qu'il a pu naître chez eux de grands génies qui ont inventé des arts, & les ont portés à la grande perfection qu'exigent les édifices & les statues dont nous avons parlé; & depuis la ruine de cet empire dont nous ignorons jusqu'à l'existence, il y a eu encore assez de temps pour que le reste de ces peuples ait pu retomber dans la barbarie extrême, d'où les Yncas les ont retirés.

Au moins, je ne puis expliquer tout ceci autrement, à moins qu'on n'adopte la tradition du pays, que ces statues aient été des hommes pétrifiés par miracle, ou qu'on en fasse des pétrifications du déluge; en ce cas, je n'ai absolument rien à répliquer.

Nous pourrions dire à peu-près la même chose des Pyramides qu'on trouve au Mexique. Elles sont fort anciennes & elles n'ont pu être construites

par des Tartares, qui, s'ils avoient peuplé l'Amérique, se seroient établis plutôt dans la partie Septentrionale que dans la partie Méridionale.

Ces pyramides méritent qu'on y fasse attention. Gemelli Careri en donne la description. Il est vrai que plusieurs Savans font peu de cas de la relation de ses voyages, le taxant d'altérer la vérité; mais puisqu'il cite des Auteurs & des personnes de considération dans le Mexique, pays aussi connu & aussi fréquenté qu'aucun autre peut l'être dans un aussi grand éloignement, & qu'ainsi il étoit facile de le convaincre de fiction en ce point, ce que pourtant personne n'a fait, je puis adopter son récit jusqu'à ce qu'on ait prouvé le contraire.

Il rapporte que ces pyramides sont au Nord de Mexico; que celle de la Lune a deux côtés de 650. & les deux autres de 500 palmes de long, & que la hauteur paroît de 200 palmes; qu'elles ont des marches ou degrés comme celles d'Egypte, mais que les pierres sont moins dures; qu'au haut de cette pyramide s'étoit trouvé une idole ou image de la Lune, que Sumarica, Evêque de Mexico, avoit fait briser

par zèle de religion; que dans ces masses il y avoit des voutes, où on enterroit les Rois. A 200 pas de celle-ci, vers le midi, on voyoit la pyramide du Soleil, nommée Tonagli, dont deux côtés étoient de 1000 & les deux autres de 630 palmes, la hauteur un quart de plus que celle de la précédente; la statue du Soleil fut aussi renversée, mais ne pouvant rouler en bas, elle est restée à-peu-près à moitié chemin; elle avoit un creux dans l'estomac, où on mettoit le Soleil; les deux statues avoient été couvertes de lames d'or, qu'on avoit enlevées; la pierre en étoit très dure, & le voyageur dit qu'on ne pouvoit comprendre, ni où on avoit pris cette pierre, puisqu'on n'en trouvoit point dans les environs; ni comment on avoit pu la travailler sans fer, & élever ces statues à une si grande hauteur. Les habitans nomment ces pyramides, *Cou*; on attribue leur construction aux Ulmecos, Colonie de l'Atlantide, dont les habitans doivent eux-mêmes avoir été une Colonie venue d'Égypte; les Indiens disent que ces Ulmecos sont venus de l'Orient par mer; on n'a jamais pu découvrir le temps de cette construction; D. Carlos Sigüenza

les croit un peu antérieures au déluge.

Il y a eu autrefois au même endroit une grande ville dont on voit des ruines prodigieuses; & aux environs, des grottes tant naturelles qu'artificielles, outre quantité de petites montagnes qu'on croit avoir été élevées en l'honneur des idoles: il y en a une qu'on appelle Tonagli Yguella, ou châte du Soleil.

Ce ne sont pas, dit-il, les Mexicains proprement dits qui ont inventé les périodes d'année, de semaine, &c. ni les cycles, mais les anciens Payens, habitans de ces contrées. D. Juan d'Alva, descendant des anciens Rois de Tescuco, avoit conservé les traditions, les peintures & les hiéroglyphes particuliers des Indiens. D. Carlos, exécuteur testamentaire, les a communiqués à l'Auteur ainsi qu'il l'assure.

En supposant que tous ces faits sont véritables, les réflexions suivantes seront fondées.

1°. Que le pays du Mexique & ses environs doivent avoir été peuplés dès les temps les plus reculés, même avant le déluge.

2°. Que des monumens encore subsistans & des ruines si considérables, qui ne peuvent avoir pour auteurs ni

les Mexicains, ni leurs derniers prédécesseurs, doivent leur existence à des peuples très-civilisés & chez lesquels les arts ont été portés à la dernière perfection.

3°. Que l'adoration du Soleil & de la Lune n'étant pas connue chez les habitants de l'Amérique Septentrionale, on ne sauroit révoquer en doute qu'anciennement un autre peuple civilisé ait occupé ces pays ; d'autant plus que ni *Tonagli*, ni *Cou*, ne sont des mots Mexicains.

4°. Cela nous mène à une conjecture probable ; que les Natchez, ayant leurs grands Soleils autrefois du côté du Mexique, comme nous le verrons ci-après, doivent être une Colonie de ces anciens Mexicains.

5°. Que même les Yncas & leurs ancêtres doivent aussi en descendre, que ceux-ci ont passé l'Isthme de Darien, puis la rivière des Amazones, & qu'enfin Manco-Copaca a pénétré dans le Pérou.

6°. Que peut-être ces Yncas ayant conservé cette origine, comme un secret, parmi leur famille, ceci a été cause que le reste des Yncas, après la conquête des Espagnols, s'est retiré, dit-on, en Guiane vers le Lac Parime,

contrées qui pourroient bien avoir été leur ancienne Patrie, après qu'ils étoient entrés dans l'Amérique Méridionale.

7°. Pour ce qui regarde la réduction de l'année, de leurs semaines de 13 jours & de leurs cycles, par lesquels ils ne ressemblent à aucun autre peuple, nous en tirerons ailleurs les conséquences les plus naturelles.

Les Mexicains proprement ainsi nommés, qui sont la septième nation étrangère, venue au Mexique du dehors, y arriverent l'an 1324, & la première nation nommée Navatlacas, dont on croit les six autres descendus, y a trouvé les Chichimecas, barbares des plus sauvages, dont nous avons parlé ; par conséquent, il y a la même réflexion à faire sur la barbarie de ces peuples & sur l'origine des pyramides, que nous avons faite au sujet des Péniens ; seulement pour appuyer notre système, nous ajouterons que ces sept nations disoient être venues du nouveau Mexique ou des pays contigus. Si donc ces nations ont fait si peu de chemin, si toutes les sept sont de même origine, ou du même pays, & ont eu besoin de 500 ans pour se rendre

dans un pays voisin, & cela en sept diverses fois, & lors apparemment que l'excès de leur population les obligeoit de chercher de nouvelles demeures, ne suis-je pas fondé à supposer les anciens Péruviens, qui ont construit & orné ces édifices merveilleux, & leurs ancêtres barbares, d'une antiquité infiniment plus reculée, & qu'ils ne pouvoient tirer leur origine, que d'une nation établie dans cette partie du Monde avant le déluge?

On fera peut-être ici quelques objections.

1°. Si la partie Méridionale de l'Amérique a été peuplée avant le déluge, comment le Mexique ne l'a-t-il pas été de même? Etant plus proche du Nord, il devoit être plutôt peuplé. Si donc les sept nations ont trouvé de la place pour s'y établir, ma preuve en faveur des Péruviens tombera.

2°. Les édifices & les pyramides ne peuvent-elles pas avoir été construites par des Colonies venues de l'ancien Monde & sorties d'un peuple civilisé?

Je réponds d'abord à la première objection, que dans un espace de temps de vingt à trente siècles, des Peuples ont pu être détruits facilement, vu que

nots apprenons que dans le Canada & la Louisiane cela est arrivé même depuis leur découverte; ces peuples ne pardonnant aucune injure, leur haine & leur vengeance ne se terminent que par l'entière destruction d'une nation. Ainsi la nation des Eriés est entièrement détruite; celle des Hurons, la plus nombreuse & la plus formidable, a été réduite à un petit nombre; d'autres à 50, à 20, à 10 familles même; & les Iroquois, nation autrefois foible & peu guerrière, est devenue la plus forte, la plus puissante & la plus redoutable par les guerres qu'elle a eu à soutenir avec les nations voisines. C'est ainsi que les Romains sont parvenus au comble de la puissance.

Il est donc probable que la même chose est arrivée aux anciens habitans du Mexique & du Pérou.

Considérons en second lieu la manière de vivre de ces peuples; les Péruviens étoient en assez petit nombre à l'arrivée des Yncas, mais lorsqu'ils eurent appris à vivre en hommes civilisés, ils s'accrurent à un point prodigieux; au lieu que dans leur état barbare, combien d'hommes, de femmes & d'enfans étoient dévorés par les bêtes

tes féroces & par les serpens? combien périssoient par les maladies & d'autres accidens?

Troisièmement, puisque je suppose que les premiers habitans avant le déluge ont cherché les climats doux, & les terrains fertiles; il faut croire que la plupart des Colonies se font rendues en Amérique, ou par les terres Australes, ou par l'Atlantide; & conséquemment que l'Amérique a pu être peuplée plutôt dans sa partie Méridionale que dans la Septentrionale, peut-être s'en est-il rendu une partie dans la Septentrionale, peut-être le Nouveau-Mexique & ce qui est à son Occident ont-ils été peuplés depuis la Tartarie, & qu'en ce cas, la même partie Septentrionale ayant eu des Chefs d'un plus grand génie qui y ont introduit des mœurs & une manière plus douces & plus humaines, le gros de leur nation; infiniment plus multiplié que des sauvages qui se détruisoient les uns les autres, a eu besoin de se décharger de l'excès de sa population; au lieu que le Mexique avoit besoin d'habitans.

En quatrième lieu le Mexique n'a point été désert à l'arrivée des sept nations; elles y ont trouvé divers peu-

ples; les Tlascaltecas même, une de ces nations, se virent obligés non-seulement de combattre les Chichimecas qu'ils disoient avoir été des Géans, mais d'user de stratagèmes, ou plutôt de perfidie, envers eux pour les vaincre, & les exterminer, au moins ceux qui leur résisterent: car les autres du même nom se soumirent & leurs descendans existent encore.

Je dirai à la seconde conjecture, que, si on m'en peut faire voir la moindre probabilité, je ne m'opiniâtrai pas à la rejeter.

CHAPITRE VII.

*Les Américains sont de race Chinoise
anté-diluviennne.*

Voyons de quelle contrée ces étrangers pouvoient être venus au Pérou. Sera-ce de l'Orient ou de l'Occident?

De l'Orient? Mais, si conformément au sentiment vulgaire, cette Colonie n'y étoit venue qu'après le déluge, il faudroit nécessairement que la chose fût arrivée fort tard; d'ailleurs de quel endroit seroit sortie cette Colonie civilisée?

tes féroces & par les serpens? combien périssoient par les maladies & d'autres accidens?

Troisièmement, puisque je suppose que les premiers habitans avant le déluge ont cherché les climats doux, & les terrains fertiles; il faut croire que la plupart des Colonies se font rendues en Amérique, ou par les terres Australes, ou par l'Atlantide; & conséquemment que l'Amérique a pu être peuplée plutôt dans sa partie Méridionale que dans la Septentrionale, peut-être s'en est-il rendu une partie dans la Septentrionale, peut-être le Nouveau-Mexique & ce qui est à son Occident ont-ils été peuplés depuis la Tartarie, & qu'en ce cas, la même partie Septentrionale ayant eu des Chefs d'un plus grand génie qui y ont introduit des mœurs & une manière plus douces & plus humaines, le gros de leur nation; infiniment plus multiplié que des sauvages qui se détruisoient les uns les autres, a eu besoin de se décharger de l'excès de sa population; au lieu que le Mexique avoit besoin d'habitans.

En quatrième lieu le Mexique n'a point été désert à l'arrivée des sept nations; elles y ont trouvé divers peu-

ples; les Tlascaltecas même, une de ces nations, se virent obligés non-seulement de combattre les Chichimecas qu'ils disoient avoir été des Géans, mais d'user de stratagèmes, ou plutôt de perfidie, envers eux pour les vaincre, & les exterminer, au moins ceux qui leur résistèrent: car les autres du même nom se soumirent & leurs descendans existent encore.

Je dirai à la seconde conjecture, que, si on m'en peut faire voir la moindre probabilité, je ne m'opiniâtrai pas à la rejeter.

CHAPITRE VII.

*Les Américains sont de race Chinoise
anté-diluviennne.*

Voyons de quelle contrée ces étrangers pouvoient être venus au Pérou. Sera-ce de l'Orient ou de l'Occident?

De l'Orient? Mais, si conformément au sentiment vulgaire, cette Colonie n'y étoit venue qu'après le déluge, il faudroit nécessairement que la chose fût arrivée fort tard; d'ailleurs de quel endroit seroit sortie cette Colonie civilisée?

& si parfaitement instruite dans l'art de l'architecture, de la sculpture & apparemment dans tous les autres, vu que ce dernier ne sauroit se trouver à un tel degré de perfection que chez des peuples qui jouissent de toutes les commodités de la vie & chez qui le luxe est monté à un très-haut point? Nous ne trouvons donc en Orient, que les Chinois & les Japonnois qui puissent fournir de tels hommes. Encore ne trouvons-nous rien chez eux d'aussi parfait en fait d'architecture & de sculpture; leurs statues n'approchent assurément pas de la beauté de celles de Praxitele, elles sont bien éloignées de paroître respirer; & de plus le goût de ces monumens n'est point conforme à celui de ces deux peuples; supposons pourtant qu'on puisse y trouver quelque conformité, comment les Chinois & les Japonnois auroient-ils pu pénétrer jusqu'au Pérou? S'ils avoient voulu s'y rendre par terre, la longueur du chemin ne les auroit-elle pas fait tomber dans la barbarie? Pourquoi ne se seroient-ils pas arrêtés au Mexique, sans aller chercher un pays si éloigné, dont ils n'avoient pas connoissance? On voit qu'il n'y a pas la moindre probabilité. S'il

S'ils avoient préféré la mer, le voyage par la mer du Sud est un trajet immense, entièrement impossible. Je sais que Mr. de Guignes prétend avoir découvert que les Chinois ont fait un commerce fort étendu dans l'Amérique environ l'an 453 de Jésus-Christ. Je ne nie point ce fait dont je ferai usage ci-après; mais aussi il avoue que, suivant la méthode de tous les anciens, ils n'ont pas osé se risquer en pleine mer; qu'ils ont abordé à l'Isle de Jesso, de-là au Kamtschatka, ensuite à la terre de Gama ou bien à celle qui fut découverte par Tchirikous, & enfin à une partie du continent de l'Amérique Septentrionale, située au Nord-Ouest de la Californie, laquelle partie ils nommoient Foufang. Il n'ose assurer qu'ils aient poussé plus loin, mais cette borne de leurs conquêtes se trouvoit encore très-éloignée de l'endroit où l'on voit ces monumens, c'est-à-dire de soixante à septante degrés, ou de douze à quatorze cens lieues; il faudroit donc supposer, sans la moindre ombre de preuve, qu'ils auroient encore côtoyé toute l'Amérique pendant ce long trajet, & ce qu'il y auroit de plus incompréhensible, qu'ils n'eussent fait au-

cun établissement dans toute cette vaste étendue de pays, jusqu'à ce qu'ils eussent abordé au Pérou. Je pense qu'on ne se persuadera pas que ces Chinois aient cinglé en pleine mer, jusques sur les côtes du Pérou, puisqu'aucun Pilote Européen, expérimenté, n'a encore osé entreprendre ce trajet, & que nos Mariniers ont besoin de tout leur savoir, & de toute leur prudence pour, depuis les Philippines en remontant jusqu'à environ le 30^e. degré, achever leur voyage en prenant terre à Acapulco, à cause des vents alisés qui soufflent constamment avec la dernière violence de l'Est à l'Ouest entre les Tropiques sur la mer du Sud, qui, en ce cas, est très-mal nommée pacifique. Les Chinois & les Japonnois n'auroient pu être jettés même par hazard sur les côtes du Pérou, vu que s'ils avoient été au milieu de la mer, les vents alisés les auroient rejettés vers la Chine, ou le Japon, ou les Philippines, ou les Moluques, &c. D'où je conclus que ces prétendues Colonies n'ont pu venir, ni de la Chine, ni du Japon, ni par conséquent de la partie Orientale de l'Asie. Serroient-elles donc venues de l'Orient de l'Europe, ou de l'Afrique, ou

de la Phénicie? La chose est tout aussi peu vraisemblable. A l'égard de cette architecture, aucun peuple de ces pays n'étoit à même de l'exécuter, si ce n'est peut-être les Phéniciens: sous ce nom je comprends les Carthaginois comme en étant descendus, & les Egyptiens.

Je suppose que les premiers aient pu avoir quelque connoissance de l'Amérique. Cependant ces marinières quelques habiles qu'ils aient pu être pour ces siècles reculés, se hazardoient rarement en pleine mer. Ainsi en cas qu'ils aient fait de propos délibéré quelques voyages en Amérique, cela ne sera arrivé fréquemment; & enfin comment auroient-ils pénétré jusqu'au Pérou? Peut-être en traversant ce continent immense, baigné par le fleuve des Amazones, que jamais les Européens n'ont osé découvrir par terre? Ou auroient-ils passé l'Isthme de Darien, & pris la même route que Valboa, sans pourtant laisser le moindre vestige de leurs conquêtes, ni de leurs Colonies sur les bords Orientaux du Nouveau-Monde? On voit bien que rien de tout cela ne sauroit entrer dans l'esprit de qui ce soit.

Si l'on vouloit juger par la ressemblance de l'architecture & des statues,

on pourroit croire que ce seroit un ouvrage des anciens Perles, cet ouvrage Péruvien ayant beaucoup de rapport avec le Tchilminar, ou les ruines de Persépolis, dont quelques Perles croient les bâtimens construits avant le déluge & qui du moins sont d'une très-grande antiquité: ce n'est pas que je sois assez insensé pour croire que des Perles soient venus au Pérou, & soient les Auteurs de ces monumens: on n'en feroit donner aucune raison tant soit peu vraisemblable, mais je crois que ces ouvrages Péruviens peuvent être à peu près de la même antiquité que ceux de Tchilminar; que ne ressemblant, ni à ceux de l'Egypte, ni à ceux de la Chine ou du Japon, on ne peut supposer qu'une Colonie de l'ancien Monde ait pénétré alors dans ces pays, quoiqu'on ne se fasse aucune peine de trouver assez d'Egyptiens pour la construction des 20000 villes de leur pays, pour peupler presque toute l'Afrique & selon quelques uns, encore la Chine; il me semble encore que la raison étant de tout pays & la même par tout pays, il est probable que quelques siècles après que les anciens eurent été établis au Pérou, le repos, l'aïssance, & l'acti-

ré de l'esprit humain, auront fait naître chez eux la plupart des arts, ceux même qui servent au luxe; & que toutes ces circonstances y auront eu le même effet que chez les autres peuples qui se sont signalés par des monumens si admirables & si solides, que plusieurs subsistent encore de nos jours.

Si pourtant on préfère l'opinion qui attribue ces édifices à des étrangers, je ne m'y opposerai pas. Alors ne pourroit-on pas supposer que ceux qui les ont construits ont été de la même race, origine & nation, que les Yncas?

Je proposerai donc ma conjecture sur l'origine des uns & des autres.

Nous avons fait voir combien il est probable qu'avant le déluge, la Chine & le Japon ont été contigus au Nouveau-Monde, d'un côté par le Nord & particulièrement le Kamtschatka, & de l'autre par ces divers Archipels des Indes, où il ne doit pas y avoir eu un si grand nombre d'Isles isolées depuis la formation du globe: si elles avoient ainsi existé de tout temps, comment les bêtes carnassières & les reptiles venimeux y auroient-ils été transportés, si la terre ne les y a pas produits lors de la création? On n'a qu'à jeter les yeux.

sur les cartes, ou sur un globe, pour être convaincu que depuis la Chine jusques vers le Chili, & la terre des Patagons, il y a un espace de plusieurs mille lieues, qui a du faire un seul continent ou du moins n'avoir que de petits détroits aisés à passer. Il est même naturel de penser que la plus grande partie des Colonies auroient préféré cette route à celle qu'on leur assigne, supposons par exemple entre le 40 à 50°. degré & le Pole Arctique.

Plusieurs Auteurs ont soupçonné que les Yncas étoient d'origine Chinoise; s'ils ont raison d'un côté, ils auront tort d'un autre, vu que la ressemblance est trop petite entre les Yncas & les Chinois qui ont vécu quelques siècles après le déluge, & que le trajet de la Chine au Pérou dans le 10. ou 11. siècle de l'Ère Chrétienne étoit impossible; mais la conformité est bien plus forte dans notre système.

En effet 1°. La multiplication des hommes étoit infiniment plus grande avant le déluge qu'après. Elle diminua de beaucoup lorsque l'âge des Patriarches fut abrégé, & leur vigueur diminuée en même proportion, suivant toutes les apparences. On en doit con-

clure que tous les pays du monde doivent avoir été remplis d'habitans avant le déluge.

2°. Suivant la Chronologie des Chinois, comparée à celle du texte Hébreu, Fohi a régné 600 ans avant le déluge.

3°. Fohi a du être un homme de grand génie & aidé de plusieurs autres qui n'étoient pas entièrement barbares.

4°. Ce peuple n'étoit pas non plus entièrement sauvage & d'une barbarie excessive, quoiqu'il ne fût pas policé.

5°. Je suis d'autant plus fondé à faire cette supposition, que, depuis la mort d'Abel où je fixe l'époque de leur séparation, jusqu'au règne de Fohi, il s'est écoulé plus de 900 ans, & que le trajet depuis la Syrie ou l'Assyrie, n'étoit pas immense, mais qu'en leur donnant un siècle ou un siècle & demi de séjour à chaque entrepôt, ils ont pu voir neuf siècles, ou six au moins, avant d'arriver à la Province de Xenfi où Fohi fixa son premier établissement, & que par conséquent, ils avoient le temps d'inventer les arts les plus nécessaires. ®

6°. Il est prouvé qu'ils l'ont fait, soit par ce qui est rapporté des généra-

tions & des descendans de Puan-ku jusqu'à Fohi, soit parce qu'ils avoient, avant Fohi, l'usage des cordelettes pour conserver la mémoire des faits & actions qui s'étoient passés jusqu'au regne de celui-ci. Ce qui dénote une nation qui a commencé depuis longtemps à sortir peu-à-peu de sa barbarie.

7°. Il y a donc apparence que Fohi ne rassembla qu'une partie de ses troupes & de ces Colonies qui arriverent à la Chine, & que d'autres, sous des chefs ingénieux & habiles, ont passé plus avant au Midi, & ont peuplé toutes les Terres Australes dans lesquelles, après que ces terres furent séparées de l'Asie par le déluge & devenues presque inhabitables pendant un grand nombre de siècles, ils ont conservé en partie leurs anciens usages, & en partie ont inventé plusieurs arts qu'ils ont même perfectionnés, comme il est arrivé chez divers peuples de l'ancien continent.

8°. Quoique ceux, qui abordent les côtes desdites Terres Australes, assurent qu'ils n'y trouvent que des sauvages, non seulement cela ne prouve rien contre la généralité des habitans: pas plus que si de ce qu'autrefois les Thraces, les Bretons, les Germains, les peuples

ples du Nord de l'Europe, &c. étoient plus ou moins barbares, ou de ce que la plupart des habitans des côtes de l'Afrique & de l'Asie l'ont été & le sont encore en partie, on vouloit conclure que la Grece, l'Italie, l'Egypte, l'Abyssinie, l'Assyrie, la Perse, &c. étoient aussi habitées par des barbares. D'ailleurs, on a aussi découvert des nations policées dans quelques parties des Terres Australes, comme je vais le prouver.

9°. En 1505, le Sr. Binet Paulmier de Gonneville le y aborda; y trouva des hommes doux, sociables & civilisés; amena avec lui en France le fils d'un de leurs rois, & n'y pouvant retourner, il fit ce jeune homme son gendre & son héritier (1).

Pierre Fernand de Quiros découvrit en 1606 la terre connue sous son nom, plus que sous celui de Terre du St. Esprit, qu'il lui avoit donnée.

Il prit avec lui un jeune homme de ce pays qui apprit la langue Espagnole, il vécut encore quatre ans. Il rapporta que les habitans avoient toutes sortes d'ustensiles, qu'ils labouroient

(1) Charlevoix Histoire du Canada, du Nouveau-Monde, & autres Relations.

les champs, plantoient des jardins, &c. enfin il fit une ample relation de leurs loix & coutumes qui montoient que ces peuples étoient civilisés. Ce qui est conforme à la relation des trois vaisseaux envoyés par la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales (2) sur un mémoire dressé par Mr. Pury. (3) Ces vaisseaux n'aborderent pas au continent des Terres Australes, quoiqu'elles fussent à leur portée & à leur vue, se trouvant trop affoiblis par un si long voyage, pour oser s'arrêter, mais ils prirent terre dans quelques Isles, où ils trouverent des peuples civilisés. A l'Isle de Pâques par exemple, à 18. 30'. de latitude & 339. de longitude, ils en trouverent qui adoroient le soleil levant, qui avoient des idoles (peut être que l'équipage le crut, faute d'entendre la langue) en forme d'hommes, sculptées en pierre, ils cultivoient & ensemençoient les champs; les femmes avoient des habits d'une étoffe dont la matière étoit douce com-

(2) Histoire des Indes Orientales en Hollandois.

(3) Mr. Pury étoit un Suisse de nation qui s'est à la fin établi dans la Nouvelle-Georgie, où il a bâti une ville nommée Parisbourg.

me de la soie; leur Conseil souverain étoit composé des anciens, &c.

A la hauteur de 12 degrés de latitude méridionale en navigant vers la Nouvelle-Bretagne, les mêmes vaisseaux trouverent trois Isles dont les habitans différoient peu des Européens; les femmes en étoient aussi blanches, les hommes un peu moins & comme hâlés par le soleil, fort civils, sociables, avec des habits d'une espece de soie. Ils n'avoient absolument rien de sauvage dans leurs manieres, & ils marquoient un grand regret du depart de ces vaisseaux.

J'ajouterai en passant que dans l'Isle de Pâques il y avoit des habitans de quatre couleurs, des blancs, des noirs, des bruns & des rouges, ceux dont nous venons de parler sont blancs, ceux des Terres Australes que Schoutens a vus étoient aussi de diverses couleurs; à Madre de Dios, à l'extrémité Orientale de la Nouvelle-Guinée, les hommes sont blancs; dans la Nouvelle-Bretagne au cinquieme degré, ils sont jaunes comme les métis; dans l'Archipel (R) que l'équipage de ces vaisseaux nomma les mille Isles, proche Moa-Arimoa, &c. les habitans sont petits & ressemblans entièrement aux Negres; à Ma-

caïar, qui en est peu éloigné, les hommes sont grands, bien faits & jaunes, ce qui prouve que le climat ne peut que hâler la peau des blancs & que leur couleur primitive se soutient également malgré la proximité & l'éloignement du soleil. Labat dans sa relation de l'Afrique Occidentale (4) l'assure positivement, & n'en peut soupçonner seulement la raison, par le préjugé ordinaire que tout le genre humain a péri dans le déluge.

10°. Que penserons-nous en particulier de l'usage des cordelettes ou Quipus que les Espagnols, nomment Quippos, que nous trouvons en usage chez les seuls Péruviens, sans que l'on en trouve aucun vestige dans tout le reste de l'Ancien-Monde à l'exception de ce que l'on sait par l'histoire ancienne des Chinois qui pourtant ont ignoré parfaitement l'existence du Pérou? cette conformité n'est pas la seule qu'on remarque entre les anciens Chinois & les Incas; celle de l'adoration respectueuse de Pachacamac chez les derniers, & du Tien chez les premiers, est pour le moins aussi frappante.

(4) Tom. II. p. 254.

CHAPITRE VIII.

Religion des Péruviens & leur gouvernement.

Pachacamac étant composé de *Pacha* le Monde, & de *Camac* participe du mot *Camar*, *animer*, veut dire celui qui est à l'univers ce que l'ame est au corps (1). On voit par le culte que les Péruviens lui rendoient, suivant l'Auteur cité, qu'ils entendoient par ce mot le Créateur du Monde. Atahualpa, nommé par les Espagnols Atabalipa, disoit que Pachacamac avoit tiré ce grand Monde du néant. Tel est le Tien ou Ciel des Chinois. Il est vrai qu'on a accusé ceux-ci d'être idolâtres & d'avoir une idée grossière & matérielle de Dieu; il faut donc aussi nous croire coupables d'idolâtrie, lorsque nous disons *s'il plaît au ciel, le ciel n'en possède, le ciel ne soit propice, &c.* Personne ne doute pourtant que, par ces expressions, nous ne voulions dire le Dieu qui habite le ciel; aussi les Chi-

(1) La Vega p. 66.

nois se servent fort souvent du mot Xam-ti, par lequel ils entendoient le souverain Gouverneur du ciel & de la terre; c'est donc à tort qu'on les accuse d'être ou Athées, ou idolâtres. Il en est de même des Péruviens, & c'étoit une calomnie des plus atroces de dire qu'ils adoroient le Diable, sous le nom de Pachacamac, & que de-là on ait pris la raison de l'accusation contre les deux peuples, qu'ils n'avoient point de nom pour désigner Dieu. Ne pourroit on pas retorquer cet argument contre nous & dire que *Deus, Dieu & Gott* chez les Allemands, ne signifient point ce que nous entendons par le mot de Dieu, c'est nous qui sommes Athées, en quoi on ne se tromperoit guere, si les payens en jugeoient par les actions de la plupart de ceux qui se nomment Chrétiens. Le nom de Créateur même ne suffiroit pas; puisqu'on n'approuve point celui de Pachacamac & de Xam-ti. Nous ferons voir que le nom de *Deus* en Latin, dont on a fait celui de *Dieu* en François, est pris de *Zeus* le nom de Jupiter, Divinité moins connue par ses actions vertueuses que par celles d'un scélérat debauché à l'excès, ou de *Sat*. Laquelle des deux accusations fera donc

mieux fondée? Il suffit pour les uns & pour les autres, qu'ainsi que les Chinois & les Péruviens, nous adorions sous ces divers noms le seul Etre suprême, invisible, Créateur & Conservateur de l'univers.

Il est vrai qu'il y a eu un temple élevé à l'honneur de Pachacamac dans le Pérou & un à celui de Xam-ti à la Chine, & que le premier même fut déshonoré par quantité de figures d'animaux qu'on y adoroit en même temps; mais qu'on observe que c'étoit chez les Yuncas, avant que les Yncas eussent subjugué leur Roi Cuy-mancu. Les Yuncas ayant entendu parler de Pachacamac, & la raison leur faisant comprendre qu'un Etre invisible & suprême devoit mériter leurs principales adorations, ils lui érigerent un Temple & firent un mélange affreux du vrai & ancien culte naturel, & de l'Idolâtrie qui regnoit auparavant chez eux; tout comme les Samaritains & les Athéniens adoroient les fausses Divinités du Paganisme & éleverent pourtant un Autel au Dieu inconnu, que S. Paul leur fit connoître. Aussi dès que l'Ync Pachacutec eut soumis ces Yuncas, le principal Article du Traité de paix fut qu'ils

abattroient toutes les Idoles du Temple de Pachacamac „ parce qu'il n'étoit pas „ raisonnable qu'il y en eût dans son „ temple de moins majestueuses que lui, qui étoit le souverain Créateur de l'univers, & qu'à l'avenir ils ne lui dresseroient aucune statue & se contenteroient de l'adorer en leur cœur; puisqu'aussi bien n'étant pas visible, comme le soleil, ils ne pouvoient pas savoir sous quelle figure il le faisoit représenter” (2).

Quelle pureté de religion pour des payens, lorsqu'on ne se fait pas de la peine de représenter Dieu sous quelque figure chez un grand nombre de Chrétiens!

On dira que les Péruviens ont pourtant adoré le soleil; cela est vrai, mais outre que pour des hommes qui étoient privés de la Révélation, il n'est aucune idolâtrie plus excusable que le culte qu'on rend à cet Astre si brillant & si merveilleux, dont les influences sont regardées par les Chrétiens même comme les causes secondes de toute notre vie & de ce qui sert à la conserver, on sera convaincu par tout ce que notre Auteur en rapporte, qu'il y avoit une

(2) *Ibid.* p. 310.

différence totale entre la vénération qu'ils témoignent pour le soleil, & les adorations suprêmes qu'ils rendoient à Pachacamac; chez des peuples grossiers, disons même chez les peuples civilisés, ces adorations subalternes ne font que trop souvent à l'excès, mais ceux qui ont plus de pénétration en feront toujours la distinction. Écoutez ce que notre Auteur dit de l'Ynca Tupac-Yupanqui.

Il avoit accoutumé de dire; „ plusieurs croient que le soleil est vivant, „ & qu'il est le Créateur de tout ce que „ l'on voit dans le monde, mais il me „ semble que celui qui fait quelque „ chose y doit être présent nécessairement. Or plusieurs choses se font „ en l'absence du soleil, donc il ne les „ fait pas toutes. On peut conclure „ qu'il n'a pas de vie de ce qu'il ne „ cesse de faire sa course au ciel sans „ se laisser jamais, au lieu qu'il se laisseroit, (un Être matériel) comme „ nous, s'il étoit vivant. S'il avoit „ une pleine liberté, il visiteroit as- „ surément quelque partie du ciel où il „ ne va jamais. L'on peut donc bien „ dire qu'il en est de même de lui „ comme d'un animal qu'on a mis à

„ l'attache, qui fait toujours le même
 „ tour, comme une fleche décochée
 „ qui ne va qu'au lieu où l'archer la
 „ darde, sans qu'il lui soit possible d'y
 „ aller de son propre mouvement” (3).
 Le grand Huayna-Capac raisonnoit de
 même (4).

On voit par ces paroles remarqua-
 bles, quelle opinion les Yncas avoient
 de cet Astre, que le peuple grossier ré-
 gardoit comme l'Auteur de son origi-
 ne, & si l'on doit être surpris que de
 pareils génies aient gouverné leur Em-
 pire avec une sagesse extraordinaire,
 en faisant régner parmi leurs sujets tou-
 tes les vertus morales, sans se proposer
 d'autre but que leur bonheur. On ne
 trouvera rien de semblable, je ne dirai
 pas chez les Grecs & les Romains, mais
 chez les Chrétiens, comme il est aisé
 de s'en convaincre en lisant l'Auteur ci-
 té, & les Espagnols même qui, pour
 l'ordinaire, ont pris à tâche d'obscurcir
 leurs actions glorieuses, afin de pallier
 la cruauté dont ils ont usé à leur égard,
 & de cacher la différence extrême entre
 le bonheur dont les Péruviens jouissoient
 sous leurs Yncas, & la misère, la bar-
 barie même dans laquelle ils croupissent

(3) p. 433.

(4) p. 468.

depuis la conquête des Espagnols.

Si donc les Yncas jusqu'à Tupac-Yu-
 panqui n'ont pas voulu qu'on construi-
 t un temple à Pachacamac, afin d'en
 éloigner toute idée matérielle & que la
 même chose se trouve chez les plus
 anciens Chinois; si Hoam-ti a été le
 premier qui ait élevé un temple à
 Xam-ti, & qu'auparavant Fohi &
 Xin-num lui aient sacrifié à découvert
 en plein air; si encore ensuite & jusqu'à
 nos jours ils lui ont toujours rendu un
 culte comme à un Etre suprême, invi-
 sible, sans statues, ni idoles; si les cor-
 delettes ou Quippos dont les Chinois
 se sont servis avant Fohi & qui étoient
 en usage chez les Péruviens sous les
 Yncas, nous ont fait conjecturer que
 ceux-ci devoient être de la même ori-
 gine que les Chinois & s'en être sépa-
 rés dans le temps que Fohi s'établis-
 soit dans le Xens; ce rapport entre
 leur religion & le culte qu'ils rendoient
 au souverain Etre sous les noms de
 Xam-ti & de Pachacamac, semble en-
 core confirmer de nouveau cette con-
 jecture, soit sur leur origine, soit sur
 le temps auquel ils se sont séparés.

La différence des langues ne peut
 fournir aucune raison contre cette opi-

nion, si on réfléchit

1°. Que depuis cette séparation jusqu'à l'entrée des Yncas dans le Pérou, il s'est passé plus de 4000 ans, & que dans un tel espace de temps la langue a pu être changée du tout au tout, suivant l'axiome que nous avons établi; qu'alors il ne falloit qu'environ 300 caractères aux Chinois pour exprimer toutes leurs idées, quoique celles sur la Divinité aient pu être conservées comme elles l'ont été aussi chez les Chinois.

2°. Nous voyons les traces & les preuves de ces changemens de la langue dans la même histoire du Pérou: les peuples presque innombrables, que les Yncas ont soumis à leur Empire dans une étendue de pays de plus de 1000 lieues en longueur, avoient tous des langues particulières, & ce ne fut que par les soins paternels & la politique la plus saine des Yncas, que la langue de Cuzco a été rendue universelle dans tout le Pérou. Aussi les Espagnols, qui sembloient avoir pris à cœur de détruire tout ce que les Yncas y avoient introduit d'utile, ont si bien fait que cette langue est presque perdue chez les Péruviens en général &

qu'on ne connoit déjà plus rien depuis 200 ans, comme notre Auteur l'assure. de la langue particulière des Yncas.

Qu'on me permette encore une petite digression à cette occasion. Si je compare le gouvernement inimitable des Yncas avec celui des Espagnols, je ne sais si les Péruviens y ont plutôt perdu que gagné par rapport même à leur salut éternel.

Ces peuples suivoient sous les Yncas la loi naturelle dans toute sa pureté, & telle qu'on pouvoit la demander en toute rigueur, pourquoi? parce que les Yncas n'avoient rien tant à cœur, que d'inculquer au lit de la mort à leurs successeurs qu'ils devoient se montrer véritables fils du Soleil; l'imiter dans ses bienfaits envers tout le genre-humain; chercher uniquement le bonheur de leurs sujets & même des barbares leurs voisins; tous leurs Successeurs se gravoyent si profondément cette maxime dans le cœur qu'ils agissoient en conséquence pendant leur vie. Qu'en arriva-t-il? d'un côté, quantité de nations se soumièrent à leur empire de plein gré, pour participer aux avantages dont jouissoient les sujets des Yncas; d'autres plus farouches, plus opi-

niâtres & remplis d'une fausse idée de liberté, se défendirent jusqu'à ce que forcés plutôt par les vertus sociables & l'humanité des Yncas, que par leurs armées, ils furent obligés d'avouer qu'il falloit que ces Monarques fussent véritablement fils du Soleil, vû leur élémence, leur humanité & leurs vertus bienfaisantes, dont tout le genre humain ressentoit les heureux effets; cette reconnoissance gravée au fond du cœur & les exemples que ces Yncas leur donnoient de toutes les vertus, les rendirent vertueux eux-mêmes, de sorte qu'en n'eut gueres besoin d'exécuter les loix qui ordonnoient les supplices des criminels, auxquels on faisoit grâce très-rarement.

Au contraire les Espagnols non-seulement ont défiguré & laissé périr la langue générale par laquelle tous ces différens peuples furent liés entr'eux comme des freres, & vécutent ainsi dans une union admirable, mais au lieu de suivre la maxime des Yncas, ou plutôt celle de l'Evangile, & comme Jésus-Christ nous l'ordonne, de faire du bien à tout le monde à l'exemple de Dieu qui fait luire le soleil sur les bons & sur les méchans, & de faire con-

noître par nos actions que nous sommes les enfans de Dieu, ce qui auroit rendu les Péruviens aussi zelés pour le Christianisme, qu'ils l'étoient pour le culte & les mœurs que les Yncas leur enseignoient; à-présent ils sont forcés par la très-sainte Inquisition de se dire Chrétiens & sont dans le cœur des idolâtres pires qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils n'ont jamais fait une profession sincere du Christianisme, ils ont abandonné le culte du Pachacamac ou du Dieu suprême & invisible, & se sont livrés en secret à l'Idolatrie grossiere des naturels du pays. Sur qui retomberont tous ces péchés, sinon sur ces perversificateurs, qui sous l'ombre de leur prêcher l'Evangile, les ont perdus de corps & d'ame?

3^e. Il n'est pas bien sûr qu'il n'y ait aucune ressemblance entre la langue Chinoise ou du moins entre une espece de langue Malaye usitée dans les Isles du Sud des Indes Orientales, & celle des Péruviens. Je ne connois ni la premiere, ni la seconde, ni la troisieme de ces langues, aussi peu que mes Lecteurs; cependant j'ai été frappé de voir un certain génie entre ces deux dernieres, & une analogie entre la dite Malaye & la Péruvienne. J'ai

trouvé dans celle-ci les mots de Titicaca, Macaca, Cacaca, Coracora & autres à syllabes doublées & triplées, ce qui est fort commun dans les susdites Isles, comme on peut s'en convaincre en lisant les relations de ces pays, principalement l'histoire de Valentin: cependant je ne décide rien, laissant ces recherches à de plus savans que moi.

Il faut encore considérer que les Yncas se servoient d'une langue toute particulière, & qui n'étoit entendue de qui que ce fût du reste de la nation, & comme, après la conquête du Pérou par les Espagnols, le peu de la race des Yncas qui avoit échappé au fer meurtrier d'Atahualpa a été, ou exterminé par les conquérans, ou réduit à la misère, il ne faut pas être surpris si cette langue a été déjà perdue du temps de Garcillasso de la Vega, quoi qu'il fût par sa mere du sang des Yncas & ne au commencement de la conquête. Ainsi nous ignorons si dans leur langue nous n'aurions pas trouvé des vestiges de l'ancienne langue Chinoise. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on manque de certitude, il est permis de conjecturer, pourvu que la vraisemblance ne soit pas choquée.

CHA-

CHAPITRE IX.

D'où étoit venu l'Ynca Manco-Capac qui a fondé le Royaume du Pérou.

Le premier Ynca Manco-Capac vint-il directement des Terres Australes, ou descendoit-il des hommes qui en étoient venus antérieurement?

Voilà une question mal-aisée à résoudre? Il y a des raisons pour & contre.

Si l'on considère que les peuples, qu'il trouva dans la contrée où il fonda Cuzco, étoient de la plus grande barbarie & que la plupart de leurs voisins n'étoient guère moins sauvages; qu'au contraire cet Ynca étoit un génie sublime, auquel la plupart des Arts étoient connus & qui connoissoit au plus haut degré la science la plus difficile, je veux dire celle du gouvernement, on en doit conclure qu'il étoit venu directement des Terres Australes, où, comme il est prouvé, les habillemens, plusieurs ustensiles, l'art de labourer & de semer la Terre, bref, une vie humaine & civilisée, ne sont pas des choses inconnues. Mais lorsqu'on considère

Tome I.

E

re aussi que ces Terres sont encore dans un certain éloignement du Pérou, vers le Sud-Ouest; que nous ne voyons aucune trace d'où on puisse seulement supposer que les Yncas aient jamais eu la moindre notion de l'art de la Navigation, que même on assure que l'Ynca Yupanqui fut le premier qui vit la mer du Sud; qu'en effet les Yncas se sont étendus fort loin au Nord & au Sud avant d'approcher les côtes de la mer; que le lac de Titi-caca où Manco-Capac apparut la première fois, à ce qu'il disoit, en est fort éloigné, que la mer située à l'Ouest de ce lac est bordée de grandes montagnes, on sera porté à croire que ce premier Ynca vint de quelque endroit de la Terre ferme & même d'un endroit peu éloigné du lac Titi-caca. On ne connoit pas l'intérieur du pays arrosé par le grand fleuve des Amazones & des rivières qui s'y jettent; on a pourtant des relations & des traditions, qu'il y a aussi des nations plus civilisées les unes que les autres (1). Nous voyons

(1) Nous avons vu ci-dessus à l'occasion des anciens habitans du Mexique, qu'ils ont pu pénétrer vers le lac Parime, & que les Yncas pourroient descendre de cette Colonie.

en outre dans l'histoire de la Vega que Hancoluallu, Roi des Chancas, étoit un Prince d'un grand courage, magnanime & sage; que ne pouvant supporter la qualité de vassal qu'il avoit été obligé par les armes des Yncas d'accepter en échange de celle de Roi Souverain, & que ne voulant pas se rendre coupable de rébellion & d'ingratitude envers son Souverain, il prit le parti d'abandonner son pays avec la plus grande partie de ses sujets & de se retirer dans une contrée du même pays immense, au-delà des montagnes des Antis, que nous nommons Andes. Nous voyons dans la même histoire d'autres Rois & d'autres peuples civilisés, quoique fort inférieurs aux Yncas & à leurs sujets. Il y a donc apparence que quelques génies sublimes, peu contents de leur sort ou peut-être suspects, à cause de leurs qualités, au Souverain de leur pays, prirent le parti de s'expatrier eux-mêmes & de s'établir au pays de Cuzco où ils fonderent un royaume comme l'histoire nous l'apprend. (R)

On objectera qu'il n'y a que Manco-Capac & la Coya-Mama-Oello-Huaco sa femme & sa sœur, qui aient fondé le royaume de Cuzco, nommé ensuite

par les Européens en général Pérou, & qu'il n'est pas croyable que deux personnes seules eussent traversé tant de pays & imaginé, encore moins exécuté, une pareille entreprise.

Je réponds qu'en effet cela est incroyable, aussi je ne crois pas qu'ils soient venus de fort loin, au moins d'une traite. On voit bien d'ailleurs que cette histoire a été embellie par les Yncas, afin de s'attirer une plus grande admiration & de fortifier la croyance où l'on étoit qu'ils descendoient directement du Soleil; plusieurs Législateurs ayant supposé des missions divines, quoiqu'ils ne fussent pas autorisés comme Moysé l'étoit, & ayant forgé des merveilles où il n'y en avoit point: témoin l'Impositeur Mahomet.

Les Péruviens au Midi de Cuzco affluent qu'après un déluge, un homme apparut dans la contrée de Tiahuacanu, qui partagea la terre en quatre parties, entre quatre hommes, dont l'un fut Manco-Capac, qui eut la partie Septentrionale; Colla celle du Midi, Toccay celle de l'Orient, & Pinahua celle de l'Occident.

Disons à cette occasion, que nos

Européens partisans du déluge universel & qui regardent ce fait comme un article de foi, aussi authentique que le Mystère de l'Incarnation, le plus grand, le plus sublime de notre Sainte Religion, expliquent ce déluge par le déluge de Noé, sans songer, que les Indiens ne parlent pas d'un déluge dans lequel tout le genre humain ait péri, & qu'ainsi cette preuve seroit contraire, que cette inondation étoit arrivée dans le Pérou & non dans l'Arménie, que cet homme a divisé la terre entre quatre & non entre trois hommes; que ce n'étoit même que le Pérou qui fut ainsi partagé; & enfin que Manco-Capac a été un de ces premiers hommes après ce déluge qui a vécu 400 & non près de 4000 ans avant l'arrivée des Espagnols.

A l'Orient & au Sud de Cuzco on dit que ces quatre hommes & leurs quatre femmes sortirent par trois fenêtres ou trous de certains rochers peu éloignés de la ville, & ces fenêtres furent ensuite fort en vénération & ornées d'or; on enrichit même de pierres précieuses celle du milieu, par où ils devoient être sortis; que Manco-Capac fixa sa demeure à Cuzco qu'il

avoit fondée, & qu'il subjuga les peuples des environs. Ils nomment ses autres freres Ayar-Cachi, Ayar-Uchu, & Ayar-Sauca.

Les deux histoires, quoiqu'elles diffèrent un peu dans les circonstances, prouvent que malgré le soin que les Yncas prenoient de faire croire le merveilleux de leur origine, & qu'il n'y avoit que Manco-Capac & sa femme qui vinssent dans ces contrées, ils n'ont pu empêcher que la tradition de plusieurs soi-disant freres ne se soit conservée en partie; qu'ils doivent y être arrivés par terre soit depuis ces rochers & de l'intérieur du pays, soit depuis le lac de Titi-caca, qui en est éloigné au moins de 50 lieues, quant à son extrémité la plus Septentrionale; & la plus Méridionale l'est encore d'environ 30 lieues de plus; qu'ainsi dans ces temps de barbarie, & lorsque les sauvages, que Manco-Capac civilisa, avoient d'autres nations voisines seulement à quatre ou cinq lieues de chez eux, rien de plus facile à ce fondateur du puissant empire du Pérou; que de leur cacher son origine.

Cependant ce qui me décide en faveur de l'opinion qu'il est venu de l'in-

térieur des terres, quoiqu'originaires d'une nation fortie des Terres Australes, c'est la relation de l'origine & des mœurs des Natchez, que M. le Pape Du Praz nous a donnée tout récemment. On y voit l'adoration du Soleil chez ces peuples; que leurs chefs se nomment soleils & qu'ils s'en disent issus; qu'ils assurent eux-mêmes n'être pas des hommes rouges, c'est-à-dire de la même nation que les autres qu'on trouve dans le Canada & dans la Louisiane; qu'ils ont habité, autant que M. Du Praz l'a pu comprendre, dans une partie du Mexique & que leur nation a été si nombreuse que le grand Soleil étoit souvent 5 à 6 années avant que d'apprendre des nouvelles de ceux qui en étoient les plus éloignés.

Notre Auteur conjecture sur ce fondement qu'ils sont d'origine Phénicienne à cause du culte du feu & parce qu'ils se disoient être venus originairement de l'Orient. Mais

1°. Ils ne disent point qu'ils y soient venus par mer; circonstance que la tradition auroit pu tout aussi bien conserver que le reste.

2°. Ce culte du feu est contredit par

un autre Auteur qui n'en veut rien savoir (2).

3°. Si les Phéniciens, dont peut-être quelques-uns ont pu rester dans ce pays, abandonnés par leurs compatriotes, avoient été les peres d'un peuple aussi nombreux, il seroit incompréhensible que de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leurs arts, il ne leur fût resté que le culte du feu & qu'ils n'y eussent pas apporté du moins celui d'Hercule, leur plus grand Dieu de toute ancienneté, d'origine Phénicienne, & nommé Haro-Kel.

4°. Les Natchez, en disant qu'ils sont venus de l'Orient, ne parlent pas de leur dernière migration, puisqu'alors ils se sont réfugiés depuis le Mexique sur le bord Oriental du Mississipi, mais ils veulent parler de leur migration précédente. Or il est facile de comprendre, que l'Amérique ayant été plus peuplée depuis les Terres Australes, selon mon opinion, que depuis le Nord de l'Asie, & que toute l'Amérique l'ayant été avant le déluge, une partie de ces premières Colonies a pu pénétrer pas l'Isthme de Darien aussi avant

(2) Du Mont Description de la Louisiane.

avant cette époque; d'autant plus que, suivant les apparences, l'Amérique ayant aussi du souffrir du grand déluge sous Noé, cet Isthme a pu être joint aux grandes Iles, qui n'en sont guere éloignées, comme Cuba, S. Dominique, la Jamaïque, &c; & que ce ne fut que par ce déluge qu'il a été si fort rétréci; si donc, selon les preuves, que nous en avons fournies, toute l'Amérique a été peuplée avant le déluge, ces peuples pouvoient avoir habité à-peu-près les mêmes pays où ils se trouvent à-présent ou une partie de l'Atlantide, qui tous sont situés à l'Orient du Mexique, & de-là être revenus vers le Sud-Est sur les rives du Mississipi, comme nous l'avons remarqué à l'occasion des anciens Mexicains.

5°. J'observe qu'ils ne sont pas des hommes rouges comme la plus grande partie des habitans de l'Amérique Septentrionale, & qui, selon mes conjectures, peuvent descendre des Colonies qui s'y sont rendues par le Nord depuis l'Asie; par conséquent il ne sera pas surprenant que deux peuples dont l'un tire son origine des Terres Australes & l'autre du Nord de l'Asie, ne se ressemblent guere.

Je crois qu'il ne fera pas ici hors de sa place, d'expliquer un fait, qui pourroit former une objection tirée de ces hommes rouges Américains sans barbe, & sans poil, dont l'origine n'a pas donné moins de torture à l'esprit des Savans, que celle des Negres. Mais M^r. Du Praz & d'autres voyageurs levent tout doute, en assurant qu'ils ont coutume ou de l'arracher ou de l'empêcher de venir au moyen de certaines herbes. Si donc cette coutume est ancienne, il ne faut pas être surpris s'il nait parmi ces peuples des enfans entièrement sans poil. On a des exemples, que des enfans ont eu les mêmes défauts que leur pere ou leur mere. La même chose peut arriver ici, en sorte que le peu de poil qui leur vient encore, peut être arraché facilement. J'ai vu moi-même un savant de mes amis, qui depuis sa jeunesse avoit pris l'habitude de s'arracher la barbe; aussi n'en n'avoit-il point; voilà donc tout le mystere développé par l'observation de M^r. Du Praz.

① Pour ce qui est de leur rougeur, il ne faut pas se les figurer comme teints en écarlate; un hâle perpétué de génération en génération chez un peuple

sauvage, qui court les bois & se nourrit de la chasse, produiroit le même effet chez nos François & même chez les peuples du Nord, dont la peau est naturellement de la plus grande blancheur. Et l'on fait que les Lapons, les Groenlandois, les Samoïedes, qui vivent à la sauvage, sont plus bruns que les Américains même. Revenons à la conclusion de notre raisonnement sur les Soleils ou chefs des Natchez; on voit donc qu'en se disant issus du Soleil, ils ont quelque conformité avec les Yncas & même avec plusieurs peuples Orientaux. Les Empereurs de la Chine prenoient le titre de fils du Soleil, ceux de l'Isle de Ceylan se nomment Tschuria-Rolet-Turascha, ou issus du Soleil, &c. Il seroit donc très possible qu'il y eût eu ou qu'on trouvât encore dans ce vaste continent de l'Amérique Méridionale, dans le voisinage du Pérou au-delà des Andes, quelque nation qui eût le même culte & les mêmes mœurs, qui fût ou qui eût été entièrement civilisée, & que Manco-Capac avec quelques-uns de cette nation eût formé l'entreprise de chercher un peuple sur lequel il pût établir une domination sta-

ble, en usant de la voie de la persuasion, en lui faisant voir les avantages réels qu'ils percevoient d'une pareille maniere de vivre, ce qu'il a exécuté, comme on le voit par l'histoire.

Seroit-il impossible que Manco-Capac descendit de la même nation qui avoit déjà habité ce pays, & des Rois, ou Monarques, qui avoient exécuté ces merveilleux bâtimens & ces statues dont nous avons parlé? Que ses ancêtres en ayant été chassés par la guerre, lui en qualité de descendant auroit souhaité de rentrer en possession de ces pays, que d'un côté ne trouvant pas à propos de se déclarer pour descendant de ceux dont il devoit croire ces peuples ennemis, & d'autre côté ne trouvant pas son compte avec la nation qui habitoit cette contrée, il se soit rendu chez ceux qui habitoient les environs de Cuzco & y ait réussi?

Ce ne font-là que des conjectures, mais elles ont un certain degré de probabilité.

DIRECCION GENERAL DE B



CHAPITRE X.

Origine des Mexicains.

VENONS à-présent aux Mexicains dont l'origine n'a pas la moindre conformité avec celle des Incas.

Nous avons vu ci-dessus, que les sept dernières nations qui sont entrées dans le Mexique, ont été nommées d'un commun nom *Navatlacas*; qu'elles sont toutes venues depuis le nouveau Mexique, ou peut-être de plus loin; que ceux de la première nation, les *Suchimilcos*, sont sortis de leur pays environ l'an 820 de l'Ere Chrétienne; qu'ils ont erré pendant 80. ans, de sorte qu'ils ne sont entrés dans le Mexique que l'an 902; & que la dernière nation, celle qui a donné son nom au Mexique, n'y arriva qu'environ 100 ans avant l'arrivée des Espagnols.

Nous voyons que les sept nations, surtout la dernière, étoient civilisées & ne ressembloient en rien aux sauvages *Chichimecas*, anciens habitans du pays qu'elles subjuguèrent. Ces Mexicains avoient leurs Dieux, dont le prin-

cipal étoit Vizlipuzli, outre Quezalcoatl & plusieurs autres; leur langue n'avoit aucune ressemblance avec celle des autres peuples; les *x*, *z*, *t* & *l* étoient répétés à tout moment dans la plupart des mots; surtout les lettres & syllabes, *tl*, *tl*, *huil*, &c. s'y trouvoient très-souvent (1). Leur écriture étoit encore très-différente de celle des autres peuples. Il paroît donc que ces nations, n'avoient eu aucune communication avec d'autres quelconques; ce n'étoient ni des lettres comme chez les Européens & les Asiatiques; ni des Hiéroglyphes comme chez les Egyptiens; ni des figures arbitraires comme chez les Chinois; ni des cordelettes ou Quipu comme chez les Péruviens & anciens Chinois; mais la représentation grossière des choses mêmes.

Leur police, leurs loix, leur ordre en toute chose étoient admirables; quoique

(1) Comme plusieurs grandes Dignités *Aztecacatl*, *Tlozacatl*, *Epuahuacatl*, *Tliltlacah*, un pays *Tliltlacah*, le premier Roi *Acamapixtli*; une ville & pays *Azacapualco*; un grand général renommé parmi eux *Tlascaltl*, le *Cacahuatl*, &c. ceci suffit pour faire voir combien cette langue diffère de toutes les autres qui nous sont connues, & qu'elle doit être originale & très-ancienne.

fort inférieurs à ceux des Yncas; vu qu'il n'y a jamais eu aucun autre peuple, où tous les Rois sans interruption aient cherché leur gloire uniquement dans la satisfaction inexprimable de rendre leurs sujets heureux, comme celui des Yncas. On voit aussi qu'ils devoient descendre d'un peuple très-ancien & civilisé, puisqu'ils avoient porté les arts à une très-grande perfection; qu'ils faisoient des ouvrages admirables & surprenans, & surtout puisqu'ils connoissoient le Calendrier, la division de l'année, & les cycles.

L'année étoit chez eux de 365 jours, savoir de 18 mois de 20 jours chacun, auxquels ils ajoutoient les 5 jours qu'ils nommoient des jours vuides, pendant lesquels ils ne faisoient que se divertir, & lorsqu'ils étoient passés, on recommençoit l'année. Chaque mois avoit son nom, son image & son signe; les jours de fêtes étoient marqués dans leur calendrier; leur semaine étoit de 13 jours; l'année de 4 parties désignées par une Maison, un Lapin, un Roseau & un Cailloir, ou, suivant d'autres, un Briquet; leur période de 4 parties, avec les mêmes signes; & chaque signe ou période de 13 ans;

ainsi un cycle de 52 ans. A chacune de ces révolutions ils s'attendoient à voir finir le Monde; ils brisoient leurs pots & vases la dernière nuit; ne préparoient aucune viande, ni ne mangeoient, mais faisoient bonne garde & attendoient en grande crainte si le jour vouloit revenir, & alors ils se rejouissoient, jouoient des tambours, trompettes, flûtes, & autres instrumens, croyant fermement que Dieu avoit ajouté à la durée du Monde une nouvelle période de 52 ans, ce qui est très-remarquable en faveur de l'antiquité de cette nation; parce qu'on ne scauroit supposer que ces Mexicains aient inventé ce cycle depuis leur entrée dans le Mexique, il faut qu'ils le tinssent de leurs ancêtres, & il devoit être fort ancien puisque ces Peuples le regardoient comme d'origine divine & qu'ils se croyoient assurés au renouvellement d'une nouvelle période, que Dieu en avoit ajouté une nouvelle de 52 ans, & que le Monde ne pourroit finir avant que celle qu'ils avoient commencée fût achevée.

On voit encore par-là que les Yncas étoient d'une origine toute différente, vu qu'ils avoient des années

Lunaires, que les trouvant différentes des Solaires ils y ajoutoient les 11 jours restans, & que malgré leur sagesse & leur pénétration, ils étoient obligés d'avoir recours à des Tours construites à dessein pour observer les Solstices, les Equinoxes, & le commencement de chaque mois solaire, je veux dire de chaque 12^e. partie de l'année.

Observons ici que les Chinois ayant eu des cycles de 60 ans, dès le temps de Hoam-ti, cette invention est très-ancienne; que les peuples anté-diluviens dont la vie étoit très-longue & exempte de la plupart des soins frivoles que nous nous donnons pour satisfaire nos passions déréglées, ont trouvé assez de loisir pour faire des spéculations, & qu'ils y ont songé de bonne heure. En Europe où l'on est sorti plus tard de la barbarie qu'en bien d'autres endroits, & où les peuples ont eu une étendue de pays beaucoup plus vaste à parcourir pour y arriver, on a été obligé d'inventer la même chose sans aucun secours. ®

Il me paroît donc que je suis en droit de conclure de cette conformité & en même temps de cette différence entre les cycles Chinois & les Mexi-

eains, que la nation dont ceux-ci sont issus, & celle qui a formé le peuple Chinois, ont entrepris à-peu-près en même temps leur voyage vers l'Orient; qu'une partie s'est établie à la Chine sous Fohi, & qu'une autre a poussé plus loin & a fixé sa demeure dans la partie Septentrionale de l'Amérique entre le 30°. & 60°. degré de latitude & depuis le 200° au 270°. degré ou environ de longitude; que peut-être avant la séparation des deux Colonies, on a commencé à parler de la manière de fixer la durée de l'année & d'établir un cycle pour éviter toute erreur, mais que ce projet n'étant pas parvenu alors à sa maturité, les Chinois après leur établissement ont fait leur cycle de 60 ans, & la nation dont les Mexicains sont sortis, celui de 52 ans.

Ce que j'avance ici n'est que conjecture; mais il suffit que nous ayons démontré que cette nation ne tient rien des Tartares, ni des Chinois, soit pour la langue, ou les mœurs, ou la Religion, ou le cycle des années, &c. & qu'elle doit être d'une très-grande antiquité anté-diluvienne.

Je pousse plus loin mes idées; il est naturel de croire que par toute la Ter-

re en général & ici en particulier, on ne s'est avancé plus avant dans le pays, qu'à mesure qu'on en a été chassé par d'autres, ou que le peuple s'est multiplié au point d'être obligé de se chercher de nouvelles demeures. Les hommes rouges, ou sauvages de l'Amérique Septentrionale pouvoient être arrivés des premiers dans le temps qu'ils se trouvoient encore dans un état de barbarie & sans chefs, ou qu'ils étoient chassés par d'autres plus civilisés; peut-être ces sauvages descendent-ils de gens dispersés par le libertinage, ou bien de peuples qui après avoir été civilisés sont retombés dans la barbarie, après les guerres que ces peuples se sont faites & qu'ils se font encore de nos jours. Pour nos Mexicains ou Navatlas, je suppose qu'il a existé, ou qu'il existe peut-être en partie de nos jours, un puissant empire au Nord & Nord-Ouest du nouveau Mexique, lequel ou a été resserré par d'autres peuples, ou s'est multiplié au point de se voir obligé d'envoyer des Colonies ailleurs; & que c'est ainsi que les sept nations se sont rendues dans l'espace de six à sept siècles, l'une après l'autre, au Mexique.

On sera surpris de m'entendre parler d'un puissant empire au Nord & Nord-Ouest du nouveau Mexique, & d'ajouter que, peut-être, il existe encore aujourd'hui. J'espère pourtant qu'on ne me taxera pas de rêver, lorsque j'aurai déduit les raisons que j'ai de le soupçonner.

Quant aux temps anciens, je me flatte d'avoir prouvé ma thèse d'une manière incontestable. Un peuple civilisé, instruit dans les arts, qui a des loix excellentes, de l'ordre dans sa police, une Religion, un culte réglé, des Prêtres, des Oracles *Sc. Sc.*, ne peut être qu'un peuple civilisé, puissant, gouverné par un chef qui peut se rendre formidable à ses voisins, & qui ayant une supériorité si marquée sur eux par le génie, doit parvenir infailliblement à une supériorité de puissance qui est suivie de conquêtes. Ceci ne sauroit être contesté: celui qui le seroit, seroit réfuté par toute l'histoire ancienne & moderne, par celle des Yncas même; par conséquent les Navatlacas devoient sortir d'un peuple & d'un empire puissant.

Pour prouver que de nos jours il en existe encore un pareil ou du moins

qu'il y a des restes de l'empire d'un peuple civilisé dans ces contrées, je vais légitimer mes conjectures par les faits suivans.

1°. Le Baron de la Hontan parle des Moosembeks & des Tahuglous, d'une manière à prouver ma thèse: je fais qu'on a taxé de fable toute la relation, elle est pourtant assez conforme aux relations suivantes: M^r. Buache nous assure qu'il a vu des mémoires tous nouveaux qui paroissent justifier ceux de la Hontan.

2°. Charlevoix dans sa description du Canada (2), parlant des Aïoués à la hauteur de 40°. 30', dit qu'ils voyagent beaucoup, qu'ils font 25 à 30 lieues par jour; qu'ils racontent que dans trois ils arrivent chez les Omans, qui ont la peau blanche & les cheveux blonds, surtout les femmes. Que cette nation est toujours en guerre avec les Panis, & autres sauvages plus éloignés à l'Occident, & qu'on leur a oui parler d'un grand lac fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des peuples qui ressemblent aux François; qui ont des boutons à leurs habits; qui bâtissent des villes; qui se servent de che-

(2) Tom. III.

vaux pour la chasse de bœuf, lesquels ils couvrent de peaux de buffles, mais qui n'ont point d'autres armes que l'arc & les fleches, &c.

3°. Le même parlant du Missouri, dit (3), les Sioux rapportent certaines circonstances qui font croire, qu'il y a dans ce continent des Espagnols ou d'autres Colonies Européennes beaucoup plus au Nord que ce que nous connoissons du nouveau Mexique & de la Californie, &c.

4°. La relation de Moncacht-Apé chez le Page Du Praz, parle d'hommes, qui viennent dans des batteaux enlever des hommes & du bois de teinture, qui sont habillés avec des tuniques & se servent d'armes à feu.

5°. Celle des Espagnols sous Antoine d'Espejo, qui ont trouvé dans les parties Septentrionales, ou contiguës du nouveau Mexique, diverses étoffes & marchandises qui ne dénotoient rien moins qu'un peuple sauvage dans le voisinage.

6°. Ajoutez à ceci les diverses relations des sauvages qui parlent de grands lacs, d'hommes qui y arrivent sur des batteaux ou vaisseaux; les uns sans

(3) *Ibid.* pag. 301.

cheveux sur la tête & qu'ils nomment pour cela des têtes pelées, d'autres qui ont de la barbe, &c. ajoutant que ces nations viennent ramasser de l'or sur les bords de ces lacs; que d'autres leur apportent plusieurs ouvrages & ustensiles, entr'autres des haches d'une autre figure que les nôtres, &c. (4).

Je crois ainsi avoir établi ma conjecture d'une façon qui approche beaucoup de la certitude. Il est vrai, que les Auteurs ne pouvant se figurer que parmi les barbares (5) il y ait un peuple civilisé, supposent que ce sont ou des Colonies Européennes, ou des Négocians qui y viennent de la Chine ou du Japon.

Pour peu qu'on voulût faire usage de sa raison, on trouveroit l'une & l'autre supposition insoutenable.

Il est vrai que d'un côté les che-

(4) Voyez le Mémoire de M. Buache de 1753 avec un autre servant de réfutation à celui-ci, dans la nouvelle Bibliothèque Germanique Tom. XVI. & XVII.

(5) Nous nommons tous les Amériquains barbares par le même orgueil qui a fait donner ce nom par les Grecs à tous les autres peuples, quoique nous connoissions outre l'Empire Mexicain, celui des Yucas qui étoient moins barbares que nous.

vaux, dont Charlevoix parle & de l'autre les armes à feu, dont Moncacht-Apé fait mention, peuvent faire recevoir avidement une pareille idée; mais pour peu qu'on veuille prendre la peine de réfléchir on verra qu'il n'est pas question des Européens, ni dans l'un ni dans l'autre cas; depuis quand les Européens se servent-ils de peaux de buffles pour couvrir les chevaux, & des arcs & des fleches pour la chasse? Et dans le second fait Moncacht-Apé a si bien fait connoître la différence, qui se trouve entre les armes à feu, la poudre & les habillemens de la nation dont il parle, d'avec ceux des Européens, qu'on ne sauroit supposer un moment qu'il soit ici question d'eux.

Ajoutez une raison qui seroit décisive, quand même on n'en n'auroit point d'autre. Qui sont ces Européens? Des Espagnols qui ne connoissent pas même tout le Nouveau-Mexique, bien loin de savoir quels peuples habitent seulement les contrées voisines qui en sont au Nord & Nord-Ouest? Les François, qui ont une très-petite notion des pays situés à l'Ouest du Mississipi & de tous ceux qui se trouvent entre ce fleuve & le Nouveau-Mexique, ne savent

savent rien des pays plus éloignés à l'Ouest que par la relation des sauvages? Les Anglois, qui n'en ont d'autre connoissance, à cause de l'éloignement de leurs Colonies, que par les relations des François & des Espagnols? Les Hollandois, qui ne possèdent en Amérique que Surinam, & Curaçao sur les côtes Orientales de ce continent? Les Russiens, qui ignoroient le voisinage de l'Amérique, il y a 40 à 60 ans? Les Portugais, qui se sont contentés du Brésil? Ce sont peut-être des Hongrois ou des Suisses? Enfin on voit que cette supposition est insoutenable; & qu'il faut que l'on prit à cracher une Colonie qui seroit même aussi ancienne qu'aucune autre des Européens, puisque les sauvages en ont parlé en tout temps, on en seroit aussi bien informé qu'on l'est du Mexique & du Pérou. Quant aux Chinois, je ne m'éloigne pas de l'opinion qui les dit intéressés en tout ceci, sans pourtant supposer un commerce actuel & continu, entre la Chine, ou bien le Japon, avec l'Amérique. ®

Tous les faits y répugnent; les Chinois d'aujourd'hui ignorent presque jus-

qu'à l'existence de l'Amérique; les Japonnois ont appris des Européens seulement que le pays dans lequel un de leurs Pilotes fut jetté, pouvoit être celui qui est nommé l'Amérique par ceux-ci; les uns & les autres n'osent faire de pareils commerces éloignés sous peine de vie, & jamais aucun équipage Européen n'a rencontré de vaisseau Japonnois ou Chinois sur ces mers. Ces relations des sauvages ne sçavoient donc regarder les Chinois, ou les Japonnois modernes.

Cependant comme on n'oseroit révoquer en doute le contenu de la dissertation de M. de Guignes (6), dont je n'ai vu que ce qui en est inséré dans le Journal des Savans (7); il n'y a point d'inconvénient à accorder que les Chinois ont fréquenté souvent les côtes au Nord-Ouest de la Californie dès l'an 458 de l'Ère Chrétienne; qu'ils y ont pu être abandonnés ensuite, tout comme on le suppose des Phéniciens & des Carthaginois, & que là ils ont formé une nation particulière, peut-

(6) Année 1752. pag. 612.

(7) Il auroit été bon de voir ce passage intéressant de l'histoire Chinoise plus développé.

être même un Royaume ou autre espèce de Gouvernement; qu'ils y ont apporté des armes à feu, ou que leurs descendans les ont inventées comme à la Chine; on voit toujours par la relation de Moncacht Apé, si elle n'est pas supposée par M. Dupraz, que ces armes sont plus grossières & plus imparfaites que celles des Chinois même, & que les habillemens de cette Colonie supposée Chinoise, ne ressemblent pas entièrement à ceux des Chinois modernes; quoiqu'il y ait des apparences & des ressemblances assez fortes pour faire supposer qu'il y a une nation Américaine, d'origine Chinoise en tout ou en partie.

On ne doit pourtant pas en conclure, que tous ces peuples civilisés du Continent Septentrional de l'Amérique doivent leur origine à cette Colonie; les hommes barbus dont les sauvages parlent, ceux qui vont à la chasse, à cheval, armés d'arcs & de fleches, les Mofemlecks & Tahuglanks de la Hontan, &c. &c. ne leur ressemblent en rien; & comme les Chinois y sont venus environ l'an 458 de l'Ère Chrétienne, & que les premiers Navatlacas sont sortis de

leur pays l'an 820, c'est-à-dire environ 360 ans après, l'on comprend aisément d'un côté, que ces Chinois, nation très-féconde, ont pu se multiplier assez dans cet espace de temps pour avoir été obligés de s'étendre. Ce qui a resseré les autres nations voisines, lesquelles, quoiqu'aussi civilisées, devoient pourtant être inférieures aux Chinois, qui avoient des armes à feu; & par conséquent les anciens habitans devoient se voir forcés d'envoyer sept Colonies, l'une après l'autre, dans l'espace de six à sept cens ans, vers les pays qui se trouvoient à leur Midi, nommés le Mexique par la septieme & dernière de ces Colonies. L'on comprend d'un autre côté que ces Mexicains ne descendoient point des Chinois, vu que, comme je l'ai dit, il n'y avoit pas la moindre conformité entre ces deux nations, pour la Religion, les mœurs, les habillemens, les caracteres d'écriture, le cycle, &c. &c.

Comme nous ne connoissons point l'intérieur de l'Amérique Méridionale, je me vois obligé de passer sous silence ce qui peut concerner les mœurs, le Gouvernement, la Religion & les au-

tres particularités de ses habitans; il faut pourtant que j'ajoute en général sur les peuples de l'Amérique, une réflexion que je n'ai fait que toucher légèrement au commencement de cet ouvrage.

C'est que l'usage du fer a été inconnu chez tous les peuples de l'Amérique que nous connoissons, avant l'arrivée des Européens, quoiqu'on en trouve des mines dans tous les pays, même au Pérou. Cette circonstance a paru si forte & si frappante à tous les Auteurs, que plusieurs ont été forcés d'avouer qu'il falloit que les Américains se fussent séparés des autres hommes avant que l'usage du fer eût été connu. Ils ont parfaitement raison; mais ils ne songent pas que ceci ne quadre absolument point avec le système reçu & ne sauroit s'accorder qu'avec le mien. Par qui l'usage du fer a-t-il été inventé? On répond ordinairement, par Thubal Caïn. Comment le prouve-t-on? Par le verset 22. du Chap. IV. de la Genese, où il est dit que Thubal-Caïn étoit un Maître de toute sorte d'ouvrages en fer & en bronze. Il n'y est point dit qu'il en ait été l'inventeur

mais qu'il étoit un Maître habile, qui sans doute a perfectionné cet art, ce qui est désigné par l'épithete de Maître & des termes dans toute sorte; qu'on observe encore qu'il n'est pas sûr que Jabal ait inventé les Tentes, puisque du temps d'Abel on a eu des Troupeaux & que Cain a inventé l'art de bâtir des maisons & une ville même, ce qui exigeoit beaucoup plus de génie que l'art de coudre & joindre ensemble des peaux pour se faire quelque réduit & pour pouvoir se mettre à l'abri des injures de l'air. Il n'y a donc pas la moindre apparence que ces arts n'aient été inventés que 15 à 1600 ans après la création, vu que ces hommes doivent avoir vécu à-peu-près alors, étant la dernière génération de Cain dont Moïse fasse mention; & Naëma leur sœur étant supposée par quelques Auteurs avoir été la femme de Noé. Si donc il n'est pas probable que Jabal ait inventé les Tentes, quoiqu'il soit dit que de lui sont venus ceux qui vivoient sous des Tentes & étoient du bétail, ce qui peut être encore susceptible de cette explication, combien moins peut-on supposer que Thubal-

Cain ait été le premier qui ait travaillé en fer, vu que Moïse ne se sert pas de la même expression.

On demandera à cette occasion de quelle manière j'explique, donc ce terme, que de Jabal sont venus, &c. Je dis que je m'en sers en faveur de mon système; cette expression est toujours employée par Moïse lorsqu'il veut dire en sont descendus, ainsi Jabal ayant été de la dernière génération avant le déluge, & comme on ignore si lui & ses frères ont été des impies, la vie errante que les pasteurs ou bergers mouroient sous des Tentes, a pu éloigner cette famille de quelques cens lieues du théâtre de la catastrophe funeste aux habitans de ces pays, peut-être jusques dans la Scythie, &c. & ils ont pu être à l'abri de ce fléau général; peut-être même qu'une partie des Curdes & des Turcomans qui en tout temps ont conservé cette manière de vivre & sont grand cas d'une certaine liberté, en est encore un reste; si donc Moïse dit que ceux qui habitent dans les Tentes & qui élèvent du bétail en descendent, ou en sont descendus, il faut qu'il parle des peuples qui exist-

toient de son temps & que lui-même n'ait pas cru, ni voulu assurer que tout le genre humain, à l'exception de huit personnes, ait péri par le déluge.

On dira que Moïse parlant de Jubal nous apprend que de lui sont venus ceux qui jouent du violon & de la flûte, paroles qui ne souffrent point d'explication, puisqu'une pareille occupation ne sauroit convenir à tout un peuple. Je réponds

1°. Que chez les anciens, comme on le voit entr'autres chez les Egyptiens & encore de nos jours chez les Malabares, une partie du peuple & certaines familles conservent leurs métiers & professions de génération en génération. Il a pu arriver la même chose parmi les descendans de Jubal qui étoient tous des musiciens & joueurs d'instrumens.

2°. Mais supposons que Moïse veuille dire qu'ils sont les inventeurs de la Musique instrumentale, cela ne changeroit rien à ce que j'ai observé de Jubal; comment peut-on le prendre pour l'inventeur de l'art d'élever le bétail, lorsque cet art, ou la bergerie, a été connu, & pratiqué par Abel & depuis lui.

lui pendant près de quinze siècles jusqu'à Jubal? Que dis-je? Quand même l'Ecriture n'en parleroit pas, le bon sens nous convaincroit que c'étoit le plus ancien & le premier genre de vie. Tous les anciens Auteurs, payens & autres, s'accordent à ce sujet. Si donc le fait est incontestable, il faudra donner à cette expression le sens qu'elle a dans tout le reste de l'Ecriture.

Mais revenons à l'usage du fer. Supposons que Thubal-Cain en ait été l'inventeur; supposons même contre le Texte formel, qu'il n'ait sçu, ni le fondre, ni le travailler. L'Arche de Noé & la Tour de Babel ont-ils été construits sans fer & sans des instrumens faits de ce métal? Personne ne s'avifera de l'assurer. Comment donc les peuples qui descendoient de ceux auxquels l'usage du fer devoit être aussi familier qu'à nous, pouvoient-ils oublier un art aussi nécessaire? Le vulgaire se divertit avec la fable qu'à la dispersion de Babel chacun a emporté avec lui un sac, parce que ce mot s'est conservé dans toutes les langues les plus connues pour désigner un sac; ne devoit-on pas plutôt croire qu'un cha-

l'un a emporté un couteau, une hache, ou autre pareil ustensile de fer, comme des instrumens d'un usage indispensable? Si donc toutes les nations Amériquaines, les Péruviens même, qui découvrirent les mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, &c. & qui étoient des Artistes des plus habiles & des plus adroits à travailler les trois premiers métaux, n'avoient pas la moindre idée du fer & de son usage, qu'ils trouvoient pourtant si admirable, qu'un des principaux Péruviens admirant des ciseaux & des rasoirs, dit que si les Espagnols n'avoient apporté dans le pays que ces instrumens, ils n'en seroient pas trop payés par tout l'or & l'argent qu'ils en avoient fait sortir; on doit nécessairement conclure que leurs ancêtres ont dû s'être séparés de leurs freres avant que le fer fût connu & par conséquent longtemps avant le déluge.

Je crois que ce que je viens de dire suffit, quant aux habitans de l'Amérique, car je ne rechercherai pas quelles nations ont pu aborder par accident. Tout ce qu'on en dit n'est fondé que sur des conjectures, sur quelques étymologies ridicules & sur quelque

conformité dans les mœurs; tout comme si des hommes qui descendent tous d'Adam & qui ont le même bon sens en partage, ne pouvoient & ne devoient pas avoir pensé de la même maniere sur plusieurs points, quand même il n'y auroit jamais eu de liaison entre eux.

Je dois encore parler des animaux. Les Auteurs ont décrit un si grand nombre d'animaux inconnus en Europe qui n'ont pu avoir passé par le Nord, ni de la Tartarie, ni de la Groenlande, & qui n'ont pu trouver place dans l'Arche comme nous l'avons prouvé, que cette seule considération pourroit suffire pour établir notre système. Nous ajouterons cependant quelques remarques.

D'où vient que dans certaines Isles assez éloignées du continent on trouve des animaux terrestres & dans d'autres point?



CHAPITRE XI.

D'où sont venus les Animaux de l'Amérique.

Je vais proposer deux opinions également favorables à mon système, l'une & l'autre plus que probables, & les seules par lesquelles on explique comment l'Amérique a pu être peuplée d'animaux.

La première est que Dieu dit (1): Que la terre produise des animaux vivans selon leur espèce, les animaux domestiques, les reptiles & les bêtes de la terre selon leur espèce, & ainsi fut.

Il étoit dit auparavant (2) que la terre étoit informe & déserte, que les ténèbres étoient sur le fond de l'abîme, & que l'esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux.

De ces déclarations on peut conclure que l'esprit de Dieu fécondoit la terre & qu'il mit sa vertu productrice en action, comme une poule, en chauffant ses œufs, en développe le germe & en fait sortir les poullets.

(1) Gen. 1. vs. 24.

(2) *Ibid.* vs. 2.

Si donc Moïse parle ainsi de la terre en général, il faut de toute nécessité que toute la terre ait produit des animaux dans ses diverses parties & dans les différens climats, chacun suivant son espèce, c'est-à-dire, non-seulement que ces espèces ne devoient jamais varier considérablement, moins encore que deux différentes espèces dussent en produire une troisième, comme le bon Père Kircher l'a rêvé, pour pouvoir sauver la grandeur de l'Arche nécessaire pour tant d'animaux, en faisant venir l'Armillos d'une Tortue & d'un Hérisson, la Marmotte d'un Chat & d'un Ecureuil, quoi- qu'elle ne tienne rien de l'agilité de l'un ou de l'autre; mais aussi que ceux qui devoient supporter le froid, comme les Ours blancs, les Rennes, les Elans étoient produits dans la Zone froide, les Lions, les Tigres, les Léopards & tant d'autres dans la Zone torride, d'autres sous la tempérée; & nous voyons qu'en effet, de leur nature, ils ne peuvent changer de climat & n'en sortent jamais.

On voit par-là comme s'éloignent du bon sens ceux qui prétendent souve-

nir que Dieu n'a créé qu'un couple de chaque sorte, quoique Moÿse infinie clairement le contraire, non-seulement par le passage que je viens de citer, mais en ce que parlant de la formation de l'homme il dit expressément, que Dieu créa un mâle & une femelle (3), mais que des animaux, il dit simplement, que la terre produise des animaux (4). &c.

Et Dieu créa les animaux sur la terre, chacun suivant son espece, &c. Par conséquent, l'opinion que Dieu ne créa qu'un couple de chaque sorte est dénuée de tout fondement & de toute vraisemblance.

Dira-t-on, que la terre n'a produit que des arbres & des herbes, & seulement à l'endroit où Dieu a formé l'homme & dans le Paradis. Tout le reste de la terre étoit-il donc un désert? Y a-t-on porté ensuite des plantes d'arbres & des graines pour en multiplier l'espece? Il faudroit soutenir de même cette absurdité, vu que Moÿse se sert des mêmes expressions (5);

(3) *Ibid.* vs. 27.

(4) *Ibid.* vs. 25.

(5) *Ibid.* vs. 11.

que la terre produise des herbes qui portent semence & des arbres fruitiers qui portent fruit chacun selon son espece, & contiennent leur graine.

On soutiendra donc que les animaux sont tous sortis du même coin de terre où Adam a été formé. Cette opinion a quelque vraisemblance & serviroit à expliquer, pourquoi nous voyons tant d'hommes vivre en bêtes, être moins sages & plus méchants, & qu'au contraire il y a des bêtes qui surpassent tant d'hommes en plusieurs qualités.

Parlons sérieusement, il faudra encore dire la même chose des oiseaux & des poissons; Dieu se sert encore des mêmes termes (6): Que l'eau se meuve avec des animaux vivans & avec des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament, & Dieu créa les grandes baleines, &c.

Il faudra, dis-je, supposer que ce ne fut que l'eau des quatre rivieres du Paradis, ou bien d'autres voisines de l'endroit où Adam fut formé, qui aient eu seules cette vertu productrice; mais quelles difficultés ne se présentent point ici, & comment les savans les

(6) *Ibid.* vs. 20, 21.

réfoudront-ils ? Je plains d'avance non-seulement les oiseaux, comme les grandes autruches, qui n'auront certainement point pu passer dans l'Amérique Méridionale, à moins que les Seigneurs Patagons n'en aient fait chercher en Afrique pour se donner le plaisir de la chasse de ces oiseaux ; je plains les Penguins & autres parmi les médiocres, & les Colibris parmi les petits ; mais encore les Baleines qui auroient été obligées de faire le tour par la Zone torride, & autour du Cap de Bonne Espérance, ou bien par ces Archipels d'Isles aux Indes Orientales, vers le Japon & le détroit de Vries ou d'Anian, pour se rendre à la mer Glaciale, poissons qui ne s'éloignent jamais, au moins les plus grandes sortes, des glaces. Que dirons-nous des Hippopotames, des Crocodiles, des Caymans, des Chiens marins & autres Amphibies ? Il auroit fallu les faire transporter par les Rocs & Condos, les uns vers le Nord les autres dans le Gange, le Menan, le Nil, le Niger & en Amérique. Et les poissons d'eau douce, qui les a transportés dans tous les lacs, les rivières & les ruisseaux innombrables de

tout notre globe ? Comme on ne peut disconvenir de l'extrême absurdité d'une pareille assertion à l'égard des poissons, des arbres, des plantes, on sera convaincu qu'il en est de même des animaux terrestres.

Passons à la seconde opinion. Si la première n'étoit pas si fortement prouvée on pourroit dire que, suivant ma conjecture, on a pu passer en Amérique par l'Atlantide, par les Terres Australes, & par le Nord ; peut-être même depuis l'Afrique, si selon quelques-uns il y a des nations dans le Bressil entièrement semblables aux Negres, & qu'on considère que les Abrothos s'étendant environ 70 à 80 lieues en mer, l'Amérique a pu s'avancer autrefois beaucoup plus du côté de l'Afrique, que peut-être même elle y étoit contiguë, & qu'ainsi les animaux ont pu y passer avant le déluge.

Je suis pourtant entièrement persuadé qu'il faut s'en tenir à la première opinion ; mais que l'on adopte l'une ou l'autre il sera aisé de comprendre pourquoi on trouve des animaux terrestres dans quelques Isles & non dans d'autres. Celles où l'on en trouve,

sont élevées, ont des montagnes & des collines; les animaux ont pu s'y sauver dans le temps du déluge; au lieu que les Isles qui étoient privées de cet avantage ayant été entièrement inondées, les animaux y ont péri, comme on le conçoit aisément.

On fera peut-être une autre objection; si la vertu fécondante a été la même par toute la terre suivant les climats, d'où vient qu'on ne trouve pas les mêmes animaux sous les mêmes climats? Je réponds

1°. Que le fait n'est pas bien certain; nous voyons par la relation de Charlevoix, qu'il y a des chevaux dans une contrée de la partie inconnue de l'Amérique Septentrionale. A la vérité on pourroit douter s'ils n'y ont pas été amenés par les Chinois, ou par d'autres, mais alors ce sera l'article suivant qui répondra à cette objection. Dans la même partie de l'Amérique Septentrionale, depuis les bords Occidentaux du Mississipi, jusques dans les régions inconnues, tout est rempli de bœufs sauvages; aussi ce n'est pas tant le manque de bœufs, de vaches, de chevaux, &c. qui m'empêche de croire

que les Tartares ou Scythes aient peuplé ce pays dans les temps postérieurs au déluge, que la vie pastorale de ces peuples dont le soin de ces troupeaux étoit l'unique occupation: vie & occupation dont des Américains n'ont jamais eu la moindre idée.

Quant aux animaux sauvages, on découvre de plus en plus dans la partie des Isles & de la terre ferme de l'Asie, qui est située sous la Zone torride, & suivant Labat (?) dans l'Afrique, les mêmes especes qu'on a trouvées sous la même Zone en Amérique.

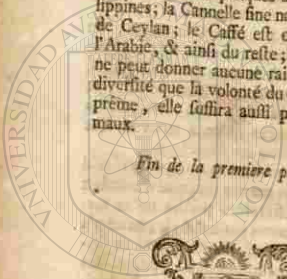
2°. Quand même on seroit persuadé qu'il y a une grande diversité d'animaux dans ces différentes parties de la terre, des Rennes par exemple, qu'on n'a pas vu jusqu'ici dans le Nord de l'Amérique: des Moutons Européens, des Chevres, &c. dans les climats tempérés: des Huanacos, des Vicunnas, & autres du Pérou dans l'Afrique, &c. & quantité d'autres; la volonté du Créateur ne seroit-elle pas une raison suffisante? Il lui a plu de diversifier les arbres & les plantes.

Nous ne voyons des Cacaotiers, des
(?) Relation de l'Afrique Occidentale.

140 De la Population de l'Amérique.

plantes de Vanille, de celles qui nourrissent l'Insecte Cochenille, & tant d'autres qu'en Amérique. Nous ne trouvons les Noix Muscades & les Giroffles que dans les Moluques, ou peut-être encore dans quelques-unes des Philippines; la Cannelle fine naît dans l'Isle de Ceylan; le Caffé est originaire de l'Arabie, & ainsi du reste; si donc, on ne peut donner aucune raison, de cette diversité que la volonté du Créateur suprême, elle suffira aussi pour les animaux.

Fin de la première partie.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO
DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

SE-

SECONDE PARTIE

Contenant les preuves du nouveau système sur la population de l'Amérique.

LIVRE PREMIER.

De la prétendue universalité du Déluge.

CHAPITRE I.

Des raisons alléguées pour établir l'universalité du Déluge.

LES raisons que l'on peut alléguer en faveur de l'universalité du Déluge se réduisent à deux.

La première se tire des expressions générales que l'écriture Sainte emploie dans le récit de cet événement.

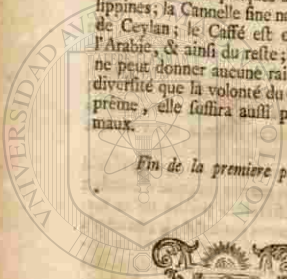
Les prétendues reliques du déluge appellées par Scheuchzer les témoigns du Déluge, *Delugii testes*, forment la seconde. Elles méritent d'être examinées l'une & l'autre. ®

Avant d'entrer en matière, nous ob-

140 De la Population de l'Amérique.

plantes de Vanille, de celles qui nourrissent l'Insecte Cochenille, & tant d'autres qu'en Amérique. Nous ne trouvons les Noix Muscades & les Giroffles que dans les Moluques, ou peut-être encore dans quelques-unes des Philippines; la Cannelle fine naît dans l'Isle de Ceylan; le Caffé est originaire de l'Arabie, & ainsi du reste; si donc, on ne peut donner aucune raison, de cette diversité que la volonté du Créateur suprême, elle suffira aussi pour les animaux.

Fin de la première partie.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

SE-

SECONDE PARTIE

Contenant les preuves du nouveau système sur la population de l'Amérique.

LIVRE PREMIER.

De la prétendue universalité du Déluge.

CHAPITRE I.

Des raisons alléguées pour établir l'universalité du Déluge.

LES raisons que l'on peut alléguer en faveur de l'universalité du Déluge se réduisent à deux.

La première se tire des expressions générales que l'écriture Sainte emploie dans le récit de cet événement.

Les prétendues reliques du déluge appellées par Scheuchzer les témoigns du Déluge, *Delugii testes*, forment la seconde. Elles méritent d'être examinées l'une & l'autre. ®

Avant d'entrer en matière, nous ob-

serverons par rapport à la première qu'il est odieux de voir tant de théologiens traiter de Déistes, tous ceux qui nient l'universalité du déluge & qui assurent qu'il ne faut pas se tenir rigoureusement à la lettre de l'Écriture Sainte.

Quoi, parce que le Déiste rejette cette universalité, & qu'il y trouve des contradictions, tous ceux qui font la même chose sont Déistes? Excellent raisonnement! Les Déistes mangent & boivent; par conséquent tous ceux qui mangent & qui boivent sont Déistes.

Les défenseurs de la Révélation prendroient un parti qui les éloigneroit entièrement de leur but en soutenant partout le sens littéral de l'Écriture.

Ils sont donc forcés de l'expliquer, pour ne pas faire tomber nos Écrivains sacrés dans des contradictions & dans des erreurs très-grossières; aussi chaque savant critique prend ce parti. Delà des Livres, des Volumes, au transport desquels toutes les flottes des François & des Anglois ne suffiroient pas. C'est justement ce qui confirme les Déistes dans leur incrédulité, & sur quoi ils fondent leur triomphe imaginaire.

Si l'on vouloit renoncer aux anciens préjugés, il y auroit des moyens tout-à-fait simples pour revendiquer l'autorité divine des Écritures contre leurs ennemis. Et c'est sur quoi nous allons proposer nos idées.

CHAPITRE II.

De l'inspiration des Écrivains sacrés; idées que l'on doit s'en former.

Commençons par chercher la vérité. En supposant un homme qui fût créé dans l'âge de raison, mais sans aucune étude, ni expérience, ni révélation, & qui ne fût prévenu sur aucune Religion, il verroit les astres & tous les divers objets de la terre; les animaux, les arbres, les plantes, les fruits, les minéraux, l'eau, le feu, &c. il en seroit étonné, & en voudroit savoir l'origine; ses desirs à cet égard s'enflammeroient à mesure qu'il apprendroit à connoître l'usage & l'utilité de toutes ces choses. Il viendroit bientôt à soupçonner qu'il existe un Auteur de l'univers, que toutes ces choses, leur renouvellement, l'ordre admirable qui

y regne ne peuvent qu'être l'ouvrage d'un Etre intelligent, suprême, tout-puissant & au-dessus de toutes nos conceptions; & plus il réfléchirait sur cette pensée, plus il se convaincroit de sa vérité.

Sentant de plus en plus le nombre infini des bienfaits de cet Etre inconnu, il seroit pénétré de cette bonté incompréhensible, & convaincu qu'il n'a, par aucun endroit, mérité ces faveurs; & quand même il seroit possible qu'il fit quelque chose qui pût être agréable à cet Etre suprême, il ne sauroit apprendre ses volontés & lui témoigner sa reconnaissance. Cette idée le pénétreroit de douleur, il chercheroit de toutes parts des connoissances dont il sentiroit le besoin. Il éléveroit son cœur à Dieu pour le remercier humblement de tous ses bienfaits, & pour le prier de se révéler à lui.

Notre Philaëthe iroit voyager, il trouveroit des hommes unis en société, il y appercevroit un culte religieux. Ravi en admiration il se droit à lui-même; voici ce que je cherche; voilà des gens qui connoissent cet Etre divin, qui l'adorent, qui lui rendent hommage. Ils pourront m'apprendre

ce qu'il faut que je fasse pour me rendre agréable à cette Intelligence suprême qui répand chaque jour de nouveaux bienfaits sur moi. Il examine ce culte; mais quelle surprise! Les peuples qu'il rencontre adorent les uns les astres, d'autres des animaux, d'autres des idoles affreuses.

Il demande les raisons de ce culte; on ne lui répond rien de satisfaisant. Continuant sa route, il rencontre un Philosophe solitaire qui lui communique les écrits de *Socrate*, de *Platon*, de *Cicéron*, de *Séneque*. Il y trouve des idées conformes en plusieurs points aux siennes. Cependant mille doutes subsistent, qu'il ne peut fixer. Il entrevoit des vérités qui jettent de loin quelques rayons sur son esprit encore couvert de ténèbres. Il ne peut concevoir que cette Bonté suprême qui comble de biens temporels les hommes, ne leur ait pas enseigné plus clairement l'immortalité de leur ame, & la manière de rendre éternellement heureuse cette partie la plus noble de nous-mêmes. Il s'informe où il pourra trouver cette révélation. Il rencontre un Dervis qui l'assure, que c'est par la Religion de Mahomet, le grand Prophete, & l'a-

mi de Dieu, qu'il sera éclairé. Il lui parle de l'unité de Dieu créateur des cieux & de la terre; il lui inspire de l'horreur pour les idoles; & lui enseigne une morale très-pure. Frappé de ces premières idées, ce Philosophe commence à se croire arrivé au port.

Deux choses néanmoins l'arrêtent; l'idée que l'Alcoran donne de la félicité à venir; & la mention qu'il fait des Juifs & des Chrétiens. La première ne s'accorde ni avec l'excellence de l'ame, ni avec la haute idée qu'il avoit conçue de Dieu. Pour l'autre scrupule, il voit que les Mahométans parlent avec vénération de deux grands Prophetes, de Mousa Législateur des Juifs & d'Issa Législateur des Chrétiens. Il va donc trouver les Juifs qui lui font voir l'excellence de leur Religion, la divinité de leurs Ecrits. Ils lui prouvent qu'ils ont les seuls fastes de notre globe depuis sa création; que Dieu s'est lui-même manifesté aux Auteurs de ces Livres d'une manière très-particulière; qu'il a conversé avec Abraham, avec Moïse comme un ami; enfin, que la doctrine qui y est enseignée, nous donne de Dieu, de son culte & de nos devoirs, des idées qui ne peuvent venir que de Dieu.

Prévenu en faveur de cette Religion, il ne peut comprendre comment tous les peuples ne sont pas Juifs.

Il entend parler des Chrétiens contre lesquels les Juifs profèrent des injures horribles. Il se fait aussi instruire dans le Christianisme; il est tout surpris de voir les Chrétiens vénérer les mêmes Livres dont les Juifs font tant de cas.

Mon homme croit s'être trompé & se trouver encore chez les Juifs; mais on lui fait voir le contraire; que même les Juifs sont accusés de n'ajouter pas foi en tout & partout à ces Livres qu'ils nomment divins. On le lui prouve par les passages qui regardent le Messie, méprisé & rejeté par les Juifs malgré l'évidence des textes les plus clairs. On lui fait voir la suite de cet ouvrage divin, le Nouveau-Testament dans lequel se manifeste une morale encore plus pure, enfin tous les mystères qui regardent le culte de la Divinité & la félicité à venir. Il en est charmé. Il dira: Voilà donc enfin ce que je cherchois & ce que je n'ai pu trouver ailleurs. Je veux m'y tenir. Je veux suivre les préceptes que je trouve dans cette sainte

te doctrine ; je veux enfin vivre & mourir Chrétien.

Cependant il trouve des Athées, des Déistes, des Pyrrhoniens qui lui disent : Bon, vous adoptez bien aveuglément tout ce qui est écrit dans ces Livres ? Vous les croyez divins ? N'avez-vous pas pris garde à toutes les erreurs qui s'y trouvent par rapport à la Philosophie, à la Chronologie, à quelques circonstances de l'histoire ? N'avez-vous pas remarqué que souvent il y est parlé improprement de Dieu, & d'une manière qui ne s'accorde pas avec l'idée qu'on veut nous en donner ? Comment pouvez-vous donc vous livrer à la prévention, dont on vous a imbu, que tout ceci soit d'inspiration divine ? Que répondroit notre Philaëthe ?

Il diroit sans doute : Tout cela m'embarrasse très-peu. La saine raison sans autre secours, m'a convaincu pleinement que tout ce que je vois est l'ouvrage d'un Etre unique, suprême, intelligent, tout-puissant, tout-bon, qui nous comble de bienfaits sans que nous ayons jamais pu les mériter ; j'ai senti quelque chose au-dedans de moi, plus noble, plus parfait que mon corps, & qui naturellement doit lui survivre. J'ai

jugé par-là, que cet Etre infiniment parfait, infiniment bon, ne sauroit avoir voulu nous laisser dans une crasse ignorance à tous ces égards ; qu'au contraire il aura manifesté sa volonté, qu'il se fera fait connoître ; qu'il aura instruit les hommes de la manière dont ils doivent se gouverner pour lui plaire, & pour rendre heureuse, après que leur corps sera détruit, cette partie que je crois devoir lui survivre : je n'ai épargné ni soins ni recherches pour y parvenir ; j'ai réussi.

Tout ce que je vois dans la loi des Chrétiens s'accorde si parfaitement avec ce dont je n'avois qu'une idée très-confuse, que je suis convaincu de sa vérité entière. Que m'importent donc tous ces passages que vous alléguiez ? Que m'importe qu'ils soient corrompus, ou que les hommes, quoique divinement inspirés, aient erré dans ces circonstances de nulle importance pour moi, ou enfin qu'ils soient inexplicables pour nous ? Si tout ceci avoit été nécessaire pour la connoissance de Dieu, pour l'avancement de sa gloire, pour mon salut éternel, Dieu auroit agi tout autrement. Il suffit que je n'aie pas lieu de douter de ce que Dieu a

fait écrire par ses serviteurs, pour être la regle de notre foi & de nos mœurs. C'est tout ce que je demandois, tout ce que je cherchois. Je ne confondrai jamais l'un avec l'autre. Je respecterai le tout, l'un comme écrit *par inspiration immédiate* & comme venant de Dieu même, & le reste comme écrit *par ces hommes inspirés*, par conséquent, pieux & véridiques, qui ne prétendoient en imposer à qui que ce soit, mais qui rapportoient le tout comme ils le faisoient, soit par eux-mêmes soit par d'autres, enfin qui s'exprimoient comme ils le jugeoient & pensoient au plus près de leur conscience.

De tout ce raisonnement, l'on voit l'idée que je me forme de l'inspiration. Bien loin que je croie que tout le style, les termes, les mots, les lettres de l'Écriture sainte soient d'inspiration immédiate, je ne crois point même que tout ce qui regarde la Philosophie, l'Histoire, la Chronologie, &c. le soit dans tous les points, sans exception. Et même en supposant l'inspiration également directe & parfaite en tout, j'ajoute que le style de l'Écriture, & principalement du Vieux Testament est tellement hyperbolique, figuré, & ac-

commode au génie du vulgaire, le tout à la manière des Orientaux, que si on prenoit les expressions à la lettre, on tomberoit souvent dans des ridicules, dans des impiétés, dans des blasphèmes mêmes; ce qui exposeroit nécessairement notre sainte Religion à la profanation & à la dérision des impies.

Prouvons la première these dans toute son étendue & examinons ce que l'Écriture même nous en dit. Si les Écrivains sacrés ont toujours constamment & à tous égards été immédiatement inspirés, pourquoi S. Paul distingue-t-il si souvent entre ce qu'il dit par ordre du Seigneur & ce qu'il dit de soi-même & par conseil. Par exemple (1 Cor. VII. 6.) *Je dis ceci par conseil & non par commandement, & (vs. 10.) Ce n'est pas moi qui pardonne, mais le Seigneur.* Il revient (vs. 12.) & dit *aux autres, Je dis & non le Seigneur; ce qui comprend tout le reste du Chapitre.*

Mais ce qui mérite infiniment attention, c'est ce qu'il dit dans le même Chapitre (vs. 25.) „*Pour ce qui est des vierges, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur. Mais je vous donne un conseil, comme ayant eu part à la mis-*

ricorde du Seigneur, pour lui être fidele; & (vs. 40.) *Toutefois elle sera plus beureuse, selon mon sentiment, si elle demeure comme elle est. Or je crois que j'ai aussi l'Esprit de Dieu.*

CE que S^r Paul dit ici explique parfaitement mes idées. Il étoit homme inspiré, & il assure que s'il ordonne certaines choses qui lui ont été révélées de Dieu, il en dit d'autres de soi-même, par maniere de conseil, sans que Dieu les lui ait dictées ni inspirées immédiatement; qu'il les dit en qualité de vase sacré du Seigneur. Il ne cache point aux Corinthiens la différence. Il n'use ni de fraude ni de dissimulation. Il croit ses enseignemens, & ses conseils particuliers très-bons, il les exhorte à les suivre par les motifs les plus forts; disant (vs. 25) *qu'il donne le conseil, comme ayant eu part à la miséricorde du Seigneur pour être fidele*, c'est-à-dire comme un homme sur lequel la miséricorde divine a agi pour l'éclairer de façon à ne leur rien dire qui ne soit conforme aux volontés du Seigneur: ce qu'il explique mieux encore (vs. 40.) par ces paroles: *Or je crois que j'ai aussi l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire, c'est moi & non le Seigneur qui*

qui le dit, c'est mon propre sentiment. Cependant ne le rejetez pas pour cela, car j'ai aussi l'Esprit de Dieu.

NE seroit-il pas ridicule de faire pareille distinction entre ce qu'il dit, & ce que dit le Seigneur, si le tout étoit également inspiré immédiatement, & de tâcher par des raisonnemens à leur faire recevoir ce qu'il dit de lui-même? Il n'avoit qu'à omettre cette distinction, & leur annoncer le tout de la part de Dieu. Mais non. S^r Paul étoit trop pieux, trop saint, pour leur en imposer dans la moindre chose, quand même il auroit pu parvenir plus aisément à son but par une fraude pieuse.

FAISONS un dilemme: ou S^r Paul a tout écrit par inspiration, ou non; si c'est le premier, c'est donc par inspiration qu'il assure que ce n'est pas le Seigneur qui ordonne, mais que c'est son conseil: par conséquent point d'inspiration immédiate, & mon sentiment est vrai; si c'est le dernier, voilà mon opinion prouvée; ainsi elle est, quelque parti que l'on choisisse. De même S^r Paul écrivoit-il par inspiration, lorsqu'il disoit qu'il ne se souvenoit pas de ceux qu'il avoit baptisés, (1 Cor. I. 14, 15.) & lorsqu'il se vanta de cer-

taines choses dont-il se repentit dans la suite? (2 Cor. XII. 11.)?

Les salutations qu'il fait à divers fideles & de la part de divers fideles à la fin de ses Epitres, & plusieurs choses minimes qui sont bonnes pour des lettres, mais très-indifferentes pour le salut, sont-elles d'inspiration divine? Falloit-il être nécessairement inspiré pour cela?

La salutation de Tertius, qui a écrit de sa main toute l'Epitre de St. Paul aux Romains, étoit-elle aussi inspirée? Qui oseroit soutenir de pareilles absurdités? Ne comprendrait-on jamais que par de telles opinions, on fortifie les prétendus Esprits forts, les Déistes dans leur incréduité? Ils en prennent occasion de tourner en ridicule notre sainte Religion & les divins Livres qui en sont la source.

En vain pour détruire mon opinion allégueroit-on ce que St. Paul dit (2 Tim. III. 16, 17.) & St. Pierre (2 Epitre, I. 20, 21.) Ces passages fortifient plutôt ma thèse qu'ils ne l'ébranlent.

Voici le premier passage. „ Toute
„ Ecriture divinement inspirée est
„ utile pour enseigner, pour convain-
„ cre, pour corriger, pour instruire

„ dans la justice afin que l'homme de
„ Dieu soit accompli & parfaitement
„ propre pour toute bonne œuvre. ”

Afin qu'on ne m'accuse pas de mauvaise foi, je dirai que quelques-uns traduisent. *Toute l'Ecriture est divinement inspirée & utile*, &c. N'importe; & afin qu'on ait moins d'occasion de disputer sur les mots, je veux bien adopter cette dernière traduction qui revient dans le fond au même, excepté qu'en conservant la première on pourroit dire que St. Paul ne parlant que de celle qui est divinement inspirée, il reconnoit par-là qu'il y en a une autre, ou une partie qui ne l'est pas, & qui n'est pas donnée pour le même but; la différence ne sera pourtant pas grande lorsque nous aurons prouvé qu'en effet ce n'est point toute l'Ecriture sans exception qui nous conduit à ce but, & la conséquence sera claire que St. Paul n'a pas voulu parler du reste comme étant divinement inspiré.

Il assure donc expressément, fortement & d'une manière qui ne laisse aucune obscurité ni doute, à quel but Dieu a inspiré l'Ecriture. Qu'on relise le passage, & je suis entièrement convaincu qu'on ne sauroit sans crime ôter

un seul Iota, ni douter de la moindre expression sur tout ce qui regarde la foi & les mœurs, de tout ce enfin qui rend l'homme de Dieu accompli & parfaitement propre à toute bonne œuvre. Mais est-ce que tout le contenu de l'Ecriture, tout ce qui regarde l'Histoire, la Chronologie, & la Philosophie, tend à ce but ou peut y conduire? C'est ce que je nie formellement avec une foule d'Auteurs célèbres, Catholiques Romains & Protestans.

S^r. Jérôme dit. „ A quoi me sert-il
 „ de savoir combien d'années Mathu-
 „ salem a vécu, à quel âge Salomon
 „ a pris femme, afin qu'on ne croie
 „ pas que Roboam ait été né dans sa
 „ onzième année, & tant d'autres pa-
 „ reilles questions? ” Et partout il en
 agissoit de même, suivant également
 la Chronologie des Hébreux & celle
 des LXX, dans la pensée où il étoit
 que cela n'intéressoit ni la foi ni les
 mœurs; S^r. Augustin a pensé de même
 & plusieurs autres. J'ai cité à dessein
 des Peres de l'Eglise, parce qu'ils étoient
 si fort attachés à la lettre de l'Ecritu-
 re, qu'ils auroient excommunié tout
 Chrétien qui auroit osé soutenir la ron-
 deur de la terre, l'existence des Anti-

podés & le système Copernicain, par-
 ce qu'ils croyoient ces systèmes, ces
 assertions, & avec raison, contraires
 à l'Ecriture. Cependant cette distinc-
 tion entre les articles de foi ou des
 mœurs, & ce qui est purement histo-
 rique & indifférent, leur paroissoit si
 simple & si claire, qu'ils ne se fai-
 soient point de peine de l'adopter.

Nous voyons Sixtus Senensis, Mel-
 chior Canus, & autres, qui étoient dans
 ces idées. Je ne parlerai point de Mo-
 rin, j'attendrai jusqu'à ce que j'exami-
 ne ses idées sur les divers Codes & les
 Chronologies; je ne dirai rien de La
 Clerc qu'on a cherché à rendre suspect
 à cause de ses pensées libres; ni d'une
 infinité d'autres. Il suffit de renvoyer le
 Lecteur aux raisonnemens excellens de
 M. Chais dans le Préliminaire de sa Bi-
 ble avec un commentaire littéral im-
 primé en 1743. & suivantes in 4^{to}.
 lesquels doivent convaincre toute per-
 sonne non-prévenue.

Voici le second passage. Le S^r. Apô-
 tre, après avoir dit aux fideles (vs. 19,
 20.) que les Prophéties avoient été
 obscures jusqu'à leur accomplissement,
 ajoute: „ Car la Prophétie n'a point
 „ été apportée autrefois par la volon-

„ té humaine, mais les saints hommes
 „ de Dieu étant poussés par le S. Es-
 „ prit ont parlé.”

Puisqu'il s'agit ici des Prophéties scul-
 les, pourquoi l'appliquer à toutes les
 circonstances historiques, à tous les
 passages indifférens même de l'Ecrite-
 re? Un grand Théologien Protestant,
 M. Osterwald, dit dans la remarque sur
 le passage précédent, qu'il s'agit uni-
 quement des Prophéties & non de tou-
 te l'Ecriture sainte, lorsque S. Pierre
 dit *nulle Prophétie de l'Ecriture n'est d'u-
 ne interprétation particulière*; mais il
 n'exclut point le verset suivant, où le
 même terme se trouve. Le terme de
Prophétie étant répété immédiatement
 après & tout le reste y étant relatif, on
 ne doutera pas que l'Apôtre ne parle
 des Prophéties uniquement. Si quel-
 qu'un refusoit de se rendre à ce raison-
 nement, à cette démonstration même,
 & insistoit en prétendant qu'il s'agit
 ici de toute l'Ecriture sainte; on pour-
 roit donner à ces paroles une autre ex-
 plication, & dire que le texte porte
Quæquæ ce qui veut dire, *portés, pou-
 sés, excités*; comme divers Auteurs as-
 surent avoir été portés, poussés, ex-
 cités, par des personnes de considéra-

tion à donner, ou à écrire telle histo-
 re, ou tel ouvrage, sans que pourtant
 il soit jamais entré dans l'esprit de qui
 que ce soit de ces Ecrivains que l'ou-
 vrage même leur ait été inspiré ou dic-
 té par ces personnes. Je pourrois très-
 bien admettre ce sens, & reconnoître
 l'inspiration des Livres sacrés quant aux
 articles essentiels, comme le prouve le
 premier passage allégué, & en même
 temps l'excellence de la doctrine ré-
 vélée.

Pendant pour contenter mes ad-
 versaires, je me tiendrai au premier
 raisonnement; je supposerai qu'il s'a-
 git ici d'inspiration, mais je ne qu'il
 y soit parlé d'autre chose que des Prop-
 héties, des enseignemens pour la foi
 & les mœurs.

Puisque nous sommes sur le chapitre
 des Prophetes, examinons ce qu'il s'a-
 garde & on s'en convaincra de plus en
 plus de la solidité de mes raisonnemens.
 Ne trouve-t-on pas dans leurs discours
 la même distinction, que nous avons
 vue dans les écrits de S. Paul? A la vé-
 rité les Prophetes n'emploient pas les
 mêmes expressions que l'Apôtre quand
 il dit: *Ce n'est pas le Seigneur qui l'ordon-
 ne, c'est moi qui le conseille*; mais on voit,
 on sent cette différence; il y a des pré-

ceptes, qui comme les Prophéties, dérivent sans doute immédiatement de Dieu par inspiration. Le reste est historique, la diversité des matieres étant si grande, celle de leur origine se fait assez sentir; ils disoient ordinairement dans le premier cas: *Dies dñi, va & dñi à ce peuple, l'Eternel a parlé. L'Eternel me dñ; ainsi a dñ l'Eternel. La parole de l'Eternel me fut adressée & il me dit: écoute la parole que l'Eternel a prononcée, &c.* Au lieu que s'ils ne parlent pas par l'ordre formel & par l'inspiration immédiate de Dieu nous lisons simplement: *Or il arriva dans les jours d'Abaz, &c. & Paschour froppa le Prophete Jérémie & le mit dans la prison. Souvent ils parlent ainsi en tierce personne: ce sont ici les paroles des lettres que Jérémie le Prophete envoya de Jérusalem aux anciens de ceux qui avoient été transportés, &c.*

Ces passages peuvent suffire pour faire voir la distinction que l'Ecrivain sacré trouve à-propos de faire entre les paroles qu'il annonce par l'ordre & par l'inspiration du Seigneur, & celles qu'il dit en qualité d'historien fidele, rempli de zele pour la vérité & pour la gloire de Dieu.

La même chose se trouve dans les écrits de Moÿse; tantôt il dit: *Et l'Eternel parla à Moÿse.* Et tantôt c'est un historien qui nous rapporte très-fidèlement tout ce qu'il fait, soit par tradition, soit pour l'avoir vu & vu par lui-même.

Aussi les Rabins malgré leur scrupuleuse vénération pour les Livres de l'Ancien Testament qui composent le Canon de l'Ecriture, en font cependant trois classes.

La loi est tellement divine, suivant eux, qu'elle a précédé la création; ils assurent qu'aucun Prophete n'a égalé Moÿse, qu'il a été toujours inspiré & qu'il a conversé familièrement avec Dieu comme un ami. Les autres Prophetes n'ont été que des instrumens purement passifs, inspirés autant de fois que Dieu a jugé à-propos de s'en servir; qu'enfin les Auteurs des Livres Hagiographes étoient des hommes saints qui avoient simplement écrit par l'ordre de Dieu. On voit donc que les Juifs à qui les Oracles de Dieu ont été confiés, ont été à-peu-près dans l'idée que je propose. C'est ce que l'on verra encore dans d'autres endroits de cet ouvrage.

Un Auteur ingénieux, dans un ou-

vrage intitulé (1) *Conjectures sur la Genèse* (imprimé à Bruxelles 1753. 8°.) fait quelques observations qui favorisent mon opinion. Je n'en transcrirai qu'un passage. „ Il n'est donc pas possible, dit-il, que Moysè ait pu savoir par lui-même ce qu'il rapporte dans la Genèse, & par conséquent il faut, ou qu'il en ait été instruit par révélation, ou qu'il ait appris par le rapport de ceux qui en avoient été eux-mêmes les témoins.

„ Je ne connois personne qui ait avancé la première opinion & je crois que personne ne s'avisera jamais de l'avancer. Moysè parle dans la Genèse comme un simple historien. Il ne dit nulle part que ce qu'il raconte lui ait été inspiré. On ne doit donc point supposer cette révélation sans aucun fondement.

„ Quand les Prophetes ont parlé des choses qui leur avoient été révélées, ils n'ont point manqué d'avertir qu'ils parloient au nom de Dieu & de sa part, & c'est ainsi que Moysè en a usé lui-même dans les autres livres du Pentateuque, quand il a eu quelque révélation à communiquer au

(1) On croit que c'est le P. Anfeline.

peuple Hébreu ou quelque ordre de Dieu à lui intimer. Auroit-il négligé la même précaution en composant le livre de la Genèse, s'il s'étoit trouvé dans les mêmes circonstances?

„ Il faut donc avouer que Moysè n'a pu faire l'histoire des événemens racontés dans la Genèse & qui renferment un espace de 2369 ans & jusqu'à sa naissance 2433, ou suivant le Calcul des LXX. passé 4000 ans, espace si considérable qu'il n'admet point ou peu de tradition orale malgré la longue vie des Patriarches, selon Usserius, que sur la connoissance qu'il en avoit eue de ses ancêtres lesquels en avoient été successivement les témoins.

„ Mais il faut en même temps convenir aussi que Moysè a été éclairé d'une manière particulière & par inspiration dans le choix des faits qu'il tenoit de ses ancêtres & des circonstances de ces faits. Et c'est là le fondement de la foi divine que nous devons à l'histoire qu'il nous a laissée. ^(R)

Je n'en copierai pas davantage; chacun peut consulter l'ouvrage même. Je me borne à faire deux remarques sur ce passage.

1°. Notre Auteur suppose que personne n'a avancé que Moÿse ait été instruit par révélation de l'histoire rapportée dans la Genèse. Il se trompe. Plusieurs sont de cette opinion. Sans quoi, comment soutenir l'universalité du Déluge que je tâche principalement de combattre par cet ouvrage?

Ils cherchent même à l'appuyer en disant que sans une Révélation il n'auroit pu nous donner l'histoire de la Création, temps où aucun homme n'existoit encore. Mais ils ne pensent pas qu'on ne sauroit douter que Dieu n'en ait instruit Adam lui-même & que celui-ci ne l'ait communiqué & inculqué à ses enfans pour les fortifier dans la crainte de Dieu, dans une gratitude & une adoration intime. Car malgré le style laconique de Moÿse, nous voyons que Dieu s'est manifesté fort fréquemment aux premiers hommes, & qu'il les a honorés de sa conversation.

Il est donc plus naturel de penser que Dieu dès le commencement a révélé aux hommes les circonstances de cet événement, qu'elles sont parvenues à Moÿse par la tradition ou par des monumens historiques, que de croire

que Dieu ait voulu lui révéler directement tout ce qui s'est passé pendant vingt-quatre siècles ou plus.

2°. Quant au dernier article du passage, je le regarde comme un compliment que notre Auteur fait à ceux qui sont dans les idées vulgaires, afin de n'être pas traité d'hérétique. Car ce qu'il ajoute, savoir, que *le choix & les circonstances des faits* sont d'inspiration divine, renverse tout son système.

CHAPITRE III.

Le choix des faits & des circonstances n'est pas toujours d'inspiration divine.

A Parmi quantité de faits & de circonstances de peu ou point d'importance que Moÿse rapporte, choisissons en seulement un pour exemple.

Il rapporte que Lamech prit deux femmes, Aïa & Zila, que la première enfanta Jabal, le père de ceux qui habitent sous les tentes & des pasteurs, & Jubal son frère, le père de ceux qui touchent le violon & les orgues; que Zila enfanta Tubalcain forger de toute sorte d'instrumens d'ai-

rain & de fer, & que la seur de Tubalcain fut Naëma ou Nahama.

Ce seul passage, sans parler de la harangue que Lamech fit à ses femmes, a bien exercé les critiques, & ce n'est pas sans raison. Aussitôt qu'on soutient que tout, sans exception, est inspiré immédiatement par le S^t. Esprit, la première pensée qui se présente à l'esprit, c'est de se demander: mais, à quel dessein Dieu nous a-t-il voulu révéler ces circonstances qui nous paroissent de si peu d'importance? Il faut donc à la première supposition en ajouter une seconde, & croire bonnement qu'il y a du mystère dans un tel récit, & qu'il est plus important qu'il ne paroît.

On s'est donc mis l'esprit à la torture pour deviner l'énigme, & voici ce qu'on a imaginé.

Pour les deux femmes de Lamech ou de Lemec, oh! cela est facile. C'est un des argumens les plus forts qu'on employe contre la polygamie. On assure que le S^t. Esprit nous a voulu enseigner par-là, que Lemec de la race de Caïn, a été le premier Polygame, & par conséquent nous en inspire de l'horreur.

Quelle conséquence frivole! Moÿse dit-il que Lemec étoit un impie? Qu'il a été le premier Polygame? Qu'il a commis en cela un grand péché? C'est cependant ce qu'il devoit exprimer, s'il avoit eu le but qu'on lui attribue.

D'autres disent que ces femmes ont été nommées pour leur faire honneur, & en qualité de meres de trois inventeurs des arts. Quels génies sublimes qui après bien des veilles nous donnent de pareilles découvertes! Où est-ce que Moÿse les nomme inventeurs? Jabal & Jubal étoient les peres des Pasteurs & des Musiciens & non les inventeurs des arts qu'ils exerçoient. Les premiers arts n'ont-ils pas été les plus simples? On chercha à se mettre à couvert des injures de l'air, on se retira dans des cavernes formées par la nature; ensuite réfléchissant sur l'ombrage que donnent les arbres, les premiers hommes auront construit des cabanes de branchages, comme les sauvages; après quoi ayant remarqué combien leurs habits faits de peaux préféreroient leurs corps, & combien les cabanes de branchages duroient peu, ils auront fait des tentes de peaux comme les Turcomans.

Tout cela doit avoir précédé de longtems l'invention d'une Architecture quelconque & l'art de construire des maisons. Ce n'est qu'ensuite qu'on a bâti des Villes. Cependant Caïn a bâti une Ville; le Texte est clair & formel & on voudra que Jabal dans la sixieme génération après Caïn, laquelle, à ce qu'on prétend, doit avoir été de celle qui a péri dans le déluge, inventa seulement alors les tentes? Mais ce qui regarde les Pasteurs doit décider de tout. On veut donc qu'il ait inventé ce genre de vie tandis qu'Abel tant de siecles avant lui, fut tué en qualité de berger ou de pasteur?

Thubalcain non-seulement n'est point nommé inventeur de l'art de forger, & de manier les métaux; mais comment veut-on que Caïn ait bâti une Ville sans connoître l'usage du fer?

Nahama, qu'a-t-elle inventé? Peut-être les mouches & le fard, ou bien quelque mode en coëffure, ou les Pantins? N'est-il pas pardonnable que, d'après le Bereschith-Rabba, Cumberland pour cette unique raison l'ait cru la femme de Noé? En effet, si tout ce passage en ce qu'on y parle des femmes de Lamech & de quelque peu de
ses

ses enfans, y a été inféré à quelque dessein, il en faut chercher d'autres que ceux qu'on allegue ordinairement, & qu'on vient de rapporter. Pour moi je n'y fais pas tant de façon. Je crois, suivant les principes de notre Auteur, que Moyse a ramassé tous les fragmens des Mémoires les plus authentiques, & qu'il en a composé son histoire; que sans doute ceux de l'histoire anté-diluvienne comme les plus anciens & dont la plupart avoient péri dans cette catastrophe fatale qui détruisit presque tous les habitans de ces contrées, étoient les plus rares: il en a donné ce qu'il a trouvé & entr'autres ce morceau qui doit avoir appartenu à la famille de Lamech, sans qu'on puisse savoir à quelle occasion & à quel dessein il a été écrit; car, je le répète, dire que c'est pour faire honneur à ces gens comme inventeurs des arts, c'est apprêter à rire à ses dépens.

Supposons cependant pour un moment, qu'ils aient inventé ce qu'on leur attribue: seroit-il possible qu'on pût soutenir, avec notre Auteur, que le choix des faits & de leurs circonstances est d'inspiration divine? Qu'on me dise à quel but Dieu a voulu nous

faire une telle révélation ? Sera-ce pour nous faire connoître les inventeurs des tentes & les premiers métériers qui ont fait danser leurs freres les pères, & l'excellence supérieure de ces professions, tandis qu'on ne fait mention des inventeurs ni de l'écriture ni des lettres ni de l'art de moudre les bleds & d'en faire du pain, enfin d'aucun des arts nécessaires à la vie, & des sciences les plus sublimes ? Ceci a-t-il l'air je ne dis pas de la vérité, mais de la moindre vraisemblance ?

On doit donc être convaincu que Dieu n'y a participé en rien, qu'en ce qu'il a porté & excité Moÿse à écrire une histoire depuis la Création du Monde jusqu'à son temps avec toute l'exaetitude & la fidélité d'un Historien sincere. Qu'on lise toute l'histoire des temps qui ont précédé Moÿse, on trouvera une infinité de passages qui sont de même nature, & qui ne sauroient être d'inspiration divine.

C'est donc une contradiction formelle dans notre savant anonyme d'attribuer le *choix des faits & des circonstances* à cette inspiration, & de former un système aussi excellent & aussi ingénieux, mais qui ne sauroit s'ac-

corder avec ses suppositions. Comment ? suivant l'Auteur, Moÿse a coulé ensemble deux, trois, quatre, même cinq Mémoires différens. De-là, suivant lui, tant de répétitions, tant de diversités, tant de confusion, qui ont donné la torture à l'esprit de tous nos critiques & qui ne sauroient être débrouillées, ni comprises sans la méthode qu'il a inventée ?

C'est Dieu qui est l'Auteur de tout ceci, qui a inspiré Moÿse pour agir ainsi, afin que nous & nos ancêtres fussions dans l'erreur jusqu'à nos jours. Je demande, comment accorder ces circonstances ? Au lieu que suivant notre système on ne peut rien attribuer à Dieu qui ne s'en est point mêlé, comme n'étant d'aucune importance pour la foi ni pour les mœurs, ni à Moÿse qui a agit comme il l'entendoit, toujours avec une sincérité & une vérité soutenue.

Qu'on ne dise point que par mon système je charge nos Ecrivains sacrés de diverses faulxetés capables de jeter les hommes dans l'erreur. ®

La parole, soit de vive voix, soit par écrit, a pour but de communiquer ses idées, & ses pensées. Un homme

qui dit des mensonges, ou qui communique des erreurs qu'il connoît pour telles, agit contre ce but. Si par ces paroles il induit de propos délibéré son prochain dans l'erreur, il agit directement contre la fin que Dieu s'est proposée en accordant à l'homme la faculté de s'exprimer d'une manière si admirable, si miraculeuse. Mais si un homme est dans l'erreur lui-même, & qu'il la communique à un autre, il n'est pas moins véridique; au lieu que souvent un homme est menteur en disant la vérité.

Je m'explique par un exemple. Un homme grand novelliste reçoit une lettre de Versailles par laquelle on lui marque que le Roi a eu une légère indisposition, qu'il est rétabli, que même le jour appuravant il a été à la chasse. Il communique cette nouvelle à un ami particulier qui en fait part à d'autres. Cependant le premier, pour tromper le public, assure dans une compagnie que le Roi est mort. Par le courier suivant on apprend la mort du Roi à n'en pouvoir douter. Qui des deux est le menteur? Sans doute c'est celui qui a indiqué le fait qui s'est trouvé vrai, & l'homme qui

a soutenu le contraire n'a pas agi contre la vérité, puisqu'il a parlé conformément à ce qu'il favoit de cet événement.

CHAPITRE IV.

Les récits philosophiques & astronomiques ne sont pas d'inspiration divine.

Appliquons au cas présent l'observation par laquelle j'ai terminé le chapitre précédent.

Je commence par les faits philosophiques, astronomiques, &c. de l'écriture.

(Gen. I. vs. 16, 17.) „ Dieu donc „ fit deux grands luminaires; le plus „ grand luminaire pour dominer sur „ le jour, & le moindre pour dominer „ sur la nuit; & aussi les étoiles; & „ Dieu les mit dans l'étendue des cieux „ pour luire sur la terre.”

Le soleil & la lune dont Moïse parle sont-ils les plus grands luminaires dans l'étendue des cieux? Sont-ils tels que les étoiles ne méritent pas d'entrer en comparaison avec eux? Sont-ils comme Moïse les suppose? les seuls

grands lumineux ? Ne sommes-nous pas convaincus par les observations des Astronomes qu'il y a une infinité d'étoiles fixes qui surpassent le soleil en grandeur, & qu'il n'y en a guere d'aussi petites que la lune ? Si l'on prenoit ces paroles à la lettre ne tomberoit-on pas dans l'erreur ? On dira que le S. Esprit a parlé *ad captum vulgi*. C'est le grand cheval de bataille, c'est l'explication favorite, c'est l'unique échappatoire dont on se sert pour sauver ces passages & pour n'être pas obligé de convenir qu'une pareille narration n'a pas été inspirée immédiatement par le S. Esprit. Tout ceci ne servira pourtant de rien, aussi longtemps que mon axiome & ma these subsistent. D'autres prétendent que l'Historien ne dit pas formellement que le soleil & la lune soient les plus grands corps célestes, mais les plus grands lumineux. Or on ne sauroit disconvenir, ajoutent-ils, que la lune ne nous éclaire infiniment plus que toutes les étoiles ensemble, quoique celles-ci soient des corps infiniment plus grands. Cette distinction n'est que spécieuse : le lumineux est le corps même qui donne de la lumiere; qui dit un grand lumineux, dit un grand corps lumineux.

Il s'agit donc toujours de décider si ce que Moyse dit de ces grands lumineux & des étoiles, en donne une idée juste ou erronnée. Le dernier est incontestable.

Mais celui qui donne ou qui fortifie par des paroles expresses une idée qu'il fait être erronnée, agit directement contre la vérité; que le sujet en soit considerable ou non, il n'importe. Supposez qu'un Européen apportât un cerf-volant aux Indes & qu'il dit que c'est une linotte de l'Europe, il seroit un mensonge, quand même la chose seroit entièrement indifférente. Or chacun avouera que Dieu ne sauroit parler contre la vérité, ni induire en erreur pour les choses même de nulle importance. La vérité fait son essence; & on veut cependant que le S. Esprit ait inspiré à Moyse des faits, des mots, des termes qui devoient naturellement & nécessairement induire les Juifs en erreur ! J'applique ces mêmes réflexions aux divers passages qui sont contraires au système de Copernic. ®

(*Josué X. 12, 13.*) „ Et il dit (Josué) en présence d'Israël, soleil arrête-toi à Gabaon, & Lune dans la vallée d'Ajalon ! Et le soleil s'arrêta,

„ & la lune s'arrêta jusqu'à ce que le
 „ peuple se fût vengé de ses ennemis.
 „ Ceci n'est-il pas écrit au Livre du
 „ Droiturier? Le soleil donc s'arrêta
 „ au milieu des cieux & ne se hâta
 „ point de se coucher environ un jour
 „ entier.

„ (Ps. XIX. 6, 7.) David parlant du
 „ soleil dit; „ Tellement qu'il est sem-
 „ blable à un époux qui sort de sa
 „ chambre nuptiale, & se réjouit
 „ comme un vaillant pour faire sa
 „ course. Son départ est d'un des
 „ bouts des cieux & son tour s'ache-
 „ ve à l'autre bout &c. (Ecl. I. 5.)
 „ Le soleil se leve aussi & le soleil se
 „ couche, & il aspire vers le lieu où
 „ il se leve.

„ (Esaïe XXXVIII, 8.) „ Et le soleil
 „ retrograda de dix degrés.

„ Enfin quantité de passages qui prou-
 „ vent que les Ecrivains sacrés ne con-
 „ noissoient point la physique moderne.
 „ Que dire? Comment excuser Dieu de
 „ nous tromper ainsi? Au lieu que le
 „ S^r. Esprit laissant parler les Historiens
 „ sacrés, suivant leurs idées, dans tout
 „ ce qui ne regarde en rien la foi & les
 „ mœurs, il n'y a absolument rien à di-
 „ re ni à critiquer, parce qu'il ne vou-
 „ loit

„ loût pas leur révéler des choses, plus
 „ capables de porter préjudice à la Re-
 „ ligion, que de l'avancer. Car ces hom-
 „ mes pieux auroient crû devoir en faire
 „ part au peuple suivant leur sincérité
 „ scrupuleuse; ce qui les auroit fait pas-
 „ ser pour des imposeurs chez les Juifs,
 „ le peuple de l'univers le plus grossier
 „ & le plus soumis à l'empire des sens;
 „ à moins qu'on ne prétendit se tirer
 „ d'affaire en soutenant que Dieu les
 „ avoit inspirés sur la Philosophie, mais
 „ avec défense de communiquer leurs
 „ connoissances aux hommes, ce qui
 „ seroit pire & attaqueroit bien la
 „ gloire & la véracité de Dieu, puisqu'il
 „ leur auroit enseigné qu'il est permis
 „ d'induire les peuples dans l'erreur, ou
 „ de les y confirmer sur certains points
 „ indifférens. Quelle idée on donneroit
 „ de Dieu! Au lieu que ce grand Etre,
 „ en laissant les prophètes dans l'igno-
 „ rance, comme il les y a laissés eux &
 „ tous les hommes jusqu'à présent, sur
 „ mille & mille points des sciences pro-
 „ fanes, & même des sciences divines,
 „ parce qu'ils ne sont pas nécessaires au
 „ salut; n'a pas agi contre ses perfections
 „ divines, ni contre sa véracité. Autre
 „ chose est de nous laisser dans des er-

reurs qui ne sauroient préjudicier à notre salut, & autre chose nous induire dans l'erreur & dire une chose pour l'autre.

Examinons succinctement, mais de plus près, ces passages cités. Josué dit au soleil de s'arrêter quoique les Copernicains démontrent qu'il ne sort point de sa place. Il en fait de même pour la lune. Il croit donc que le soleil & la lune faisoient également leur course. Il leur ordonne de s'arrêter sur Gabaon & sur la vallée d'Ajalon, quoique les habitans de ces lieux & encore bien plus ceux qui étoient plus avancés vers l'Occident, auroient vu tout le contraire. Il assure par deux fois que le soleil s'arrêta à ce commandement. Mais, ce qu'il y a de remarquable, on veut qu'aucun Livre Canonique ne se soit perdu. On ne connoit pourtant plus ce Livre du Droiturier ou Jafchar, par conséquent il n'étoit pas Canonique; & cependant l'Auteur du Livre de Josué cite pour garant de sa relation ce livre de Jafchar, il faut donc qu'alors on ait été dans mes idées; qu'on n'ait pas cru ces histoires d'inspiration immédiate, & qu'il ne fût pas absurde alors de citer un Auteur non-Canonique.

que pour mieux persuader de la vérité de ce qu'on rapportoit; comme il l'auroit été à un Ecrivain immédiatement inspiré de Dieu de s'appuyer d'un témoignage profane.

Quant à David, Salomon, & Esaïe, on voit qu'ils ont tous été dans le système ancien & vulgaire. Encore aujourd'hui on viendroit aisément à bout de la plupart des gens du commun, & on leur feroit goûter le système de Copernic, sans le scrupule qu'ils ont d'adopter quelque chose qui soit entièrement contraire à l'Ecriture; que dis-je? malgré la raison qui domine de nos jours dans tout ce qui regarde les sciences profanes, combien de Savans qui sont obligés d'aller bride en main à l'égard de ce système & d'autres vérités physiques, dans les pays sujets à l'Inquisition? Il y en a bon nombre même parmi les Ecclésiastiques Protestans qui se scandalisent qu'on ose se déclarer contre un système fondé sur la S^{te}. Ecriture: que faire? Malgré toute la peine qu'on s'est donnée de concilier celle-ci avec le système de Copernic, tout est si forcé, qu'il faut de toute nécessité retomber dans la barbarie; adopter un firmament semblable à une

calotte ou voute d'airain, suivant Job, qui étoit pourtant le meilleur Philoſophe dont la S^{te}. Ecriture nous ait conſervé l'ouvrage; les eaux ſupérieures des anciens, le ſyſtème de Ptolémée; nier les Antipodes, la rondeur de la terre, la grandeur & l'uſage des étoiles fixes, & tant d'autres découvertes dont aucun ſavant, ou perſonne qui a la moindre teinture des ſciences, ne doute plus; bref renoncer à la raiſon même, pour ſe conformer à ce que les Ecrivains ſacrés ont dit ſur tous ces points. Il eſt impoſſible de faire autrement, ſi l'on n'adopte pas mon ſyſtème, & ſi on ne croit pas que toutes ces erreurs philoſophiques n'ont pas été inſpirées par le S^{te}. Eſprit.

CHAPITRE V.

Vérité des Ecrivains ſacrés quant à l'hiſtoire.

Quant à l'hiſtorique des Livres ſaints, je ſuis bien éloigné d'en révoquer en doute l'authenticité. Je la crois au contraire parfaitement aſſurée par les aſſertions ſuivantes.

1^o. Si, comme nous l'avons démontré dans l'Introduction à la queſtion préſente qu'on ne doit jamais perdre de vue, il faut de toute néceſſité que l'Etre ſuprême nous ait favorifé d'une révélation, pour ſe faire connoître, pour nous enſeigner la maniere de le ſervir & pour nous conduire dans la voie du ſalut, il eſt incontestable qu'il a pris toutes les meſures néceſſaires à cet effet. *Qui vult finem vult etiam media*, c'eſt un axiome reçu. Or comment auroit il pu y parvenir, ſ'il n'avoit pas donné une hiſtoire générale de tout ce qui s'eſt paſſé de plus important depuis le commencement du monde juſqu'à la venue du Meſſie, ſurtout de la création, & de toute l'économie divine, dont toutes les parties fondées ſur la vérité ſe ſervent réciproquement de preuves? Si Dieu n'avoit fait communiquer que la Loi de Moïſe & enſuite les Prophéties, ſans aucune ſuite hiſtorique de faits, on auroit re-jeté le tout comme contrové; il fal-loit donc abſolument une hiſtoire, & la commencer dès la création, la continuer, la lier, pour nous faire admirer la ſageſſe, la toute-puiſſance, la juſtice, la bonté infinie de Dieu, qui

y brillent par-tout, & nous doivent jeter dans l'admiration, dans les sentimens d'une vénération profonde & d'un dévouement parfait pour un Etre si sage, si juste, si miséricordieux. Suivant mon système, tout le fond & le gros de l'histoire, tout ce qui est essentiel pour la foi & les mœurs est véritable, & nous ne devons pas douter un instant que tout n'ait été dirigé de maniere que rien ne s'en est perdu, ni corrompu; je dis rien de tout ce qui peut y être nécessaire. Aussi malgré tous les efforts que les fauteurs des Chronologies Samaritaines & Grecques ont faits pour rendre suspect le Code Hébreu, malgré la quantité de variantes qu'ils ont ramassées pour fortifier leurs raisons, l'effet a été tout contraire, ou du moins il devoit l'être, puisque des savans du premier ordre qui ont pris la peine de les examiner ont assuré qu'en tout ce qui regarde la foi & les mœurs, il n'y a pas une seule variante qui soit de conséquence; & qu'il étoit très-indifférent de se servir de l'une ou de l'autre. Par contre il est certain qu'il y a des contradictions & des difficultés sans fin, en ce qui est parfaitement indifférent. Dieu n'auroit-il pas précisément voulu

nous apprendre par-là que nous ne devons faire une attention si scrupuleuse qu'autant que l'Ecriture tend au but pour lequel elle nous a été donnée; & que nous devons faire la distinction dont je parle, pour ne pas nous rendre coupables d'une espece d'Idolâtrie, en adorant pour ainsi dire chaque lettre de la Bible?

Car, s'il étoit autrement, peut-il tomber dans l'esprit d'un homme raisonnable, que Dieu ait voulu agir immédiatement sur l'Ecrivain qu'il inspiroit pour lui faire écrire telle circonstance, tel terme, tel mot, telle lettre, & qu'après ce grand miracle, il en ait permis la perte, ou la corruption par les fautes des copistes? Il n'est pas à présumer qu'il l'ait voulu, moins encore que cela soit arrivé contre sa volonté. Ce seroit un pur blasphème.

2°. Quand on regarderoit tous les Auteurs des Livres sacrés, comme non inspirés, il me semble que cette opinion ne dérogeroit en rien à l'autorité & à l'authenticité de l'histoire sainte. Elle auroit des avantages infinis sur les histoires profanes. En effet, c'est une histoire conservée depuis Moÿse, de qui fait seulement jusqu'à l'Ere Chrétienne

& selon la supputation du Texte Hébreu, 1600 ans, & ce de l'aveu constant de tout un peuple, même de plusieurs savans étrangers ses ennemis; tandis que pour l'histoire Assyrienne, Babilonienne & Perse, il ne reste que des Ecrivains d'une nation étrangère, & quelques petits fragmens des Auteurs nationaux, traduits dans une autre langue. De même les Egyptiens ne nous fournissent que des fragmens indéchiffrables. Enfin il n'est aucun de ces Auteurs qui soit reconnu comme infallible chez sa nation même.

3°. Observons que l'histoire sacrée n'est point contredite par la profane; que si certains faits sont passés sous silence dans cette dernière, il en est d'autres des temps postérieurs qui s'accordent avec ceux de l'histoire sainte.

4°. Quant aux faits arrivés dans les temps les plus reculés, à la création & aux siècles qui l'ont suivie, tous les Auteurs profanes en parlent si confusément, qu'on n'y voit qu'incertitude & qu'on n'en trouve rien de précis, que dans la sainte Ecriture. Et même l'on voit que ce qui se trouve dans les Poëtes & les Historiens profanes doit avoir été dans son origine conforme à l'his-

toire de Moÿse & ne peut être complette & expliqué que par elle.

5°. Si on prise tant & avec raison les historiens impartiaux, sinceres, & véridiques comme Guicciardin, de Thou, & plusieurs autres qui cependant n'étoient pas exempts d'erreurs; combien doit-on estimer des hommes, je ne dis pas pieux, sinceres, amis de Dieu, remplis de l'esprit de vérité; mais si scrupuleux qu'ils ont rapporté avec toute l'ingénuité possible leurs propres fautes & les crimes de la nation, qui a conservé elle-même avec un soin infini les monumens de sa honte, & même les Prophetes qui y ont mis le comble en la convainquant de son aveuglement sur le Messie! Qu'on me fasse voir la dixieme partie de ces raisons ou de raisons pareilles en faveur de l'authenticité de quelq' autre historien, je ne dis pas de ceux qui ont précédé l'Ere Chrétienne, mais des siècles suivans, & alors seulement je permettrai qu'on forme des scrupules & des objections contre le gros de l'histoire sacrée: je dis le gros, le fond de l'histoire sainte. S'il y a de l'erreur & des contradictions sur certaines circonstances différentes, elles ne font rien contre

son authenticité. Est-il un seul historien, le plus véridique, le plus fidele, le moins partial, qui soit sans erreur dans toutes les circonstances de son histoire? Personne n'osera le soutenir. A-t-on jamais vu rejeter toute une histoire, parce qu'on y avoit apperçu quelque incertitude dans quelque point peu important?

On ne commence à douter de bien des faits, que lorsque l'histoire est remplie de mensonges, de fables, de partialités & qu'elle est unanimement contredite par plusieurs autres. Que dis-je? la diversité des circonstances avec lesquelles les divers Auteurs rapportent un fait principal, ne sert qu'à affermir la certitude de ce fait.

A-t-on jamais révoqué en doute la vérité de la bataille donnée entre Tamerlan & Bajazeth, quoique les Auteurs different si fort pour le temps & pour le lieu? On la place tantôt dans la Mésopotamie, sur les bords de l'Euphrate; tantôt aux environs de Pruse en Bythinie; tantôt à Angora dans la Galatie. Pour les années, on la date en 1397. 1399. 1401. 1402. On s'accorde pourtant sur la bataille même & sur ses suites, & on seroit hùé à juste

titre, si on en vouloit conclure que les faits principaux sont faux, parce qu'on ne s'accorde pas sur les circonstances. Voilà précisément le cas de l'histoire sainte. La contradiction & l'erreur manifestes qu'on y trouve à l'égard de certaines circonstances, ne sauroient lui porter aucun préjudice sur le principal, auprès de toute personne qui ne cherche pas à la rejeter de gaieté de cœur & contre le bons sens.

CHAPITRE VI.

Il y a des erreurs réelles dans les circonstances historiques rapportées par nos Ecrivains sacrés.

Ceux qui refusent de reconnoître des erreurs & des contradictions dans l'histoire sainte, disent qu'elles sont seulement apparentes, & ils tâchent de les concilier. Mais qu'ils sachent que par leur zele indiscret ils sappent toute l'écriture. Les ennemis de notre sainte Religion en prennent avantage pour l'anéantir, car elles sont si nombreuses que si on vouloit les rapporter toutes & les accompagner de quelques réffe-

son authenticité. Est-il un seul historien, le plus véridique, le plus fidele, le moins partial, qui soit sans erreur dans toutes les circonstances de son histoire? Personne n'osera le soutenir. A-t-on jamais vu rejeter toute une histoire, parce qu'on y avoit apperçu quelque incertitude dans quelque point peu important?

On ne commence à douter de bien des faits, que lorsque l'histoire est remplie de mensonges, de fables, de partialités & qu'elle est unanimement contredite par plusieurs autres. Que dis-je? la diversité des circonstances avec lesquelles les divers Auteurs rapportent un fait principal, ne sert qu'à affermir la certitude de ce fait.

A-t-on jamais révoqué en doute la vérité de la bataille donnée entre Tamerlan & Bajazeth, quoique les Auteurs different si fort pour le temps & pour le lieu? On la place tantôt dans la Mésopotamie, sur les bords de l'Euphrate; tantôt aux environs de Pruse en Bythinie; tantôt à Angora dans la Galatie. Pour les années, on la date en 1397. 1399. 1401. 1402. On s'accorde pourtant sur la bataille même & sur ses suites, & on seroit hùé à juste

titre, si on en vouloit conclure que les faits principaux sont faux, parce qu'on ne s'accorde pas sur les circonstances. Voilà précisément le cas de l'histoire sainte. La contradiction & l'erreur manifestes qu'on y trouve à l'égard de certaines circonstances, ne sauroient lui porter aucun préjudice sur le principal, auprès de toute personne qui ne cherche pas à la rejeter de gaieté de cœur & contre le bons sens.

CHAPITRE VI.

Il y a des erreurs réelles dans les circonstances historiques rapportées par nos Ecrivains sacrés.

Ceux qui refusent de reconnoître des erreurs & des contradictions dans l'histoire sainte, disent qu'elles sont seulement apparentes, & ils tâchent de les concilier. Mais qu'ils sachent que par leur zele indiscret ils sappent toute l'écriture. Les ennemis de notre sainte Religion en prennent avantage pour l'anéantir, car elles sont si nombreuses que si on vouloit les rapporter toutes & les accompagner de quelques révé-

xions il y auroit de quoi fournir à des volumes entiers.

Rapportons en seulement quelques exemples: (*Genese XXVI. vs. 34.*) il est dit: „ Or Esaü, âgé de quarante ans, épousa Judith fille de Béeri Héthien & Basmath, fille d'Eelon Héthien. (*Chap. XXVIII. 9.*) Il alla vers les Ismaélites, & prit pour femme outre celles qu'il avoit Mahalath, fille d'Ismaël, &c. sœur de Nébjoth. Par contre (*Chap. XXVI.*) il est dit, Esaü prit ses femmes des filles de Canaan, savoir Hada fille d'Elon Héthien & Aholibama fille de Hana & petite fille de Tibbon Héthien & aussi Basmath, fille d'Ismaël sœur de Nébjoth.

Voilà des contradictions en bon nombre, quoi qu'en peu de mots; dans le premier passage, il est parlé d'une Basmath fille d'Eelon aussi Héthien, & la fille d'Ismaël y est nommée Mahalath; dans le second on ne trouve ni Judith ni Béeri, le seul Héthien c'est Elon & sa fille nommée Hada; mais pour le second, s'il doit répondre à Judith & à Béeri Héthien, je n'y trouve pas plus de ressemblance qu'entre Louis & Montezuma, ou comment

trouver de la ressemblance entre Judith & Aholibama, entre Béeri & Hana? Outre que Béeri étoit Héthien & Hana Héthien, dans le premier passage Basmath étoit fille d'Eelon & dans le second elle fut la fille d'Ismaël, nommée dans le premier Mahalath.

On ne sauroit nier que le dernier ne soit préférable. Tout le chapitre roule uniquement sur la descendance d'Esaü, laquelle est spécifiée très-exactement Tibbon. Ana & Aholibama y sont nommées encore une fois. Mais M^{rs}. les conciliateurs s'en mettent fort peu en peine. Ils assurent hardiment que toutes ces personnes ont porté deux noms, & malgré même la différence de la nation, ils n'y trouvent aucun obstacle. Voilà ce qui s'appelle trancher la difficulté & couper le nœud gordien; le mal est que moi & bien d'autres en demandent des preuves, & toute leur décision est inutile, dès qu'on ne les croit pas sur leur parole. Ne vaut-il pas mieux adopter la solution de notre Auteur anonyme en supposant plusieurs Mémoires que Moïse consult ensemble, & auxquels par un scrupule, peut-être poussé trop loin, il n'a rien voulu changer? Mais alors

il ne faut pas dire que le choix des faits & de toutes les circonstances aient été d'inspiration divine.

Passons tout d'un coup à un de ces passages qui ont si fort exercé les critiques, & même quelques Peres de l'Eglise; c'est l'âge de Salomon lorsqu'il se maria avec Nahama & qu'il eut Roboam. On est d'accord que Salomon n'étoit qu'un *jeune garçon*, comme il se nomme lui-même, lorsqu'il monta sur le trône: il regna quarante ans & mourut dans sa cinquante-deuxième année, ce qui est incontestable. Cependant Roboam avoit 41 ans, lorsqu'il lui succéda. Plusieurs critiques ont pris le parti de suivre Joseph, & de donner 80 ans de règne à Salomon. Vaut-il mieux contredire formellement l'écriture où deux passages de différens livres sont d'accord, & de les croire apparemment corrompus, pour suivre un Auteur profane rempli d'erreurs même volontaires, que de dire avec tant de Théologiens anciens & modernes, que cette question n'est de nulle importance, qu'il y a là quelque erreur & de l'obscurité qui ne vient point d'inspiration?

Puisque nous parlons de Roboam, rap-

portons encore une contradiction qui se trouve dans son histoire (*Rois XV. 2. 2 Chron. XI. 21.*). La femme la plus chérie de Roboam & mere d'Abija est nommée Mahaca, fille d'Absalom; & *Chap. XIII. 2.* elle est nommée Michaja fille d'Uriel de Gibha. Comment concilier cela? Supposé que Mahaca & Micaja soit le même nom; c'est tout ce qu'on pourroit accorder par complaisance; mais pour Absalom & Uriel de Gibha il n'y a pas moyen d'en faire une même personne; d'autant moins qu'on voit (*vs. 18.*) que les deux femmes qui y sont nommées étoient aussi ses parentes & de race Royale, comment auroit-il osé préférer & la mere & le fils, s'ils descendoient d'un simple particulier? au lieu qu'étant fille d'Absalom il n'y a rien à dire; il faut bien qu'elle ait été fille d'Absalom & nommée Mahaca ou Maacha d'après sa grand' mere, la mere d'Absalom; mais que dirons-nous lorsque (*1. Rois Chap. XV. 10 & 13.*) Mahaca fille d'Abisalon est nommée la mere d'Assa, par conséquent femme & non mere d'Abija? Venons à un autre passage si souvent discuté, il s'agit de l'âge d'Achasa. (*2 Rois chap. VIII. vs. 17.*) Il est dit

que Joram fils de Jofaphat étoit âgé de 32 ans, lorsqu'il commença à régner, & qu'il régna huit ans (vs. 25, 26;) qu'Achasja son fils lui succéda à l'âge de 22, que sa mere se nommoit Athalia fille d'Amri Roi d'Israël; celui-ci fut pere d'Achab, & celui-ci contemporain de Jofaphat. Cette Athalie est encore nommée mere d'Achasja Chap. XI. 1. & il est dit qu'elle se fit de la Régence, au préjudice de son petit fils Joas; suivant (Chroniques XXII. vs. 2.) Achasja étoit âgé de 42 ans, lorsqu'on le fit Roi; & il régna un an. Notez qu'il étoit le cadet de ses freres, ceux-ci ayant tous été tués; comment concilier tout ceci? Il faudroit qu'il fût venu au monde 2 ans, avant son pere, mais on dira que l'un ou l'autre nombre est erronné; en effet, il n'a pu avoir en même temps 22 & 42 ans; & en ce cas on rejettera ce dernier nombre; mais alors où restera l'inspiration du S. Esprit; il doit avoir agi immédiatement sur les Auteurs qui n'ont été, selon quelques-uns, que des instrumens purement passifs? Ceci ne sauroit se soutenir; cependant voyons s'il ne reste plus aucune difficulté, en ne donnant que 22 ans,

ans, à Ahasja. Il étoit donc né lorsque son pere avoit 18 ans & engendré lorsqu'il en avoit 17. Tout ceci pourroit être absolument: un homme à 17 ans est capable d'engendrer; mais il reste une difficulté; il étoit le cadet & ses freres avoient été tous tués par les gens de guerre, venus avec les Arabes du Camp. Je ne dirai rien des autres contradictions, comme, par exemple, au Chapitre précédent (vs. 17.) Ahasias est nommé Joahas & (Rois chap. 2. § 13.) il est dit que Jéhu rencontra les freres d'Ahasia Roi de Juda (par conséquent il n'étoit pas resté seul) & qu'il les fit tuer au nombre de 42. Et je ne sais comment ils ont pu être engendrés par Joram avant sa 17^e. année. Je ne veux pas m'arrêter aux explications qu'on s'efforce de donner; on prétend faire d'Athalie la grand-mere d'Ahasias, par conséquent la bisayeule de Joas. Enfin il n'y a point d'absurdité qu'on ne donne pour une vérité prouvée, afin de se tirer d'un si mauvais pas. N'est-il donc pas plus naturel de dire simplement, qu'il peut y avoir de l'erreur dans ces circonstances qui n'ont aucune influence sur la foi & sur les mœurs, & qui par consé-

quent font sur le compte des Auteurs, & non du S^t. Esprit qui n'a inspiré les Ecrivains sacrés que lorsqu'il s'est agi de rendre l'homme de Dieu parfait & accompli en toute bonne œuvre, comme Saint Paul nous l'apprend. Il seroit superflu d'alléguer un plus grand nombre de passages de même nature qui se trouvent dans le Vieux Testament. Mais il faut aussi en apporter du Nouveau pour faire voir que dans toutes les économies le S^t. Esprit n'a inspiré que les choses qui peuvent regarder la voie du salut & non des circonstances de peu d'importance. Commençons par les Généalogies de Jesus-Christ qui sont si différentes dans S^t. Matthieu & dans S^t. Luc; elles ont donné bien de la tablature aux savans.

J'avoueroi qu'elles m'ont fort exercé aussi; j'y trouvois tant d'erreurs & de contradictions, que, malgré les soins que tant de savans se sont donnés pour les justifier & les éclaircir, je n'en étois point satisfait; je ne pouvois pas dire que cet article fût indifférent, je ne pouvois pas accorder non plus que le S^t. Esprit eût permis qu'il s'y fût glissé des erreurs.

Après donc avoir examiné quantité

d'Auteurs qui traitent ce sujet, je pris le parti de m'en tenir aux réflexions suivantes:

1^o. Qu'il y a des obscurités qui ne font point des erreurs & qui peuvent être éclaircies, 2^o. qu'il y a des erreurs manifestes ou des négligences des Auteurs, mais qui ne font point importantes. Tout ce qui s'y trouve d'important, est que les Évangélistes avoient pour but, comme ils le devoient, de prouver aux Juifs que le Messie étoit descendu de David, ou qu'il étoit fils de David, suivant les Prophéties, tel qu'ils l'attendoient alors & qu'ils l'attendent encore aujourd'hui; tout le reste n'est pas de plus grande importance que les autres circonstances historiques qui, suivant notre système, doivent être mises comme indifférentes sur le compte des Auteurs, & non du S^t. Esprit.

De ce nombre infini d'Auteurs qui ont tâché à déclaircir ces difficultés, je trouve que Sigisf. Jacob Baumgarten a le mieux réuili dans le principal; car pour les autres circonstances peu importantes, je ne puis approuver son opinion en tout. Voici ce qu'il en

dit. (1)

1°. La première difficulté consiste toujours en ce qu'on demande. Pourquoi, si Jésus-Christ a été fils de la S^{te}. Vierge Marie, & non de Joseph, S^t. Mathieu & S^t. Luc donnent-ils seulement la Généalogie de ce dernier?

On a si bien senti la conséquence de cette question que la plupart des savans ont tâché de prouver qu'elle appartient de-même directement ou indirectement à la mère de notre Seigneur; les uns assignent celle de S^t. Mathieu ou celle de S^t. Luc à la S^{te}. Vierge, les autres les lui attribuent seulement par conséquence & en supposant, contre ce que nous trouvons dans l'Écriture, que chaque Juif devoit prendre une femme, non-seulement dans sa Tribu, mais dans sa famille même;

(1) Dans sa brochure Allemande traduite du Latin, & intitulée: Dissertation sur la Généalogie de Jésus-Christ, Hall, 1754; 2°. Il paroit qu'il s'est flatté d'avoir été le premier qui ait eu cette idée; apparemment qu'il n'a pas connu une brochure de J. C. Heilbronner, Juif converti, imprimée en 1717. in 4°. Il est vrai que celle-ci est très-fâcheuse; toute son explication ne contenant qu'un peu plus de six pages in-4°. au lieu que celle de Baumgarten en contient, outre le Titre, 62 in 8°. |

Baumgarten & Heilbronner croient que la Généalogie de Joseph se trouve dans S^t. Mathieu & celle de la S^{te}. Vierge dans S^t. Luc; sentiment qui est soutenu par des raisonnemens, des citations & des autorités de si grand poids qu'il est non-seulement probable, mais on peut dire prouvé. Voici leurs raisonnemens amplifiés par les miens. S^t. Mathieu a écrit son Évangile en Hébreu, suivant quelques-uns, ou du moins en faveur des Hébreux, environ 8 ans après l'Ascension de N. S. suivant l'opinion générale. Quantité de ces Juifs prosélytes croyoient en Jésus-Christ en qualité de Messie, sans cependant vouloir avouer qu'il fût conçu du S^t. Esprit, mais ils le croyoient fils de Joseph: erreurs qu'on attribue aux Nazaréens du premier siècle. S^t. Mathieu, quoiqu'il ne fût point porté à les fortifier dans cette erreur comme il le manifeste par les paroles qui suivent immédiatement cette Généalogie, donnant pourtant celle de Joseph, laissant le soin à S^t. Luc de donner celle de sa promise; & c'étoit pour dire aux Juifs qu'il vouloir convertir: Vous nommez le Messie par dérision fils de Joseph le Charpentier: quand même

cela seroit vrai, quelle conséquence en tirez-vous? Est-il moins fils ou descendant de David? Vous convenez que le Messie le doit être. Voici la Généalogie de ce Joseph que vous méprisez, & vous y verrez clairement qu'il en descend, même par Salomon & tous les Rois ses descendants.

2°. Voici à-présent celle de S. Luc, qui exige une explication bien raisonnée, vu que suivant toutes les observations on pourroit croire que cette Généalogie doit aussi appartenir à Joseph & non à Marie.

Jésus étoit, comme on le croyoit, de Joseph, d'Héli, de Mathal, de Levi, &c. C'est-à-dire le fils. Mais il faut prendre garde que dans le Grec il y a *ὁ υἱὸς ἑστίν αὐτοῦ ἡσραήλ*. Or on ne sauroit donner aucune raison pour quoi ces mots *ὁ υἱὸς* se suivent. Ils ne font point de sens: ils signifient littéralement qu'il étoit nommé fils de Joseph. Encore s'il y avoit qui étoit *ἡσραήλ* fut nommé, &c. Mais cet *ἡ* se trouvant omis, il est clair qu'il y faut un autre sens. Le voici, qui étoit, étant nommé fils de Joseph, fils d'Héli, & alors toute difficulté cesse. Car les femmes ne se trouvant jamais dans aucune

Généalogie, & par contre les petits fils, arrière petits fils, descendants, étant souvent nommés fils, S. Luc devoit donc nommer Jésus fils d'Héli, puisqu'il étoit obligé de sauter sa mere comme femme.

On dira que ce n'est qu'une conjecture, reçue à la vérité de plusieurs; mais non prouvée. On se trompe. En voici des preuves bien fortes. Les Talmudistes disent expressément que la Généalogie de la mere ne se compte pas.

Les mêmes avouent que Miriam ou Marie a été fille d'Héli, à quoi ils ajoutent par une haine envenimée contre Notre Sauveur, que quelqu'un a vu dans une vision, qu'elle est tourmentée dans les Enfers par les supplices les plus cruels qu'on puisse imaginer. Et dans un autre endroit du Talmud, il est fait mention encore de la même Miriam, & on ne sauroit nier que cette Marie ou Miriam ne fût la S^{te} Vierge, puisque c'est la même qui dans le Talmud Babylonien est souvent nommée *Stada* ou *Sattada*. Par lequel nom, ils ont sans contredit toujours voulu dénoter la mere de Jésus-Christ.

3°. La vérité de ces Généalogies a été si bien connue du temps des Apô-

tres, que les anciens Juifs n'ont jamais osé avancer qu'elles fussent fausses. C'est presque seulement de nos jours que quelques-uns l'ont fait comme, p. *Ex.* Isaac ben Abraham dans son *mon parn* & quelques autres; & même dans le Talmud Massichta Sanhedrin, on avoue que Jésus-Christ est issu du sang Royal: ce qui confond bien les Juifs qui voudroient bien pouvoir expliquer autrement le sens de ce passage.

Si donc les Juifs avouent que Miriam a été fille d'Héli, comme nous l'avons: s'ils n'ont pas osé, dans le temps qu'ils auroient été à même de prouver l'erreur s'il y en avoit eu, taxer les Généalogies de Joseph & de Marie de fausseté: s'ils ont été forcés d'avouer que le Messie étoit du sang Royal de David; si tout cela a été connu & reçu du temps de la venue du Messie, du temps de la Prédication de l'Évangile, & encore quelques siècles après, lorsque le Talmud de Babylone fut fabriqué, je ne crois pas qu'on puisse former le moindre doute sur le fond & l'essentiel de ces Généalogies que les ennemis de la Religion Chrétienne, soit Juifs, soit Déistes ou autres, sont forcés d'admettre, quand même ils décou-

couvrieroient quelques erreurs ou quelques omissions dans le reste qui est moins important. Et c'est de quoi nous allons parler.

On s'est donné bien de la peine de prouver que le Zorobabel & le Salathiel de S^t. Luc, ne sont pas le Zorobabel & le Salathiel de S^t. Mathieu, ceux-ci descendant de David par Salomon & ceux-là par Nathan.

Il faut avouer qu'on fait beaucoup, si l'on accorde sans preuve, qu'un père & un fils ne font pas les mêmes que les autres du même nom & à-peu-près à égale distance de David, en ajoutant ceux que S^t. Mathieu a omis. Cependant accordons-le. Mais il reste une difficulté que je ne puis résoudre. Ce sera donc le Zorobabel de S^t. Mathieu qui est nommé (*1 Chron. III. 19.*) fils de Phadaja, & celui-ci fils de Salathiel. Voilà donc déjà une négligence de S^t. Mathieu qui a omis Phadaja, sans qu'on en comprenne la raison & qui ne s'accorde pas avec la qualité d'historien qui écrit tout par inspiration. Il y a plus; l'Auteur des Chroniques, nomme sept fils de Zorobabel, & on n'y trouve point cet Abiud de S^t. Mathieu. Comment faire?

Les uns ont recouru au moyen simple dont ils se serrent si souvent, d'assurer hardiment que quelqu'un de ces fils a porté aussi le nom d'Abiud. Supposons-le encore, quoique contre toute vraisemblance. Mais lequel sera-ce? Il faudroit croire que ce fut Hanania puisque sa seule postérité est dénombrée (2) jusques à la neuvième génération. Hascoba & ses quatre freres sont nommés fils de Mescullam le frere d'Hanania, je ne fais par quelle raison, puis que le texte ne le porte pas, & le reste de ces versions ne s'accorde pas non plus avec le reste de cette Généalogie. Mais par malheur les noms indiqués par S. Mathieu ne s'y accordent pas.

Les autres tranchent encore plus court en assurant qu'Abiud, quoique fils de Zorobabel, n'est pas moins omis par l'Auteur des Livres des Chroniques. Mais en ce cas qu'ils prennent garde que ceci ne serve encore à justifier mon système. Le S. Esprit qui a prédit par les Prophetes des faits qui devoient arriver, des noms qui devoient être portés par certaines personnes après un ou plusieurs siècles,

(2) Dans d'autres versions.

seroit-il omis le nom d'un des ancêtres du Messie, d'un homme mort depuis longtems? Ne voit-on pas que, de quelque côté qu'on se tourne, cette Chronologie des Chroniques ne vient point du S. Esprit, mais d'un Auteur qui étoit homme, quoi qu'homme véridique & fidele.

Il dit que Joram fut pere d'Hofias, il omet donc Achafias, Joas & Amasias qui se trouvent entre deux, tous fils l'un de l'autre. On donne pour raison qu'ils étoient des impies & que pour cela on ne vouloit pas les placer parmi les ancêtres de Notre Sauveur. Quelle raison pitoyable! Asa qui s'y trouve étoit-il meilleur que Joas? L'un & l'autre a bien commencé & mal fini. Y eut-il de plus méchant Roi dans Juda qu'Achas? Et pourtant il n'est pas omis. Ammon & Jofakin étoient-ils des Rois pieux? Disons plutôt que nous voyons dans plusieurs passages de l'Ecriture que les Auteurs sacrés n'étoient pas assez exacts dans les Généalogies pour en donner toute la suite; que souvent ils ont omis des noms & qu'il leur suffisoit de prouver que tel descendoit d'un tel pere comme ici. On savoit assez qu'Hofias descendoit de

Joram. Il n'étoit donc pas nécessaire de dire que c'étoit par Amasias, par Joas & par Achafias. Mais prétendre que le S. Esprit eût ordonné à S. Mathieu de les omettre, c'est ce que je trouverois fort mal imaginé.

On fait encore quelques autres difficultés pour rendre cette Généalogie suspecte, mais de si peu d'importance que je les passerai sous silence; & j'ajouterai seulement ce que j'ai déjà dit plus haut; que de pareilles erreurs & négligences ne font rien contre l'authenticité de la Généalogie & contre le but pour lequel elle a été donnée, qui étoit uniquement de prouver que Jésus-Christ étoit fils ou descendant de David & que par conséquent il étoit le Messie promis, comme il se légitimoit par ses miracles, par les Prophéties & par sa doctrine.

Revenons à mon grand principe & tout est naturellement expliqué. Les incrédules, les Dériseurs sont confondus. Le S. Esprit n'a inspiré les Auteurs sacrés qu'entant qu'ils devoient nous conduire dans la voie du salut, nous fortifier dans la foi & dans les bonnes mœurs; les autres circonstances qui ne sont d'aucune importance ont

été abandonnées au génie & à la volonté des Ecrivains sacrés, comme nous le verrons encore mieux dans les exemples suivans.

S. Math. (IX. 18.) dit: „ un des
„ Chefs vint, qui se prosterna devant
„ lui & lui dit: Ma fille vient de mourir,
„ mais viens lui imposer les mains,
„ & elle vivra.

(S. Marc, V. vs. 22, 23.) „ Et un
„ des Chefs de la Synagogue vint &
„ l'ayant vu il se jeta à ses pieds & il
„ le pria instamment disant: Ma petite
„ fille est à l'extrémité, *je te prie* de
„ venir lui imposer les mains & elle vivra.
(Et vs. 35.) „ Des gens du Chef de
„ la Synagogue, vinrent lui dire, ta
„ fille est morte, ne donne pas davantage
„ de peine au maître.

(S. Luc. VIII. 41, 42. &c.) „ Il le
„ pria, dit-il, de venir dans sa maison,
„ parce qu'il avoit une fille unique
„ d'environ 12 ans, qui se mourroit,
„ &c. (vs. 49.) Quelqu'un vint
„ de chez le Chef de la Synagogue,
„ qui lui dit: Ta fille est morte, ne
„ fatigue pas davantage le Maître.”

Laquelle des deux circonstances est vraie? La fille étoit-elle morte? Saint Mathieu le dit. Ou, étoit-elle malade

à l'extrémité? St. Marc & St. Luc l'assurent. Il n'y a point d'équivoque.

St. Math. (VIII. 5. & suivans) dit: „ un Centenier vint à lui, le priant, & lui disant: Seigneur, mon serviteur est au lit dans la maison, malade de paralysie & fort tourmenté. Et Jesus lui dit: J'irai & le guérirai; & le Centenier répondit & lui dit, &c. (vs. 13.) Alors Jesus dit au Centenier, &c. (St. Luc. VII. 2. & suivans.) „ Et il y avoit un Centenier, dont le serviteur, qui lui étoit fort cher, étoit malade & s'en alloit mourir, & ayant entendu parler de Jesus, il envoya vers lui des Anciens des Juifs pour le prier de venir guérir son serviteur; étant donc venus vers Jesus, ils le prièrent instamment disant qu'il étoit digne qu'on lui accordât cela; car il aime notre nation & c'est lui qui nous a fait bâtir la Synagogue. Jesus donc s'en alla avec eux. Et comme déjà il n'étoit plus guère loin de la maison, le Centenier envoya vers lui de ses amis pour lui dire: Seigneur ne t'incommode point, car je ne mérite pas que tu entres dans ma maison; c'est pourquoi aussi je

„ ne me suis pas jugé digne d'aller „ vers toi.”

Voilà donc encore des passages qui se contredisent absolument par les circonstances. St. Mathieu nous donne un Dialogue entre Jesus & le Centenier lui-même. St. Luc au contraire dit expressément qu'il n'est pas venu, qu'il n'a pas même osé venir, qu'il a envoyé les Anciens des Juifs, & ensuite de ses amis. Lequel faut-il croire?

St. Mathieu, St. Luc. & St. Jean rapportent unanimement que St. Pierre ayant si fort vanté son courage & sa fidélité, Jesus lui dit: „ En cette même nuit avant que le Coq ait chanté, tu me renieras trois fois.” Ou suivant St. Luc „ Je te dis que le Coq ne chantera point aujourd'hui que tu n'aies nié trois fois de me connaître.” L'accomplissement de cette prophétie est rapporté en conséquence. St. Marc, dit au contraire: „ Alors Jesus lui dit: Je te dis en vérité qu'aujourd'hui cette même nuit avant que le Coq ait chanté deux fois tu me renieras trois fois.” Puis il rapporte l'accomplissement aussi conforme à cette prédiction.

Que dire à tout cela? Le voici &

sans multiplier les exemples, je dirai que, si absolument on veut insister que tous les faits, toutes les circonstances, tous les mots, aient été écrits par les Auteurs sacrés comme instrumens passifs & que c'est le St. Esprit qui parle, il est impossible d'échapper aux reproches insultans des ennemis de la Religion. Comment! diront-ils, un homme véridique pour peu qu'il ait de mémoire ne s'avifera jamais de raconter la même histoire avec des circonstances diverses & absolument contraires, & on ose assurer que c'est Dieu lui-même qui parle! Mais si on adopte mon système, ils n'auront plus rien de raisonnable à objecter. Le fond de l'histoire Evangélique n'en souffre point. Que dis-je? Comme nous l'avons dit plus haut, ces circonstances minutieuses rapportées diversement confirment fortement le fond de chaque histoire en particulier & du tout en général. Le premier passage est rapporté pour nous faire part d'un des miracles de Jésus-Christ & de la foi d'un Juif de qualité, d'un Juif qui n'étoit pas ignorant, puisqu'il étoit Chef de la Synagogue. Le second nous rapporte un miracle extraordinaire,

d'avoir guéri un malade sans l'approcher, & une foi sans exemple dans un Payen. Le troisieme marque la présomption d'un Disciple chéri du Seigneur & sa foiblesse, comme aussi la justesse de la prédiction de Jésus-Christ. Tout ceci est attesté unanimement par les quatre Evangélistes; & je le répète, cette diversité sert à confirmer les faits que le St. Esprit a eu en vue, & la narration faite par ses serviteurs. Ainsi on peut aussi peu rejeter ce qu'il y a d'essentiel dans l'histoire Evangélique, que de rejeter toute, ou toute l'histoire profane, parce qu'il n'y a aucun Auteur qui s'accorde exactement avec l'autre dans toutes les circonstances, lors même qu'il n'a fait que le copier pour le principal.

Que dis-je! on ne rejette point Manéthon, Erathostene, Syncelle, la Chronique d'Egypte, &c. quoiqu'ils ne s'accordent presque en rien. On tâche de les expliquer l'un par l'autre & de les arranger au mieux possible. On seroit même charmé de découvrir encore d'autres pareils monumens, devroient-ils encore être plus mutilés. Au lieu qu'ici l'histoire Evangélique, en tout ce qui peut être utile à la foi

& aux mœurs, est d'une harmonie admirable.

Je demanderois encore si ceux qui étoient inspirés de Dieu l'étoient pour toutes les sciences ou seulement pour certaines parties de quelques-unes. Si on accorde ce dernier, je n'ai plus rien à dire, me trouvant dans la même idée. Si par contre on soutient le premier, j'en démontrerai l'absurdité par des raisonnemens palpables, & par l'écriture même.

On sait que bien des Ecrivains ont poussé le Panegyrique de Moÿse si loin qu'on croiroit qu'ils ont voulu se moquer de ce grand Législateur. Rosenbach a écrit de *quint. scintis Mosataca*. Les Juifs parmi leurs autres rêveries lui donnent pour Précepteur l'Ange *Métraton*. Pfeiffer a donné une *Pansophia Mosataca*; Arnold Bachin, Denon, une *Pansophia eubiretica*. Enfin Clement d'Alexandrie, Eusebe, Philon, Edmond Dickinson & autres le font passer pour le plus grand de tous les Philosophes. Cependant comme ils ont été réfutés par Lambecius, Eudæus, Morhof, Ursin, Stolle & tant d'autres, je ne m'en mêlerai pas. Il suffira pour le but que je me propose

de donner un échantillon de leurs rêveries. Ils assurent que Moÿse a été grand Astronome parce qu'il a su dire que le soleil a été créé pour éclairer pendant le jour, & la lune pour éclairer pendant la nuit; qu'il a été grand Philosophe, pour avoir distingué entre les eaux supérieures & les inférieures; grand Géographe, puisqu'il a su décrire le voyage des Israélites par le désert & ainsi du reste. Est-ce sans raison que j'ai cru qu'on pourroit les taxer d'avoir parlé par ironie & d'avoir voulu tourner en ridicule cet Ecrivain véritablement respectable?

Si Moÿse avoit été inspiré de manière que, suivant ce que les Juifs en pensent, il ait toujours agi par inspiration, à quoi bon le conseil que son beau-père Jethro ou Réguel Payen d'origine, lui donna? Conseil qu'il trouva excellent & qu'il suivit. Pourquoi St. Etienne rapporte-t-il (*Act. VII. 22.*) pour faire honneur à Moÿse, à sa sagesse & à son grand savoir, qu'il fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens? Si on disoit que tel lac, ou telle rivière a causé une inondation, & qu'outre la crue des eaux on l'attribueroit à un seau d'eau que quelqu'un y

auroit versé, cette addition ne seroit pas encore aussi ridiculement imaginée, que de dire que la sagesse divine de Moïse a été augmentée par l'instruction des Egyptiens, s'il avoit été instruit & inspiré pour tout par le S. Esprit, Dieu étant l'origine de tous les biens, de toutes les sciences, & qui fait part de ses dons aux hommes suivant son bon plaisir.

(Exod. XXXI. 2. & 6. & XXXV. 30 & 34.) Betsaléel & Aholiab ont été remplis de l'Esprit de Dieu en industrie, en intelligence, en science, pour toutes sortes d'ouvrages. Voilà donc des hommes qui étoient inspirés particulièrement pour des ouvrages & qui auroient été tout de même aussi peu propres à gouverner le peuple, que Moïse à leur servir de compagnon.

S. Paul n'a pas même été inspiré pour tout ce qui le regardoit, & Dieu a inspiré d'autres personnes pour lui annoncer des choses qui le concernoient. Par Ex. *(Act. XX. 22, 23. XXI. 4.)* il dit: „ & maintenant étant „ lié par l'Esprit, je m'en vais à Jérusalem, ne sachant pas ce qui m'y „ doit arriver; si ce n'est que l'Esprit „ m'avertit de ville en ville, que des

„ liens & des afflictions m'y atten- „ dent.” *Et.* Peut-être veut-il justement dire par-là que l'Esprit de Dieu ne se manifestoit pas à lui dans cette occasion & à cet égard. „ Ils disoient „ par l'Esprit à Paul qu'il ne montât „ point à Jérusalem, *Et.* Agabus le „ Prophete prit la ceinture de Paul & „ s'en liant les mains & les pieds, il „ dit: Voici ce que dit l'Esprit, c'est „ ainsi que lieront les Juifs dans Jérusalem l'homme à qui est cette ceinture. Et ils le livreront entre les „ mains des Gentils.”

Mais afin d'abrèger, voici qui décidera cette question. Qu'on lise tout le *Ch. XII* de la première Epître du même S. Paul aux Corinthiens, & on sera convaincu que ceux, qui sont inspirés par le S. Esprit même pour ce qui regarde la foi & la voie du salut, ne le sont pas pour toutes ses parties. Cet Apôtre dit qu'il y a différens dons dans diverses personnes, mais qui partent tous du même Esprit. Il se sert même d'une comparaison fort juste, pour les en convaincre, que le pied n'est pas la main, ni l'oreille l'œil, & qu'ils composent pourtant tous un même corps. Enfin il s'en explique si clairement &

avec tant de soin que je n'ai besoin que d'y renvoyer mes Lecteurs pour les convaincre que je ne dis rien ici que d'après ce St. Apôtre.

CHAPITRE VII.

Quelques Livres composés par des Auteurs divinement inspirés, sont perdus.

Encore une remarque & je finirai cet article. D'où vient qu'on dispute tant si des Livres Canoniques sont perdus? N'est-ce pas par ce préjugé que le St. Esprit est l'Auteur immédiat de tous ces Livres, & que les Auteurs n'en ont été que des Instrumens passifs? Si on pouvoit, ou qu'on vouloit faire la distinction qui fait le fond de mon système, la dispute cesseroit dans le moment. On diroit que tous ces Livres perdus écrits peut-être par des hommes inspirés, quoique non par inspiration, pouvoient contenir des choses qui auroient été utiles à la foi & aux mœurs, mais non absolument nécessaires; que s'ils avoient été conservés ils auroient sans doute fait partie du Canon de la Bible, mais que ce

n'est pas une perte qui puisse nous porter préjudice.

Parlons de quelques-uns de ces Livres. Dans celui des Rois il est toujours parlé des Chroniques. On dit que ceux-ci nous ont été conservés sous ce même nom; mais on ne prend pas garde qu'on cite tantôt les Chroniques des Rois de Juda & tantôt celles des Rois d'Israël; ce sont deux Chroniques différentes, laquelle est parvenue jusqu'à nous? Laquelle est perdue? On l'ignore. J'ai déjà parlé ci-dessus du Livre de Jafchar. Il faut que ce fût un Livre Canonique, puisque l'Auteur de celui de Josué, homme sans doute inspiré, a trouvé à propos de le citer, pour fortifier le récit qu'il fait d'un miracle. Nous trouvons citée la Chronique du Prophete Nathan. On veut que ce soit le Livre des Rois, soit; quoique le Livre des Rois soit cité sous ce nom & doit être différent de celui de Nathan, & que je ne conçoive pas pourquoi les Juifs qui sont tout leur possible pour concilier une grande autorité à l'Ecriture Sainte, n'eussent pas préféré le titre de Chronique du Prophete Nathan à celui de Livre des Rois, ou à celui des Prophetes antérieurs; au lieu qu'ils ont

conservé avec soin les noms de tous les petits Prophetes. Mais que sont devenues les Propheties d'Ahia de Silo, les Visions de Jeddi le Prophete? (2 Chron. IX. 29.) Se peut-il que des Prophetes du Seigneur, qui ont écrit des Propheties & des Visions, ne l'aient pas fait par l'inspiration divine qu'on accorde si libéralement à tous les Auteurs pour toutes les circonstances de l'histoire les moins essentielles? L'histoire de Sémaja le Prophete (Ch. XII. 15.) n'est elle pas dans le même cas; de même que le Livre de Jéhu fils d'Hanani le Prophete? L'histoire d'Ostas qui a été écrite par le Prophete Jésau, où se trouve-t-elle?

Voyons aussi ce que nous trouvons dans le N. T. L'Apôtre St. Jude parle de la dispute entre l'Archange Michaël & le Démon sur le Corps de Moÿse, qu'on croit être tirée d'un Livre qui avoit pour titre l'Assomption de Moÿse. Il cite encore un autre Livre, celui d'Hénoch non moins apocryphe, mais encore connu dans la premiere Eglise. St. Paul nomme les Magiciens de l'Egypte, *Jannes & Jambres* ou *Mambres*, sans doute d'après la tradition reçue chez les Juifs. Tout cela a donné bien de

de l'occupation aux savans. Ces citations tirées de Livres Apocryphes se trouvent dans des Auteurs Canoniques.

Pour sauver l'honneur de l'inspiration, ils disent que ces passages devoient Canoniques d'Apocryphes qu'ils étoient, puisque ces Apôtres avoient écrit par inspiration. Quels excellens argumens! Parlons sérieusement. Ne doivent-ils pas exciter la pitié, même des sentimens douloureux, lorsqu'on voit que par de pareilles raisons, si l'on peut donner ce nom à ces puérités, on fournit des armes aux incrédules contre notre Sainte Religion, en ayant recours à une inspiration expresse pour nous indiquer les noms des Magiciens, &c? Ne vaudroit-il pas mieux se taire si on ne veut pas adopter mon système qui seul peut fournir les armes convenables pour combattre les Déistes avec succès?

J'oublois presque une réflexion qui mérite attention. Chacun convient que, dans l'Ecriture & particulièrement dans le Pentateuque, on trouve des noms de lieux & de villes tout autres & plus nouveaux qu'ils n'étoient du temps de Moÿse. Comment explique-t-on cela? Tout aussi mal que le

reste. Les uns soutiennent que Moÿse les a donnés par un esprit de Prophetie, & les autres que les Auteurs de ces changemens ont été inspirés pour les faire. Ne voit-on pas clairement que, si on vouloit à dessein rendre ridicule notre Religion, on ne sauroit s'y prendre mieux? Ne sont-ce pas-là des minuties? Et notre salut en eût-il souffert, si on avoit attendu à imposer les noms de Dan, de Hébron, &c. jusqu'au temps qu'on les leur a imposés effectivement? N'est-ce pas inspirer une idée de cet Etre Suprême toute contraire à celle qu'on en doit avoir, lorsqu'on lui attribue d'avoir fait agir son St. Esprit pour des choses qui ne sont absolument d'aucune importance, ni même d'aucune utilité? On voit donc par tout ce que je viens d'exposer, qu'il est impossible, qu'il est contraire à l'honneur du grand Dieu, que sans excepter aucun article d'astronomie, de philosophie, &c. aucune circonstance historique, aucun terme, aucun mot, enfin sans excepter quoi que ce soit, tout le contenu de l'Ecriture Sainte provienne immédiatement de Dieu.

CHAPITRE VIII.

Le style de l'Ecriture Sainte est accommodé au génie des Auteurs & à la grossièreté du peuple Juif.

N'exposons point l'Ecriture aux railleries des impies en insistant sur des minuties qui ne tiennent point à l'essentiel. Abandonnons, nous ne saurions mieux faire, les ouvrages avancés aux ennemis, & ne nous attachons qu'à la conservation du corps de la place. En refusant de céder un pouce de terrain, on leur donne par-là des armes & du courage; ils en prennent occasion de sapper de plus en plus la forteresse par les fondemens.

Ce n'est pas que je ne prétende encore prouver que, quand même l'Ecriture sainte seroit inspirée en entier sans aucune exception quelconque, cela ne renverseroit pas mon système sur le déluge, vu qu'il est impossible de prendre à la lettre une infinité de passages sans tomber dans les plus grandes absurdités. Je vais parler du style qui est si différent chez les Prophetes

suivant leur naissance & leur éducation.

1°. Les Auteurs sacrés font parler Dieu ou parlent de lui très-soavent pour s'accommoder à la maniere de parler humaine & pour se faire mieux comprendre d'un peuple grossier tel que les Juifs.

2°. Le style de l'Ancien Testament, est oriental & hyperbolique & l'on voit ce même style figuré dans bien des passages du Nouveau.

Donnons en des preuves, quoi qu'en petit nombre, pour ne pas devenir trop prolix.

1°. Puisque l'histoire du déluge est tirée de la Genèse, je crois qu'il convient d'y prendre aussi quelques-uns de mes exemples.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut des deux grands luminaires. On voit bien que Moÿse parle de ces corps célestes comme ils paroissent à nos yeux & de la maniere qu'un Paysan les conçoit. Passons à d'autres expressions.

Dieu vit ce qu'il avoit fait & qu'il étoit bon (Gen. I.) Cette expression si souvent répétée est-elle juste si on la prend dans le style simple? On parleroit ainsi d'un Artisan qui après avoir

fait avec un grand soin un ouvrage, l'examineroit pour voir s'il n'y manque plus rien, & qui trouveroit enfin *qu'il est bon?*

Mais cela s'accorde-t-il avec l'idée que nous devons avoir de Dieu qui a vu de toute éternité ce globe qu'il vouloit créer dans le temps? Est-il nécessaire qu'il en fasse la révision ensuite, pour voir s'il n'y manque rien? Ce Dieu qui, comme dit St. Paul (*Rom. IV. 15. 17.*) appelle les choses qui ne sont point comme si elles étoient, (Expression aussi sublime qu'il y en ait) a connu de toute éternité toutes les parties de la Création comme si elles eussent été dès-lors.

Il en est de même de ce qui est dit de Dieu après avoir fait l'homme, (*Gen. II. 18.*) Il semble que seulement alors il s'aperçut qu'il manquoit une aide à Adam; qu'il la chercha premièrement chez les animaux & que ne l'ayant pas trouvée, il en créa une (*vs. 2.*); qu'il planta un Jardin (*vs. 8.*); que Dieu se reposa (*Cb. III. 8.*); que Dieu se promenoit par le Jardin (*vs. 21.*); qu'il leur fit des robes de peau & les en revêtit (*Cb. VI. 6, 7.*); que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme & qu'il

en eut un grand déplaisir dans son cœur.

Je ne m'arrêterai pas à ce terme de cœur qui suppose un corps à l'Etre le plus spirituel, ni à son repentir, quoique de pareilles manieres de parler si impropres reviennent fort fréquemment dans l'écriture : mais ici il est dit, qu'il en eut un grand déplaisir dans son cœur ; c'est-à-dire : d'avoir fait l'homme. Peut-on rien dire de plus indécent, si en parlant de Dieu on ne prenoit pas des expressions semblables dans le style figuré ? C'est tout ce qu'on pourroit dire d'un homme qui, après avoir pris du soin & des peines pour faire un ouvrage, se verroit trompé dans son attente, & que bien loin d'en tirer l'usage pour lequel il l'avoit fait & l'utilité qu'il en espéroit, il trouvoit qu'il en arrivoit tout le contraire & qu'il n'avoit pas été assez sage pour en prévoir les inconveniens. N'est-ce pas-là un pur blasphème si on veut prendre ces expressions à la lettre ? Il est dit (Ch. VIII. vs. 1.) que Dieu se souvint de Noë & des siens, comme s'il les avoit oubliés.

(Ch. VIII. vs. 21.) „ Et Dieu s'aira
 „ une suave odeur qui l'appaisa & dit en
 „ son cœur : Je ne maudirai plus la ter-
 „ re, &c. ”

Que signifieroient de pareilles expressions appliquées à Dieu, s'il falloit les prendre à la lettre ?

CHAPITRE IX.

Le style du Vieux Testament est hyperbolique.

L'écriture Sainte est toute remplie de manieres de parler populaires, pour être à la portée d'un peuple ignorant, grossier, attaché aux sens ; je veux parler des Juifs. Aussi tous les savans conviennent qu'il ne faut point les entendre à la lettre. Je passe donc au second article, sur lequel je m'étendrai davantage, parce que si je fais voir que le même style hyperbolique dont Moïse se sert dans sa description du déluge, est employé presque par-tout dans l'ancien & même dans le Nouveau Testament, personne ne pourra nier qu'il ne soit permis de se servir des mêmes explications, lorsque les expressions seront les mêmes, ou de même nature.

Commençons par les passages où se retrouvent les termes de tout le monde.

de, toute la terre & autres semblables, employés dans la description du déluge. (*Deut. II. 25.*) Moÿse rapporte que l'Eternel avoit dit: „ Aujourd'hui
 „ je commencerai à jeter la frayeur &
 „ la peur de ton nom, sur tous les peuples qui sont sous les Cieux; car ayant
 „ oui parler de toi, ils trembleront &
 „ ils seront en angouïsse à cause de ta
 „ présence.”

Le terme Hébreu veut dire même une angouïsse extrême. Mais je demande, si tous les peuples sous les Cieux ont été dans la frayeur, dans la peur, dans l'angouïsse; & si ceci ne doit pas être entendu seulement des Cananéens & tout au plus de quelques-uns de leurs plus proches voisins?

Exod. IX. 6. „ Et tout le bétail des Egyptiens mourut.” Cependant (*vs. 25.*) il est dit simplement que la grêle a frappé les bêtes; & (*Ch. XIII. 15.*) que l'Eternel tua les premiers nés entre les bêtes. Comment! Lorsque tout le bétail mourut, il y en eut d'abord bon nombre que la grêle pût frapper; & ensuite, il en resta encore pour que les premiers nés pussent être tués!

Au *Ch. X.* il est dit que la grêle frap-

pa toutes les herbes des champs & brisa tous les arbres; ensuite un ou deux jours après, les sauterelles brouterent toute l'herbe de la terre, & tout le fruit des arbres que la grêle avoit laissé. Tout cela pris dans le sens littéral n'est-il pas contradictoire?

Dieu menace les Iduméens & dit:
 „ Et toute l'armée des Cieux se fondra
 „ & les Cieux seront mis en un rouleau comme un livre. Et toute leur
 „ armée tombera comme la feuille de vigne.” Il s'agit, non de la destruction entière mais d'une grande défaite des Iduméens, un petit peuple, & cependant il est dit que l'armée des Cieux se fondra & que les Cieux seront mis en rouleau. Quelle hyperbole! on en peut juger en expliquant ce terme par le même *Dan. VIII. 8.* & autres.

Deut. XXXIV. 1. 23. il est dit que Dieu fit voir à Moÿse sur le Mont Nebo toute la terre promise: ce qui est impossible.

Lorsque Jérémie parle de la dévastation de la Palestine (*Ch. IV. 23.*) qu'on examine les hyperboles qu'il emploie.
 „ J'ai regardé la terre, & la voici sans
 „ forme & vuide comme à la création,
 „ & les Cieux, & il n'y avoit point

de clarté ; j'ai regardé les montagnes, & voici elles branlent, & toutes les collines sont renversées, &c. J'ai regardé, & voici il n'y a pas un seul homme, & tous les oiseaux des Cieux s'en sont fuis, &c. Car ainsi a dit l'Eternel, toute la terre ne sera que désolation, toutefois je ne la détruirai point entièrement." On peut lire le reste à l'endroit cité. Ces termes ne sont-ils pas équivalens à ceux que Moïse emploie dans la description du déluge? Cependant en bonne critique on ne sauroit les appliquer qu'à la seule Palestine.

Qu'on lise ce qu'Ezéchiel (Ch. XXXI. 8, 9, 12.) dit contre l'Égypte, où Dieu assure qu'il y exterminera les hommes & les bêtes, que ce pays sera désert & ne sera point habité pendant 40 ans, &c. Quelqu'un osera-t-il dire que cette menace ait été accomplie à la lettre? Ailleurs (Ch. XXX. 12.) il emploie des hyperboles plus exagérées encore. Et je mettrai à sec les fleuves, dit-il. (Ch. XXXII.) Tout le peuple d'Égypte sera exterminé, de même que toutes les bêtes. (Ch. XXXV. 7, 9.) Il dit contre Edom, " Qu'il en sera un désert perpétuel, que personne n'y passera & n'y habitera."

Dans une autre Prédiction contre Israël il dit (Ch. XXXVIII. 20.) " Et les poissons de la mer & les oiseaux des Cieux, & les bêtes des champs & tout reptile qui rampe sur la terre, & tous les hommes qui sont sur la terre trembleront à cause de ma présence; Et les montagnes seront renversées, & les tours trembleront & toutes les murailles seront renversées par terre."

Osée dit aussi (Ch. IV. 3.) que les bêtes des champs, les oiseaux des Cieux & les poissons de la mer seront exterminés.

Rien en un mot de plus commun que les hyperboles; 2 Chron. XXXVI. 23. Cyrus dit: " Dieu m'a donné tous les Royaumes de la terre"; quoique son nom célèbre ne soit jamais parvenu chez les Chinois habitans de la même partie du Monde, bien loin qu'il ait possédé seulement le quart de l'Asie, moins encore le reste du monde. Faut-il en être surpris? Plusieurs Rois dans les Indes, Rois de barbares presque nuds, se donnent des titres pour le moins aussi fastueux & tout-à-fait risibles. Pourquoi donc en traduisant mot à mot, ne pas rabattre sur la significa-

tion des termes qui sont infiniment plus forts dans les langues Européennes, que dans les Orientales? Que dis-je! dans nos langues mêmes on ne sauroit rien prendre à la lettre. L'on reçoit comme un axiôme incontestable, *Verba valent usu*; quelques-uns ont changé par la mode & ont pris une autre signification; d'autres existent encore, mais chacun fait à quoi s'en tenir: donnons des exemples de l'un & de l'autre.

On donnoit le nom de *garce* autrefois à une jeune fille, c'étoit le féminin de *gars*, d'où on a fait *garçon*. Les jeunes hommes, les Princes même ne se faisoient pas honte de porter ce nom, ni les filles celui de *garces*. Je suppose qu'aujourd'hui on donnât au public une histoire du moyen âge, qu'on en changeât le style Gaulois en un autre plus épuré & qu'on laissât subsister le mot de *garce*, ou qu'on en mit un autre en place qui signifiât ce qu'on entend de nos jours par ce terme, seroit ce bien fait?

Pour exemple de l'autre cas, qu'on songe combien dans toutes les lettres on assure d'une estime parfaite, d'un dévouement sans égal, d'une affection

sincere, des personnes qu'on méprise, qu'on hait au souverain degré, & que des personnes d'un haut rang se disent serviteurs d'autres, qu'à peine ils daigneroient recevoir au nombre des leurs. Que sur-tout les Allemands & les Italiens sont si ridicules dans leurs titres, qu'on le seroit encore plus, si on vouloit soutenir qu'il les faut prendre à la lettre. Holberg dans son Voyage de Klimius en donne une description satyrique fort agréable. Il rapporte qu'un Allemand voyageant en Italie, il entra dans une hôtellerie, dont l'hôte se nommoit à tout moment son esclave, *Schiavo*; que l'Allemand le prenant à la lettre & se sentant du goût pour l'hôtesse, ordonna au nouvel esclave de la lui amener; mais qu'alors il fut bien détrompé & se trouva heureux de se tirer des mains de cet esclave la vie sauve.

Sophonie dans sa Prédiction contre Jérusalem (Ch. III. 8.) assure que toute la terre doit être dévorée par le feu de la jalousie de l'Eternel. ®



CHAPITRE X.

Le style du Nouveau Testament est hyperbolique.

Passons aux exemples que fournit le Nouveau Testament & commençons par un passage qui a fort exercé les Commentateurs. Je veux parler du premier dénombrement que César Auguste fit faire de tous les habitans de toute la terre, du temps que Quirinus ou Cyrenius étoit Gouverneur de la Syrie.

Ce peu de mots contient plusieurs difficultés que les savans n'ont pu lever entièrement.

Je ne puis m'empêcher de me plaindre que quelques Auteurs des Versions, apparemment pour diminuer le nombre des difficultés, ne se sont pas fait scrupule de s'éloigner du texte & de donner une version altérée & corrompue. Ils omettent le mot *premier* & au lieu de dire que c'étoit du temps de Quirinus, ils disent, (S. Luc. Ch. II.) *au paravant que Quirinus fût Gouverneur, &c.* quoique dans le Texte il y ait (vs. 2.)

ἐν τῷ ἔτους καθ' ἃς ἐγενήθη ἡ καταγραφὴ τῆς Συρίας. Χορυσίου. Est-il permis d'altérer ainsi le texte, par une version aussi corrompue? De pareils interprètes font-ils du bien à la Religion en usant de semblables subterfuges, on peut même dire de semblables fraudes? Ils veulent diminuer le nombre des difficultés; mais n'ouvrent-ils pas un champ libre aux incrédules de s'élever contre notre sainte Religion, en attribuant à tous ce qui n'est qu'une invention des esprits foibles, qui prévenus, que tout a été dicté par le S. Esprit, n'ont pas voulu avouer qu'il y eût des erreurs. Un Auteur moderne qui ne veut pas non plus avouer cette erreur, (1) est cependant obligé de convenir que Quirinus ou Cyrenius ne fut Gouverneur qu'après qu'Archélaüs fut dépouillé de ces pays & qu'ils furent confisqués, que celui-ci fut fils d'Hérode, l'Infanticide, & qu'il régna encore dix ans après la mort de Cyrenius, & que par conséquent ce dénombrement fait du temps de la naissance du Messie, n'a pu arriver sous Quirinus. Il sup-

(1) Behr, Dissertations pour l'éclaircissement de l'ancienne Chronologie & Histoire, en Allemand, Leipzig 1752. 84.

posé que le premier dénombrement général se fit l'an de Rome 725; que l'an 743. fut la naissance de Jésus-Christ; l'an 757. le dénombrement particulier en Italie; l'an 760. celui de Judée sous Quirinus; l'an 767. encore un général. Par conséquent celui qui se fit à la naissance de Jésus-Christ n'a pu être le premier dénombrement général qui s'est fait 18 ans plutôt, ni sous Quirinus qui se trouve 17 ans plus tard, ni un dénombrement général: celui de Quirinus n'ayant été que particulier dans la Judée. Ainsi c'est une erreur aussi manifeste qu'il se puisse. Que dit notre Auteur pour ajuster son système?

Il observe que les Chronologistes ont employé toutes sortes d'explications & de conciliations, mais qu'elles sont toutes d'une telle nature qu'on ne les auroit jamais adoptées, si l'Historien n'avoit pas été un Évangéliste dont l'autorité devoit être défendue.

Voilà donc l'unique cause de la torture qu'on se donne pour sauver une contradiction si manifeste. Notre Auteur rejette toutes les explications précédentes & avec raison. Mais la sienne vaut-elle mieux? Je n'en crois rien. Elle contredit manifestement le bon

sens. Il dit que l'Évangile a divisé l'histoire de Jésus-Christ en trois périodes. Patience pour cela. Ensuite il veut, qu'il désigne le commencement de cette période, par ces mots *lorsqu'il fut donné un Edit par l'Empereur Auguste*; & la fin par ceux-ci, *lorsque Cyrénus fut Gouverneur du pays de Judée*. Si l'on ne voyoit par tous ses ouvrages, qu'il est très savant, on croiroit qu'il n'a jamais lu le texte. *Εὐερος δὲ ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις ἐγένετο βόημα τῆς Καίσαρος Ἀυγούστου, ἀγορεύσας οὕτως κτιστὴν τὴν οὐρανὴν ἐκείνην*. Où est-il donc dit *lorsqu'il fut donné un Edit* & *lorsque Cyrénus fut Gouverneur*? Chacun qui entend tant soit peu le Grec l'interprétera tout autrement, savoir: Il arriva dans ces jours (de la naissance de Jésus-Christ) qu'il fut publié, qu'il sortit un Edit d'Auguste César pour faire une description, un dénombrement de toute la terre habitable. Quand est-ce que ceci arriva? Le texte le dit sans équivoque dans le verset qui suit. Cette description (la première) se fit lorsque Cyrénus gouvernoit la Syrie, ou en Latin *Gubernante Cyrenio Syriam*. ®

Comment donc, contre un texte si formel, oser assurer qu'il est ici parlé

de deux époques, du commencement & de la fin d'une période de 17 ans, lorsque S^t. Luc détermine par les mots, *αὐτῶν ἡ ἀπογραφὴ*, que cette même description, ou ce dénombrement, dont il vient de parler, a été faite par Cyrénus? Est-il permis de vouloir persuader de pareilles choses aux personnes qui n'examinent pas le texte?

Il fait la même chose au sujet de deux autres contradictions (S^t. Luc. Ch. III. 1, 2.): l'une sur Ponce Pilate, & l'autre sur Anne & Caïphe. Il avoue que S^t. Jean a baptisé Jésus-Christ l'an 771. de Rome, qu'Anne a été déposé la même année, qu'il a eu pour successeurs Ismaël, Eléazar & Simon, que seulement en 774. Caïphe fut souverain sacrificateur & Pilate envoyé en Judée en 777; & pourtant il veut concilier tout cela en disant que, tout est de la même période & par conséquent qu'il n'y a point de contradiction. Je ne veux pas m'arrêter aux raisonnemens qu'il fait sur cette 15^e. année de Tibere. Il suppose qu'en 757. il fut nommé César, & que quoiqu'Auguste mourût seulement en 767, il faut compter cette 15^e. année depuis 757 qui ne fut que la 14^e. avant le Baptême de Jé-

sus-Christ. Je ne dirai rien non plus de ce qu'il trouve à propos de passer sous silence, que dans cette 15^e. année Hérode étoit Tétrarque de la Galilée, Philippe son frere de l'Iturée & de la Trachonite, & Lysanias d'Abylene. Je remarquerai seulement qu'il commet la même erreur ici que sur le dénombrement; il ne s'agit point de diverses années d'une période, mais d'un temps déterminé & d'une année indiquée. L'Évangéliste s'exprime d'une manière précise & positive: dans l'année 15^e. du Gouvernement de Tibere César, lorsque Ponce Pilate gouvernoit la Judée, *ἡγεμονεύοντος*, & de-même des trois Tétrarques, *Τετραρχούντων* & des souverains Pontifes, il est dit *ἐν ἀπογραφῇ Ἀννα καὶ Καϊφᾶ, ἑβέτερο, &c.* Voilà donc le temps précis déterminé dans la même année, sans quoi il faudroit dire que pendant toute cette période, la parole de Dieu fut adressée à Jean & qu'il baptisoit jusqu'à la fin de la période, ce qui s'étend jusqu'à la mort de Jésus-Christ, que notre Auteur place, je ne sais pourquoi, dans la 35^e. année en 778. Cependant il dit lui-même que S^t. Jean fut décapité en 775, & Jésus-Christ ne com-

mença sa fonction de Messie qu'après la captivité de S. Jean, quoique généralement on place cette fonction dans la 30^e. année du Seigneur.

Cette digression faite à l'occasion du dénombrement étoit d'autant plus nécessaire, qu'elle sert de preuve convaincante que les Auteurs sacrés n'étoient pas toujours exacts dans les circonstances de l'histoire, surtout de l'histoire profane, & que par conséquent on ne doit pas soutenir avec un zèle inconsidéré & préjudiciable à la Religion, que tout leur a été inspiré immédiatement par le S. Esprit, mais qu'il faut dire avec S. Augustin: „ Ils „ pouvoient écrire tantôt comme des „ hommes particuliers avec une fidélité „ historique, & tantôt comme des „ Prophetes qui suivent l'inspiration „ de Dieu. ” Quelques erreurs ne sont pas incompatibles avec la fidélité historique, lorsqu'on rapporte le tout comme on le croit, & les Juifs en général étoient si ignorans & l'ont été jusqu'à présent dans l'histoire & dans la Chronologie profane, que jamais ils n'ont taxé d'erreur ce récit de S. Luc, dont le but étoit simplement quant au dénombrement, de faire voir que Jo-

seph étoit de la maison de David, & quant aux autres circonstances contenues au Ch. III. elles sont de si petite importance qu'elles auroient pu être omises sans aucun préjudice de la Religion.

Je reviens à mon sujet & je dis que S. Luc se sert d'un terme bien fort, Moÿse parlant du déluge dit *toute la terre*, au lieu que l'Evangéliste parlant de ce dénombrement dit *toute la terre habitable*. Si de nos jours on dit: cela est connu de *toute la terre*, de *tout le monde*; souvent on entend par-là simplement une partie d'une petite ville, ou une partie d'un pays. Mais si l'on se servoit dans le discours de *toute la terre habitée*, ou *habitable*, ce seroit justement pour faire voir qu'on veut dire bien plus & qu'on veut parler en effet de *toute la terre*. P. Ex. on ne trouvera sur *toute la terre habitée* aucun homme qui n'ait quelque idée de la Divinité; on ne trouve aucun des monstres dont parle Solin, &c. Nous voulons parler en effet de *toute la terre*. Cependant S. Luc se sert des termes *πᾶσαν τὴν οἰκουμένην*. Il faudroit donc les prendre à la lettre & c'est ce qu'on ne fait pas. On répond: Nous savons assez qu'il ne s'agit

pas de toute la terre : mais seulement de l'Empire Romain. Examinons un peu cette réponse. Nous avons vu ci-dessus que le premier dénombrement général se fit l'an de Rome 725. Ce n'étoit donc pas celui dont il s'agit, ni le dernier de 767. Behr assure qu'il y en a eu un troisième dont on ne trouve pas l'année dans l'histoire ; & par-là il se croit le maître de l'adapter à son calcul.

Il suppose donc que c'étoit à l'occasion de la mort d'Agrippa arrivée en 742, donnant pour raison que ce Prince ayant gouverné tout l'Orient, il étoit nécessaire après son décès de savoir de nouveau l'état de ces pays. Accordons cette supposition quoiqu'elle soit avancée sans preuves. Mais alors aura-ce été un dénombrement général & universel pour tout l'Empire Romain, pour toute la terre ? L'Empire Romain, ou l'Europe qui faisoit au moins les $\frac{2}{3}$ du tout, qu'avoit-il besoin d'un dénombrement général à cause de la mort d'Agrippa qui gouvernoit seulement l'Orient ? On voit donc par-là qu'en 743, soit à la naissance de Jésus-Christ, il n'a été que particulier, & c'est ce qui a été cause que St. Luc

qui a écrit environ 20 ans après l'Ascension de Jésus-Christ, l'a pu confondre aisément avec celui qui fut fait sous Cyrénus, qui étoit aussi un dénombrement particulier. Que dire alors du terme *toute la terre habitable* ? Mais supposons-le général pour un moment. L'Empire Romain consistoit en Europe, dans l'Italie, les Gaules, l'Espagne, partie de l'Angleterre, une petite partie de la Germanie, une petite partie de la Pannonie, la Grèce, la Dalmatie, &c. Par contre l'Ecosse, l'Irlande, la Suède, le Danemarck, la Russie, la Pologne ou Sarmatie, la plus grande partie de la Germanie & de la Pannonie ou de l'Hongrie, ne reconnoissoient point la domination des Empereurs Romains. En Asie ils possédoient à la fin l'Asie Mineure, la Palestine, la Syrie, &c. en Afrique l'Egypte & les Mauritanies ; mais toutes les autres parties de ces deux vastes Régions du Monde ne leur étoient pas soumises. Que dis-je ? ils n'en connoissoient que la moindre portion. Pour l'Amérique, il n'en est pas seulement question. Si donc ils pouvoient donner le nom de *toute la terre habitable* à l'Empire Romain, combien plus Moy-

se pouvoit-il donner le nom de toute la terre à ce qui avoit été inondé, lui qui ne connoissoit ni terres ni peuples au delà des pays & des provinces qui en effet avoient été exposées à ce fléau & dont les habitans avoient péri pour la plupart?

Passons à un autre exemple. Il est dit *Math. IV. 8. Luc. IV. 5, 6, 7.* que Satan mena notre Seigneur sur une fort haute Montagne & lui montra tous les Royaumes du monde & leur gloire. Comment expliquer ce passage? On conviendra aisément que quand même le Démon auroit transporté notre Seigneur sur le Caucase de Whiston ou sur les Andes, il n'auroit pu lui montrer la cent-millième partie du Monde. Cependant le texte est formel. Il faut que le Diable ait eu le secret de lui faire voir même les Antipodes, ou bien qu'il l'ait élevé dans les airs & qu'il l'y ait soutenu pendant 24 heures, jusqu'à ce que la terre eût achevé son mouvement diurne. Mais il est parlé d'une montagne, & d'une haute montagne, d'où la vue pôu s'étendre bien loin. Il est dit qu'il lui fit voir tous les Royaumes du monde dans un moment. Enfin s'il avoit fallu pour cela 24 heures, le Démon

mon auroit été obligé de l'élever au-dessus de notre atmosphère, afin de n'être pas entraîné dans le mouvement journalier, & alors il n'auroit pu discerner ces Royaumes, encore moins leur gloire. Supposons-le assez proche de notre globe; comment lui auroit-il pu faire voir en même temps les terres situées vers les deux Poles?

Avouons qu'il faut encore plus restreindre les expressions de l'Évangéliste, tous les Royaumes & leur gloire, que je ne suis obligé de restreindre celles de toute la terre, qui se trouvent dans le récit de Moïse.

Il est dit ailleurs (*S. Math. III. 5. S. Marc. I. 5.*) que ceux de Jérusalem & de toute la Judée & de tout le pays des environs venoient à S. Jean & que tous étoient baptisés & confessoient leurs péchés. Ces paroles doivent-elles se prendre à la lettre? Tous ceux de toute la Judée, sans exception, même de tout le pays des environs, sont-ils venus pour être baptisés? Je crois encore que l'exception est ici beaucoup plus grande que dans l'histoire du déluge, car je confesse que presque tous ceux des pays qui étoient connus de Moïse ont péri, même bon nombre des habitans

des pays dont Moÿse ignoroit l'existence; au lieu que ceux qui furent baptisés de Jérusalem, de la Judée & des pays circonvoisins, ne faisoient certainement qu'une bien petite partie de tous les habitans.

CHAPITRE XI.

Application de ces remarques aux expressions de Moÿse sur le déluge.

Les exemples que je viens de citer peuvent suffire pour faire voir que les termes, *toute la terre, tout le monde*, sont plus souvent pris dans l'Ecriture pour une partie que pour le tout; & que par conséquent nous ne devons pas dans l'histoire seule du déluge nous attacher absolument à la lettre.

On m'objectera qu'ici les raisons du déluge, ses effets & encore une assemblée d'autres termes que celui de *toute la terre*, ne peuvent nous laisser douter de cette universalité. Examinons cette instance, & rapportons impartiallement les passages qui servent de fondement à nos adversaires: nous serons convaincus qu'ils ne sont point inexpliquables.

Gen. VI. 6. 7. „ L'Eternel se repentit d'avoir fait l'homme & dit: J'exterminerai de dessus la terre, les hommes que j'ai créés, depuis les hommes jusqu'au bétail, jusqu'à tout ce qui se meut, même jusqu'aux oiseaux des Cieux, car je me repens de les avoir faits.”

Vs. 12. „ Dieu donc regarda la terre; & voici elle étoit corrompue: car toute chair avoit corrompu sa voie sur la terre.”

Vs. 13. „ Et Dieu dit à Noé: La fin de toute chair est venue devant moi, car ils ont rempli la terre d'extorsions; & voici je les détruirai avec la terre.”

Vs. 17. „ Et voici je ferai venir un déluge d'eaux sur la terre pour détruire toute chair qui a esprit de vie en soi sous les Cieux, & tout ce qui est sur la terre expirera.”

Ch. VII. 19, 20. „ Et les eaux se renforcèrent prodigieusement sur la terre & toutes les plus hautes montagnes qui étoient sous tous les Cieux furent couvertes. Les eaux se renforcèrent de 15. coudées plus haut. Ainsi les montagnes furent couvertes.”

Vs. 21, 22, 23. „ Et toute chair
 „ qui se mouvoit sur la terre expira,
 „ tant des oiseaux que du bétail, des
 „ bêtes & de tous les reptiles qui se
 „ traînent sur la terre & tous les hom-
 „ mes. Toutes les choses qui étoient
 „ sur le sec & qui avoient respiration
 „ & vie en leurs narines moururent.
 „ Tout ce donc qui subsistoit fut exter-
 „ miné depuis les hommes jusqu'aux
 „ bêtes, jusqu'aux reptiles & jusqu'aux
 „ oiseaux des Cieux, & ils furent ex-
 „ terminés de dessus la terre. Noé
 „ demeura de reste & ce qui étoit avec
 „ lui dans l'arche.

Cb. VIII. 21. „ Et l'Eternel flaira
 „ une odeur qui l'appaîsa & dit en son
 „ cœur: Je ne maudirai plus la terre
 „ à l'occasion des hommes, car l'ima-
 „ gination du cœur des hommes est
 „ mauvaise dès leur jeunesse. Et je ne
 „ détruirai plus tout ce qui vit, com-
 „ me j'ai fait.

Je crois avoir rapporté fidèlement
 tout ce que Moysé dit & tout ce que
 le parti contraire peut alléguer en sa
 faveur. Voyons si ces passages sont
 aussi conclusifs qu'on les suppose.

Je ferai plus, je réduirai tout ceci
 en theses & en argumens en leur fa-
 veur, & alors je tâcherai d'y répondre.

1°. Dieu se repentit d'avoir fait
 l'homme: il a vu que toute chair avoit
 corrompu sa voie sur la terre; & c'est
 pour cela, qu'il a déclaré qu'il dé-
 truirait tout Etre vivant. Si la corrup-
 tion a été générale, la punition devoit
 l'être de même.

2°. Il dit non-seulement qu'il détruira
 tous les hommes & tous les ani-
 maux; mais il se sert de l'expression,
tout ce qui a esprit de vie en soi.

3°. Il dit que cela a été exécuté, &
 qu'il ne le fera plus.

4°. Enfin il est dit que toutes les
 plus hautes montagnes sous les Cieux
 furent couvertes & que les eaux se ren-
 forcèrent quinze coudées plus haut. Par
 conséquent les loix de la nature & de la
 pesanteur exigeoient que toute la ter-
 re fût couverte également.

Je ne veux pas m'arrêter ici à exa-
 miner la corruption générale du genre
 humain & la hauteur des eaux & leur
 effet; j'en parlerai ailleurs. Je ne tou-
 cherai qu'aux expressions employées
 dans ce récit, afin de les comparer
 avec celles dont nous venons de par-
 ler.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit
 sur le repentir de Dieu; j'y ajouterai

seulement que, s'il s'agissoit d'une des fausses Divinités du Paganisme telles qu'Homere nous les représente, on croiroit par cette description, qu'après la création Dieu n'a plus pris garde aux actions des hommes; mais qu'alors s'en étant souvenu, & allant les visiter, il fut surpris de les voir plongés dans de tels crimes, & que fuili d'une colere violente, il prit la résolution d'exterminer toute la race humaine & même tout Etre vivant qui cependant n'avoit pas péché; que la terre même alloit être détruite; mais qu'après le sacrifice de Noé Dieu s'est appaisé & ravilé (*Abfit blasphemia*) en réfléchissant que l'homme n'étoit pas tant en faute, puisque par sa nature, l'imagination du cœur de l'homme étoit mauvaise dès sa jeunesse. Peut-on méconnoître dans ce style les phrases humaines, populaires, adaptées à la foiblesse, à la grossièreté des Juifs, dont toute l'Ecriture, le Pentateuque, & spécialement la Genèse sont remplis. Nous en avons allégué divers exemples, auxquels nous pourrions en ajouter plusieurs autres tirés du Livre de la Genèse, qui se distingue par les expressions hyperboliques.

Gen. XVIII. 20, 21. „ Dieu dit à Abraham, parce que le cri de Sodome & de Gomorre est augmenté & que leur péché est très-grief; je descendrai maintenant & je verrai s'ils ont entièrement fait ce dont le cri est venu jusqu'à moi; & si cela n'est pas, je le saurai.”

Ces expressions ne sont-elles pas de la même nature? Qui osera prendre tout ceci à la lettre sans blasphémer?

Si donc Dieu a eu pouvoir parler ainsi, ou faire parler l'historien dans un article important de l'histoire, pourquoi en convenir dans un point, & prendre tout le reste du récit à la lettre, sans vouloir convenir que c'est de la même manière que ce style est employé dans toute la narration? Surtout lorsque nous voyons par toutes les citations que nous avons rapportées des écrits des Prophetes, que leur style est si souvent figuré & exagéré: telles sont ces citations. „ Que toute l'armée des Cieux se fondera, que les Cieux seront mis en un rouleau, que la terre étoit sans forme & vuide, que les montagnes branlent, que toutes les collines seront renversées, qu'il n'y a pas un seul homme, que tous

22 les oiseaux des Cieux s'en sont fuis,
 23 que toute la terre ne sera que desolation,
 24 qu'il exterminera tous les hommes
 25 & toutes les bêtes en Egypte,
 26 que le pays sera désert & point habité
 27 pendant quarante ans, que tous
 28 les poissons de la mer, les oiseaux
 29 des Cieux, les bêtes des champs,
 30 tout reptile qui rampe sur la terre,
 31 Et trembleront, que les montagnes
 32 seront renversées & que toutes
 33 les tours trembleront & toutes les
 34 murailles seront renversées, que toute
 35 la terre sera dévorée par le feu
 36 de la jalousie de l'Éternel.

Est-il possible que tous ceux, qui accoutumés à ces manières de parler & convaincus qu'aucune de ces prédictions n'a été exécutée à la lettre ni à beaucoup près, refusent d'admettre aucune modification lorsqu'il s'agit du déluge? Ne faut-il pas s'aveugler volontairement pour se persuader que Moïse ignorant l'existence de toute l'Europe, (les Isles exceptées) des Provinces Orientales de la Perse, des Indes, de la Chine, de la grande Scythie, de l'intérieur de l'Afrique, ait eu la moindre pensée de vouloir en parler? Je suis aussi persuadé que qui que ce soit, qu'il

a

a cru fermement la destruction entière du genre humain qu'il croyoit exister tout entier dans l'enceinte des pays qu'il connoissoit. Faut-il en être surpris? Lorsque Dieu détruisit les quatre villes infames, les filles de Lot croyoient que tout le genre humain étoit exterminé; c'est pourquoi elles dirent: Il n'y a personne sur la terre pour venir vers nous, selon la coutume de tous les pays. (Gen. XIX. 31.) Pourquoi donc Noé, ses fils & les Juifs, peuple le plus ignorant de la terre en fait d'histoire & de Géographie, n'auroient-ils pas du croire & même être très-persuadés que toute ame vivante avoit péri, surtout puisque, suivant mes idées, l'inondation a été la plus forte entre les mers Méditerranée, Noire, Caspienne & Rouge. Que dis-je? Si Dieu leur avoit fait révéler le contraire par la bouche de Moïse, à quoi cette instruction auroit-elle servi, si ce n'est peut-être à faire lapider cet Envoyé de Dieu comme un Impositeur? Des gens aussi féroces & aussi opiniâtres que les Juifs, auroient toujours ajouté plus de foi aux traditions de leurs Ancêtres, qu'à une Révélation immédiate même de Dieu; & cette cir-

L 5

constance, quand même ils l'auroient reçue comme véritable, auroit-elle eu quelque influence sur la foi & sur les mœurs? Il suffit qu'un déluge universel, tel qu'on se le figure en prenant le récit de Moïse à la lettre, soit contredit par tous les autres peuples, par leurs histoires, & par des faits incontestables, pour qu'on doive réduire ce récit à ses justes bornes, comme tant d'autres passages.

Qu'on ne dise pas: Quelle entreprise de vouloir corriger l'histoire sainte sur les Auteurs profanes? Non, ce n'est pas-là mon intention? Je me suis assez expliqué. Je regarde l'histoire contenue dans nos Livres saints avec vénération. Je la préfère de beaucoup à toute autre histoire. Mais il n'y a rien à dire lorsque des passages sujets à explication sont conciliés avec les Auteurs profanes, de manière que cette explication ne porte aucun préjudice à la foi ni aux mœurs. Les critiques ne suivent-ils pas la même règle en toute autre occasion? Il n'y a que sur l'article du déluge qu'ils refusent jusqu'à la moindre limitation. Nous avons cité l'article du dénombrement sous Auguste, de l'anachronisme à l'é-

gard de Pilate, d'Anne & de Caphse.

Rien n'auroit été plus court pour résoudre cette difficulté que de dire: Comment? On ose préférer l'histoire profane, Romaine & Juive à ce que l'Ecrivain sacré en dit? Quelle impiété! Cependant on ne le fait pas. On adopte cette histoire profane & l'on se donne toutes les peines imaginables pour concilier l'une avec l'autre. Il n'y a que la seule, oui, la seule histoire du déluge, où malgré tout ce que nous voyons & lisons dans l'histoire sainte, malgré son style hyperbolique en tant d'endroits, malgré cette foule de passages qu'on avoue forcément ne pouvoir adopter à la lettre & sans explication; malgré ce que les histoires profanes des Egyptiens, Assyriens, Chinois, Grecs disent de contraire; malgré la saine raison; enfin malgré le peu de nécessité qu'il y a pour notre salut de la croire sans restriction; il n'y a, dis-je, que cette histoire particulière sur laquelle on ne veut entrer en aucune composition, comme si la Religion Chrétienne y étoit compromise. Si l'on agissoit dans ce cas, avec la même prudence critique que l'on suit dans tout autre, on admettroit mon expli-

252 De la Population de l'Amérique.
cation qui est infiniment plus confor-
me à la conduite, & aux perfections
de l'Etre suprême, que de soutenir que
tous les hommes, excepté Noé & une
petite partie de sa famille ont péri.



Fin du Livre premier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIVRE

LIVRE SECOND.

Divers systèmes sur le Déluge.

CHAPITRE I.

Rapport de la Terre & de la Mer.

LA seconde preuve que l'on allègue en faveur de l'universalité du Déluge, est tirée des prétendues reliques qui nous en restent. Avant que d'y répondre, je crois qu'il convient d'examiner les principaux systèmes que les savans ont proposés sur le déluge.

Le premier & le plus ancien est que les eaux de l'abîme & celles du ciel réunies composèrent une masse d'eau si énorme qu'elle surpassa les plus hautes montagnes de quinze coudées; mais depuis qu'on n'est plus si crédule, & qu'on veut tout examiner à fond, on a été surpris de trouver par un calcul exact, qu'il auroit fallu plus de dix, suivant d'autres 20 ou 22 Océans pour fournir une quantité d'eau qui pût s'é-

L 2

252 De la Population de l'Amérique.
cation qui est infiniment plus confor-
me à la conduite, & aux perfections
de l'Etre suprême, que de soutenir que
tous les hommes, excepté Noé & une
petite partie de sa famille ont péri.



Fin du Livre premier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIVRE

LIVRE SECOND.

Divers systèmes sur le Déluge.

CHAPITRE I.

Rapport de la Terre & de la Mer.

LA seconde preuve que l'on allègue en faveur de l'universalité du Déluge, est tirée des prétendues reliques qui nous en restent. Avant que d'y répondre, je crois qu'il convient d'examiner les principaux systèmes que les savans ont proposés sur le déluge.

Le premier & le plus ancien est que les eaux de l'abîme & celles du ciel réunies composèrent une masse d'eau si énorme qu'elle surpassa les plus hautes montagnes de quinze coudées; mais depuis qu'on n'est plus si crédule, & qu'on veut tout examiner à fond, on a été surpris de trouver par un calcul exact, qu'il auroit fallu plus de dix, suivant d'autres 20 ou 22 Océans pour fournir une quantité d'eau qui pût s'é-

L 2

lever ainsi par dessus les plus hautes montagnes de la terre.

Pour nous en convaincre, parcourons l'espace de terre & de mer qui occupe la surface de notre globe, & nous trouverons qu'il n'est pas bien sûr, comme on le prétend communément, que la surface de la mer surpasse celle de la terre. Examinons-en une partie après l'autre. Commençons par le premier Méridien jusqu'au bout de l'Europe, jusqu'au 90°. degré de longitude, qui fait le quart du globe; déjà depuis le 35°. degré de latitude méridionale, jusqu'au de-là du 70°. de latitude septentrionale, il n'y a de mer que 30 degrés de large depuis la ligne jusqu'au Cap de Bonne espérance & autant depuis l'Angleterre jusqu'à la partie la plus septentrionale de la Norvege, & au de-là du susdit Cap, pas tout-à-fait la même largeur vers l'Est, le reste n'étant que peu de chose. Depuis le 70°. degré de lat. sept. au pôle il ne reste que 20. degrés, qui prennent peu d'espace pour la longitude, vu qu'ils s'étrécissent si considérablement qu'elle se perd enfin tout-à-fait. Cependant dans cet espace se trouve encore la nouvelle Zemble, le Spitzberg,

partie de la Groenlande, peut-être encore d'autres terres, suivant l'idée de M. de L'Isle & par conséquent la mer est peu de chose en comparaison de la terre. Quant à la partie méridionale, depuis 35. jusqu'à 90. degrés, ou au Pole Antarctique, l'espace est grand; cependant nous favons par Dampier, Gonneville & autres, qu'un peu au S. E. du Cap de Bonne-Espérance se trouvent les Terres Australes; & en 1739 on en a découvert un Cap aux environs du 53°. degré de lat. & du 8°. degré de longitude; par-là nous trouverons que de ce côté il y a encore plus de terre que de mer. La pièce ci-dessus marquée à l'Est de la Casperie est très-peu de chose, elle est parsemée d'Isles & de bas-fonds & par conséquent on pourroit plutôt la compter terre qu'eau.

Avançons jusqu'au 180°. degré de longitude, & nous trouverons que l'Asie tient tout l'espace & toute la largeur à peu près depuis la Ligne jusqu'au 72°. degré. Supposons qu'il n'y ait plus de terre au-delà vers le Pôle, ce qui est plus qu'incertain, vu ce que j'ai dit ci-dessus, ceci se doit compter pour rien par la même raison que j'ai

déjà indiquée. Vers le Sud depuis la Ligne, il est vrai, au côté occidental de cette partie que nous examinons, les Géographes ne marquent qu'une vaste mer, quoique les relations les plus exactes nous assurent que quantité de vaisseaux, surtout Hollandois, ont péri sur les côtes des Terres Australes, parce qu'ils les ont toujours trouvées plus proches qu'ils ne les croyoient. Pour la partie orientale, on fait que la terre des Papous commence sous la Ligne, qu'elle est suivie de la Nouvelle Guinée; celle-ci par Carpentarias, la Nouvelle Hollande & autres terres inconnues.

Venons à la 3^e. partie, depuis 180 à 270 degrés. Pour ici on croira qu'il n'y a que de la mer; on se tromperoit beaucoup. Vers le Nord la Californie ou le continent septentrional inconnu, qui tire peu-à-peu au N. O. depuis environ 38. degrés de lat. fait un continent immense, qui suivant la prétendue Relation de l'Amiral de Puentes, ou Del Fonte s'étend jusqu'au Pôle. Entre ce continent & la Ligne, il y a quantité d'Isles. Au-delà on trouve les Isles de Salomon dont celle de Guadalcaual est si grande qu'on n'a

su déterminer si ce n'étoit peut-être pas le commencement de la terre de Quir, située plus vers le Ouest, & d'où l'on doit pouvoir naviguer le long des côtés près de 2000 ou suivant le moindre calcul 800 lieues, jusques tout proche des côtes de l'Amérique. Que ce soit donc un continent ou une grande quantité d'Isles, il sera toujours démontré que l'étendue & la quantité des terres de cette partie du globe, peut bien égaler, pour la surface même, celle de la mer.

Enfin sur la quatrième & dernière partie, depuis 270 à 360. degrés, il y a le vaste continent de l'Amérique incomparablement plus étendu que la mer, qui se trouve entre cette partie du monde & celles de l'Europe & de l'Asie, avec ce qui est à l'Ouest de l'Amérique Méridionale; surtout, si au Nord, on ajoute aux terres la plus grande partie de la Groenlande. & au Sud quelque chose des Terres Australes. On voit par là que pour la surface même, il n'est pas sûr que la mer égale la terre, bien loin de la surpasser; mais quelle n'est pas la profondeur de la terre, si on la compare à celle de la mer? En supposant que l'eau fût entièrement séparée de tout le reste, il est évident

qu'elle ne seroit pas la centieme partie du globe.

Le diametre de la terre doit être d'environ 1700 à 1800 lieues d'Allemagne. Or les Philosophes font généralement dans l'idée que la profondeur de la mer répond à la hauteur des montagnes. Si donc les plus hautes montagnes, n'ont qu'une hauteur perpendiculaire d'un peu plus de 2 lieues, à l'exception du Caucaïe, des Andes & de quelques autres, vu que le reste est d'environ 12,000. pas, ce qui ne fait pas deux lieues & demie, la plus grande profondeur de la mer n'en doit pas avoir davantage (1). Il est même fort douteux qu'elle en ait autant. Qu'on réfléchisse en outre que, comme il est dit ci-dessus, il y a pour le moins autant de terre pour la surface même que d'eau, & que dans la mer on trouve plus de bancs, de bas-fonds & d'endroits où la sonde peut atteindre, que d'endroits sans fond, faite d'inventions & d'instrumens pour les sonder.

On ne sauroit nier que je ne donne beaucoup, si j'accorde pour l'eau, toute la surface de la terre & de la mer,

(1) Les plus hautes montagnes de la Suisse n'ont que 20000 pieds qui font une lieue d'Allemagne ou une lieue & un tiers de France.

l'un dans l'autre, à une lieue de profondeur. La surface du globe de la terre est de 9,288,000 lieues quarrées; je suppose donc autant de lieues cubes, la mer comptée pour la moitié de la surface de notre globe, sans vouloir déduire ce que la figure de la terre en ôteroit, puisqu'à une lieue de profondeur, ou si la terre avoit de tous côtés une lieue moins de diametre, la surface ou la périphérie ne seroit pas si grande. Mais enfin j'admets cette quantité entiere, si on veut même pour faire compte rond, dix millions. Que sera-ce en comparaison du reste, puisque tout le globe contient 2,662,560,000. lieues cubes? Rabattons les 560,000, & ne laissons que 2,662 millions; de quoi il faudra rabattre les 10 millions ci-dessus, ce qui est un rien. Ainsi je n'ai pas dit beaucoup en posant $\frac{1}{10}$, je devois dire $\frac{2}{100}$. Ceci posé, tout l'Océan, quand même sa place seroit restée à sec, n'auroit pu suffire à beaucoup près, & d'autant moins que plus les montagnes sont hautes & plus la périphérie de la terre est grande. Enfin, il faut nécessairement que, si tout l'univers a été inondé, non-seulement la mer n'ait

pas du sortir de ses bornes, mais haus-
ser à proportion.

On dira: A quoi sert tout ce calcul,
puisqu'il ne s'agit plus de ce système de
nos jours? On verra pourtant que je
trouverai occasion d'en faire usage en
examinant d'autres systèmes plus récents.

CHAPITRE II.

*Condensation de l'air en eau; système
de Woodward.*

Il y a des Physiciens qui prétendent
que l'air a été condensé en eau; mais
ecci ne les sauve pas. L'air ne sauroit
être condensé entièrement en eau: il
contient sans-doute bien des parties
aqueuses; cependant l'air reste air, sans
quoi, il faudroit le rayer entièrement
de nos systèmes de Physique & encore
moins lui accorder le nom d'élément
que les anciens lui donnoient. Il ne
resteroit que l'eau grossiere & l'eau ra-
résifiée. Mais si tout l'air avoit disparu,
comment Noë & ceux qui étoient avec
lui auroient ils pu vivre? Nous voyons
qu'un air tant soit peu raréfié étouffe
tous les animaux par sa subtilité.

D'autres ont pris le contrepied, &
soutiennent que l'eau s'est raréfiée; sans
songer que ce n'auroit plus été de l'eau,
mais des nuages, qui n'auroient pu
noyer aucun être vivant & il auroit
fallu faire naviger l'arche dans l'air &
non pas sur les eaux. Quant à ce-
lui de Burnet, je ne pense pas qu'il ait
un seul partisan; les raisons par lequel-
les on l'a combattu sont trop fortes
pour qu'il n'y ait pas succombé, & je
ne crois pas qu'aujourd'hui personne
s'avise de nier l'existence des monta-
gnes, des rivières, des sources, &c.
avant le déluge; ainsi je le passe sous
silence.

Celui de Woodward est encore reçu
par quelques-uns; on fait combien
Scheuchzer & Bourquet en ont été in-
satisfaites. M. Bertrand dans son excellent
ouvrage sur la structure intérieure de
la terre m'a épargné la peine de réfu-
ter ce système. J'ajouterois pourtant
encore une réflexion.

Supposons le système de Woodward
fondé & véritable; où Noë a-t-il mis
toutes les sortes de poissons, les Ba-
leines & tant d'autres? Il lui auroit fal-
lu encore une autre arche infiniment
plus grande que la première, pour

en contenir de toutes les especes.

On dira que je raille en voulant garantir les poissons de l'eau qui est leur élément. Point du tout. Je parle très-sérieusement. Voici comme je raisonne. J'ai dit & j'ai fait voir ci-dessus que toute la masse de notre globe contient environ 2,660 millions de lieues cubes de terre ou matiere terrestre & 10 millions d'eau.

Donnons à l'eau 30 millions; donnons lui la moitié de la terre, 1,330 millions, c'est agir bien généralement. En faisant un mélange égal, partie de terre & d'eau, on n'aura plus de l'eau mais une boue épaisse & l'on sera forcé d'avouer qu'aucun poisson, pas même ceux qui vivent dans les marécages n'y auroient pu conserver leur vie. Sans parler des raisons tranchantes que M^r. Bertrand donne & qui depuis longtemps m'ont paru invincibles, sçavoir que l'arche de Noé, à moins d'être enlevée à la lune ou ailleurs hors de notre globe comme quelques-uns l'ont rêvé d'Hénoch, & quelques Partisans de la Version des LXX. de Mathusalem, l'arche dis-je, n'auroit pas été placée sur la surface des eaux, mais de la boue, pas même de la boue, el-

le auroit été engloutie & enfoncée dans cette pâte. Tous ces lits des prétendues reliques du déluge, toute la terre même seroit restée si molle, qu'il lui auroit fallu peut-être des siècles avant que d'acquérir le degré de fermeté & de consistance nécessaire pour être habitable.

CHAPITRE III.

Réveries de Whiston.

Le système de Whiston est le plus universellement reçu. Je ne fais comment m'y prendre pour l'examiner, je ferai même contraint d'être plus prolix à cet égard que je ne me l'étois proposé. Commençons par trois réflexions.

1^o. Je me suis servi d'une traduction, & je trouve tant de contradictions dans cet ouvrage que je ne sais s'il les faut attribuer à l'Auteur ou au Traducteur. Je n'en ose taxer l'Auteur parce que cela répugne au bon sens, & je n'ose les mettre à la charge du traducteur parce qu'elles sont trop formelles & pour la plupart souvent ré-

petées & suivies de raisonnemens, que je ne puis attribuer qu'à l'Auteur, à moins que le Traducteur n'eût changé tout l'ouvrage, ce qui n'est point vraisemblable.

2°. Les Sectateurs de Whiston le citent & donnent une théorie qui diffère en bien des points de celle de leur maître.

3°. Je ne raisonnerai ici sur ce qu'il dit de la création, qu'autant que cela convient à son système sur le déluge, vu que j'en parlerai plus amplement aussitôt que j'aurai achevé ce que j'ai à dire sur celui-ci. Par contre, je ne puis m'empêcher de rapporter diverses autres opinions de Whiston & d'y faire mes réflexions, qu'on croira superflues pour cette thèse. Cependant cet Auteur les ayant rapportées uniquement à cette occasion, j'espère qu'on m'excusera si j'use de la même liberté.

Après que l'Auteur a supposé que la terre a été formée dans le temps que Moïse rapporte, d'un chaos & d'une matière créée longtemps auparavant; que les systèmes planétaires & la lumière ne furent pas créés alors; que les paroles de l'Écriture doivent être expliquées & non pas prises à la lettre, que

que les jours de la création sont des années & autres hypothèses, il soutient

- 1°. Que le mouvement diurne n'a commencé qu'après la chute de l'homme.
- 2°. Que le Paradis étoit situé à l'endroit où est aujourd'hui le golfe Persique, qui se trouvoit alors sous la ligne.
- 3°. Que seulement après la chute de l'homme la terre suivit un cours elliptique; & dans un autre endroit, il attribue ces changemens à la prétendue comète du déluge.
- 4°. Qu'avant le déluge il n'y avoit point d'Océan ni de division entre les deux continens de notre terre, l'un plus grand que l'autre, & que les nuées s'étoient formées au commencement. En d'autres endroits il assure cependant que la mer, la terre & les rivières étoient avant le déluge à peu près comme à présent.
- 5°. Que les animaux avant la chute de l'homme avoient des qualités plus approchantes de la raison.
- 6°. Que la chaleur étoit alors plus forte.
- 7°. Le paradis plus fertile que le reste de la terre.

- 8°. Le nombre des hommes plus grand avant le déluge.
 9°. Point de nuages épais alors.
 10°. Qu'il étoit défendu de manger la chair des animaux.
 11°. Les colonnes des montagnes sont moins pesantes & compactes que les autres colonnes.
 12°. Que toutes les Orbites des Planètes sont des cercles parfaits.
 13°. Que l'Océan a peu d'Isles au milieu & que sa plus grande profondeur se trouve au milieu.
 14°. Que l'Amérique a été peuplée par voye de navigation, ou par art, & que c'est de-là que la colombe apporta la branche d'olivier.
 15°. Systême sur la Comete, ses vapeurs & leur tenuité.
 16°. Sa chaleur.
 17°. Notre terre étoit l'atmosphère d'une Comete.
 18°. Ce qui est cause du feu central.
 19°. Comme aussi des sources chaudes, des volcans, des tremblemens de terre, &c.
 20°. Les Cometes ont passé souvent par des systêmes planétaires.
 21°. Une Comete a été cause du déluge.
 22°. Sa grandeur.

- 23°. Une Comete détruira aussi la terre par le feu & la rendra à jamais Comete. Restitution de la terre.
 24°. Grandeur de sa queue & calcul.
 25°. La terre passa par son atmosphère & sa queue.
 26°. Elle ne fut point vue par ceux qui survécurent au déluge.
 27°. Elle n'a pas achevé sa révolution.
 28°. Ce qui sera l'année Platonique.
 29°. L'arche a reposé sur le mont Caucaze, alors la plus haute montagne du monde, proche laquelle elle avoit été bâtie.
 30°. Prouvé par sa situation à l'Orient de Babylone & les témoignages de P. Cator, Raleigh, Heiling, &c.
 31°. Année, mois & jour du commencement du déluge.
 32°. Attribué à des causes extraordinaires, & à la Providence.
 33°. Après la première pluie de 40 jours & ensuite un intervalle de 15 jours, recommencerent d'autres pluies qui durèrent 95 jours.
 34°. Les eaux étoient alors tranquilles & sans orages.
 35°. Il y eut pourtant de grands orages du temps du déluge.
 36°. L'inondation fut universelle.

- 37°. Une nouvelle croûte enduisoit la terre; & des couches de marbre, &c. furent formées; item, celles des coquillages.
- 38°. Les plantes furent arrachées au printemps.
- 39°. La lune n'en a presque rien souffert.
- 40°. Phénomènes qui se rapportent au déluge.
- 41°. Sources de l'abîme, ou des eaux souterraines qui en sortirent par la pression d'une colonne le même jour que les pluies commencèrent, & rentrèrent aussi le même jour que les pluies cessèrent.
- 42°. Elles ne sortirent pas le jour que Noé entra dans l'arche.
- 43°. Le déluge n'inonda d'abord que l'un des deux hémisphères.
- 44°. Vapeurs qui descendirent & furent mêlées de parties terrestres.
- 45°. Calcul de l'eau des pluies, des vapeurs & des eaux souterraines.
- 46°. Diminution première causée par les vents.
- 47°. Le reste de la quantité immense d'eau ne put se réduire que dans les cavités de la terre où elle s'est rendue par les fentes & les croûtes.

- 48°. Les eaux de l'abîme ont causé de grandes confusions dans la terre.
- 49°. L'ancienne terre est entièrement perdue pour nous.
- 50°. La terre devint alors inhabitable pour plusieurs années.

Voilà à-peu-près à quoi se réduisent les theses du système de Whiston. Examinons les l'une après l'autre aussi succinctement qu'il se peut faire, & rapportons toujours autant qu'il est possible, les propres termes de l'Auteur selon la traduction, ou du moins le sens, si nous pouvons le déchiffrer; ce que nous accompagnerons de nos réflexions.

CHAPITRE IV.

Le mouvement diurne du soleil a commencé à la création.

Au Livre second, Hypothese III, Whiston dit expressément que, quoique le mouvement annuel de la terre ait pris son origine dès le commencement de la création rapportée par Moïse,

son mouvement circulaire & diurne ; n'a pourtant commencé qu'après la chute de l'homme.

Il trouve lui-même que c'est le plus grand paradoxe qu'on puisse affirmer, mais il prétend le prouver par d'autres hypothèses. Savoir

- 1°. Qu'un jour & une année étoient la même chose.
- 2°. Que le soleil & la lune se levoient au couchant & se couchoient au levant.
- 3°. Que par toute la terre il y avoit un équinoxe perpétuel.
- 4°. Que l'Ecliptique & l'Equateur étoient la même chose.
- 5°. Que les Pôles ne se trouvoient pour ceux, qui vivoient sous l'Ecliptique, ni élevés ni enfoncés, mais à l'horizon.

Ces cinq dernières hypothèses n'étant pas moins sujettes à des doutes que la thèse même, l'Auteur cherche aussi à les établir par des preuves. Il dit de la première, que cette opinion n'a rien de contraire à l'Écriture, parce que si la terre n'avoit qu'un mouvement annuel, cette année ne feroit qu'un jour. Ainsi en parlant des jours, cela se pouvoit entendre des années.

Mais cela seroit bon, si Moÿse avoit écrit alors & non lorsque les jours étoient de vingt-quatre heures. Il faut donc entendre ceux-ci & non ceux d'une révolution annuelle entière, si nous voulons que cela soit conforme à l'Écriture.

Il rapporte des passages de l'Écriture, où les termes de jours & d'années son synonymes. *Gen. IV. 3. V. 43. Josué XIII. XXIII. 1. Juges XVII. 10. 1 Sam. II. 11. 1 Rois II. 11.* & quantité d'autres, qui ne font absolument rien à cette question. Ainsi on peut dire là-dessus que qui prouve trop ne prouve rien ; puisque cet argument prouveroit que du temps de Moÿse, de Josué, &c. les jours & les années étoient de même durée.

Il ajoute qu'un jour n'auroit pas suffi pour bien des ouvrages de la création & que par conséquent il faut que ces jours fussent des années. Il cite pour exemple le troisieme, mais surtout le sixieme jour, où se fit la production de tous les animaux terrestres, la déli-
 bération sur la création de l'homme & sa création même, le privilege donné à l'homme de dominer sur les animaux, l'exercice de cette autorité, ou

la dénomination de ces animaux; ce qui supposoit, dit-il, une connoissance acquise par l'expérience & par une attentive contemplation de la nature de chaque espèce, une pratique de la langue & de tous les termes. Ce fut encore dans ce jour qu'après une recherche exacte, il ne se trouva point d'aide pour Adam, que Dieu fit ensuite tomber sur lui un profond sommeil qui dura quelque temps, que Dieu prit une de ses côtes & en fit une femme; que Dieu amena la femme à l'homme qui avoua qu'elle provenoit de lui, qui lui imposa un nom convenable, l'accepta pour femme, & ils reçurent tous deux la bénédiction; que Dieu leur assigna de même qu'aux animaux les fruits de la terre pour nourriture; qu'à la vérité, dit-il, Dieu peut faire tout dans un moment; mais que l'homme ne le pouvoit pas & qu'il y a là plusieurs actions de l'homme qui devoient emporter une bonne partie d'une année.

Examinons ces difficultés. Dès que notre Auteur avoue que Dieu peut tout faire dans un moment, il reste assez de temps pour tout ce qui regarde l'homme: & qui oseroit contester cette puissance à Dieu qui, suivant l'ex-

pres-

pression de l'écriture, appelle les Cieux & la terre, & ils viennent à ses ordres? Que veut dire Whiston par cette délibération de Dieu? Veut-il se moquer & profaner? Dieu ayant résolu de toute éternité de créer le monde & tout ce qu'il contient, doit-il au moment de l'exécution employer le temps à délibérer? Falloit-il du temps à Dieu pour donner à l'homme la domination sur les animaux? Falloit-il des sollicitations, des audiences, des expéditions à la Chancellerie? Falloit-il du temps pour s'apercevoir qu'il manquoit une aide à Adam?

Quant à la Science qu'il attribue à Adam, est-ce une Science infuse ou non? S'il nie qu'elle ait été infuse, c'est contre le bon sens. Toute sa vie auroit à peine suffi, quelque longue qu'elle eût été, à inventer une langue avec tous les termes nécessaires, & à développer la nature des animaux & des autres créatures. Puis donc qu'il pouvoit parler & se faire entendre d'Ève qui n'a jamais eu que la sagesse de maître de langue, puisqu'il a pu imposer des noms aux animaux, soit dans quelques heures ou dans quelques mois, il faut qu'il ait eu de tout ceci une

M 5.

science infuse que personne ne s'avise de nier. En ce cas voilà toute cette difficulté qui s'en va en fumée, il ne lui falloit donc ni des jours, ni des mois, ni des années, pour cette dénomination, en supposant même que ces noms conviennent précisément à la nature des animaux; ce qui n'est pourtant démontré ni par l'histoire, ni par les noms mêmes.

On dira peut-être: il falloit du temps pour faire venir tous les animaux auprès d'Adam & les faire passer en revue, &c. Cela seroit bon, s'il étoit certain que toutes les especes d'animaux eussent comparu devant lui. Pour moi, je crois qu'il ne s'est agi que des animaux domestiques, ou tout au plus de ceux du paradis.

Dieu ayant sans doute placé chacun des animaux, suivant sa nature dans le climat auquel il étoit destiné, ceux qui devoient essuyer les frimats & les glaces, & s'y accoutumer, ne seront pas venus sous la ligne, où notre Auteur place le paradis. Ce que j'avance ici convient même mieux au système de notre Auteur, que sa propre hypothese, vu qu'il soutient que Dieu a placé la semence de ces animaux dans

la terre, d'où ils sortirent. Si donc la terre a été imprégnée de cette semence, les animaux auront été produits dans toutes les parties du monde. Or une année n'auroit pas suffi aux animaux de l'Afrique, de l'Amérique, des Régions Polaires, &c. pour faire ce voyage, & encore moins à Adam pour examiner & connoître leur nature, comme Whiston le suppose.

Quant au sommeil; qui a dit à Whiston qu'il ait été de plusieurs heures? Une ou deux ne suffisoient-elles pas? Je dis du côté de l'homme. Du côté de Dieu, il n'en est pas question. Il pouvoit former une femme & un monde dans un seul moment.

Moyse en fait une description très-succinte & l'action n'exigeoit pas plus de temps que le récit de l'histoire, à moins que notre Auteur n'ait été dans l'idée qu'il avoit fallu préparer un festin de noces & y inviter les Prédamites. Les fruits de la terre assignés à l'homme & aux animaux pour leur nourriture ne pouvoient pas prendre une minute.

Venons à la seconde hypothese qui doit servir de preuve à la principale.

L'Auteur cite pour l'établir Hérodote.
M 6

te & Platon. Hérodote, dit-il, assure que depuis 10,340 ans, jusqu'à son temps, le soleil avoit changé quatre fois son cours, & s'étoit levé au couchant. Platon dit de même, que le mouvement du monde entier se dirigeoit tantôt vers la même voie qu'à présent & tantôt à l'opposite.

Un Auteur qui s'appuie de pareilles frivolités & de telles rêveries, ne craint-il pas qu'on le traite aussi de rêveur? Il convient que la terre a pris son commencement quant à sa figure & à sa constitution présente, au temps que Moïse a déterminé.

A quoi bon rapporter les 10,340 ans d'Hérodote? Ne sera-t-il pas obligé d'avouer que tout le temps dont cette période surpasse celle qui s'est écoulée depuis la création de la terre, jusqu'au temps d'Hérodote, doit être relégué dans le pays des fables?

D'ailleurs un événement si extraordinaire n'auroit-il pas été connu & célébré chez tous les peuples, chez tous les historiens, principalement chez les historiens sacrés, qui sont les plus anciens? D'où vient que les plus anciens parmi les profanes, les Chinois, n'en font aucune mention?

Encore une réflexion. Si ceci est arrivé quatre fois dans l'espace de 10,340 ans, cela devoit arriver encore du moins toujours à la fin d'une période de 2,500 ans, à moins d'attribuer un événement contraire à toutes les loix de la nature, au pur hazard. Par conséquent depuis Hérodote, nous aurions du voir la même chose, deux ou du moins une fois. Comment un homme sensé peut-il s'appuyer sur de pareilles preuves?

Il en est de même du témoignage de Platon. Dire que le mouvement du monde se dirigeoit tantôt vers un point tantôt vers le point opposé, sans déterminer ni fixer aucune période de révolution, c'est dire que cela arrive ordinairement après un certain nombre d'années: c'est mentir à l'expérience.

Venons à la troisième hypothèse. Whiston cite plusieurs Auteurs, principalement Plutarque qui dit d'après Lencippe, que les Régions Boreales étoient extrêmement assésées & comprimées, & que celles du Sud avoient été comme brûlées par le feu.

Comment nous citer continuellement des Auteurs Payens & point d'autres, pour prouver des hypothèses sur ce qui

doit s'être passé avant la chute? Eux qui ignoroient non-seulement ces particularités de nouvelle invention, mais le peu même de ce que Moÿse rapporte? Encore voit-on facilement que ceci n'est fondé que sur leur opinion erronnée; savoir que les Régions Boréales étoient inhabitables par le froid, & les Méridionales par la chaleur excessive. Tout cela ne fait rien à la question.

Supposons cependant que ce témoignage soit des plus authentiques. Comment l'Auteur veut-il le concilier avec son système? Les terres Méridionales étoient-elles comme brûlées par le feu avant la chute? Ce malheur étoit-il une suite de leur situation, de leur nature, ou un pur accident? Si c'est par leur nature, comment veut-il que la terre ait été en général plus fertile & son habitation plus agréable? Les hommes étoient donc excusables de pécher, puisque sans cet événement, après leur multiplication, une grande partie auroit été obligée d'habiter ces Régions brûlées. Si c'est par accident, que n'amène-t-il encore une des Comètes qui sont à ses ordres pour expliquer ce phénomène?

Pour établir la thèse d'un équinoxe perpétuel, il se fonde encore sur les Peres de l'Eglise & sur les Poëtes, lorsqu'ils parlent de l'âge d'or. Mais les premiers n'étoient pas Philosophes, à beaucoup près, & d'ailleurs il n'est pas sûr que ces Peres aient été dans l'idée de l'Auteur.

Quant aux Poëtes, il a été dit ci-dessus qu'ils ne pouvoient avoir aucune connoissance du court espace de temps qui s'est écoulé avant la chute. Aussi ne parlent-ils, ni de six jours, ni de six ans, mais de siècles.

L'Auteur se fait pourtant une objection qui mérite une discussion particulière. La voici: suivant cette hypothèse, il faudroit que les jours & les nuits eussent été de six mois, comme ils le sont à-présent sous le Pôle, ce qui ne sauroit s'accorder avec la félicité dont on suppose que les premiers hommes ont joui avant la chute, & dont ils auroient joui en tout temps s'ils n'auroient jamais péché.

Voici comme il tâche de la résoudre: [®]
 Il dit que nos jugemens sur un système sont fort trompeurs & souvent déraisonnables, que Dieu en arrangeant tout pour l'état des créatures

„ comme il convient à son dessein,
 „ ne borne point par-là sa puissance
 „ & sa Providence, par laquelle il peut
 „ composer d'autres substances avec la
 „ même facilité, ou les disposer d'une
 „ toute autre manière, & en d'autres
 „ situations. Les jours dit-il, dans
 „ Jupiter *p. ex.* ne sont-ils pas de dix
 „ heures, ceux de la Lune presque 72
 „ fois plus longs que les nôtres; &
 „ pourtant on n'en peut tirer la con-
 „ séquence que ces corps ne soient
 „ pas propres à être habités."

L'objection me paroît aussi forte
 que la solution est foible. Il ne s'agit
 point des habitans d'un autre globe,
 sans quoi il auroit pu ajouter à la dif-
 férence des jours, celle de leur éloi-
 gnement du soleil, qui est d'une toute
 autre importance, & qui prête les ar-
 mes les plus fortes à ceux qui nient
 qu'ils soient habités. Mais il voit que
 cela auroit ruiné sa solution de fond en
 comble, parce qu'on lui auroit dit que
 ces Planètes ne conviennent pas pour
 l'habitation des créatures de notre glo-
 be, mais que Dieu ayant formé divers
 globes, il a aussi créé des créatures
 d'une nature convenable à ces mêmes
 globes, ce que ceux qui ajustent tout

à ce qu'ils voient, ne peuvent com-
prendre.

Rien cependant de plus facile; sup-
 posons pour un moment que les mers,
 les lacs & les rivières de l'ancien con-
 tinent n'eussent jamais produit de pois-
 sons, ni aucun autre animal aquatique;
 & que des voyageurs en ayant trouvé
 en Amérique en eussent fait mention;
 tout le monde, les Philosophes eux-
 mêmes, se seroient d'abord élevés con-
 tre ces gens-là & les auroient traités
 de menteurs; ils auroient soutenu &
 prouvé par l'expérience qu'aucune
 créature vivante ne sauroit vivre dans
 l'eau.

Cependant une autre expérience les
 auroit désabusés, en leur montrant que
 Dieu a créé des Êtres qui non-seule-
 ment peuvent supporter l'eau, mais
 encore qui s'en peuvent aussi peu pas-
 ser, que nous de l'air, & par consé-
 quent que des créatures dans les Pla-
 nètes ne sont pas d'une impossibilité
 aussi grande que le vulgaire se l'imagi-
 ne. Mais il ne s'agit pas ici de cela; [®]
 il faudroit que Dieu eût créé l'homme
 d'une nature entièrement différente de
 celle qu'il a à-présent & que cette na-
 ture eût changé tout-à-fait par la chûte

te. Ce qui n'a été supposé jusqu'à présent par aucun homme raisonnable. Je ne puis cependant assez admirer notre Auteur, dont le but est d'anéantir les miracles & de tout attribuer à des causes naturelles, qui pour combattre les miracles de l'Écriture est obligé à tous momens d'avoir recours à des miracles infinis, comme nous aurons encore souvent occasion de l'observer.

La 4^e. & 5^e. hypothèses qui roulent sur la même question que la 3^e. n'ont pas besoin d'être discutées.

Puis donc que ces cinq hypothèses dont il appuie la première, sont insoutenables, il est clair que sa thèse ne sauroit être admise comme prouvée.

CHAPITRE V.

Situation du Paradis terrestre.

Livre II. Hypothèse IV. L'Auteur fixe la situation du paradis à l'endroit où se trouve à présent le Golfe Perlique: ce qu'il prétend prouver.

1^o. Par la Tradition des Juifs, qui porte que le paradis étoit situé sous la première ligne de l'équinoxe perpétuel,

par conséquent aussi éloigné du Sud, que le Tropicque du Cancer.

Nous remarquons que cette Tradition ne prouve pas grand' chose; outre que les Juifs étoient des Astronomes fort chétifs, si l'on suppose le paradis proche Babylone, ou vers l'Arménie avec d'autres Auteurs, l'éloignement n'est pas si grand que les Juifs en aient pu faire la différence. Mais il y a plus, cette tradition contredit une autre hypothèse de l'Auteur qui veut qu'avant la chute le paradis fût situé sous l'équateur. Or en parlant du paradis, il falloit parler de sa situation comme elle se trouvoit lors de son existence. Si donc alors il se trouvoit sous l'équateur, comment notre Auteur peut-il appeler à son secours cette Tradition qui le place à la première ligne de l'équinoxe au Tropicque du Cancer? Et s'il ne veut pas convenir qu'il se trouvoit plus au Nord, mais soutenir qu'il ait été sous le Tropicque, il ne pourra prouver son hypothèse, vu que le Golfe Perlique ou de Basra se trouve aussi au Nord de ce même Tropicque & non sous la première ligne de l'équinoxe.

2^o. Whiston ajoute que les fleuves de Gihon & de Pison se sont perdus,

parce que leur lit étoit où se trouve à-présent le Golfe Persique. Mais l'Auteur n'en apporte aucune preuve. Que dis-je ? Cette supposition contredit manifestement l'histoire de Moÿse. Qu'on examine *Gen. II. 11. 12. 13. 14.* on verra que Moÿse parle de ces deux fleuves comme de ceux d'Hyddkel & de Phrat, desquels on ne s'avisera pas de dire qu'ils n'existoient plus du temps de Moÿse; puisqu'ils existent encore.

Moÿse nous indique encore où il faut les chercher, l'un dans le pays de Hévilah & l'autre dans celui de Cus, l'un & l'autre est aussi nommé ailleurs (*Ecl. ou Syrach XXIV*).

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces pays ont pris leurs noms des descendans de Noé, & cependant ils ne devoient plus exister après le déluge, lorsque ceux-ci ont existé. Quelle extravagance! Sans parler de ce que Moÿse en dit, sçavoir qu'on y trouve de l'Or, le Bdellion & l'Onix.

Ce seroit perdre son temps que de suivre Whiston dans toutes les autres suppositions qu'il entasse sur cet article. Je me contente de remarquer que je ne puis comprendre la cause du changement arrivé au cours de la terre après

la chute de l'homme & le changement de l'Ecliptique. Encore s'il nous avoit donné un autre Roman d'une Comete, il en auroit pu arranger toutes les circonstances à sa fantaisie, comme lorsqu'il a été question du déluge. Ses sectateurs sont plus prudents; ils ne placent ce changement qu'au déluge, quoiqu'il reste toujours les difficultés insurmontables rapportées dans la remarque sur la première thèse. Et-il est très-sûr que, suivant l'Auteur même, tout le globe, toute sa surface plus grande selon lui qu'à-présent, ayant suffi à-peine au nombre des habitans, ils eussent été mal à leur aise par un équinoxe perpétuel? Mais nous en parlerons plus amplement lorsqu'il s'agira de l'hypothèse treizième.

CHAPITRE VI.

Il y avoit des mers avant le Déluge.

Whiston dit encore qu'avant le déluge il n'y avoit point d'Océan, ni de division entre les deux continens de notre terre, dont l'un est plus grand que l'autre, & que les nuées formées

au commencement étoient redescendues sur la terre pour former les lacs.

Ce n'est pas, ajoute-t-il Thèse XLIII, que la terre avant le déluge fût entièrement dépourvue de lacs, mais elle n'avoit point d'Océan ni de vastes réservoirs d'eaux qui séparassent les deux continents & qui en couvrirent une si grande partie, comme à présent: paradoxe, qu'il prétend prouver en disant que le nombre des hommes avant le déluge n'auroit pu trouver à se placer sur notre terre, s'il y avoit eu autant d'eau qu'à présent; que l'arche de Noé a servi de modèle au premier vaisseau & qu'aparavant les vaisseaux n'étoient pas connus, suivant l'opinion de tous les Auteurs, puisque Dieu avoit été obligé d'indiquer lui-même la construction de l'arche; que l'inondation de l'Atlantide de Platon prouve la naissance de l'Océan & qu'une grande partie de la terre a fait place à la mer; que cette hypothèse convient avec le témoignage de Jofephe qui dit que du temps du déluge Dieu avoit changé la terre en mer; que les vapeurs qui se sont élevées à la création n'ont pu suffire à former un Océan dans l'espace d'un demi-jour ou d'une demi-année;

que la Comete auroit causé sur l'Océan un flux & reflux qui auroit rendu inutile le but & la destination du déluge & auroit sans doute submergé l'arche & tout ce qu'elle contenoit, ce qui n'a pu arriver par le flux & reflux de lacs.

Mais qui ne seroit surpris des contradictions où l'Auteur tombe?

Hypothèse XV. il dit expressément: La première terre avoit des sources, des fontaines, des fleuves & des rivières comme à présent & à peu près aux mêmes endroits, ce qui est une conséquence naturelle de la distinction de la terre entre la mer & le sec, puisque la terre seroit inhabitable sans cela, & que les vapeurs, de quelque façon qu'elles soient condensées sur les parties élevées de la terre, descendent naturellement, creusent des canaux & tombent dans la mer. Que font devenues les rivières, si elles ne se font pas jetées dans la mer?

Livre IV. Solution XV. il dit en termes plus exprés encore, que la première terre avoit la mer & la terre sèche divisées à peu près comme elles le sont à présent, & que le sec étoit situé à peu près comme ses parties le sont encore.

Solut. XVIII. Les eaux des lacs de la première terre étoient salées & celles des fleuves douces, comme à-présent.

Solut. XIX. Les lacs avoient leur flux & reflux comme à-présent. Si tout cela est vrai, comme il le dit & que j'en suis convaincu en général, il faut qu'il y ait eu un Océan. Si la terre étoit à-peu-près alors comme à-présent; si elle étoit divisée comme aujourd'hui; si les lacs étoient salés, ce qui se trouve très-rarement dans les lacs; s'ils avoient un flux & reflux, qui ne se fait pourtant sentir ordinairement qu'à la mer; si enfin il y avoit une mer comme il le dit expressément, son hypothèse sera fautive. Mais allons plus loin.

Je ne disconviens pas qu'il n'y ait eu bien du changement par ce déluge & par d'autres grandes inondations; mais pour la mer, voyons ce que Moïse en dit. *Gen. I. 9. 10.* „ Et Dieu dit „ que les eaux au dessus des Cieux „ soient rassemblées en un même lieu & „ que le sec paroisse, & ainsi fut.

„ Et Dieu nomma le sec, terre; & il nomma aussi l'amas des eaux, mer.” Voilà donc d'abord le nom de mer, le même terme qui signifie mer partout, comme *הַיָּם* la mer rouge ou des

ro-

roseaux, & autres qui ont été nommées mer en tout tems; les Hébreux même donnoient le nom de *הַיָּם* à l'occident & au midi, parce qu'ils avoient le *הַיָּם* vers l'occident & le *הַיָּם* vers le midi. La description qu'en donna Moïse ne laisse pas d'autre idée que celle d'un Océan: puisque Dieu a rassemblé les eaux sous les Cieux en un même lieu & qu'il en a fait un *amas* nommé mer, on est forcé de convenir que ce fut un *amas* d'eaux & non pas plusieurs *amas* qui composoient cette grande mer. Les lacs dispersés sur la terre n'étoient point un objet assez considérable, pour les comprendre sous le nom d'*amas*, & d'*amas* en un seul & même lieu.

Passons à l'examen des preuves.

Le nombre des hommes n'est pas assez constaté, comme nous le remarquerons en son lieu; cependant si d'un côté le calcul des habitans d'aujourd'hui n'est pas juste & qu'il soit trop modique, vu les terres inconnues, & que de l'autre il y ait des contrées si dépeuplées qu'elles pourroient contenir un beaucoup plus grand nombre d'habitans, nous trouverons qu'en réduisant le calcul de l'Auteur à sa juste valeur, il n'est pas besoin de supposer une si

Tome I.

N

grande étendue de pays inconnus à la place de l'Océan.

Ce qu'il dit de l'arche est frivole; une preuve négative ne fut jamais requise. Quelles absurdités n'en résulteroient-il pas? On tomberoit dans un ridicule excessif, si on vouloit nier l'existence de tout ce dont l'écriture ne fait point mention dans son histoire anté-diluvienne. Je ne veux pas assurer qu'avant le déluge il y ait eu de grands vaisseaux. Cependant l'affirmative est plus probable que la négative. Les hommes vivoient plusieurs siècles, ils n'étoient pas occupés de mille affaires & de bagatelles. Ils pouvoient donc s'appliquer aux inventions, & nous sommes convaincus qu'ils l'ont fait. Caïn a bâti une ville. Combien d'inventions ne falloit-il pas pour en venir à bout? & cependant il étoit le premier homme né. Ses descendans Jabal & Jubal & Thubal-Caïn avoient aussi inventé & perfectionné des arts. Ce dernier forgeoit toutes sortes d'instrumens d'airain & de fer, c'est-à-dire qu'il perfectionna cet art, puisqu'il falloit sans-doute déjà des instrumens à Caïn pour bâtir sa ville.

Il est d'ailleurs manifeste que les arts

dont les principes sont les plus faciles, ont été les premiers connus des hommes.

La navigation aura donc été connue du plus au moins de très-bonne heure. Il y avoit des lacs & des rivières, une piece de bois qui y tomboit, flottoit sur l'eau, un homme y sera tombé par accident & se sera attaché à quelque piece de bois flottante. Tout cela a pu & du donner occasion à ces gens désœuvrés de songer à profiter de cette découverte pour traverser les rivières & les lacs: ce n'est pas-là une supposition gratuite comme la plupart de celles de notre Auteur.

Nous voyons que tous les peuples sauvages se sont hazardés sur les eaux. Nous voyons parmi nous les enfans qui n'ont jamais vu de bateau, s'ils sont dans le voisinage d'un étang, méditer & ruminer comment se procurer quelque machine pour se promener sur l'eau. Ils prennent quelque planche & comme elle ne fait pas l'effet désiré, ils inventent peu-à-peu des especes de radeaux. Si donc encore aujourd'hui cette idée vient aisément à des enfans, elle sera sans-doute venue aux hommes avant le déluge, qui vivant 8 à 9 siècles ont dû la perfectionner, surtout si

leur nombre a été si grand qu'ils aient été obligés de chercher d'autres demeures en naviguant premièrement au-delà d'un détroit & par un petit trajet, ensuite en pleine mer lorsqu'ils furent devenus plus hardis & plus habiles. Par conséquent s'il est démontré qu'il y ait eu un Océan avant le déluge, les raisonnemens de l'Auteur tournent contre lui.

La raison tirée de l'arche ne mérite aucune attention. Comment peut-on dire qu'elle ait servi de modele, lorsque jamais on n'a entendu parler d'un autre bâtiment pareil ? L'ordre de Dieu n'est pas plus concluant que si on disoit : Voilà un homme qui, quoi qu'Architecte, ne sait pas bâtir une maison, parce qu'on lui remet un plan sur lequel il la doit exécuter. Ainsi Dieu donna à Moysé l'ordre pour le Tabernacle, avec la maniere de le faire; les ouvriers en auroient pu faire un sans cela, mais sans cela ils n'auroient pu savoir de quelle maniere Dieu vouloit qu'il fût exécuté & fabriqué.

Quant à l'histoire de l'Atlantide de Platon, quoiqu'elle mérite quelque attention, elle n'est pas universellement reçue. Mais supposons-la. Elle prouve

seulement que des pays ont été submergés & engloutis, soit par ce déluge ou par d'autres. Personne n'en disconvient: par contre elle ne conclut rien pour montrer qu'une si grande partie de la terre ait été convertie en mer.

Le passage de Josephé pris à la lettre ne prouve rien parce qu'il prouve trop. Il n'y auroit plus de terre; elle ne seroit qu'un seul Océan; or cela étant faux l'on doit nécessairement prendre ses expressions dans le sens le plus naturel. C'est que pendant le déluge qu'il suppose universel, les eaux ont couvert toutes les montagnes sous le ciel, par conséquent rien de plus véritable dans ce cas que de dire que la terre a été changée en mer. Il faut être bien passionné pour un système, & cependant être persuadé de son peu de solidité, pour se servir de pareilles raisons.

Quant aux vapeurs, l'Auteur avoit dit *Livre IV. Ch. I. Solut. VI. Coroll. 2.* que celles du temps de la création ne pouvoient fournir que pour les lacs & les rivières, & *Solut. VII.* que le soleil dans un demi-jour, ou suivant lui un demi-an, avoit comprimé les vapeurs à un degré si extraordinaire qu'elles

avoient été obligées par la nuit suivante de six mois, de redescendre, de devenir des eaux inférieures de supérieures qu'elles étoient, & qu'elles avoient rempli les lacs & les mares, ce qui étoit l'amas d'eau dont Moÿse parloit; & delà il conclut que ces eaux provenant des vapeurs n'ont pu suffire pour composer un Océan.

Tout ceci contredit l'Ecriture & la raison. Moÿse dit expressément (*Gen. I. 7.*) que Dieu sépara les eaux au-dessus de l'étendue d'avec celles au-dessous de l'étendue; elles existoient donc avant d'être séparées; elles furent & restèrent séparées si Dieu les sépara; les eaux au-dessous ne sont donc pas montées & redescendues; mais celles qui restent sur la terre furent rassemblées le lendemain, & non un an après, dans un même lieu, & furent nommées mer. Cette assertion de l'Auteur n'est pas moins contraire à la raison. Je ne puis comprendre comment les vapeurs sont redescendues sur la terre & ont formé des lacs, des rivières & des sources en les supposant seulement telles qu'il les falloit pour la subsistance de ce monde innombrable qui se trouvoit sur la terre, suivant notre Auteur,

avant le déluge, sans que ces mêmes vapeurs se soient converties en pluie. Elles se sont condensées, puisqu'elles ont pu former des lacs, des rivières, &c. Mais quelqu'un peut-il concevoir qu'elles soient descendues en forme de vapeurs pour former des lacs? Tout cela est au-dessus de sa portée; & n'est-ce pas multiplier les actions sans nécessité contre la lettre claire de l'histoire, & même contre son système?

Suivant Whiston, le globe étoit couvert d'eau, & Dieu sépara ces eaux. Si donc après que Dieu eut formé les eaux au-dessus de l'étendue, ou plutôt qu'il leur eut assigné cette place, qu'étoit-il besoin de faire résoudre le reste de ces eaux, au-dessous de l'étendue, en vapeurs, les faire monter, ensuite redescendre & se convertir en eau pour former les lacs? A quoi bon, dis-je, cette manipulation, ce changement de l'eau en vapeurs, & ce rechangeement de vapeurs en eau? La même opération n'a-t-elle pas du se faire plus naturellement, suivant l'histoire de Moÿse, en ramassant ces eaux sous l'étendue, en un seul & même lieu de la

surface de la terre où elles étoient répandues ?

De-même si ces vapeurs ne pouvoient descendre sans pluie, comment veut-il qu'il n'y en ait point eu avant le déluge, & comment cette pluie s'accorderoit-elle avec ce que Moÿse dit (*Gen. II. 5.*), & que l'Auteur cite lui même ?

Pour ce qu'il dit du flux & reflux que la Comete avoit causé, il doit premièrement prouver que la Comete ait apparu & qu'elle ait été cause du déluge, ce qui sera discuté ailleurs ; du moins ce flux & reflux n'auroit pas opéré plus d'effet que la pression de la Comete, & le jallissement des eaux de l'abîme.

Reste encore la partie de cet article qui regarde la division des continens. Si l'y a eu un Ocean, comme il a été prouvé, il doit y avoir eu deux continens.

Je passe au second article. L'Auteur décide que l'un des continens est plus grand que l'autre, en ajoutant que la plus grande partie des deux se trouve au Nord de la ligne, & que le centre de chaque partie est à environ 16 ou

18 degrés de latitude septentrionale.

Quant à la première assertion, elle paroît au premier abord très-véritable, il y a pourtant bien à redire.

Examinons d'abord si l'Amérique est de beaucoup plus petite que les trois autres parties du monde. Le P. Hennepin assure que le Mississipi est plus grand que toute l'Europe. Et qu'est-ce que le Mississipi ? Une contrée qui ne fait pas le tiers de l'Amérique septentrionale, quand même on y jointroit tout le Canada. Supposons le tout depuis 265 à 310 degrés de longitude, & du 25°. au 60°. de latitude ; on trouvera que toutes les Colonies que les Anglois ont en terre-ferme, y sont comprises & même une partie de celles des Espagnols. Cependant voici encore depuis la ligne 25 degrés de latitude où se trouve le vaste empire du Mexique & d'autres pays ; & depuis le 60°. d. au Pôle encore 30 degrés. Pour la longitude on fait que les anciennes & les nouvelles découvertes s'accordent en ce qu'entre le continent de l'Asie & celui de l'Amérique, il y a un détroit, & la relation de l'Amiral de Fonte ou Fuentes publiée récemment par M. de Maille ; veut que ces pays septentrionaux

de l'Amérique s'étendent jusqu'au Pôle.

Il est donc démontré que le Mississipi fait la moindre partie du continent septentrional de l'Amérique, & pourtant le P. Hennepin assure qu'il est plus grand que l'Europe.

Si nous examinons la partie méridionale, quelle étendue immense! Sa largeur est traversée par le fleuve des Amazones, dont le cours est de 1,200, suivant d'autres, de 1,800 lieues; supposons qu'en ligne droite il n'y ait que 30 degrés, & ajoutant tout le pays depuis la ligne jusqu'au 52°, ou 55° degré de latitude au Cap Horn, cela fera un continent immense; & il y aura lieu de douter si les trois autres continents ensemble le surpassent en étendue, vu que l'Europe & l'Asie ne s'étendent qu'au 70°, ou 72°, degré, sans compter les Isles. L'Asie quant au continent du côté méridional n'atteint pas seulement à la ligne, & l'Afrique tout au plus à 35 degrés. Il n'est donc pas décidé encore si notre hémisphère est plus grand que l'hémisphère opposé.

Voyons si l'Auteur est mieux fondé à soutenir que la partie la plus vaste de ces continens se trouve au Nord de la ligne. Il me paroît que cette supposi-

tion n'est pas plus décidée que la précédente. Déjà l'Afrique & la partie méridionale de l'Amérique, forment une vaste surface. Ce n'est rien encore. Considérons les Terres Australes, & je ne fais si elles n'emporteront pas la balance. En Asie elles commencent tout près de la ligne avec la terre des Papous, la N. Guinée, &c. Les Terres Antarctiques occupent tout le tour du globe au midi; depuis le Cap de Bonne-Espérance, en tournant soit au Sud ou au Sud-Est, on trouve par-tout des terres à 45, 50 ou 55 degrés. Témoins Dampier & autres. Depuis le Cap Horn pour peu qu'on soit poussé au S. O. on est porté sur ces terres. A l'Orient, quelques-uns prétendent que les Isles à l'Est du détroit le Maire font déjà partie du continent, ou en sont peu éloignées à l'Ouest.

Hernandez Gallejo doit avoir fait route plus de 1200 lieues le long de ce continent. La terre de Quir, à 10 ou 12 degrés de latitude, doit être aussi grande que l'Asie-Mineure, la Perse, &c. ensemble. Si on considère tout ceci, on ne sera pas fort convaincu de la démonstration prétendue de l'Auteur.

Reste l'assertion que le centre de la terre-ferme est à 16 ou 18 degrés de latitude. Il se réfère aux Cartes Géographiques. Je ne veux point d'autre juge. Pour l'Europe, il n'en est pas question; l'Asie n'est pas non plus dans le cas. Le centre de l'Afrique & sa plus grande largeur de même que de l'Amérique septentrionale est sous la ligne. Au 16°. ou 18°. degré de lat. septentrionale de l'Amérique se trouve l'Isthme. Qui ne voit que les Cartes Géographiques démontrent parfaitement le contraire de ce que l'Auteur assure? Si donc il ose soutenir des principes démentis par des faits exposés aux yeux de tout le monde, quel jugement doit-on porter du reste de ses hypothèses?

Il avance que les animaux approchoient alors plus de la raison qu'à présent; peut-être ont-ils aussi péché; je n'en trouve rien. Que la chaleur étoit plus forte. Il falloit donc que la constitution & la nature des hommes fût toute autre, sans quoi ils auroient été grillés, puisque l'Auteur suppose le paradis sous la ligne & la chaleur plus forte qu'aujourd'hui.

De même je ne suis pas fort persua-

dé qu'il y eût une grande différence entre la fertilité du paradis & celle du reste de la terre. Tout, suivant moi, se réduit à une différence telle que nous en voyons souvent dans l'espace d'une lieue & moins, un terroir un peu plus fertile, des ruisseaux & des rivières, des arbres & des plantes de presque toutes les sortes que Dieu y avoit rassemblés, & voilà tout. Si la différence avoit été trop grande, & que le genre humain, après sa multiplication, eût été obligé de se disperser par toute la terre, les hommes auroient été punis, quand même ils n'auroient pas péché, ce que je ne puis concilier avec la justice & la bonté divine.

CHAPITRE VII.

La population avant le déluge étoit très-grande.

Whiston parle souvent du nombre des hommes qui vivoient avant le déluge, & il le fait monter fort haut, & il le fait monter fort haut, & il le fait monter fort haut. Cela, dit-il, se prouve par la longue vie des premiers peres, dont il y en a

Reste l'assertion que le centre de la terre-ferme est à 16 ou 18 degrés de latitude. Il se réfère aux Cartes Géographiques. Je ne veux point d'autre juge. Pour l'Europe, il n'en est pas question; l'Asie n'est pas non plus dans le cas. Le centre de l'Afrique & sa plus grande largeur de même que de l'Amérique septentrionale est sous la ligne. Au 16°. ou 18°. degré de lat. septentrionale de l'Amérique se trouve l'Isthme. Qui ne voit que les Cartes Géographiques démontrent parfaitement le contraire de ce que l'Auteur assure? Si donc il ose soutenir des principes démentis par des faits exposés aux yeux de tout le monde, quel jugement doit-on porter du reste de ses hypothèses?

Il avance que les animaux approchoient alors plus de la raison qu'à présent; peut-être ont-ils aussi péché; je n'en trouve rien. Que la chaleur étoit plus forte. Il falloit donc que la constitution & la nature des hommes fût toute autre, sans quoi ils auroient été grillés, puisque l'Auteur suppose le paradis sous la ligne & la chaleur plus forte qu'aujourd'hui.

De même je ne suis pas fort persuadé

dé qu'il y eût une grande différence entre la fertilité du paradis & celle du reste de la terre. Tout, suivant moi, se réduit à une différence telle que nous en voyons souvent dans l'espace d'une lieue & moins, un terroir un peu plus fertile, des ruisseaux & des rivières, des arbres & des plantes de presque toutes les sortes que Dieu y avoit rassemblés, & voilà tout. Si la différence avoit été trop grande, & que le genre humain, après sa multiplication, eût été obligé de se disperser par toute la terre, les hommes auroient été punis, quand même ils n'auroient pas péché, ce que je ne puis concilier avec la justice & la bonté divine.

CHAPITRE VII.

La population avant le déluge étoit très-grande.

Whiston parle souvent du nombre des hommes qui vivoient avant le déluge, & il le fait monter fort haut, & il le fait monter fort haut, & il le fait monter fort haut. Cela, dit-il, se prouve par la longue vie des premiers peres, dont il y en a

deux qui ont engendré à l'âge de 65 & 70 ans.

Il paroît aussi qu'à la mort d'Abel la terre étoit déjà fort peuplée, quoi qu'Adam n'eût que 130 ans. La vie des hommes avant le déluge étoit d'une durée à-peu-près égale d'environ 900 ans. Suivant la proportion de leur vie à la nôtre, leurs descendants ou familles devoient être au moins 40 fois plus nombreuses que celles de nos jours, à compter celles-ci selon la plus grande fécondité. Les générations se suivoient de beaucoup plus près & existoient en même temps, au lieu que les nôtres ne se suivent que dans un grand éloignement. Nous voyons que dans le temps que la vie des hommes étoit déjà fort abrégée, les descendants de Jacob par ses fils monterent en 266 ans, à la quantité de 600,000 hommes de 20 ans & au-dessus, capables de porter les armes; & suivant le calcul de M. Grave, la proportion pour les divers âges devoit faire la somme d'un million 764,700 mâles & environ un million 635,300 du sexe féminin: si on y ajoute les 43,020 Lévites, leurs femmes & leurs filles omises, toute la somme se mon-

tera à 3 millions 343,000 âmes: calcul qui montre que le nombre des Israélites a doublé à-peu-près tous les 14 ans; si nous suivions la même progression jusqu'au déluge, nous aurions un nombre innombrable. De plus l'Auteur suppose qu'au temps du déluge le nombre des hommes se montoit à 80,232 millions, au lieu qu'aujourd'hui on suppose qu'il n'y en a que 350 millions. Il soutient que ce calcul fait le nombre plutôt trop petit que trop grand. Cependant il le réduit seulement à 100 fois plus qu'aujourd'hui, ou 35,000 millions.

Qu'on me permette de m'arrêter ici, non pour critiquer l'Auteur, mais pour discuter cette question à fond. Je m'étois proposé d'en traiter ailleurs, cependant comme elle se trouve parmi les hypothèses de l'Auteur, il vaut mieux ne la pas séparer, & lorsque je la rappellerai dans le cours de cet ouvrage on pourra toujours recourir à ce passage.

Si l'Auteur avoit été entièrement dans mon système, & qu'il eût poussé son calcul en conséquence de ses raisonnemens, il auroit encore doublé le nombre des hommes. Mais il étoit

dans l'ancien préjugé dont plusieurs savans de nos jours sont encore prévenus, savoir que l'écriture parle toujours du premier né en nommant un des descendans d'Adam.

Il est vrai qu'ils ont pu y être induits, soit par le silence de Moÿse sur les fils aînés, soit par ses expressions. Seth après avoir engendré HénoS vécut 807 ans, & il engendra des fils & des filles. Et comme il n'en étoit fait aucune mention dans l'ordre de l'histoire qu'après qu'il eut engendré HénoS, & ainsi des autres, ils crurent que c'étoit aussi l'ordre du temps & qu'apparavant il n'en avoit point engendré.

Je ne puis pourtant comprendre comment on a pu tomber dans une erreur aussi grossière. Si Moÿse qui est dans sa narration d'une brièveté sans égale, avoit voulu prévenir cette erreur; il auroit du dire: „Seth engendra des fils & des filles & entra „ tres HénoS à l'âge de 105 ans, & „ après il engendra encore des fils & „ des filles.” Mais, suivant l'usage de son siècle, il vouloit narrer les faits dans le style le plus laconique, & l'expression dont il se sert est fort équivalente. Il ne dit pas: Après avoir engen-

dré HénoS, il engendra seulement alors des fils & des filles, mais qu'il vécut tant d'années; les termes engendra des fils & des filles, se rapportent ainsi en général à toute sa vie & non à la période désignée par le mot après ou ensuite.

Je conviens qu'on pourroit contester cette explication, & qu'elle seroit tout-à-fait arbitraire, si je ne pouvois l'appuyer des raisonnemens les plus convaincans.

Allons à la source. Quel est le dessein de Moÿse en nommant ces descendans d'Adam & non d'autres? Personne n'osera nier, ni révoquer en doute, que ce ne soit uniquement pour déduire la généalogie jusqu'à Noé. Après le déluge, il la reprend jusqu'à Abraham, à la postérité duquel le Messie étoit promis. Dès-lors, par une Providence admirable & adorable, elle s'est conservée soigneusement chez les Juifs jusqu'à la venue du Messie, afin qu'ils fussent convaincus qu'il étoit en effet le Messie de la postérité d'Abraham & de la Tribu de Juda, qui avoit été promis aux Patriarches. Ce qui est encore prouvé parce que peu de temps après la mort & la passion de

notre Sauveur, à la destruction de Jérusalem, les Juifs ont perdu cette généalogie qu'ils avoient conservée dans la première destruction & pendant la Captivité de Babylone. Avouons que c'est-là le doigt de Dieu, & que Moïse en donnant cette généalogie n'a point eu d'autre but. Aussi nous la voyons rapportée & rétrogradée par S. Luc jusqu'à Adam.

Cela étant incontestable, je demande qui s'est jamais avisé de placer dans une généalogie, pour prouver sa lignée, tous les fils de ses ancêtres, à moins que par vanité, on en ait rempli l'Arbre généalogique. Mais si Moïse avoit voulu nous donner un tel ouvrage, il auroit eu bien à faire, puis-que suivant notre Auteur il auroit fallu nommer les 89,232 millions & même leurs ancêtres décedés. Personne apparemment ne voudra soutenir une telle absurdité.

Si on vouloit, par exemple, nous donner les ancêtres de l'Empereur Charles VI. dernier mort, y seroit-on entré tous les Princes de la Maison d'Autriche? Je n'en crois rien; pas même ce grand Empereur Charles V., si le Chef de cette Maison, depuis

que l'Empire resta sans interruption dans la Maison d'Autriche; je veux dire Albert II. Mais on commenceroit (autre Rodolphe) lors de ladite Epoque à Frédéric III, ou à son pere Erneste, alors suivroit Maximilien I. Ferdinand I. Mais Maximilien II, Rodolphe II. & Mathias seroient omis; on mettroit à leur place Charles II, Duc d'Autriche, Ferdinand II, Ferdinand III, Léopold, & en omettant Joseph, Charles VI. Diroit-on pour cela que tous ceux-ci étoient les aînés & que leurs peres n'avoient point eu d'autres enfans? Il paroît que dans les généalogies de l'Ecriture on a toujours suivi cette méthode.

S. Mathieu dans sa généalogie de Jésus-Christ dit p. Ex. Jeshé engendra David, David engendra Salomon, &c. J'espere qu'on ne dira pas que David & Salomon étoient les aînés de la famille, l'Ecriture dit le contraire. Ainsi pourquoi vouloir à toute force qu'Héno & tous ceux qui sont mentionnés Gen. V. & XI. fussent les aînés? Tour-[®] nons cette preuve autrement, & d'une manière si convaincante, qu'il ne puisse rester aucun doute. S. Mathieu nomme sa généalogie *βιβλίον γενεαλογίας*.

S'il a écrit en Hébreu, ou si les Nazaréens ont traduit son Evangile dans cette langue, comment s'y feront-ils pris? De quels termes Hébraïques se feront-ils servis? Ceux qui entendent l'Hébreu n'en assigneront point d'autre que celui de cet ouvrage sacrilège des Juifs, Toldosch Jesu, מולדות ישו, précisément le même, dont Moÿse se sert, pour la généalogie d'Adam à Noé. S. Mathieu, qui étant Hébreu de nation a connu le génie de la langue & la valeur des termes, en a pris, si jamais il a écrit en Grec, une expression précisément équivalente, & dans le même but, en donnant la généalogie de Jésus-Christ depuis Abraham, comme Moÿse celle de Noé depuis Adam, & de la même manière il a omis les aînés en ne faisant mention que des ancêtres de Jésus-Christ. Comment peut-on s'avouer au point de ne pas reconnoître la même chose chez Moÿse?

Autre preuve. Caïn étoit sans-doute l'aîné des fils d'Adam. Moÿse parle de plusieurs de ses descendans; & après cela abandonnant toute cette race, il revient aux ancêtres de Noé. De quelle manière commence-t-il sa généalogie?

„ C'est ici le dénombrement de la
 „ postérité d'Adam depuis le jour que
 „ Dieu le créa, &c. ainsi Adam vécut
 „ 103 ans & engendra à sa ressemblance,
 „ &c. & lui donna le nom de
 „ Seth, & les jours d'Adam après
 „ qu'il eut engendré Seth, furent 800
 „ ans, & il engendra des fils & des
 „ filles.”

On trouve bien des choses remarquables dans ce passage. Ce que Moÿse dit ici est-il vrai ou faux ou sujet à explication? On ne peut pas dire qu'il soit vrai à la lettre. Moÿse se sert de tels termes que, s'il n'avoit pas rapporté la naissance de Caïn & d'Abel avec le reste de leur histoire, ou auroit beaucoup plus de raison d'assurer qu'il n'avoit point engendré jusqu'à la naissance de Seth. Ces expressions, *le dénombrement de la postérité, &c. depuis le jour que Dieu créa l'homme*, devroient nous assurer que depuis ce jour-là il n'a été engendré d'hommes que ceux qui sont mentionnés dans ce dénombrement. Ce qui est contraire à la vérité & à l'histoire même de Moÿse. Et ce qui devoit nous fortifier dans l'erreur est qu'il fait seulement ici la différence entre Adam & ses fils, en

disant qu'Adam a été fait à la ressemblance de Dieu & qu'il engendra un fils à sa propre ressemblance, cela devoit donc nous confirmer, dis-je, que Seth étoit le premier à la ressemblance d'Adam. Cependant à la ressemblance de qui Caïn & Abel ont-ils été engendrés? n'est ce pas à celle d'Adam? Tout ce que Moïse dit ici n'est donc pas vrai à la lettre. On ne peut pas dire non plus, que ce récit soit faux, puisqu'il s'est expliqué dans le chapitre précédent. Par conséquent on sera forcé de convenir qu'une pareille expression doit être expliquée de la manière que j'ai dite.

Encore une réflexion (1). Du moins pourra-t-on dire qu'Adam n'engendra aucun fils ni fille avant Seth, puisqu'il n'en est point parlé & qu'il est dit qu'après qu'il eut engendré Seth, &c. il engendra des fils & des filles. Je fais qu'il y a eu des rêveurs parmi les Juifs, les Mahométans & les Chrétiens même, qui n'osant pas soutenir cette opinion en plein, vu qu'ils donnent des sœurs & même jumelles à Caïn & à Abel, quoiqu'il n'en soit point fait mention dans l'Écriture, ont du moins soutenu

(1) Voyez la Bible avec le sens littéral. Tom. I. p. 63. Rem.

qu'il y avoit eu une continence volontaire entre Adam & Eve depuis la mort d'Abel jusqu'à ce que Seth fût engendré. Cette fable est d'autant plus ridicule, que s'appuyant sur le silence de l'Écriture à l'égard des freres aînés de Seth, ils assurent un fait dont l'Écriture ne parle point, & qui est encore moins probable que celui des autres enfans d'Adam, pendant l'espace de 130 ans. Supposons cependant cette fable très-véritable, & que leur affliction sur la mort d'Abel ait été si forte que leur concupiscence en ait été si longtems amortie; il restera toujours une autre difficulté. Caïn & Abel en offrant un sacrifice au Seigneur étoient sans-doute d'un certain âge, dans celui de la raison. Ceux même qui prétendent qu'il s'agit toujours des premiers nés dans cette généalogie, seront d'autant plus de ce sentiment, qu'ils supposent qu'un homme de 80 à 90 ans n'étoit pas alors dans un âge plus mûr, qu'aujourd'hui à 10 ou 15, & qu'ils regardent même comme précoce la qualité de pere dans Caïn à 70 ans, dans Mahalal & Hénoch à 65; & ils auroient raison, si, comme ils le disent fort ridiculement,

Jared ne fut pere qu'à 162, Mathusalem à 187, Lamech à 182. Je dis donc que Cain & Abel devoient être d'un certain âge. Aussi l'Écriture dit au bout de quelque temps, ou selon l'Hébreu à la fin des jours, ce qui marque qu'il s'étoit écoulé un long espace de temps; & en ce cas par quelle raison ces deux freres étant nés d'abord après la chute & peut-être à la fois, Adam n'auroit-il engendré aucun enfant, jusqu'à la mort d'Abel, dans l'espace d'environ 127 ans? Le fait me paroît incroyable & le contraire incontestable.

Pour moi, je crois que les Patriarches ont été en état d'engendrer pour le moins aussitôt que nous, ou même plutôt, & que l'on se trompe grossièrement lorsqu'on suppose qu'il devoit y avoir de la proportion entre le grand âge des Patriarches, & leur faculté d'engendrer, je veux dire que leur enfance & leur jeunesse durât à proportion. Si tout étoit à proportion de notre âge, il faudroit comparer leurs siècles à nos dixaines & alors Cainan auroit engendré à l'âge de 7 ans, Mahabiel & Hénoch à l'âge de 6; ce qui seroit absurde; il s'ensuivroit encore qu'à l'âge de 6 à 700 ans ils auroient

roient été caducs, & qu'ils auroient passé les 200 à 250 ans restans dans une vieillesse incommode & misérable, ce que personne ne voudra adopter. Mais pourquoi faire de pareilles suppositions? Ne pouvons-nous pas conclure plutôt qu'Adam étant sorti tout fraîchement des mains de Dieu, jouissoit d'une perfection, d'une santé & d'une vigueur sans égale, & que ses enfans s'en ressentoient? *Fortes gignantur Fortibus.* Nous en voyons l'exemple encore de nos jours. Les enfans nés de parens sains & vigoureux qui n'ont aucune maladie héréditaire ni le sang corrompu, s'en ressentent toute leur vie, pour peu qu'ils soient sobres & modérés. Souvent même cette vigueur passe à leurs descendans. Comment donc ces Patriarches, ayant Adam pour pere ou pour ayeul, vivant modérément, sans excès, ne connoissant aucun luxe, jouissant d'un air pur, n'auroient-ils pas été autant & plus formés que nous à l'âge de 20 ans? On dira que les arbres qui durent longtemps ont besoin de plus de temps pour croître; cela n'est pas vrai généralement. J'ai vu moi-même des arbres fruitiers en divers fonds. Ceux qui étoient en bonne terre & qui se

trouvoient sains, croissoient promptement, devenoient gros, portoient des fruits de bonne heure & en abondance, & duroient longtemps.

D'autres dans un mauvais sol languissoient, n'avançoient point, portoient lentement, peu & de mauvais fruits, & perissoient dans peu d'années. En Amérique, dans un bon fond, les arbres croissent d'une vitesse prodigieuse, portent des fruits dans la seconde ou troisieme année; & pourtant on voit, p. Ex. des cacotiers sauvages qui paroissent avoir grand nombre de siecles, & ne cessent d'être aussi fertiles que jamais. Chez nous les chênes dans un bon fonds, portent des glands assez jeunes, quoiqu'ils durent des siecles, au-lieu que j'en ai vu planter de jeunes qui n'ont suir que languir. Il en est de même des animaux. Les cerfs entrent en rut dès leur 3^{me} année, mais ils sont empêchés de s'accoupler par les plus vieux, auxquels ils ne peuvent résister. Supposons qu'ils n'entrent en rut que dans la sixieme année, quelle proportion avec leur âge, puisqu'ils vivent plusieurs siecles, comme les histoires en sont foi?

Passons aux hommes; sur les côtes

de Coromandel & de Malabar on marie des enfans de 12, de 10 ans & au-dessous, qui engendrent. Cependant les voyageurs assurent qu'il n'est pas rare d'y voir des personnes âgées de plus de 100 ans, & encore leur pays n'est pas des plus sains.

Mais pourquoi aller si loin? On voit parmi nous des hommes sains & vigoureux, qui pour éviter la débauche se sont mariés jeunes, ont eu beaucoup d'enfans & ont conservé leur vigueur jusques dans un âge fort avancé; par contre d'autres, d'une santé foible & ruinée, qui ont eu peu ou point d'enfans, ont toujours languie & sont morts assez jeunes. Tout ceci prouve ma these, que les premiers hommes ont pu se marier jeunes, & avoir des enfans depuis leur jeunesse jusques sur leurs vieux jours.

L'Auteur ne remarque pas sans raison, que les générations se suivent de près & que les nôtres ne se suivent qu'à une grande distance. Combien de jeunes-gens qui n'ont jamais vu leur Bisayeul, leur Ayeul même? Supposons pourtant que chacun voie encore son Ayeul, ce sera le plus ordinairement dans le temps que ni l'Ayeul ni

le petit-fils ne seront pas en état d'avoir des enfans, l'un étant trop vieux & l'autre trop jeune. Par contre, Adam vit tous ses descendans excepté Noé. Mathufalah vécut encore avec lui 234 ans, & Lamech 56 ans. Il y a toute apparence qu'Adam & Mathufalah eurent encore des enfans en même temps, par conséquent aussi tous ses descendans contemporains de celui-ci, & encore plus ceux qui se trouvoient entre deux. Ceci est très-digne de remarque, que 8 personnes descendantes l'une de l'autre engendrent en même temps & pendant tant de siècles. Si donc à cette circonstance on ajoute l'air pur & sain dont ils jouissoient & leur maniere de vivre toute simple, avec le sang pur qui couloit dans leurs veines, on reconnoitra qu'une mort prématurée devoit être un accident extraordinaire; au-lieu que chez nous on remarque qu'il en meurt $\frac{1}{2}$ au-dessous d'un an, $\frac{1}{4}$ au-dessous de 5 ans, $\frac{1}{8}$ au-dessous de dix, autant au-dessous de 20, $\frac{1}{16}$ entre 20 & 30, $\frac{1}{32}$ jusqu'à 40, autant jusqu'à 50, $\frac{1}{64}$ jusqu'à 60, $\frac{1}{128}$ jusqu'à 70, & le reste au-dessus. Voilà donc d'environ 25,000 personnes, qui ne viennent pas à l'âge où l'on

se marie ordinairement, au-lieu qu'on peut supposer par les raisons que j'ai indiquées, qu'alors c'étoit beaucoup si ^{Y 27} mouroit dans la jeunesse. Quelle différence énorme tout ceci ne doit il pas faire dans la multiplication des habitans du premier monde?

Pour faire sentir combien leur nombre devoit être grand, on peut encore très-bien supposer que la Polygamie a été introduite dans la plupart des familles anté-diluviennes.

Lamech, de la race de Caïn, étoit Polygame, suivant l'Ecriture. On dit à la vérité que c'est lui qui l'a introduite. Sur quel fondement? Parce que c'est le premier dont l'Ecriture parle comme d'un Polygame. Belle raison! Chaque fois donc que l'Ecriture parle pour la première fois d'une chose, on devra dire qu'une pareille ne sera jamais arrivée auparavant?

Nous aurons occasion de pousser ces raisonnemens au sujet d'une autre thèse de l'Auteur.

* Il en est d'autres qui, en soutenant que Lamech a introduit la Polygamie, s'appuient de la raison qu'il a été un impie de la race de Caïn, & s'en ser-

vent en même temps à prouver que la Polygamie est un grand crime.

Quant à la première raison, elle est non-seulement frivole, mais contre la charité. Qui peut assurer que Caïn ne se soit pas converti? Du moins la connoissance de son péché dont il sentoit tout le poids, en disant *mon péché est trop grand pour être porté ou pardonné*, est un grand pas vers la repentance. Mais supposons qu'il soit mort dans l'impénitence, s'ensuit-il que tous ses descendans aient été des scélérats & des réprouvés?

Ceux qui raisonnent ainsi doivent craindre qu'on ne porte le même jugement contre eux, n'y ayant personne dans le monde qui n'ait eu des méchans & des impies parmi ses ancêtres. Il paroît même que Jésus-Christ ait voulu nous guérir de ce manque de charité, en nous mettant sous les yeux plusieurs de ses ancêtres dont la conduite a été déréglée. P. Ex. Phares fut engendré par Juda de Thamar, sa bru, par inceste; Boas par Salma de Rahab qu'on représente comme une femme publique; & combien y en avoit-il parmi les Rois de Juda qui étoient idolâtres & méchans? Cependant Jésus-Christ

ne dédaigna pas d'en descendre, sans-doute pour nous apprendre que Dieu ne punit pas l'iniquité des ancêtres dans leurs descendans qui peuvent également avoir part aux grâces & à l'esprit de Dieu. Les Séthites se trouvoient dans la même idée puisqu'ils ne se faisoient pas de la peine d'imposer les noms des Caïnites à leurs fils, comme Hénoch; Jared, Lamech.

Cham a été maudit de Noé, cependant ne se trouve-t-il pas plusieurs Théologiens qui prétendent qu'il a été le Melchisédec, ou du moins que Melchisédec étoit un des descendans de Cham?

Enfin nous voyons de nos jours des peres vicieux qui ont des enfans vertueux & vice versa.

Cela suffit quant au premier point de ce raisonnement.

Quant au second qui donne la Polygamie pour un grand crime, je ne puis me persuader qu'elle l'ait été sous l'Ancien Testament.

Un Prince, un Magistrat donne des loix contre tous les abus qui s'introduisent, ou qu'on prévoit pouvoir se commettre. Comment Dieu ne l'auroit-il pas fait?

Cependant il n'en a point donné de plus. Jacob avoit deux femmes qui même étoient frères, outre deux concubines, & Dieu se manifestoit à lui comme à un ami; il lui faisoit même un honneur qu'il n'avoit jamais accordé à d'autre, il luttoit avec lui & s'en faisoit vaincre. David, cette homme selon le cœur de Dieu, avoit un grand nombre de femmes, &c. Dieu donna à Moïse des loix sur tous les cas imaginables concernant le culte Divin, la morale, le mariage, la police, la santé même. Les loix sur le mariage sont très-détaillées, & Dieu ne donna aucune loi contre la Polygamie, abus qui étoit fort commun, tandis qu'il défendoit de ne point faire de mélange dans la semaille, ni dans les étoffes & d'autres choses d'aussi peu d'importance à nos yeux. Il faut donc dire qu'il a autorisé la Polygamie, ou qu'il l'a permise par son silence.

Je n'approuve ainsi, ni ne désapprouve les Polygames de l'Ancien Testament; mais je veux seulement faire voir que la Polygamie ayant été alors de permission divine, on ne peut pas conclure, Lamech étoit Polygame, ergo il étoit impie.

On

On dira, il est vrai: Dieu a toléré la Polygamie sous la loi, mais non pas avant le déluge. La distinction seroit frivole. Quoi! Dieu qui a imposé un joug pesant au peuple Juif, qui l'a gêné par quantité de loix, lui auroit permis un péché aussi grand qu'on nous représente la Polygamie? Dieu l'ayant permis au genre humain dans sa décadence & dans son état de langueur pour ainsi dire, ne l'auroit pas permis lorsqu'il se trouvoit dans toute sa fraîcheur, sa vigueur & dans une santé si parfaite que celle qui a suivi en est à peine l'ombre? C'est ce qui paroît entièrement infoutenable. *Gen. V. 1.* il est dit, Quand les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre, & qu'ils eurent engendré des filles, &c. Plusieurs Auteurs sensés ont conclu de là que les filles étoient en plus grand nombre que les garçons & que cela avoit mis la Polygamie en usage.

Je ne donne ceci que pour une probabilité. Mais si la Polygamie avoit été introduite alors assez généralement, quel n'auroit pas été le nombre des hommes qui ont existé avant le déluge?

Il y a des Auteurs qui supposent qu'à la mort d'Abel il a existé plus de

Q. 5.

4,000 ames, d'autres pouffent ce calcul jusqu'à 100,000. Le favant Commentateur de la Bible avec le sens littéral, veut que le nombre au temps du déluge soit monté à plus de 100,000 millions d'ames, ajoutant que c'est 20 fois plus que la terre n'en contient à présent. Ainsi il supposeroit le nombre des habitans d'aujourd'hui être de 5,000 millions; calcul que je trouve plus approchant du vraisemblable que celui de 250. Si au reste l'Auteur suppose que les hommes ont été en si grand nombre, qu'ils n'auroient pas trouvé à se placer sur la terre s'il y avoit eu un Océan, il n'a pas été dans le système de Telliaméd qui donne dans une autre extrémité beaucoup plus ridicule.

CHAPITRE VIII.

Il y a eu des nuages, de la pluie, & l'on a vu l'arc-en-ciel avant le déluge.

Si je suis convenu avec Whiston que le nombre des habitans du premier monde étoit très-grand, je ne conviendrai pas avec cet Auteur de plu-

sieurs autres principes. Il suppose qu'il n'y a point eu de nuages épars avant le déluge. „ L'air, dit-il (*Livre III. Ch.*

„ 1. *Poénome XXV/III*) n'avoit alors „ aucune grosse masse de vapeurs ou „ de nuages qui s'y foutinssent pendant longtemps. Il n'avoit aucunes „ grosses gouttes de pluie qui tombassent en abondance à la fois en grosse „ pluie, mais la terre étoit arrosée „ par des brouillards subtils & doux „ qui se levoient le jour & retomboient la nuit en grande quantité. „ Cette opinion est une suite de l'air „ pur & rare qui enveloppoit originai- „ rement la terre. Ce qui s'accorde „ avec la description du siecle d'or „ & qu'avant le déluge il n'y avoit „ point d'arc en ciel.”

„ *Plin. XXXIX.* L'air avant le déluge „ étoit exempt de tout orage & „ de tous ces mouvemens sur la terre „ & sur mer que nous ne sentons que „ trop. Ce qui se prouve par le précédent, „ l'air n'ayant point de nuages; „ puisqu'il n'y avoit point d'arc-en- „ ciel, il ne pouvoit exister aucun „ vent violent qui chassât les nuages „ & les condensât en gouttes de pluie; „ ce qui devient aussi très-vraisemblable.

„ ble, par le temps calme qu'il a fait
 „ les cinq premiers mois du déluge.”

Quant à l'arc-en-ciel, il prétend prouver qu'il n'a point existé avant le déluge, par les paroles de l'Ecriture.

Raisonnons un peu. Nous avons remarqué ci-dessus que l'Auteur soutient que toutes les eaux inférieures sont montées en vapeurs, & redescendues, pour former les lacs, les rivières, &c. Ici il accorde aussi qu'elles se sont élevées le jour & qu'elles sont redescendues la nuit, & en même temps il nie qu'il y ait eu des pluies. Comment le prouve-t-il? Parce, dit-il, qu'il n'y a point eu de vent qui les ait chassées, comprimées & condensées. Comment prouve-t-il qu'il n'y a point eu de vent? Parce qu'il n'y a point eu de nuages.

Voilà sa manière ordinaire de prouver. Il suppose une hypothèse & il la prouve par la suivante: il prouve la seconde par la première qui avoit besoin de la seconde prouvée pour être reçue. Par un cercle pareil tout est facile à prouver. Si on disoit, l'Auteur est timbré parce qu'il soutient une fautive hypothèse, & ensuite l'hypothèse est fautive parce que l'Auteur est timbré, que diroit-il d'un pareil argument?

Ce seroit pourtant précisément suivre sa méthode.

Ajoutons que les brouillards s'amassent & se condensent par l'air, mais il n'y faut pas les vents forts qu'il suppose. Ne voyons-nous pas très-souvent les brouillards s'élever, former des nuages & retomber, sans ces vents violens? Quand même donc sa preuve & son assertion seroient aussi véritables qu'elles ne le sont pas, elles ne prouveroient rien. Où est-ce donc qu'il pêche cette hypothèse, qu'il n'y a point eu de pluie ni de vent avant le déluge? L'Ecriture n'en parle pas; je l'ai dit & je serai obligé de le répéter souvent contre l'Auteur, ces preuves négatives ne servent à rien. Si nous examinons même les passages de l'Ecriture qu'il fait valoir, ils seront plus favorables à mon système qu'au sien.

Gen. II. 5. 6. „ Car l'Eternel Dieu n'avoit point encore fait pleuvoir sur la terre, & il n'y avoit point d'homme pour cultiver la terre; mais une vapeur ou brouillard s'élevoit de la terre, & arrosoit toute la surface de la terre.” Qui ne voit par-là que Moÿse raconte ce qui s'est passé avant la formation de l'homme? Or dire

que, parce qu'alors il n'étoit tombé aucune pluie, par conséquent il n'y en a point eu après, c'est comme si l'on disoit qu'alors il n'y avoit aucun homme pour cultiver la terre, & que par conséquent il n'y en a pas eu ensuite. Moïse joint l'un & l'autre, & fixe ainsi l'époque où les pluies commencerent, & où l'homme fut formé.

L'Auteur convient que les vapeurs sont montées & redescendues; il dit que c'est en rosée, moi je dis que c'est en pluie. L'histoire n'en décidant rien, il faut avoir recours à la raison & à l'expérience; je me flatte qu'elles seront de mon côté, sur-tout par ce qui a été déjà dit ci-dessus Thèse 5^e. Toutes les eaux inférieures étant montées & redescendues pour former les lacs & les rivières, selon l'Auteur, je ne puis m'en former aucune idée, à moins qu'elles ne soient tombées en pluie, & si les vapeurs sont toujours montées & descendues, je ne puis concevoir comment il n'y a eu ni nuages ni pluie. L'autre passage, (*Gen. VIII. 2.*) qu'il cite, prouve que tous les effets naturels ont été alors comme après le déluge. Dieu ne dit pas qu'il a changé quelque chose, mais que tant que la terre durera,

les semailles & les moissons, le froid & la chaud, l'été & l'hiver, le jour & la nuit, ne cesseront point. Ce n'étoit donc pas alors qu'arriva un changement dans l'équinoxe, ou que la terre prit un autre mouvement. Enfin ce n'est pas alors seulement que l'été & l'hiver, le chaud & le froid commencerent; mais Dieu voulut que tout cela ne cessât point & que la terre n'éprouvât aucun changement essentiel. Il n'y est pas parlé de la pluie, il est vrai. Mais s'il n'est arrivé aucun changement essentiel dans tout l'ordre de la nature, il n'en sera pas arrivé à cet égard, puisqu'on ne sauroit concevoir qu'il y ait l'hiver & l'été, & apparemment le printems & l'automne, sans nuages, sans pluie, & sans neige.

Considérons l'article de l'arc-en-ciel. S'il y a eu des nuages & par conséquent de la pluie avant le déluge, comme peu de personnes en ont douté jusqu'à présent, excepté Whiston & Burnet, il y a eu sans-doute un arc-en-ciel: la même cause aura produit les mêmes effets. Mais, pour ne pas tomber dans le même cercle vicieux de l'Auteur qui prouve des hypothèses par d'autres hypothèses, examinons si l'Écriture dit

positivement que l'arc-en-ciel n'a pas
 ru qu'après le déluge. Il est dit *Gen.*
IX. 13. „ J'ai mis ” suivant le texte
 Hébreu & non je mettrai suivant ce
 que plusieurs ont traduit. „ J'ai mis
 „ mon arc dans la nuée & il sera pour
 „ signe de l'Alliance entre moi & la
 „ terre. ” Par conséquent c'est un signe
 qu'il avoit déjà mis dans la nuée & qu'il
 n'y mettoit pas alors. C'étoit un signe
 arbitraire que Dieu choissoit fort con-
 venablement, cet arc ne paroissant ja-
 mais qu'avec la pluie. Toutes les fois
 que la pluie survient & que l'arc se fait
 voir, nous avons le signe de l'alliance,
 qui nous assure que ces orages, quel-
 que forts qu'ils soient, ne causeront
 jamais une inondation aussi considéra-
 ble. C'est donc comme si Dieu eût dit :
 „ Voici l'arc-en-ciel que vous avez sou-
 „ vent vu & admiré comme un Phé-
 „ nomen très-particulier, vous savez
 „ que le soleil & la pluie le produisent.
 „ C'est cet arc que je vais vous donner
 „ pour signe de mon alliance, afin que
 „ chaque fois que vous le verrez vous
 „ vous souveniez du déluge & en même
 „ temps de l'alliance que je viens de
 „ contracter avec vous. ” Il en est de
 ce signe comme des autres que Dieu nous

à donnés pour garans de ses promesses.
 Il avoit existé auparavant. Car le pré-
 puce qu'il falloit retrancher par la cir-
 concision, l'Agneau Pascal, l'eau du
 baptême, sont autant de signes de l'al-
 liance divine & de ses promesses : tous
 ces signes ont existé avant que Dieu
 les eût consacrés à cet usage. C'est donc
 sans raison qu'on suppose qu'il n'y a
 point eu alors de pluie.

CHAPITRE IX.

*On a mangé de la chair avant le
 déluge & l'on a bu du vin.*

Whiston soutient encore qu'il étoit
 défendu de manger la chair des ani-
 maux avant le déluge. „ Ceux, dit-il,
 „ qui vivoient avant le déluge, pou-
 „ voient manger des fruits de la ter-
 „ re, mais l'usage de la chair ne leur
 „ fut accordé qu'après le déluge. Car
 „ Dieu dit à nos premiers parens :
 „ Voici, je vous ai donné toute herbe ®
 „ portant semence, & qui est sur tou-
 „ te la terre; & tout arbre qui a en
 „ soi du fruit d'arbre portant semen-
 „ ce, vous sera pour nourriture. ”

Ces sortes d'idées viennent uniquement, ou de ce qu'on prend le silence de l'Écriture pour une preuve, ou de ce qu'on ne distingue pas entre l'état d'innocence & celui d'après la chute de l'homme. J'ai déjà eu occasion de remarquer combien les preuves négatives tirées de ce silence sont frivoles & qu'on pourroit par cette façon de raisonner tirer les conséquences les plus absurdes. Venons à l'autre point.

Dieu avoit donné cet ordre & cette permission aux Protoplastes dans leur état d'innocence, & il ne faut pas douter que, s'ils l'avoient conservée, ils n'auroient jamais mangé la chair des animaux, mais se seroient contentés des fruits, tout comme aussi ils ne se seroient jamais servis d'hillemens, de maisons & de mille autres choses que le besoin & le luxe a fait inventer à eux, ou à leurs successeurs.

On dira que pour les habits Dieu les leur a faits & qu'ainsi cette comparaison n'est pas juste. Il est vrai que la permission de manger la chair n'est pas exprimée, mais du moins voit-on par cet exemple que leur état, leur nature & leur constitution ont changé par la chute, & qu'ils sont devenus plus foibles.

La mort dont ils étoient menacés s'est emparée de leur corps & en a fait son siège; toutes les maladies s'y sont introduites & ont ruiné sa santé, toute sa constitution s'est altérée & affoiblie, il ne lui restoit à proportion que peu de sa première vigueur. Les appétits déréglés, la concupiscence & les passions prirent le dessus. Ces maux réunis ne pouvoient manquer de déranger toute la machine.

Si Moÿse n'a pas exprimé cette permission, c'est parce qu'il ne l'a pas cru nécessaire, non plus que mille autres choses qu'il passe sous silence. J'ai parlé des maisons. Il est sûr que Dieu ne leur en avoit pas construit dans le paradis, où ces hommes sans-doute dans l'état d'innocence auroient vécu sous des berceaux d'arbres. Cependant Dieu ne leur a jamais donné la permission de bâtir ni maisons, ni villes. Elles n'en sont pas moins permises pour cela. Jérusalem a été nommée souvent la Cité sainte, & Dieu a ordonné qu'on lui construisît une maison. Enfin si on vouloit se servir des preuves négatives tirées du silence de l'Écriture, on tomberoit, je le répète, dans mille ridicules. Je vais pourtant donner encore d'au-

tres preuves. Gen. III. 21. Dieu fit à Adam & à sa femme des robes de peaux, & les en revêtit. Où est-ce que Dieu prit ces peaux? Est-ce qu'il les créa? Personne n'oseroit soutenir une pareille absurdité. Je sais qu'on dit que c'étoit des animaux qu'ils sacrifient à Dieu par son ordre. Qu'on prenne garde à cette raison. Est-ce que celle qu'on allégué contre la permission de manger de la chair des animaux, ne tire pas sa force principale du silence de l'Écriture? Comment donc se servir d'une solution si contraire à cet axiome, vu qu'il ne se trouve pas le moindre vestige de cet ordre dans la même Écriture? On dit la même chose lorsqu'il s'agit du sacrifice de Caïn & d'Abel. On prétend qu'il a été prescrit par un ordre formel de Dieu. Je veux être plus conséquent que mes antagonistes. J'accorde que les sacrifices sont d'inspiration divine, quoique l'Écriture n'en dise pas un mot. Nous ne sommes pourtant pas encore au bout de nos difficultés. Il est dit *Ch. IV. 4.* qu'Abel offrit des premiers-nés de son troupeau & de leur graisse. Ce passage dérange les partisans de la prétendue défense ou non-permission de manger

la chair. Ils prévoient qu'on leur demandera: Si Abel a offert de la graisse c'est-à-dire les morceaux les plus gras & les meilleurs de ses Genisses, de ses Vcaux, ou de ses Agneaux, que fit-il du reste? Comment pouvoit-il savoir que c'étoit-là le meilleur, s'il n'en avoit jamais goûté? Ils tâchent de se tirer de cette objection par divers moyens. Les uns supposent que ce n'étoit pas la graisse qu'il offroit, mais le lait, la crème, le beurre, ou bien la laine. En disant que le même mot peut signifier de la graisse, du lait, ou du laitage, ou en affirmant que Dieu n'a créé de chaque sorte d'animaux qu'un couple, & qu'ainsi ils ne se seroient pas suffisamment multipliés pour en faire des sacrifices?

Quant à la première raison, je la trouve peu concluante. Il est vrai que la racine *לח* *Lac mulsit*, ou le substantif *לח* *Lac*, pourroit conduire à cette opinion; mais *לח* est *adeps* & de tout temps on a lu ici *לח* qui vient nécessairement de *לח* & non de *לח*.^(R) Aussi ce mot revient quantité de fois dans les Livres de Moïse & ailleurs où il est parlé de la graisse du sacrifice.

Supposons que cette réponse ne suf-

file pas. Où est-ce que nous trouvons que Dieu ait jamais ordonné de lui sacrifier du laitage & sur-tout de la laine? Ne font-ce pas des assertions bien gratuites?

Lorsqu'on dit que Dieu n'a créé qu'un couple de chaque sorte d'animaux, quelles preuves en a-t-on? Il est dit *Gen. I. 24.* „ Que la terre produise des animaux vivans selon leur espèce. Est-ce donc que la seule terre aux environs du paradis avoit cette vertu productrice? Il n'y a pas apparence; bien plutôt on doit croire qu'elle en a produit dans toutes les parties du globe. Et si les partisans de cette opinion ne veulent pas s'en désister, je leur demande encore une fois, si Dieu a créé les peaux dont il revêtit Adam & Eve, puisque si Dieu n'avoit créé qu'un couple de chaque sorte, le voilà détruit pour cette espèce, en tuant une ou plusieurs paires pour couvrir la nudité de nos premiers parens?

Accordons pourtant pour un moment cette these, quoique insoutenable, que Dieu n'a créé qu'un couple de chaque sorte. Est-ce que dans l'espace de 129 ans il n'en devoit pas provenir des troupeaux très-nombreux dans un

temps où les animaux jouissoient de l'air le plus pur, de la constitution la meilleure, des pâturages les plus gras, &c. Encore aujourd'hui quelle augmentation ne voyons-nous pas dans nos troupeaux?

Venons à la these même. Nous savons que de tout temps & encore aujourd'hui, lorsqu'on fait des présents aux personnes qu'on veut honorer & dont on captive la bienveillance, on choisit tout ce qu'on a de plus exquis & de meilleur. Cette maxime a toujours été généralement reçue:

Munera, crede mihi, placant homines-que Deoque.

C'est donc à ce sentiment général qu'on doit rapporter la coutume de tous les peuples, des Juifs & des payens même qui ont offert à Dieu la graisse & tout ce qu'il y avoit de plus excellent parmi leur bétail. Qu'on ne dise pas que c'est Dieu qui en a donné l'ordre dans la Loi Lévitique. Mais dira-t-on que Dieu l'a demandé comme étant le meilleur par rapport à lui, puisqu'il ne se repaît pas de la graisse & du sang des animaux? C'étoit par rapport aux hommes pour lesquels les morceaux gras étoient sans contredit les plus délicats & les plus agréables, c'étoit afin

leur faire connoître qu'on doit sacrifier à Dieu tout ce que l'homme a de plus agréable & de plus précieux, & de les conduire ainsi au sacrifice du cœur & de la volonté. Cette raison ne pouvant être contestée, pourquoi Abel auroit-il offert à Dieu la graisse des animaux, ou de ses troupeaux? Pourquoi même Dieu le lui auroit-il ordonné, si même on veut supposer cet ordre dont il n'est point parlé? Abel auroit pu sacrifier aussi bien les os que la graisse, s'il n'avoit su que l'un valoit mieux que l'autre; & Dieu apparemment, quant à lui, l'auroit agréé également, ne regardant que le cœur, & l'intention qui auroit été également bonne & droite; il faut donc qu'Abel en ait su faire la différence par lui-même, & que par conséquent il ait connu le goût & la saveur de la chair & de la graisse.

Qu'on me permette d'ajouter ici que ceux qui s'appuyant sur le même silence de Moÿse, soutiennent que le vin n'étoit pas connu avant le déluge, & que c'est Noé qui l'a inventé après être sorti de l'arche, me paroissent dans l'erreur. En effet qu'on se rappelle que Jésus-Christ parlant de
la

la race réprouvée qui vivoit avant le déluge, dit qu'ils ont mangé & bu. On ne voudra pas assurer qu'il parloit du manger & du boire ordinaire & de ce qu'exigeoit leur sustentation & la nourriture nécessaire, mais qu'il veut taxer d'excès, de luxe & de débauche les habitans du premier monde. Quel le débauche, pouvoient-ils donc faire, s'ils mangeoient seulement des fruits, s'ils broutoient l'herbe, & buvoient de l'eau? Dira-t-on qu'ils pouvoient avoir d'autres liqueurs fortes sans que pour cela ils eussent connu le vin? Quelle liqueur sera-ce? De la biere, boisson si connue aujourd'hui, mais peut-être la plus difficile à inventer? Un homme, je ne dis pas stupide, mais ingénieux, à qui l'on diroit que c'est une eau tirée du bled & du houblon rumineroit des années entieres avant de réussir à en faire. Sera-ce de l'eau de vie? Si on ne connoissoit ni biere ni vin, ni pareilles liqueurs, on n'aura pas eu apparemment de l'eau de vie. La distillation ne peut être comptée parmi les premières inventions. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit ci-dessus à l'occasion de l'invention de la navigation; qu'il faut toujours supposer que
Tome I. P

les inventions les plus faciles, & celles dont les principes se font aisément offerts par les circonstances, doivent avoir été les premières. Le cidre, l'hydromel & le vin auront donc été les premières liqueurs fortes. Dès qu'il faut convenir qu'il y a eu parmi les plantes primitives de la création des ceps de vigne, il faut aussi accorder que le vin n'a pas été longtemps inconnu aux hommes.

Tout ceux qui ont été à portée d'avoir des raisins, ont bientôt expérimenté que le jus tiré des grains de ce fruit est une liqueur très-agréable, comme j'ai vu faire à des enfans qui ignoroient parfaitement que le vin se tiroit des raisins; bientôt ils en auront voulu avoir en quantité croyant qu'elle se conservoit toujours en moût. Il a fermenté & ils auront voulu goûter s'il ne s'étoit point corrompu; ils ont trouvé que non, qu'en perdant de sa douceur il acqueroit de la force, & se conservoit longtemps, & les voilà en train de cultiver une plante aussi utile qu'agréable. Je soutiens donc que le vin a été plutôt connu que le pain, vu qu'il falloit un temps infini avant de connoître l'usage du bled, la maniere

de le moudre, & celle d'en faire le pain, au-lieu que celle de tirer le jus du raisin se présentoit d'abord à l'idée de chacun.

On objecte que Noé, cet homme si pieux, ne se seroit pas enivré s'il avoit connu toute la force du vin. Cette raison ne conclut absolument rien. Noé connoissant le vin commença à planter la vigne; ses provisions étoient épuisées pendant la clôture qu'il avoit essuyée. Sévré de cette agréable liqueur à laquelle il étoit depuis longtemps accoutumé, aussitôt que le vin fut fait il voulut en boire; le vin étoit nouveau & fumeux, peut-être même que la différence du terroir après le déluge le rendoit tel, il lui donna à la tête, comme il arrive aux plus honnêtes gens, & le voilà pris contre sa volonté & son attente. Il n'est personne qui n'ait expérimenté combien la disposition est différente dans le même homme; souvent il est pris de deux verres de vin, & d'autres fois trois ou quatre bouteilles ne penseroient pas. Enfin, pour ne pas m'arrêter plus longtemps sur cet article, il suivroit des principes que j'attaque, que le vin devroit être défendu à jamais, puisqu'il

nous ne trouvons pas que Dieu ait jamais donné la permission d'en user.

Revenons à la chair des animaux & à la permission divine exprimée *Gen. IX. 2. 3.* Il me paroît que par une paraphrase raisonnable tout devient clair. C'est comme si Dieu avoit dit : Vous, les restes du genre humain, ou des nations vos compatriotes ; vous savez que j'avois créés parfaits Adam & Eve, que je les avois menacés de la mort en cas de transgression de mes commandemens ; ils n'ont pas laissé d'y contrevenir ; j'ai été assez miséricordieux pour ne pas les punir de mort à l'instant même, me contentant de les rendre mortels. Leurs descendans ne se sont pas corrigés en reconnaissance de mes bontés infinies, au contraire ils ont fait pis, & se sont tellement corrompus qu'ils ont excité ma juste colère, & je les ai exterminés ; ne craignez pourtant plus rien. Le genre humain auroit mérité que du moins je lui ôtasse la domination sur les animaux ; je n'en ferai rien, je suis appaisé ; je fais mon alliance avec vous, & pour preuve de cela, je vous confirme cette domination & vous rendez de chef les maîtres absolus de la ter-

re & de tous les animaux qui l'habitent ; tellement qu'à l'avenir vous pourrez encore vous en servir pour votre nourriture comme par le passé.

Je crois que cette paraphrase est plus raisonnable que la thèse contraire.

CHAPITRE X.

Les parties de notre globe ne sont pas rangées suivant leur pesanteur spécifique.

Les colonnes des montagnes sont moins pesantes & moins compactes que les autres colonnes. Paradoxe que l'Auteur avance *Livre II. Hypoth. II.* Et qu'il s'efforce de prouver.

„ Les montagnes, dit-il, consistent
 „ ordinairement en rochers & pierres qui à la vérité sont plus pesantes que la couche extérieure de la terre, ou la terre à jardin ; mais en les comparant avec le fond de la terre, (la croute étant l'effet du déluge comme il sera démontré) ou avec les mines, nous trouverons la preuve de cette assertion.

„ D'ailleurs ces corps compactes &

„ pesans des métaux d'or, d'argent,
 „ de plomb, &c. se trouvent pour la
 „ plupart, sinon uniquement & seule-
 „ ment, dans les entrailles des monta-
 „ gnes. On croiroit que, suivant ce
 „ système, ces métaux devroient se trou-
 „ ver plus proche du centre qu'ils ne se
 „ trouvent; en ce cas il faudroit aussi sup-
 „ poser que les colonnes qui les soutien-
 „ nent, sont plus légères que les colom-
 „ nes voisines: ce qui peut être accordé
 „ quant au tout, & qu'elles ne sont pas
 „ plus pesantes que d'autres qui se trou-
 „ vent dans le même éloignement du
 „ centre.

„ Il ajoute que les montagnes sont
 „ l'origine & le commencement des
 „ sources & fontaines. Or il est prou-
 „ vé par le D^r Woodward, que celles-
 „ ci ne proviennent pas des vapeurs
 „ serrées & chassées contre les monta-
 „ gnes, ni de la seule chute des pluies
 „ & descente de l'humidité, mais des
 „ eaux qui viennent des entrailles de
 „ la terre & que ce sont des vapeurs
 „ excitées & élevées par une chaleur
 „ souterraine qui amène la plus gran-
 „ de partie de l'eau.

„ Il dit que les vapeurs se trouvent
 „ dans les montagnes & non dans les
 „ plaines, ce qui appuie la pretive

„ précédente. Enfin que les tremble-
 „ mens de terre sont les plus fréquens
 „ dans les pays montagneux, d'où il
 „ tire la même conséquence. Je ne
 „ dirai rien ici de ces deux dernières sup-
 „ positions que je traiterai à l'occasion
 „ de la these 21. Examinons seulement
 „ les trois premières.

Dans l'hypothese précédente l'Au-
 „ teur assure la même chose, en se réfé-
 „ rant aux loix de la pesanteur, en quoi
 „ il a raison; ce qui pourtant fait contre
 „ sa these. Si ces loix avoient lieu ici,
 „ tous les métaux, au-moins les pesans,
 „ comme l'or, l'argent, le mercure, le
 „ plomb, &c. ne se trouveroient pas.
 „ Ils seroient cachés vers le centre, &
 „ nous seroient entièrement inconnus. Ou
 „ s'ils paroïssent vers la surface de la
 „ terre, tout le dessous se trouveroit de
 „ la même matiere ou d'une autre encore
 „ plus compacte, ce qui est contraire à
 „ l'expérience. Les métaux & les miné-
 „ raux ne se trouvent jamais par cou-
 „ ches, mais par veines de diverse gros-
 „ seur & épaisseur, semblables à une ma-
 „ tiere végétative, y ayant un tronc, des
 „ branches, & de petits rameaux, sans
 „ suivre en aucune maniere les loix de la
 „ gravité.

Bien plus, en Nigritie on trouve l'or à la surface de la terre, & ailleurs à une très-petite profondeur, & cela non dans les montagnes, mais dans les plaines qui sont pourtant suivant l'Auteur l'ouvrage du déluge. Pour ce qui regarde les montagnes, elles sont élevées au-dessus des plaines, & c'est dans ces montagnes que se trouvent ordinairement les métaux, c'est pourquoi les Allemands, nomment les mines *Bergwerk*, travaux des montagnes. En effet, c'est quelquefois dans des endroits élevés desdites montagnes, dont la colonne est de roche, ou au niveau de la plaine, que se trouvent les métaux & les minéraux, & quelquefois plus bas. Tout cela ne suit pas les loix de la pesanteur. Si la formation de ce globe, décrite par Moïse, avoit été réglée par ces loix, que les rochers & les pierres eussent été formés de sable, & que les particules métalliques se fussent posées en même temps suivant les loix de la gravité; je le répète, on ne devoit trouver aucun métal qu'à la profondeur de plusieurs mille pieds; que dis-je, à celle de plusieurs cents lieues de la surface de la terre, & ils devoient composer la premiere couche après le liquide,

de, que Whiston suppose autour du feu central; encore ne sauroit-on comprendre comment ce liquide beaucoup moins pesant que toutes ces parties terrestres & métalliques, auroit pu les soutenir. Tout en un mot montre que les loix de la pesanteur n'ont point été observées, ni dans la création de la terre, ni dans cette croute supérieure, ou cette enveloppe qui selon notre Auteur a du se rompre au temps du déluge.

On a creusé à une très-grande profondeur; (1) la premiere croute en une infinité d'endroits est de bonne terre, dans d'autres c'est du limon, de l'argile, des pierres, du gravier ou du sable, &c. souvent une couche de gravier aura au-dessous une couche d'argile ou de limon, & *vice versa*.

Ce que j'ai dit ci-dessus des mines se confirme par ce qu'on fait entr'autres de celle du Potosi, qui comme presque toutes les autres, a été découverte par hazard, la mine s'étant montrée dans la surface & à jour. On y a creusé & travaillé, & aujourd'hui la

(1) Varenus décrit les diverses couches d'un pais très-profond dont la pesanteur spécifique n'est point observée.

principale se trouve bien avant dans la montagne, toujours Sud & Nord, & à-peu-près horizontalement & non en profondeur. Elle n'est point en couche, mais à la façon d'un arbre. La veine dans son plus grand diametre est de 6 pieds & dans le plus étroit d'un empan.

Il y a des mines à-demi-couchées qui ont de biais 150 à 200 toises de profondeur, ainsi elles passent la crouete diluvienne révéé par notre Auteur. Les matieres qui se trouvent tout autour sont peu pesantes, & le rocher n'est pas des plus durs; de façon que les mines sont aisées à travailler. Mais ce qui renverse le système de l'Auteur de fond en comble, c'est que ces mines se trouvent plus riches à proportion qu'elles sont élevées, & plus chétives à mesure que l'on creuse. Est-ce donc par les loix de la pesanteur qu'elles ont été disposées?

Voilà les deux premiers articles de cette hypothese examinés. Reste le troisieme.



CHAPITRE XI.

Origine des sources.

L'origine des sources est encore incertaine. Divers Auteurs ont proposé leurs opinions, mais aucun n'a démontré son système. Il n'est pas décidé encore si elles viennent de l'intérieur de la terre, ou bien des vapeurs. Pour moi, je crois qu'on peut concilier les deux sentimens, & accorder qu'une partie vient de l'intérieur de la terre par une espece de circulation sans avoir recours au prétendu feu central, & qu'une autre partie plus grande encore vient des pluies & des vapeurs. Je pourrois appuyer cette idée par des preuves incontestables, mais c'est un sujet qui n'appartient pas proprement à celui que je traite & cela m'en éloigneroit trop.



CHAPITRE XII.

*Les orbites des planetes n'étoient pas
originaiement des cercles parfaits.*

L'Auteur que je réfute prétend aussi que tous les orbites des planetes sont des cercles parfaits. Les orbites, dit-il, des planetes & particulièrement de la terre avant le déluge étoient originaiement des cercles parfaits. Thèse si facile & si naturelle qu'on pourroit la recevoir comme démontrée & accordée.

Cependant l'Auteur s'efforce de la prouver par les raisons suivantes.

1°. Par le but & l'usage des planetes qui paroissent exiger particulièrement des orbites circulaires, puisqu'elles doivent servir vraisemblablement à la demeure de quelques êtres vivans, & au siege des plantes, qui sont nécessaires & utiles à leur nourriture, & quoique l'inégalité de l'éloignement de notre terre du soleil dans les divers points de son orbite, soit si peu remarquable, que nous en ressentons peu d'effet,

» Cette déclinaison seroit par contre
» très-sensible dans les autres orbites
» qui déclinoient plus du centre, &
» auroit une très-grande influence
» dans les productions de la nature &
» dans la constitution des êtres vivans
» dans les Planetes qui y tournent, &c.
» 2°. On le peut aussi conjecturer
» par les regles des opposés: si nous
» avions trouvé un mélange des Planetes
» & des Cometes dans les mêmes
» Régions du système solaire &
» une confusion des cercles & des ordres
» des deux, notre proposition seroit plus
» que mandée. Mais si nous trouvons que
» toutes les Cometes déclinent infiniment
» du centre, se tournent, & que leurs
» coupures sont presque paraboliques ou à
» un degré infini de la déclinaison du
» centre, il est probable que les Planetes
» se font mues originaiement sans aucun
» degré de déclinaison, & ainsi en
» cercles parfaits, &c.
» 3°. Cette thèse est confirmée par
» l'Astronomie des anciens qui se tenoient
» si fermes & avec tant d'obstination à la
» proposition & thèse du cercle, qu'il paroît
» que ceci est un effet d'une ancienne tradition, que

„ les mouvemens célestes sont circulai-
 „ res, quoique les sections coniques &
 „ la figure elliptique fussent connus de
 „ toute antiquité.
 „ 4°. La grandeur de la déclinaison
 „ du centre des divers orbites & la
 „ position de leur Aphélie sont si dif-
 „ férentes, & sans aucun but & or-
 „ dre remarquable, au-moins autant
 „ qu'on en a pu découvrir, que tout
 „ l'univers peut paroître plutôt un ef-
 „ fet des causes secondes dans les temps
 „ postérieurs, que l'ouvrage original,
 „ & un Chef-d'œuvre du Créateur, &c.
 „ Je suis donc dans l'idée qu'avant
 „ qu'il se soit passé aucune bonne ou
 „ mauvaise action des créatures, lors-
 „ que chacune étoit parfaite dans son
 „ espèce, il est probable qu'alors le
 „ monde extérieur ou chaque état ou
 „ condition de la nature extérieure
 „ étoit uniforme & dans l'ordre, com-
 „ me la constitution & disposition de
 „ chaque créature que le Monde con-
 „ tenoit, & que lorsqu'il y eut du
 „ changement parmi les Etres vivans
 „ & raisonnables, il en falloit aussi dans
 „ le Monde inanimé & corporel, &c.
 „ 5°. Il est clair que plusieurs Co-
 „ metes ont passé par le système des

„ Planetes & quelles ont du y causer
 „ des changemens considérables, que
 „ par conséquent la grandeur de la dé-
 „ clinaison du centre ne peut provenir
 „ que d'une pareille cause, & qu'an-
 „ ciennement les orbites des Planetes
 „ étoient originairement circulaires;
 „ comme par ex. si un habile Artiste
 „ avoit fait une Horloge avec beau-
 „ coup d'art, laquelle différeroit beau-
 „ coup de la véritable heure du jour, &
 „ qu'on y observeroit un empêchement
 „ & obstacle qui seroit capable de cau-
 „ ser ce dérangement, il en conclu-
 „ roit facilement, que cette erreur étoit
 „ causée par cet empêchement, &
 „ non que l'Horloge se trouvoit ainsi
 „ originairement & eut été construite
 „ ainsi par l'Artiste.
 „ 6°. Il est clair que les petites Pla-
 „ netes au tour de Jupiter se tournent
 „ en cercle sans le moindre degré de
 „ déclinaison du centre, dequoi il s'en-
 „ suit, que le mouvement original des
 „ Planetes étoit aussi circulaire.
 „ 7°. Que les Cometes causent tou-
 „ jours une déclinaison de la plaine
 „ des premiers orbites ou cercles &
 „ les rendent courbés en dedans & dé-
 „ clinans entr'eux, & comme ceci se

voit dans les systèmes susdits, que les plaines des orbites circulaires autour de Jupiter, s'accordent entr'eux parfaitement & les plaines des cercles déclinans du centre autour du soleil, déclinent; il est clair que les systèmes planétaires ont dû être parfaitement circulaires dans leur origine.

Je ne fais si je me trompe, mais il me paroît que tout cela n'est qu'un vain babill.

1°. Ce raisonnement est de la dernière foiblesse. Comment prouve-t-il que le but des Planetes exigeoit la figure circulaire? S'il ne le prouve pas, toute son hypothese sera fausse. Il mesure tout à la constitution de notre terre, & la constitution de notre globe renverse toutes ses preuves, puisque notre terre décline de près de 47. degrés, ainsi presque du quart entier de son cercle, ou $\frac{1}{4}$ de chaque côté de l'Ecliptique, quant à son mouvement annuel. Il sent lui-même que cette raison le condamne, c'est pourquoi il trouve à-propos de dire que la déclinaison de notre terre est peu remarquable. Par quel moyen prouvera-t-il la déclinaison des orbites des Planetes & sur-tout

qu'elle soit plus forte que celle de notre terre?

Il y a plus: en se réglant sur notre terre, il falloit se servir des raisons de ceux qui nient que les Planetes soient habitées, en disant que leur éloignement du soleil plus grand pour les uns & moindre pour les autres, que ne l'est celui de notre terre, ne permet pas qu'il y ait des êtres vivans ni des Planetes. Cependant il assure que, malgré cette différence énorme, les Planetes doivent être habitées, & il donne pour raison que Dieu arrange tout pour l'état des créatures, comme il convient à son dessein. Comment veut-il que la différence de la déclinaison fasse plus d'effet? C'est comme s'il disoit; ce n'est pas la proximité ou l'éloignement du feu, mais sa position en ligne directe ou de biais, qui cause le plus ou le moins de chaleur.

Mais considérons un peu notre terre. La figure elliptique & son orbite y gêne-t-elle quelque chose? Il paroît au moins qu'elle n'a rien souffert par ce prétendu changement, ni dans sa constitution ni dans sa fertilité, & qu'elle n'est pas devenue moins propre à servir de demeure aux hommes. C'est

Dieu qui l'a faite & l'on ne sauroit attribuer aucun changement au hazard. Nous ne saurions même comprendre qu'elle fût mieux dans un autre situation. Si l'orbite étoit circulaire & qu'il y eût un équinoxe perpétuel, nous jouirions à la vérité d'un printems continuel. Par contre la Zone torride seroit entièrement brûlée, elle ne jouiroit point de ses saisons pluvieuses & deviendroit par conséquent inhabitable; le Nil, le Niger, le Méran, n'arroseroient plus les campagnes de l'Égypte, de la Nigritie & de Siam. Ces pays deviendroient aussi stériles qu'ils sont à-présent fertiles. Et à quoi nous serviroit ce printems? Nos bleds, nos vignes, nos fruits nous apprendroient qu'il faut une chaleur plus forte, & que l'hiver même n'est pas la saison la moins utile par les pluies & les neiges qui fertilisent nos guerets. Qu'arriveroit-il aux pays plus septentrionaux, qui jouissent d'une forte chaleur en été, très-nécessaire pour mûrir leurs bleds, &c.? Ne souffriroient-ils pas trop de leur situation, par une espèce de printems perpétuel, mais froid & privé de chaleur? Si donc nous voyons comme à l'œil la sagesse infinie du Sou-

verain Etre dans la présente disposition de la terre & dans la distribution actuelle des saisons, & que par sa course & son orbite elliptique nous jouissons de tant d'avantages, dont nous serions privés dans tout autre système; est-il possible qu'on puisse soutenir, même imaginer, que l'orbite en cercle parfait soit préférable pour les habitans & pour les productions de la terre? Il ne s'agit pas ici de raisonner & de savoir en mathématicien, que le cercle est la figure la plus parfaite, mais si par rapport à notre terre elle seroit la plus convenable.

La seconde raison sera traitée lorsqu'il s'agira des Comètes, de-même qu'une partie de la 5^e.

Venons à la 3^e, à laquelle je répliquerai simplement que les anciennes traditions ne doivent pas être méprisées entièrement. Mais dans le cas dont il s'agit elles ne sont d'aucun poids. Ou les anciens Astronomes avoient déjà découvert que les orbites étoient elliptiques, ou ils les croyoient circulaires, lorsque leurs yeux & l'expérience les convainquoient du contraire. On devroit donc croire que de nos jours les savans doivent encore nier

qu'il y ait des Antipodes, parce que pendant tant de milliers d'années les plus savans mêmes étoient dans cette opinion, quoique de nos jours personne ne pense à le soutenir? Si par contre ces Astronomes croyoient, comme il est vrai, que toutes les orbites étoient circulaires, comment faire servir de preuve une pareille idée qui ne provient que d'ignorance & du défaut d'expérience, sur-tout de celui des télescopes inventés presque de nos jours?

L'Auteur dans plusieurs passages de son ouvrage affecte d'être le grand défenseur du Christianisme. Il est fâcheux que les ongles & les dents du loup paroissent toujours sous la peau de la brebis. Que peut-on voir de plus envenimé que ce qu'il allégué dans la quatrième raison & dans la suivante? Si nous l'en croyons, notre monde n'est donc plus un chef-d'œuvre sorti des mains d'un Créateur infiniment sage & infiniment puissant. Il avoit bien le pouvoir de le créer parfait & il l'a créé tel; mais il n'a pas été assez puissant pour empêcher les causes secondes d'en détruire l'ordre & l'arrangement, & de le rendre d'une disposition contraire au but que Dieu pouvoit avoir.

Par conséquent Dieu n'auroit pas rempli ses vues, il auroit cédé au pouvoir des causes secondes. Insensés mortels! qui voulez être plus sages que Dieu, entrer dans son conseil privé, pour ainsi dire, & nous assurer que les orbites sont sans aucun but & qu'ils manquent d'ordre dans la situation où ils se trouvent à-présent! Ne voyons-nous pas le contraire par l'économie admirable qui regne actuellement dans l'univers? Et si on veut absolument raisonner de tout suivant ce que nous voyons devant les yeux, nous nous ferions de la même comparaison de l'horloge dont nous parlerons sur la raison 5^e. Si un seul rouage d'une horloge est détraqué, toute la machine est gâtée, tout le mouvement cesse, ou est tellement changé qu'il ne sert plus à aucun usage; si un dérangement semblable s'étoit fait par les causes secondes dans les parties de l'univers, l'effet en auroit été le même & tout seroit détruit depuis ce temps-là. Reconnaissons donc que la même sagesse, la même puissance infinie qui a formé l'univers & toutes ses parties, les a créées & formées de la manière qu'elles se trouvent à-présent, comme répon-

dant parfaitement à son but, & que le tout restera dans le même état jusqu'au moment fixé de la part de Dieu & connu par lui seul, où il trouvera à propos de détruire cet univers ou d'en changer quelques systèmes ou du moins quelques globes, soit immédiatement, soit par le concours des causes secondes qui sont à ses ordres. Au reste à quoi bon cette prétendue perfection dans le temps qu'il n'y a eu aucune bonne ou mauvaise action des créatures, ou, ce qui revient au même, avant que celles-ci aient existé. En faveur de qui a-t-elle été établie, & comment la chute a-t-elle pu causer ce prétendu dérangement total? Ce seroit donc, comme nous l'allons dire, que Dieu auroit prévu que tout son bel ouvrage seroit défiguré par la chute, & qu'il n'auroit pu y remédier. Quel le impiété!

La 5^e. raison n'est pas moins impie que la précédente. Quant à la comparaison de l'horloge, il suppose qu'un grand Artiste auroit construit une horloge avec beaucoup d'art pour indiquer la véritable heure du jour, & qu'il y seroit survenu un dérangement extérieur qui y produisoit un effet contrai-

re. Ce dérangement, suivant l'Auteur, ne viendroit pas de l'horloger. Il se trompe, il faut que l'Artiste n'ait pas été assez habile pour composer l'horloge d'une façon à ne pouvoir jamais être dérangée. L'Auteur appliquant cet exemple aux prétendus dérangemens survenus dans les systèmes & les orbites planétaires, on n'aura pas beaucoup de peine à comprendre l'idée qu'il avoit de Dieu.

Ce que Whiston affirme dans sa sixième raison est-il bien prouvé? Est-il certain que les Satellites de Jupiter se meuvent en des cercles parfaits? Jupiter est éloigné de la terre suivant Cassini de 142919 demi-diamètres de la terre, ou de 122910345. lieues d'Allemagne ou de 163880453. soit près de 164 millions de lieues communes. Nous compterons la même distance pour ses Satellites vu que souvent ils sont plus proches lorsqu'ils se trouvent du côté de la terre, & souvent plus éloignés lorsqu'ils sont de l'autre côté. Or je demande comment distinguer à cet immense éloignement, si leur orbite est entièrement circulaire ou un peu elliptique?

Qu'on me permette une comparaison

commune & à la portée de tout le monde. Je suppose que quelqu'un fit tourner de nuit un petit globe de feu, un petit charbon ou une mèche allumée à deux ou trois cens pas d'un autre globe, suivant la position où se trouveroit soit l'observateur, soit le cercle que ce feu, ou cette étincelle décriroit. Un cercle parfait pourroit lui paroître elliptique & *vice versa*. Comment donc pourroit-on assurer positivement que l'orbite de ces satellites soit parfaitement circulaire sans aucune déclinaison? Mais posons que ceci soit avéré, la conséquence n'en sera pas moins frivole. Voici en quelle forme il faut réduire ce syllogisme. S'il y a encore aujourd'hui des Planetes dont l'orbite soit circulaire il faut que les planetes, dont l'orbite est à-présent elliptique, l'aient eu originairement circulaire & quelle ait été dérangée dans la suite des temps. Or les Satellites de Jupiter sont des Planetes, & leur orbite est circulaire, *ergo* on ne peut nier dans cet argument que la majeure, la mineure & la conséquence.

Faisons à ce sujet une petite remarque. L'Auteur suppose que les grandes ont une orbite elliptique, par conséquent

séquent aussi Jupiter. Si donc ce dérangement est arrivé par une Comete, comment pourra-t-on comprendre qu'une Comete ait pu passer par l'orbite de Jupiter & causer un si grand dérangement à un globe qui, suivant le calcul de M. Wolf, est 21952. fois plus grand que la terre, sans que les satellites en eussent souffert, eux qui sont si petits en comparaison de Jupiter, & si peu éloignés que le premier n'en est qu'à une distance de trois diametres? Il faudroit que la Comete eût été extrêmement petite & qu'elle eût bien pris ses précautions, si à son passage elle n'avoit touché à aucun de ces satellites. Mais alors elle n'aura pu causer aucun changement à un corps aussi vaste que l'est Jupiter. Si par contre elle avoit été assez grande pour y causer un effet aussi considérable, elle en auroit fait un plus grand encore sur les satellites, vu que si elle avoit passé seulement à la distance d'un diametre ou même de deux, ce qui est impossible, sa grandeur dut être telle que la Comete & la Planete se seroient heurtées, ou que la Comete par son attraction ou par sa pression auroit causé

un dérangement dans Jupiter & auroit anéanti ou entraîné les satellites.

Mais peut-être voudra-t-on que Jupiter même ait aussi un orbite circulaire, quoiqu'on ait prouvé le contraire (1). Quelle conséquence en pourroit on tirer ? Sinon qu'il a plu à Dieu de les créer dans cette forme en arrangeant tout le globe & sa constitution de manière que l'orbite circulaire convenoit mieux à Jupiter que l'elliptique, au lieu qu'il lui a plu de disposer notre terre & les autres planètes d'une autre manière suivant leur nature & leur constitution. Ces conséquences d'une planète à une autre ne sont d'aucun poids, aussi peu que si on vouloit juger d'un édifice par l'autre. Le reste sera traité ci-après comme je l'ai dit. Nous passons à une autre thèse.

CHAPITRE XIII.

Profondeur de la mer.

L'Auteur s'explique ainsi *Liv. II. Hypothèse LXVIII. & LXIX.* „ La profondeur de l'Océan est la plus gran-

(1) Voyez Kepler, Newton, Wolf, &c.

„ de où il est le plus éloigné de la
 „ terre ferme, & le moins vers les
 „ côtes, parce qu'elle est par degrés
 „ depuis le continent vers le milieu de
 „ l'Océan; la plupart des Isles de notre
 „ globe se trouvent à une petite
 „ distance des bords; & il en paroît
 „ très-peu vers le milieu de l'Océan.”

L'Auteur n'a pas mieux prouvé cette thèse que plusieurs autres, quoiqu'il cite à cet effet les cartes géographiques. Il est vrai que les Isles Antilles à l'Est de l'Amérique se trouvent peu éloignées du continent, & qu'il s'en trouve peu au milieu entre cette partie de la terre & l'Europe. Cependant il y en a, comme par Ex. les Açores, qui sont incontestablement des cimes de montagnes. Il faut donc que leurs bases s'étendent bien avant dans la mer. Je dis la même chose des bancs & des bas-fonds: & qui pourra nier qu'il n'y ait encore des montagnes moins élevées dans la mer dont les cimes ne paroissent pas? Qu'on se figure placé sur la plus haute montagne des Alpes & que tout fût inondé à la cime près, on ne pourra pas dire que tout le reste du pays soit plat & uni: on verroit si l'eau

un dérangement dans Jupiter & auroit anéanti ou entraîné les satellites.

Mais peut-être voudra-t-on que Jupiter même ait aussi un orbite circulaire, quoiqu'on ait prouvé le contraire (1). Quelle conséquence en pourroit on tirer ? Sinon qu'il a plu à Dieu de les créer dans cette forme en arrangeant tout le globe & sa constitution de manière que l'orbite circulaire convenoit mieux à Jupiter que l'elliptique, au lieu qu'il lui a plu de disposer notre terre & les autres planètes d'une autre manière suivant leur nature & leur constitution. Ces conséquences d'une planète à une autre ne sont d'aucun poids, aussi peu que si on vouloit juger d'un édifice par l'autre. Le reste sera traité ci-après comme je l'ai dit. Nous passons à une autre thèse.

CHAPITRE XIII.

Profondeur de la mer.

L'Auteur s'explique ainsi *Liv. II. Hypothèse LXVIII. & LXIX.* „ La profondeur de l'Océan est la plus gran-

(1) Voyez Kepler, Newton, Wolf, &c.

„ de où il est le plus éloigné de la
 „ terre ferme, & le moins vers les
 „ côtes, parce qu'elle est par degrés
 „ depuis le continent vers le milieu de
 „ l'Océan; la plupart des Isles de notre
 „ globe se trouvent à une petite
 „ distance des bords; & il en paroît
 „ très-peu vers le milieu de l'Océan.”

L'Auteur n'a pas mieux prouvé cette thèse que plusieurs autres, quoiqu'il cite à cet effet les cartes géographiques. Il est vrai que les Isles Antilles à l'Est de l'Amérique se trouvent peu éloignées du continent, & qu'il s'en trouve peu au milieu entre cette partie de la terre & l'Europe. Cependant il y en a, comme par Ex. les Açores, qui sont incontestablement des cimes de montagnes. Il faut donc que leurs bases s'étendent bien avant dans la mer. Je dis la même chose des bancs & des bas-fonds: & qui pourra nier qu'il n'y ait encore des montagnes moins élevées dans la mer dont les cimes ne paroissent pas? Qu'on se figure placé sur la plus haute montagne des Alpes & que tout fût inondé à la cime près, on ne pourra pas dire que tout le reste du pays soit plat & uni: on verroit si l'eau

s'écouloit, qu'il y a encore une infinité de montagnes à l'entour mais d'une moindre hauteur, que même dans les pays les plus bas, il y a des monticules & des collines, & que par conséquent il est malaisé d'en décider; on peut s'en former une idée en Suisse, lorsque très-souvent en automne les brouillards couvrent tout le plat-pays pendant plusieurs semaines, tandis que les habitans des contrées montagneuses jouissent du soleil sans interruption; ils voient alors les autres cimes des montagnes comme autant d'Isles, plus ou moins grandes à proportion de leur élévation; pour les collines & les montagnes moins élevées, elles sont cachées sous ces nuages ou brouillards; de-là on comprend aisément l'état des terres couvertes plus ou moins de la mer. Cependant il n'est pas prouvé, il n'est pas même probable, que la hauteur aille toujours en diminuant jusqu'au-milieu de l'Océan. Il est au contraire très-vraisemblable que ce qui est couvert d'eau n'est pas d'une autre nature que ce qui paroît à sec, qu'il y a des inégalités, peut-être même de hautes montagnes aux endroits que

l'Auteur suppose les plus profonds. Il est sûr que la mer est d'une grande profondeur vers les côtes d'Espagne, suivant le rapport de tous les Mariniers, & il paroît qu'il y a un vallon profond apparemment suivi par d'autres montagnes vers le milieu de l'Océan; comme M. Buache le soutient aussi, dans son essai de Géographie physique.

Examinons cette these plus exactement. L'Océan le plus vaste est sans-doute la Mer-pacifique ou du Sud. Son milieu ou peu s'en faut en le fixant entre les deux continens de l'Asie & de l'Amérique, ou le Mexique en particulier, sera environ vers les Isles Mariannes. Voilà donc des montagnes marines; depuis ces Isles à l'Ouest, au Sud & au Nord, il y a encore des Isles sans nombre; au Sud-Est de-même; au Nord & Nord-Est, le continent, ou la partie septentrionale de l'Amérique; ainsi par-tout il y a des montagnes & des collines.

Si nous examinons la mer entre l'Afrique & l'Amérique, il y a non-seulement des Isles, mais les rochers d'Abrothos à une assez grande distance de la terre, puisqu'on les trouve pendant

70 lieues, & plus haut est l'Atlantide submergée, dont l'Auteur admet la tradition. Tout cela empêchera la trop grande profondeur de la mer. Quant à l'Océan entre l'Afrique, l'Asie & les Terres Australes, il y a quantité d'Isles par-tout, entr'autres celles de Ceylan & les Maldives qu'on peut supposer comme se trouvant au milieu. Par conséquent, je dirai simplement que la thèse de l'Auteur n'est pas prouvée, sans que pour cela je veuille précisément soutenir le contraire, le fond de la mer ne m'étant pas connu, n'y ayant jamais voyagé, aussi peu que l'Auteur.

CHAPITRE XIV.

L'Amérique a du être très-peuplée avant le déluge.

Livre IV. Chap. IV. Solut. LXII. Coroll.
 1. l'Auteur dit: „ que l'Amérique fut
 „ peuplée après le déluge par la navi-
 „ gation, n'y ayant aucune commu-
 „ nication entr'elle & nous par ter-
 „ re; que ses anciens habitans ont en-
 „ tièrement péri dans le déluge, com-

„ me le témoignage de l'Ecriture, la
 „ considération de leur petit nombre
 „ & l'impossibilité de conserver les
 „ hommes dans une autre part que fut
 „ le Mont Caucase la plus haute mon-
 „ tagne du monde, proche le centre
 „ du plus haut continent, s'accordent
 „ là-dessus (il est hors de toute con-
 „ testation qu'elle n'a pu être habitée
 „ que par ceux qui y sont venus de-
 „ puis un autre continent par mer.)

„ *Coroll. 3.* La navigation quoiqu'in-
 „ connue avant le déluge n'est pour-
 „ tant pas si nouvelle que quelques-
 „ uns se l'imaginent, avec quoi s'ac-
 „ cordent les voyages triennaux dans
 „ les temps de Salomon & la Relation
 „ d'Hérodote d'un tour depuis la mer
 „ rouge, le long de l'Afrique, vers Gi-
 „ braltar & la mer Méditerranée du
 „ temps de Pharaon Néché.

Les assertions de l'Auteur se rédui-
 sent à ce que

1°. Il n'y a point de communication
 entre l'ancien & le nouveau monde,
 par terre. ®

2°. Que les anciens habitans ont en-
 tièrement péri par le déluge.

3°. Qu'ils n'étoient alors qu'un petit
 nombre.

4°. Qu'ils n'ont pu être conservés par une arche qui n'auroit pu être garantie que sur le Mont-Caucase, n'y en ayant point d'autre qui l'égale en hauteur.

5°. Que la navigation est plus ancienne qu'on ne le croit.

Suivons l'Auteur pied-à-pied. Je n'ai rien à dire sur la première assertion, me trouvant dans la même idée.

Quant à la seconde, comme elle roule sur l'universalité du déluge ce sujet est traité amplement ailleurs. C'est pourquoi je le passerai ici sous silence.

Arrêtons nous donc à la troisième. Est-ce que cet Auteur qui nous a assuré que le nombre des hommes avant le déluge se montoit à 80000 millions, ou suivant son rubais postérieur, à 35000 millions, & qu'il trouvoit que s'il y eût eu un Océan, il auroit été impossible de trouver la place nécessaire pour l'habitation de tout ce Monde, est le même qui vient nous dire que le nombre des hommes en Amérique avant le déluge étoit petit? On ne le croiroit pas, si on ne le connoissoit pas pour favoriser les contradictions. Un calcul fera voir s'il est fondé

dé à dire que les anciens habitans étoient en petit nombre.

L'Auteur dit ci-dessus *Thèse IX.* qu'on faisoit monter aujourd'hui le nombre des hommes à 350 millions. J'ai rapporté qu'un autre le déterminoit à 5000 millions. J'ai fait voir que celui-ci approchoit plus de la vérité que le premier M. de Premontval accordant au seul empire de la Chine 300 millions. Son calcul est encore trop foible: dans la nouvelle collection des voyages, on trouve que la seule ville de Chang-hay & les Bourgs voisins, dans la Province de Pe-che-li, contiennent passé 200,000 tisserands qui fabriquent l'étoffe nommée Calico. Que cette Province paye, outre les péages d'un très-grand revenu, 32 millions de Taels, ou passé 240 millions de livres de France; ces deux faits font naître deux réflexions.

1°. Supposons ce qu'on ne peut supposer un moment, que tous les habitans de cette ville & de ces bourgs, soient tisserands, & que dans un pays où chacun se marie, où les femmes sont d'une fécondité sans égale, chacun n'ait outre sa femme que trois en-

fans, voilà un million. La Province a plus de 50, selon d'autres 100, villes de même grandeur plus ou moins, fans donner une préférence à Pekin qui en vaut 5, même 10 des autres. Ainsi, fans compter le reste du pays, où il n'y a que des bourgs & des villages, voilà 50 millions pour cette seule Province; on en compte 16 fans y comprendre les Isles très-peuplées; voilà 800 millions.

2°. Calculons d'une autre manière: le Royaume de France ne produit au Roi que 200 millions, & il n'en entre dans ses coffres que 140 suivant les meilleurs Auteurs; les François par ces impôts se trouvent dans la misere, & les Chinois à leur aise; si on veut donc faire un calcul de comparaison, on trouvera que le nombre des habitans de la Chine doit excéder de beaucoup celui de 300 millions. Mettons le nombre à 4000 millions. C'est plus qu'on n'en peut demander. Posons en fait qu'alors comme à présent la terre étoit habitée jusqu'au 70 degré de latitude des deux côtés. Accordons pour un moment qu'il n'y a point eu d'Océan, mais pourtant quantité de lacs & de rivières qui ont aussi pris de la place.

Posons encore qu'en général la terre pourroit être encore quatre fois plus peuplée qu'elle ne l'est. Il y a des pays comme la Hollande, la Suisse, une partie de l'Angleterre & de l'Allemagne qui ne sauroient guères être plus peuplées; d'autres où il en pourroit subsister le double comme en France, en Italie, partie de l'Espagne; en d'autres le triple ou le quadruple *par Ex.* en Hongrie, dans les Etats du Grand-Seigneur, dans la Perse, dans les terres du grand Mogol, &c.

La plus grande partie de l'Amérique pourroit contenir 5 ou 6, en bien des endroits 10 fois, plus d'habitans. C'est pourquoi j'ai mis en général le quadruple, ce qui seroit 16,000 millions. S'il n'y a point eu d'Océan il faut compter le double, c'est 32,000 millions; posons les 35,000. & alors tout fourmilleroit de monde. Que seroit-ce si on les supposoit à 82,000 ou bien selon d'autres à 100,000 millions? C'est ce que l'Auteur pourra-t-il soutenir son opinion que le nombre des habitans en Amérique avant le déluge étoit petit? On a déjà examiné ci-dessus la question de la multiplication du genre humain.

après le déluge: on le fera encore ci-après en passant en revue les différens Chronologies. Nous observerons seulement ici que l'opinion générale des Auteurs, qui n'est pas contredite par Whiston, veut que l'Amérique ait été peuplée déjà dans les temps très-seculés. Or avant que le genre humain se soit si fort accru en nombre qu'il ait rempli toute l'Asie, & ce au point qu'une partie fut obligée de se chercher de nouvelles demeures, même dans des pays qui leur étoient inconnus, que dis-je? dont ils ignoroient l'existence, autant que l'ignorent encore presque en général leurs plus proches voisins, les Chinois, les Japonois, & les Tartares; il faut qu'il se soit écoulé bien des siècles, ce qui ne s'accorde nullement avec cette opinion.

Nous ne discuterons pas ici s'il y a eu besoin d'une arche comme le dit l'Auteur dans sa quatrième réflexion: nous en parlerons ailleurs; mais supposons cette nécessité. Etoit-il impossible d'en construire une en Amérique? Etoit-il besoin pour sa conservation d'une si haute montagne? N'auroit-elle pas pu flotter sans dangers sur les

eaux, jusqu'au dixieme mois que les sommets des montagnes se montrèrent?

Voilà donc une raison qui ne prouve absolument rien. Celle qu'il tire de l'ancienneté de la navigation dans son cinquieme article, n'est pas plus fondée. Tout ce qu'il peut dire pour soutenir sa these se réduit aux flottes de Salomon, & à la navigation sous Pharaon Necho, & ces deux exemples sont contre lui. Salomon envoyoit ses flottes environ 1300 ans après le déluge, encore malgré son génie & sa sagesse fut-il obligé d'avoir recours à Hiram Roi de Tyr, les Phéniciens étant à-peu-près les seuls qui entendoient la navigation; cet exemple ne fait même point voir qu'ils y excelloient alors. L'opinion, que ces flottes ont fait le voyage du Pérou, a été sifflée il y a longtemps. Reste celle des autres qui cherchent l'Ophir dans la Cherfonnese d'or, à Ceylan, à Sumatra, sur les côtes de Zofala, ou enfin en Espagne.

Tous ces endroits sont si peu éloignés de Tyr & de la Palestine, que les trois ans que les Phéniciens employoient à ce voyage, ne donnent pas assez grande opinion de leur habileté, pour

qu'on puisse supposer avec aucune vraisemblance qu'eux & encore moins les autres peuples réputés Barbares en comparaison, eussent fait alors le trajet d'une mer immense & inconnue pour passer dans un pays non-moins inconnu. Quant à la navigation rapportée par Hérodote, outre que tout le monde ne reçoit pas cette histoire comme avérée, c'étoit environ 1700 ans après le déluge, qu'elle doit avoir été exécutée par les mêmes Phéniciens, & ce, à ce qu'il paroît, par hazard, vu qu'en suite on n'a plus fait la même route, par conséquent cette opinion de l'Auteur n'est pas fondée, puisque ses preuves s'en vont entièrement en fumée.

CHAPITRE XV.

Les eaux du déluge ont du faire périr toutes les plantes terrestres qu'elles ont couvertes.

Livre IV. Ch. IV. Solut. LXXI. Coroll. 5. Après avoir assuré dans le Corollaire précédent, que le sédiment du dé-

luge n'avoit pas couvert autant les montagnes, que les plaines, il ajoute ici : „ D'où il est facile de comprendre
 „ de quel endroit le pigeon a apporté
 „ une branche ou feuille d'Olivier, car
 „ les arbres voisins de l'arche ou sur
 „ les sommets des montagnes les plus
 „ proches, ayant fort peu souffert par
 „ le déluge, & joui de tout le printemps & de la moitié de l'été, ils devoient nécessairement avoir poussé des jets nouveaux & tendres, & s'être chargé de fleurs autant que jamais, desquels bourgeons ou jets le Pigeon a pu détacher un & l'apporter dans son bec à Noé.”

Nous appercevons encore dans cet article quantité de suppositions insoutenables.

Premièrement les eaux salées du déluge n'ont-elles pas fait périr ou du moins languir les arbres & les plantes ?

En second lieu, les Oliviers croissent-ils ordinairement sur les montagnes ? Je fais qu'il y a en le mont des Oliviers proche Jérusalem, mais je ne fais pas moins par les Relations des voyageurs, que ce n'est qu'une colline ; pour moi je ne les ai jamais vus

dans les pays méridionaux de l'Europe, que dans les côteaux, dans les plaines & dans les vallons.

En troisieme lieu, comment les sommets des basses montagnes & des collines ont-ils si peu souffert pendant sept mois & demi qu'ils ont été enlevés sous les eaux?

En quatrieme lieu, la contradiction n'est-elle pas manifeste, lorsque l'Auteur, s'accordant avec l'Ecriture, assure que ce fut au premier jour du dixieme mois que les sommets des montagnes parurent? Encore veut-il supposer ailleurs que ce ne furent que les plus hautes après le Caucaze: montagnes où il ne peut croître le moindre buisson bien loin qu'on y doive chercher des Oliviers; & qu'en même temps il avance que ces arbres avoient joui de tout le printems & de la moitié de l'été, lorsque la Colombe apporta une branche d'Olivier.

Au Ch. IV. Phénom. XLVII. Il dit que le déluge commença le 27. de Nov. qui répond au 28. du même mois de l'an 1698. par conséquent du vieux style, & seroit le 8. Déc. Comptons seulement depuis le 28 de No-

vembre, c'étoit selon l'Auteur le 17. jour du second mois, & le premier du dixieme les sommets des montagnes se montrèrent. Ce fut donc le 11. du mois d'Août que les sommets parurent à découvert. Que veut-il donc dire avec sa supposition, que ces arbres ont joui d'un printems entier & de la moitié d'un été, qu'ils ont jetté des bourgeons, & qu'ils étoient chargés de fleurs? Il faudra supposer en même temps qu'ils aient végété sous l'eau, disons plutôt, qu'il ne se souvient jamais à un endroit de ce qu'il a dit à un autre.

Quelle opinion doit-on avoir d'un Auteur qui se contredit à tout moment? Les theses que je viens d'examiner ne sont que des hors-d'œuvre dont l'Auteur se sert pour établir ou pour prouver les autres. Venons aux principales & commençons par celle qui regarde le Comete.



CHAPITRE XVI.

Incertitude du système moderne sur les Comètes & erreurs grossières de celui de Whiston.

Whiston s'explique de la maniere qui suit (*Lemme XLII.*): „ Les Comètes „ sont une espece de Planetes ou corps „ célestes qui se meuvent autour du „ soleil dans des orbites elliptiques; „ leurs cours périodiques sont aussi „ constans, certains & réglés que les „ mouvemens périodiques des Plane- „ tes, quoique le cours en ait été in- „ connu à l'ancien monde & qu'il n'ait „ été découvert que depuis peu.

„ *Lemme XLIII.* Ces orbites ellip- „ tiques sont si fort ovales & décli- „ nantes du centre que, autant que „ nous pouvons le remarquer, elles „ different peu des paraboles & peu- „ vent être considérées comme telles.

„ *Lemme XLIV.* Les plaines dans „ lesquelles diverses Comètes se meu- „ vent, different fort entr'elles & dans „ tous les angles de l'inclinaison ima-

„ ginables entr'elles & avec l'angle „ de l'Ecliptique.

„ *Lemme XLV.* „ Le cours des Come- „ tes dans leurs orbites n'est pas enco- „ re fixé d'aucune maniere, comme „ celui des Planetes l'est de l'Occident „ à l'Orient, mais les unes se meuvent „ d'un côté & les autres d'un autre „ sans distinction, comme de l'Orient „ à l'Occident du Midi au Septen- „ trion, & vice versa.

„ *Lemme XLVI.* „ Les Comètes dans „ leur descente vers le Soleil & dans „ leur ascension depuis le soleil, pas- „ sent par tout le système planétaire.

„ N'ayant pas dessein d'écrire un traité „ sur les Comètes, les Lemmes ci-des- „ sus peuvent suffire, & en les examinant „ il ne sera pas besoin de recherches ul- „ térieures à ce sujet; c'est pourquoy „ nous allons les examiner pour procé- „ der ensuite à l'examen des propositions „ de l'Auteur sur les vapeurs de la Co- „ mète & leur ténuité.

„ Je n'ignore pas que de nos jours le „ système sur les Comètes de Newton ^(R) „ de Whiston & autres, est suivi presque „ par tous les grands Philosophes; je ne „ dois donc pas vouloir en douter. Qu'on

me permette pourtant de le regarder plutôt comme ingénieux, que comme démontré. Il me reste encore des raisons qui m'empêchent d'en être convaincu, & des objections que je ne puis lever ni résoudre.

Nous voyons, il est vrai, que les Comètes s'approchent du soleil, & qu'en suite elles s'en éloignent. Est-il sûr que pour cela elles aient un cours périodique & réglé? Que les Philosophes qui veulent tout approfondir & parcourir toutes les catégories & les prédicamens, m'expliquent un peu mieux ce que sont ces corps vastes & quelquefois d'une grandeur immense, & quel est leur usage. Ce sont, dit l'Auteur, des espèces de Planètes; mais je le demande encore, à quel usage? Elles ne sont pas habitées: cela est clair, puisque l'Auteur assure que l'orbite des globes qui doivent servir à la demeure des Êtres vivans, doit être circulaire, ou du moins ne s'en éloigner guères, au lieu que les Comètes ont un cours elliptique, même parabolique. Sont-elles donc simplement créées pour parcourir l'étendue immense de l'univers? Ah! j'y suis; c'est la mé-

me chose que les bêtes carnassières sur notre terre. Elles sont créées & placées dans cet espace infini pour aller à la chasse des autres planètes, les dévorer & s'en nourrir. Le système le prouve; elles passent par-ci par-là à travers des systèmes planétaires, & malheur aux planètes qui se trouvent sur leur chemin & à leur portée, elles en sont aussitôt attaquées, inondées, brûlées ou chassées de leur orbite pour devenir Comètes en augmentant elles mêmes le nombre de ces bêtes destructives. Il faut bien que cela soit ainsi; autrement, à quoi serviroit leur course périodique? Si les Comètes ne s'approchoient du soleil que pour être embrasées & détruites, il faudroit, ou qu'après s'être approchées du soleil elles retournassent au lieu d'où elles sont venues & qu'elles y restassent tranquilles, ou qu'elles se contentassent d'un mouvement autour de leur axe & de leur orbite, comme auparavant, & elles ne feroient pas ce dégât suivant le système de l'Auteur; il faut donc qu'il y ait eu quelque but pareil qui leur ait assigné une excursion si immense par tant de systèmes planétaires.

Encore une réflexion pour prouver mon idée. Les vapeurs & tout ce qui doit entretenir le feu de la Comete, toutes ses provisions en un mot doivent bientôt être consumées, il faut se ravitailler, & nécessairement gouverner quelque autre planète en chemin faisant; ce qui est un effet très-triste pour ces pauvres planetes, d'être exposées à ces avanies & de devenir elles-mêmes bonté malgré, des bêtes féroces pour détruire leurs collegues.

Je fais qu'on dit que ces Cometes redeviendront planetes. Whiston lui-même le dit dans un endroit & le nie dans un autre, ce que nous examinerons en son lieu. Mais supposons que cela soit. Une Comete doit suivant Newton & Whiston conserver sa chaleur plus de 50,000 ans. Les uns veulent que celle dont il s'agit ici la perde dans l'espace de 575. (1) Aussi Whiston dans un autre endroit, qui sera discuté ci-après, assure que celle qui a causé le déluge n'a pas encore reparu, & avec la vitesse dont elle mar-

(1) Halley donne à la Comete de 1700, pour sa plus grande distance du soleil, 14 fois plus qu'à Saturne.

che, combien de dégâts n'aura-t-elle pas causé en tant de milliers d'années? Elle aura détruit peut-être cent planetes; & lorsqu'elle trouvera à-propos de se reposer & qu'elle redeviendra terre, comme il est arrivé à la nôtre suivant Whiston, elle aura à sa place cent Cometes pour une, ainsi la désolation deviendra toujours plus grande & à la fin tous les systèmes seront détruits & cela sans espérance de rétablissement.

Mais, dira-t-on, au lieu de railler sur ce système il faut en donner un meilleur. Je m'en garderai bien, je n'ai pas assez de présomption pour aller sur les brisées de si grands hommes & je n'ai pas l'imagination assez vive pour composer des Romans. Parlons pourtant un peu plus sérieusement.

D'où viennent tous ces systèmes? N'est-ce pas de notre curiosité insatiable, de notre orgueil, de l'amour-propre le plus déréglé? Nous avons sur cette terre tant de meilleurs sujets à examiner, soit pour leur structure, soit pour leur nature, leur ordre, leurs propriétés, leurs usages & leur utilité. Nous ne connoissons que très-imparfaitement la nature de notre ame,

les parties de notre corps & leurs fonctions, & nous abandonnons ces intéressans objets pour nous perdre dans les espaces immenses, & pour décrire la nature, la figure, la structure, les fonctions des Etres qui se trouvent dans un éloignement immense. On ne connoît à fond & dans une parfaite précision aucune des choses que nous avons sous les yeux, mais pour ces corps éloignés nous osons déterminer leur marche, leurs mouvemens, à une minute près. Il ne manque pas un pouce au calcul que nous faisons de leur grandeur. N'est-ce pas précisément de cette espece de sages & de Philosophes dont St. Paul parle? N'est-ce point cette sagesse & cette Philosophie que les Apôtres condamnent en plusieurs endroits? Je ne desaprouve point cette étude ni ces recherches, pourvu que tout conduise à la gloire de l'Etre suprême. Je ne desaprouve que cette Philosophie qui veut tout expliquer & décider sans appel. Je condamne sur-tout ce système de Whiston qui arrange tout suivant ses idées, qui ne paroît connoître que les causes secondes, qui les rend si puissantes qu'elles

les

les peuvent déranger l'ordre que Dieu lui-même a mis dans la création. Je me plains ensin de toutes ces hypothèses qui conduisent à la fatalité, à l'Athéisme & au naturalisme.

Il y a un Dieu Créateur, infiniment puissant, infiniment sage, infiniment bon, qui conserve, qui conduit, qui dirige tout conformément à ces perfections infinies. Il appelle les cieux & la terre, & ils viennent à sa voix. Pénétrés de ces grands principes de la Religion, je suis persuadé qu'il n'est rien d'inutile, moins encore de nuisible dans le Monde, comme l'on suppose les Cometes, & les Planetes devenues Cometes.

Si l'on me demande ce que c'est que les Cometes, je dirai: On voit que ce sont de grands corps célestes qui paroissent embrasés, qui s'approchent & s'éloignent du Soleil; mais de dire quel est leur usage, si elles ont un cours périodique, en combien d'années elles l'achevent, quelle est leur grandeur, leur chaleur, la constitution de leur noyau & de leur atmosphere, de leur queue & de sa dimension, & mille autres particularités qu'on prétend définir, cal-

Tome I.

R

culer & décrire exactement, j'avoue que tout cela est au-dessus de ma portée.

Peut-être font-ce en effet des planètes qui ont achevé la période de leur durée, fixée par le Tout-puissant & qui après avoir été embrasées & purifiées par le feu de quelque Soleil ou d'une autre manière inconnue, retournent à la place qu'elles occupoient auparavant, jusqu'au temps déterminé par la volonté du Créateur pour les retirer de nouveau du néant, en leur donnant une nouvelle forme & activité suivant sa même volonté. Mais nous en parlerons plus amplement ailleurs lorsqu'il s'agira de la géogonie.

Ayant ainsi exposé mon opinion, il seroit superflu de discuter les Lemmes de l'Auteur l'un après l'autre, seulement je remarquerai que l'Auteur convenant, *Lemme XLV.*, de l'irrégularité de la course des Comètes, cette irrégularité doit plutôt appuyer mon idée, que la sienne.



CHAPITRE XVII.

*Vapeurs des Comètes & leur ténuité
suivant Whiston.*

Passons aux vapeurs des Comètes & à leur ténuité; écoutons l'Auteur.

Lemme XLI. „ Outre le corps dense
„ & compacte de la Comète & son
„ atmosphère immense qui l'envelop-
„ pe, il y a encore une trace longue
„ & claire, qu'il a reçue à son appro-
„ che du Soleil & qui n'est autre cho-
„ se que les parties les plus claires
„ & les plus rares de son atmosphère,
„ rarifiées par le Soleil, lesquelles
„ étant par-là devenues plus légères,
„ que l'atmosphère même du Soleil,
„ se font voir en forme de trace par
„ ces brouillards & exhalaisons des
„ vapeurs contre les parties opposées
„ au Soleil, & sont nommées la queue
„ de la Comète.

Lemme XLII. „ Cette colonne cy-
„ lindrique immense des vapeurs rare-
„ fiées, quoique son diamètre ou épais-
„ seur soit ordinairement de plus de

„ 400000 miles, (apparemment An-
 „ gloises ou 133,333 lieues) est telle-
 „ ment étendue & dans un état si ra-
 „ réfié qu'on peut distinguer à travers
 „ les étoiles fixes;

„ *Lemme LXIII.* „ Ces vapeurs si sub-
 „ tilement étendues se meuvent régu-
 „ lièrement avec la Comete même dans
 „ toute sa course, & par-tout cette
 „ queue la revêt, & ce par tout le
 „ système des planetes sans aucun dé-
 „ rangement.

„ Les grands espaces entre les pla-
 „ netes, & au-delà ne sont remplis
 „ d'aucune matiere subtile ou échérée,
 „ mais ils sont un vuide effectif.

„ *Livre IV. Ch. I. Solnt. V.* „ Il affu-
 „ re que les exhalaisons d'une Comete
 „ composent la plus grande partie de
 „ sa queue laquelle est égale à un cy-
 „ lindre, dont la base est d'un million
 „ de miles, (333,333 lieues); & sa
 „ hauteur, la meme que la distance du
 „ soleil à la terre savoir de 54 millions
 „ de miles (18 mil. de lieues), comme
 „ étoit celle de la fameuse Comete
 „ de 1681. suivant que Newton la re-
 „ présente.

„ Comme nous aurons occasion de

parler de ces vapeurs, lorsque l'Auteur
 prétendra expliquer les causes du dé-
 luge, nous n'en traiterons ici qu'en
 passant.

Si la Comete reçoit sa queue des va-
 peurs raréfiées par le Soleil & à son
 approche, d'où vient que, comme l'Au-
 teur l'avoue par-tout ailleurs, nous
 voyons nous-mêmes cette queue non-
 seulement lorsque la Comete s'éloigne
 du Soleil, mais encore à son appro-
 che? Est-ce que l'effet précède la cau-
 se? Ou est-ce une des contradictions
 ordinaires de notre Auteur?

Si le diametre de la queue de la Co-
 mete est ordinairement de 400,000
 miles, il faut que toutes les Cometes
 soient de grandeur égale. J'aurois cru
 au-contreaire que ce diametre répondoit
 à celui de l'aire du grand cercle de la
 Comete. D'où vient donc que l'Au-
 teur lui-même donne ailleurs, comme
 nous l'avons vu ci-dessus, à la queue
 de la Comete de 1681, un diametre
 plus grand de 1? A-t-on jamais vu sys-
 tème rempli de tant de contradictions?

Si les vapeurs sont si rares & si di-
 latées, que malgré ce diametre im-
 menfé on peut voir à-travers & discer-

ner les étoiles fixes, si elles sont telles qu'on peut voir la queue plus épaisse que la matière éthérée, que notre air même, ce qui est contraire à ce que l'Auteur dit ailleurs, & qu'en même temps ces vapeurs sont mêlées de parties terrestres, sulphureuses, métalliques, &c. Comment ces idées accumulées peuvent elles s'accorder ensemble? Ne sont-elles pas encore des contradictions manifestes & des plus énormes? Disons plutôt que ce diamètre immense n'existe que dans l'idée de l'Auteur & de ses sectateurs. Il y a du moins une difficulté qui m'arrête tout court, & m'empêche d'ajouter foi à cette épaisseur & à ce diamètre énorme. Nous avons dit que nous pouvions apercevoir la queue de la Comète, posons seulement à la même distance que le soleil. C'est donc à 18 millions de lieues, selon Whiston, quoique d'autres fixent cette distance à près de 115 millions, comme nous le verrons plus bas. Il faut donc qu'elle soit composée de particules grossières, à-peu-près comme nos brouillards auxquels l'Auteur les compare par une suite de ses contradictions. Les brouillards se

condensent en nuages; que dis-je? les brouillards mêmes d'une étendue très-petite nous empêchent de voir, je ne dirai pas les étoiles, mais le Soleil. Supposons-les raréfiées presque à l'infini, je reviens toujours à ma thèse; elles forment un corps visible, par conséquent grossier; serions nous d'une comparaison sensible. Prenons une vitre d'un verre si clair, si transparent qu'elle n'empêche en aucune manière de distinguer à travers tous les objets, tout comme s'il n'y avoit aucun corps entre deux; mais qu'on en place, je ne dirai pas mille, mais seulement cent l'un derrière l'autre, & on verra si alors on distinguera les objets de même (1). En un mot, je ne comprends pas qu'il doive y avoir de la différence entre des particules condensées, dans la même masse, & celles qui étant divisées presque à l'infini,

(1) Cette comparaison est la plus favorable qu'on puisse donner en faveur du système de Whiston. Le verre est transparent au lieu que les particules de la queue qui ont contribué à former une croute à notre terre de 1662 pieds, sont opaques & rien moins que transparente, doivent permettre encore moins de discerner à travers quelque objet que ce soit.

sont pourtant rangées en ligne directe depuis nos yeux jusqu'à l'objet qui fait notre point de vue. Je ne puis m'imaginer, dis-je, que le rayon visuel puisse mieux pénétrer d'une manière que d'une autre. Le même empêchement subsistera toujours. Nous en sommes convaincus par l'expérience. Il y a des brouillards légers, des vapeurs fort raréfiées. Nous ne saurions douter de leur différence. Souvent on ne peut voir à-travers seulement jusqu'à 20 pas, d'autres fois à cent, d'autres à 200 ou 500 pas; mais quelque rares qu'ils soient, s'ils sont continus & sans interruption à une grande étendue, nous ne saurions jamais distinguer un objet placé à une très-grande distance (2). Si donc ces vapeurs, qui se trouvent en ligne directe de notre rayon visuel, étoient ramassées & condensées, par-là même qu'elles seroient la même

(2) Nous voyons qu'un brouillard qui se leve en nuage de la largeur de 100. ou 200 pas, arrête notre vue tout court sans qu'elle puisse absolument le percevoir. Et même les exhalaisons subtiles causées par les chaleurs de l'été, font le même effet, pour peu que l'étendue qu'elles occupent, soit grande.

quantité qui nous empêche de distinguer l'objet, elles produiroient le même effet; par conséquent des vapeurs en ligne directe, je ne dirai pas d'une queue de 333,333 lieues, mais seulement celles que l'Auteur pose dans le Lemme LXII de 133,333 lieues, composeroient un nuage si épais qu'on ne pourroit discerner à travers le Soleil, & bien moins les étoiles fixes; si le Philosophe peut me montrer que mon raisonnement est erronné, je ne serai pas opiniâtre. Mais jusqu'à ce qu'il ait rempli cette tâche, qu'il me permette de conclure que son système a besoin de correction.

Si ces vapeurs sont d'une ténuité si incompréhensible, si cette queue est de la longueur de 18 millions de lieues ou qu'elle ait seulement environ 2 millions de lieues comme l'Auteur le dit de celle dont il s'agit Lemme XII. qu'il a calculée en suivant les proportions; si cette queue a accompagné la Comète dans toute sa course au travers des systèmes planétaires: comment est-il possible que ces planetes ayant aussi leur force attractive, n'attirent pas la plus grande partie de ces vapeurs? Ces

planetes surtout se trouvant souvent de beaucoup plus proche de cette queue que la Comete même? La pauvre Comete ne risque t-elle point d'être deshabillée & depouillée de son vêtement en chemin? On comprend sans peine que je suis révolté de cette longueur excessive & que je ne saurois l'admettre si l'Auteur ne l'a mesurée lui-même avec l'aune de France, ou la verge Angloise. Pour moi je ne veux pas m'en mêler. Quelque passion que j'aie pour les voyages, je ne saurois comment m'y prendre pour faire celui-ci, à moins que ces habiles Philosophes ne me prêtassent une voiture composée de leurs hypothèses, ne connoissant rien qui les égale en légèreté.

CHAPITRE XVIII.

Chaleur prétendue de la Comete.

Liv. I. Lemme LXX. „ Quelques Cometes s'approchent si fort du Soleil
 „ dans leur périhélie, qu'elles s'échauffent infiniment & en sont consumées,
 „ & cela à un tel degré qu'elles ne

„ sauroient perdre leur chaleur en plusieurs milliers d'années.
 „ La Comete de 1680. 1681. a souffert dans son périhélie le 8 Ocl. 1680, un degré de chaleur 28,000 mille fois plus forte que celle que nous ressentons en été & 2000 fois plus que celle du fer le plus ardent; (ses sectateurs, entr'autres M. Gottsched, disent 9000.) „ de sorte que „ suivant le calcul de Newton, si la Comete étoit aussi grande que notre terre, aussi compacte que le fer & par-tout également échauffée, elle ne sauroit se refroidir dans notre air en 500,000 années, & par conséquent dans l'atmosphère du Soleil il lui faudroit un terme infiniment plus long.
 „ Les Cometes, dit-il *Coroll. 1.* ne naissent pas uniquement des exhalaisons, des vapeurs & d'autres matières qui peuvent aisément se dissiper, comme il avoit été supposé ci-devant, sans quoi elles seroient entièrement incapables de supporter une partie quelconque d'une chaleur si violente, sans une dissipation & dissolution totale, comme nous vo-

yons pourtant qu'elles font. Si l'at-
 mosphere d'une Comete, ajoute-t-il,
Coroll. 3. est principalement un fluide,
 & que pourtant une petite partie
 en peut être rarifiée par la plus
 grande chaleur; ce qui apparoit par
 la petite diminution de l'atmosphere,
 lorsque la queue est grande &
 la chaleur violente; il est clair que
 son fluide differe fort de ceux qui
 sont connus sur notre globe. Car
 si sa plus grande masse conserve sa
 constitution & situation pendant l'ef-
 fet de la chaleur la plus violente
 qu'on puisse imaginer, laquelle
 dissiperoit & rarifieroit toutes les
 parties aqueuses & peut-être même
 les terrestres qui nous sont visibles;
 il faut que par sa densité puissante,
 par sa pesanteur, sa solidité, ou autre
 propriété, qui ne conviennent
 pas à nos fluides, ce soit une masse
 compacte, pesante & visqueuse, dont
 nous n'avons aucun exemple, ni au-
 cun nom ou épithete pour la dési-
 gner.
Troisième Coroll. Quoique les va-
 peurs ou petites parties aqueuses
 soient le sujet le plus propre à une

rarefaction prompte, & que pour cela
 une queue de Comete avant son ap-
 proche du Soleil, ne soit autre chose
 qu'un brouillard composé de pa-
 reilles vapeurs; il est pourtant pos-
 sible que la même queue, après le
 périhélie, soit composée en partie de
 corpuscules plus épais, plus pesans
 & moins transparents. Car si la
 violence de la chaleur dans le péri-
 hélie est suffisante pour dissoudre &
 rarifier non-seulement les vapeurs,
 mais du soufre, nitre, charbons &
 autres exhalaisons grossieres & terres-
 tres, tout ce qui peut jamais contenir
 quelque chose de la nature de l'at-
 mosphere de la Comete sera agité,
 & élevé avec les vapeurs dans la
 queue; après un tel approche du
 Soleil dont nous parlons, &c. &c.
 Les raisonnemens de l'Auteur sur les
 vapeurs des Cometes, auroient dû être
 rapportés dans la these précédente.
 Mais l'Auteur les ayant joints en forme
 de corollaires à sa these de la chaleur,
 je n'ai pas voulu les en séparer. Fai-
 sons en ici l'examen.
 J'avoue que cette maniere de philo-
 sopher me frappe. Qu'on me permet-

te une réflexion préliminaire. Je ne comprends pas que dans notre siècle où on a porté la politesse à son comble, on ne songe pas que souvent en voulant exercer cette qualité on donne dans un excès contraire; par exemple, autrefois en parlant des femmes d'un certain genre, ou les nommoit tout crûement *p...* ensuite une *garce*, qui n'étoit que le féminin de *garçon*; après cela une femme commode, une femme vive, galante; aujourd'hui on dit elle a du tempérament. Il en est arrivé de même des hommes, au lieu de dire tout net, c'est un fou, un rêveur; ensuite un hypocondriaque, un homme particulier, un misanthrope, on désigna enfin ce genre d'homme par le nom de philosophe, ce qui arrive souvent encore aujourd'hui. Pour prouver ce que j'avance, je vais rapporter une petite histoire très-véritable. Deux de mes amis qui évitoient toute compagnie bruyante, qui préséroient quelques amis choisis & une conversation raisonnable à tous les riens qui font si souvent l'entretien des gens d'esprit, ou soi-disants tels; qui en même tems aimoient la promenade &

la lecture, avoient pris l'habitude pendant les beaux jours du printems & de l'été de se promener en raisonnant, chacun avec un livre en poche. Parvenus à l'endroit fixé pour leur station, ils se reposoient à l'ombre des arbres ou dans quelque allée des bois; prenoient leurs livres & partageoient leurs tems entre la lecture & la conversation. Un jour pratiquant la même chose, il survint d'autre compagnie qui les surprit dans leur lecture. Voilà un de cette compagnie qui leur adressant la parole dit: Eh! Messieurs, vous voilà bien Philosophes! L'un de mes amis s'en trouvant choqué, lui reparut: Comment, Monsieur, nous prenez vous pour des fous? Voilà mon homme bien consterné de cette sortie vigoureuse sur un compliment qu'il croyoit très-gracieux; cependant tout le reste de la compagnie, le compagnon même de mon ami, se mettant à rire à ventre déboutonné, les deux Auteurs suivirent leur exemple, & la bonne humeur régna généralement.

Voilà donc la manière indigne dont on traite les Philosophes, & cela est très-insupportable. Je soupçonne à la

vérité, qu'un système pareil à celui dont il s'agit, a pu donner occasion à l'abus qu'on fait d'un nom si vénérable.

Les petits génies, qui n'ont que le bon sens en partage, ignorent que celui-ci est fort au-dessous de plusieurs grands Philosophes de notre siècle; par exemple, ils ne pourront jamais comprendre de quelle manière Newton, Whiston, Halley, Hein & d'autres ont pu si exactement compasser la marche des Comètes, prendre la dimension de leur grandeur, de leur hauteur, de leur diamètre, soit du corps même, soit de l'atmosphère, soit enfin de la queue; en calculer exactement la chaleur & déterminer qu'elle est précisément 28,000 fois plus grande que la chaleur que nous éprouvons en été, & 2000 fois plus qu'un fer ardent; & qu'il faut 30,000 ans pour les refroidir dans l'air. Ce qui pis est & ne peut se souffrir, c'est que ces hommes avec leur sens commun prétendent encore de raisonner. Ils demanderont peut-être de quelle matière doit donc être faite la Comète pour endurer & pour supporter une pareille chaleur? De tout ce que nous connoissons de matériel sur notre glo-

be, rien n'y résisteroit. Le bois & tant d'autres matières se réduisent en cendre, à laquelle il ne reste aucune chaleur. Tout corps embrasé & enflammé se disperse & ne forme plus un corps ramassé, solide, & d'une seule pièce. Les pierres se calcinent & perdent aussi leur chaleur. Les fluides s'en vont en fumée & en exhalaisons. Il n'y a que les métaux qui durent quelque tems. Cependant un fer ardent, même à un seul degré de chaleur de plus ou à dix, ou à vingt degrés, se fond & devient fluide; & si la même chaleur continue, il en est consumé & détruit, de même que tous les autres métaux. Que sera-ce d'une chaleur 2000 fois, je ne dirai pas 9000 fois plus forte que celle d'un fer ardent, elle détruiroit toute cette matière, la réduiroit en cendre, ou du moins, si on veut toujours supposer une matière compacte, elle se vitrifieroit, comme nous apprenons qu'il se trouve un miroir ardent qui vitrifie l'or. ®

Encore faudroit-il pour cela qu'elle pût se refroidir, sans quoi il resteroit toujours le même inconvénient; le ver-

re se liquéfieroit par la chaleur & se dissiperoit. Si donc par hazard une Comete devenoit un globe de verre si énorme & qu'elle parcourût l'espace immense qu'on lui assigne, à quoi cela aboutiroit-il ? Dans ce cas elle n'auroit point de queue, un verre n'a plus de vapeurs à fournir, ni ne peut supporter une grande chaleur. Je m'étonne de ce que ces grands Philosophes qui veulent faire venir une Comete pour réduire notre terre en cendres, ne se soient pas avisés d'un autre système. Nous voyons quels effets produisent les miroirs ardents, & si la Comete vitrifiée se mettoit entre la terre & le soleil & que la terre se trouvât précisément dans le foyer, elle la réduiroit sans-doute en cendres, cette combustion & cette conflagration seroit plus vraisemblable que celle qu'ils nous annoncent (1).

(1) Examinons encore ce degré de chaleur : je me souviens qu'étant enfant, & me trouvant un jour à la cuisine, un valet dit à la cuisinière, que telle eau étoit plus chaude que bouillante; celle-ci s'en moqua & dit qu'elle ne sauroit acquiescer un degré de chaleur plus fort lorsqu'elle étoit bouillante; ils disputèrent, j'en fis le rapport à mon père & à mon précepteur qui décidèrent pour la cuisinière.

Ces mêmes esprits bornés s'aviseront peut-être encore d'ajouter que toutes les parties fluides se dissipent d'abord par la chaleur, & qu'elles montent en vapeurs; que bien loin, comme Newton l'a voulu prouver par une piece de bois fumante, que cette braise attire la fumée, c'est tout le contraire, elle s'en éloigne. Par conséquent on n'y apperoit point d'attraction & sitôt que toutes les parties aqueuses ou fluides seront chassées du globe, la queue se perdra & se dissipera par l'étendue immense; la Comete sur-tout n'étant d'aucune Orbite d'un système, & passant au con-

Les Philosophes n'y auroient donc pas été les plus fous, si est vrai qu'ils auroient dit: Vous êtes des ignorans, ne sçavez vous pas que nous jouissons des mêmes privilèges des Peintres & des Poëtes & qu'il nous est permis de représenter les choses autrement qu'elles ne sont, car de fait, un fer ardent sitôt qu'il devient liquide se trouve au plus haut degré de sa chaleur; cependant les Philosophes le veulent augmenter à 2000 ou à 3000 fois plus contre toute expérience. Il faut même supposer que ce corps de la Comete ainsi échauffé soit un corps solide & non liquide; il faut donc abolir la Physique expérimentale, le seul fondement de la Théorie; j'aimerois autant lire les contes de ma mere l'Ois que ceux-ci, du moins ils amusent.

traire par ceux des autres, elle doit d'autant plus perdre toutes ses vapeurs par l'attraction de celles-ci, & ne pas garder longtems sa queue ni son vêtement. Enfin igais-je quelles objections ils y feront encore? Je ne prétends pas les résoudre. C'est l'affaire des Philosophes de bâtir des châteaux en l'air, de nouvelles hypothèses, pour confondre ces raisons qui n'ont pour tout fondement que le bon sens.

J'ajouterai encore quelques réflexions. On assure sur le rapport des yeux que la queue ne se trouve jamais du côté du Soleil, mais à l'opposite. Ne devrions-nous pas penser que c'est la clarté du Soleil qui nous empêche de la voir de ce côté; si en effet, elle est composée de vapeurs? Et si la Comete attire ces exhalaisons à cause de sa grande chaleur, pourquoi le Soleil qui la lui a procurée & qui par conséquent doit posséder un degré de chaleur beaucoup plus grand sans comparaison, n'attire-t-il pas ou la Comete même ou du moins toute sa queue? Serait-ce raisonner en Philosophie que de dire: Le Soleil a une force attractive infiniment plus forte que la Comete

te: le Soleil a communiqué à la Comete tout ce qu'elle a de chaleur & d'attraction, & cependant ne peut faire le même effet que la Comete qui en a reçu elle-même sa vertu & sa force à un degré infiniment moindre. Car enfin il faut que la chaleur violente de la Comete, cause cette prétendue attraction de sa queue immense de 18 millions de lieues communes, ou suivant Hein de près de 30 millions de lieues d'Allemagne ou de 40 millions de lieues ordinaires, ou il faut renoncer à cette hypothèse. Dans le premier cas, le Soleil devoit attirer de tous côtés de pareilles queues de vapeurs depuis plus d'un million de millions de lieues à proportion de son degré de chaleur comparé à celui de la Comete, & même aussi la queue des Cometes qui l'approchent. Cela n'arrivant pas suivant le système de nos Philosophes, il faut qu'ils abandonnent celui-ci & qu'ils en bâtissent un autre sur un meilleur fondement.

Considérons un autre fait. Vénus & Mercure sont infiniment plus près du Soleil que notre terre, & pourtant personne ne s'est avisé de dire que mal,

gré la chaleur qui est dans Mercure 654. fois plus grande que sur notre terre, Mercure ait été allumé & consumé par le feu du Soleil, aussi n'y remarque-t-on point la queue qui doit être la suite d'un pareil embrasement, quoique par un degré de chaleur un peu plus fort que l'ordinaire & beaucoup moindre que celui-là, on ait souvent vu des incendies dans les bois de notre terre.

Si la Comete étoit enflammée, d'où vient que nous ne la voyons pas brillante comme le Soleil ou du moins comme une étoile fixe? D'où vient que lorsqu'on la regarde avec les télescopes, elle paroît encore plus pâle & plus sombre? N'est-ce point parce que c'est un corps opaque, qui comme les Planetes, n'a de clarté & de lumière que celle qu'il tient du Soleil par réflexion? Peut-être dira-t-on que les Cometes sont entourées de vapeurs & de fumée, mais outre que cela doit être bien rare, suivant le système de ces Auteurs, on prétend avoir observé que le Soleil même a des exhalaisons & de la fumée qui ne l'obscurcissent pourtant jamais d'une façon sensible.

Dans le Coroll. I. notre Auteur est obligé de se rétracter de ses suppositions antérieures & de convenir que si le fluide de la Comete étoit de même nature que celui de notre terre, il ne seroit pas capable de supporter la moindre partie d'une chaleur si violente, vu qu'il se dissiperoit dans l'instant. Quelle conséquence en doit-on tirer? La plus naturelle seroit d'avouer ingénument que son système est erronné, & qu'il est dénué de vraisemblance. Mais cet aveu ne seroit pas son compte. En habile homme il trouve toujours un remède. Une hypothese de plus ne lui coûte rien; & cette hypothese la voici: Ce fluide, dit-il, est d'une nature tout-à-fait incompréhensible pour nous; comme en effet, il le sera pour tout le monde; vu qu'il le suppose compacte, solide & en même tems fluide; apparemment c'est du vis-argent. Je n'ai aucune notion d'un fluide différent qui approche tant soit peu des qualités qu'il lui plaît de réunir. Mais alors il faudra que ce Mercure, ou vis-argent, ne soit pas de la nature de celui de notre terre, sans quoi le feu l'auroit dissipé aussi vite & plus

promptement que tout autre fluide,

Ces Philosophes doivent donc en inventer une nouvelle espece. Je les prie d'en prendre la peine. Cela ne leur doit rien coûter avec la fécondité de leur imagination dont ils donnent de si belles preuves. Seulement ils n'oublieront pas que cette matiere, quelle qu'elle soit, est destinée à essayer une chaleur 2000 fois plus forte que ne l'est un fer ardent, sans être ni consumée ni détruite pendant 50,000 ans. Je n'en connois point de telle, ni l'Auteur sans-doute non plus. Notre terre n'en offre point d'exemple. Cependant il est très-remarquable que Wisthon & ses sectateurs veulent tout faire cadrer à l'ordre, à la disposition, aux mouvemens, aux qualités qu'ils observent sur notre globe & qu'ils s'en éloignent en avouant qu'il faut supposer une matiere toute différente de celles que nous connoissons & absolument incompréhensible. Pourquoi donc ne pas avouer aussi qu'on ne sauroit expliquer la qualité, la disposition, les mouvemens de ces corps, parce qu'ils suivent de tout autres regles que celles qu'on apperçoit dans notre globe? Leur édifice ne doit-il

il pas s'érouler par une pareille construction? Soutenir pareilles contrariétés, n'est permis qu'à de pareils grands génies.

L'Auteur fait voir *Coroll.* 3. qu'il ne fait plus à quel Saint se vouer. Cette matiere fluide de notre terre lui pose de plus en plus. Il la change en une autre forte, dont personne n'a aucune idée & dont il ne fait rien non plus. Il lui faut toujours des vapeurs fort déliées, subtiles, & rarifiées, & il prétend qu'aucune autre matiere n'y est plus propre que la queue. Mais alors l'objection qu'il s'est formée avec justice, subsiste toujours. Il la mêle donc de parties sulphureuses, nitreuses, terrestres, de charbon même. Il a raison. Il comprend qu'un si grand feu doit aussi faire du charbon, si encore ce charbon peut subsister sans être réduit en cendre. Comment soutiendra-t-il alors la ténuité & la transparence extraordinaires de ces vapeurs? Et comme Mr. Gutman le raille avec raison! la Comete, dit-il, de 1680 a été si proche du Soleil & de la terre que notre globe a dû être incommodé de l'odeur du soufre de la queue de cette Come-

te, où que cette queue s'est étendue de calcul fait à 29,838,321. lieues d'Allemagne, par conséquent encore de 806,441 desdites lieues ou 10,752,54. lieues communes au-delà de notre terre. Un si vaste espace tout autour de notre globe étant empesté par cette odeur, on auroit dû la sentir très fortement. Cependant Monsieur Gutman assure avoir parlé à bien des personnes qui ont vu la Comete, sans avoir été incommodées de cette odeur.

Le même Auteur propose une difficulté invincible contre la these, que la queue de la Comete est causée par les vapeurs excitées par la chaleur immense du corps de la Comete, sur quoi il pose deux autres theses qu'on ne sauroit nier. 1°. Il y a eu des observateurs qui ont fixé la longueur de cette queue en 1680. & spécialement le 17. à 70. à 90. d'autres à 75. à 80. même seulement à 60 degrés. Qu'on observe déjà cette différence d'un tiers & l'on jugera de la certitude de toutes ces dimensions. En prenant le calcul moyen de 70 degrés, cela fera 29,838,321. lieues d'Allemagne ou 39,784,428. lieues communes. Suivant ce que nous

observons sur notre globe, il faudroit que l'air fût du moins de même hauteur, puisque les vapeurs ne peuvent s'élever que dans l'air. Sur notre globe l'air ne s'étend pas au-delà de 4 lieues d'Allemagne: ce qui se prouve par la réfraction de la lumière du Soleil qui ne s'étend pas plus loin. Il est aussi reçu par tous les Astronomes que la hauteur de l'air est proportionnée à la grandeur du corps qui en est environné; par conséquent l'air se doit trouver à une grande hauteur aux Planetes supérieures. Mais si nous supposons que la Comete de 1681 ait été aussi grande que notre terre, elle n'auroit pas dû avoir plus d'air, & ainsi la longueur de sa queue n'auroit pas dû surpasser cette hauteur. Mais posons la double, posons 100. posons 1000 lieues de hauteur. Que fera-ce en comparaison de passé 29 millions de lieues d'Allemagne? Mr. Gutman a tort. Il raisonne de travers: il n'a pas sans-doute lu ce que j'ai cité ci-dessous de Whiston, sçavoir qu'entre les Planetes, il n'y a ni air ni matiere éthérée, mais un vuide parfait. Pourquoi ne pas croire Whiston sur sa parole lorsqu'il nous assure

que les vapeurs peuvent subsister sans air? Il faut bien le croire aveuglément dans la plupart de ses autres hypothèses, sans quoi son système seroit d'abord emporté par ces vapeurs dans ce vuide immense, comme ayant une parfaite analogie avec lui. Mais par malheur le vuide n'est pas de l'air, ainsi l'objection de Mr. Gutman subsiste toujours.

2^o. Newton suppose que la Comete a eu une chaleur 28,000 fois plus forte que celle de l'été chez nous. C'est une thèse reçue en Physique, que la chaleur se communique. L'expérience le prouve. Si on mêle une pinte d'eau bouillante avec une de froide, l'eau chaude communiquera à l'eau froide la moitié de sa chaleur. Si la chaleur se communique aussi à l'air, la chaleur doit diminuer par sa communication & conséquemment par sa dilatation. Il est donc clair que cette chaleur augmentée 28,000 fois, diminue d'espace en espace, comme d'un quart de lieu à l'autre. Déterminons par des principes Physiques à quelle hauteur l'air montera dans sa dilatation: supposons que l'air du premier quart de lieu, ait le

même degré de chaleur que la Comete & soit conséquemment dilaté 28,000 fois; le second quart de lieu ne le sera que de 14,000 & ainsi graduellement; ajoutons-y cependant l'espace que pourroit causer l'extension ou dilatation. Poussons-la au plus haut calcul, elle ne sera pas de 16,175 lieues d'Allemagne au lieu de près de 30 millions. Si on ne peut admettre ce calcul, il faudra supposer un air de cette hauteur sans extension, ce qu'un homme sensé n'osera jamais soutenir.

CHAPITRE XIX.

Si notre terre a été l'atmosphère d'une Comete.

Livre II. Hypothèse. 1. L'Auteur s'exprime de cette manière: „ L'ancien chaos ou masse informe, le principe de notre terre, étoit l'atmosphère d'une Comete.

„ §. 2. La grande masse de l'ancien chaos & de l'atmosphère est une substance fluide, ou un système de choses fluides, &c. Gen. I. il est dit

que l'esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux. Et il paroît que l'atmosphère d'une Comete est en grande partie fluide, puisqu'elle est transparente, & qu'elle éprouve des changemens & des mouvemens continus dans ses parties.

Livre IV. Ch. 1. Solut. XIII. La terre habitable est fondée ou posée sur la surface des eaux, ou d'un abîme & d'une quantité extraordinaire de matière fluide.

Solut. XIV. La constitution intérieure de la terre ressemble à celle d'un œuf, le corps central par sa couleur de feu, par sa quantité & sa situation, représente le jaune: le grand abîme, le blanc par sa viscosité, sa fluidité médiocre, & sa situation entre deux. Enfin la croûte ou terre habitable, ressemble très-parfaitement à la coque par sa légèreté, son peu d'épaisseur, sa densité, les petites inégalités de la surface, & nous voyons aussi que la matière s'est rangée comme dans l'œuf suivant ses degrés de pesanteur.

Si j'entends un peu le Grec, le terme

d'atmosphère rendu de mot à mot est la sphère des vapeurs. L'Auteur le prend lui-même dans ce sens. Je ne puis donc comprendre comment un Philosophe peut soutenir que le chaos n'étoit composé que de vapeurs. Il est vrai que suivant la licence qu'il s'est donnée d'entasser contradictions sur contradictions, il dit ailleurs que l'intérieur de ce chaos qu'il compare ci-dessus au jaune d'œuf, est le corps même de la Comete, ou le noyau.

Passons à l'Auteur tout cela, & voyons comment il se tirera d'affaire.

Il dit que le fluide de l'abîme est une matière visqueuse & médiocrement fluide. Il convient qu'il y a eu autrefois une croûte de plus grande étendue que celle d'aujourd'hui puisqu'au commencement il n'y avoit point, selon lui, d'Océan. Une atmosphère de vapeurs, sans autre mélange, peut-elle produire de telles matières? Quelque condensées qu'elles soient, ce ne sera que de l'eau. Posons qu'il y ait quelques parties terrestres mêlées; elles se trouveront en si petite quantité qu'elles ne méritent aucune attention. Il est vrai qu'il suppose que cette

croûte est fort mince, & que le fluide est d'une quantité immense. Par où prouve-t-il cette supposition? Par d'autres hypothèses & à sa manière ordinaire. La terre a la forme d'un œuf, ergo le fluide est en grande quantité & la croûte est mince; & au-contraire, il y a beaucoup de fluide & peu de matière compacte & solide, donc la terre ressemble à un œuf. Avec de pareils cercles d'argumens, il prouvera que le Ciel est de diamant, le Soleil d'or, la terre de musc & d'ambre, & lui le Philosophie le plus sensé.

Encore une réflexion. Notre terre est bien petite, puisque son diamètre n'est que de 1720 lieues d'Allemagne, ou de 2293 lieues ordinaires. Il faut juger, suivant sa description, que le diamètre du noyau, par conséquent du corps de la Comète d'autrefois, n'a été que d'environ 700 lieues communes: quelle pauvre origine pour notre terre, si la prétendue atmosphère n'en a pas fait partie!

Enfin si ces parties extérieures, qui ne sont pas du corps de la Comète, n'en étoient que l'atmosphère, c'est-à-dire des vapeurs; celui qui m'expli-

liquera comment il peut sortir de ces vapeurs des montagnes immenses de marbre & de rocher, des minéraux, des cailloux, des pierres, du gravier, du sable en quantité infinie, *erit mihi magnus Apollo.*

Donnons un nouvel échantillon de sa logique. L'Esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux, ergo toute la masse étoit fluide; il faudroit avoir aussi peur de bon sens que notre Auteur, pour prendre la peine de réfuter de tels argumens.

Il est vrai qu'il dit §. 6. qu'il est très-probable que les parties intérieures du chaos fluide sont composées de pièces plus compactes & plus pesantes, que les supérieures, ou l'eau, le fluide principal de notre globe.

Il a raison, si les loix de la gravité ont été observées dans la formation de notre globe. Je trouve cependant des montagnes de marbre & de rocher; je trouve des métaux, des cailloux, & autres matières pesantes dans la surface. En Nigritie & ailleurs on trouve de l'or sans creuser: en d'autres endroits à une petite profondeur, comme il a été dit ci-dessus. Les fleuves qui en-

charient, ne vont pas le chercher dans la profondeur, & il leur faut de la pente pour descendre des montagnes.

Quand on creuse on rencontre souvent une matiere plus legere sous une plus pesante : & jusqu'à ce qu'on ait achevé le puits qu'on se propose de creuser jusqu'au centre, & qu'on nous ait apporté quelque matiere plus compacte, que celles que nous connoissons, il faudra supposer qu'il n'y en a point, & ce n'est pas une petite preuve de la sagesse infinie de Dieu qu'il ne se soit pas conduit dans la création, suivant l'idée de nos Philosophes, ni suivant les loix de la gravité, sans quoi nous serions privés de tous les métaux, de tous les minéraux, des marbres, des pierres, du sable & d'autres matieres compactes & pesantes dont nous ne saurions absolument nous passer.

CHAPITRE XX.

Du Feu central de la terre.

Plusieurs Phenomenes très-remarquables, & l'ancienne tradition, dit

„ l'Auteur dans le même livre & la
 „ même hypothese §. 7, exigent &
 „ supposent un feu central, ou une
 „ chaleur interne qui jette des vapeurs
 „ fortes & chaudes de tous côtés, de-
 „ puis le centre à la périphérie de la
 „ terre; & comme, suivant les hypo-
 „ theses ordinaires, il est très-difficile
 „ d'en donner une solution méchani-
 „ que & philosophique, notre système
 „ rend tout clair & intelligible par
 „ une Comete, qui consiste, outre son
 „ atmosphere fluide & rare, dans un
 „ corps central étendu, compacte &
 „ solide, & qui s'approche quelquefois
 „ si près du Soleil, que la chaleur
 „ immense qu'elle en acquiert, quoi-
 „ qu'elle cesse plutôt dans son atmos-
 „ phere plus rare, ne pourra se perdre
 „ dans le corps central qu'après plu-
 „ sieurs milliers d'années; rien ne peut
 „ donc mieux convenir à l'état de no-
 „ tre terre, que de concéder que l'at-
 „ mosphere d'une Comete a été son
 „ chaos, & le corps central la source
 „ & l'origine de la chaleur que notre
 „ terre paroît renfermer.

„ Livre IV. Ch. 1. *Sobit XII.* Il
 „ répète la these d'une chaleur com-

charient, ne vont pas le chercher dans la profondeur, & il leur faut de la pente pour descendre des montagnes.

Quand on creuse on rencontre souvent une matiere plus legere sous une plus pesante : & jusqu'à ce qu'on ait achevé le puits qu'on se propose de creuser jusqu'au centre, & qu'on nous ait apporté quelque matiere plus compacte, que celles que nous connoissons, il faudra supposer qu'il n'y en a point, & ce n'est pas une petite preuve de la sagesse infinie de Dieu qu'il ne se soit pas conduit dans la création, suivant l'idée de nos Philosophes, ni suivant les loix de la gravité, sans quoi nous serions privés de tous les métaux, de tous les minéraux, des marbres, des pierres, du sable & d'autres matieres compactes & pesantes dont nous ne saurions absolument nous passer.

CHAPITRE XX.

Du Feu central de la terre.

Plusieurs Phenomenes très-remarquables, & l'ancienne tradition, dit

„ l'Auteur dans le même livre & la
 „ même hypothese §. 7, exigent &
 „ supposent un feu central, ou une
 „ chaleur interne qui jette des vapeurs
 „ fortes & chaudes de tous côtés, de-
 „ puis le centre à la périphérie de la
 „ terre; & comme, suivant les hypo-
 „ theses ordinaires, il est très-difficile
 „ d'en donner une solution méchani-
 „ que & philosophique, notre système
 „ rend tout clair & intelligible par
 „ une Comete, qui consiste, outre son
 „ atmosphere fluide & rare, dans un
 „ corps central étendu, compacte &
 „ solide, & qui s'approche quelquefois
 „ si près du Soleil, que la chaleur
 „ immense qu'elle en acquiert, quoi-
 „ qu'elle cesse plutôt dans son atmos-
 „ phere plus rare, ne pourra se perdre
 „ dans le corps central qu'après plu-
 „ sieurs milliers d'années; rien ne peut
 „ donc mieux convenir à l'état de no-
 „ tre terre, que de concéder que l'at-
 „ mosphere d'une Comete a été son
 „ chaos, & le corps central la source
 „ & l'origine de la chaleur que notre
 „ terre paroît renfermer.

„ Livre IV. Ch. 1. *Sobit XII.* Il
 „ répète la these d'une chaleur com-

tinuelle qui vient du centre vers la surface de la terre."

Nous allons traiter dans les deux theses suivantes des effets de ce prétendu feu central. Bornons-nous ici à quelques réflexions sur ce feu central & son origine.

Il a été démontré ci-dessus qu'un tel échauffement du noyau d'une Comete se trouvoit, pour ne pas dire absurde ou très-peu vraisemblable, un conte agréable, surtout pour sa durée. J'ajoute une observation.

L'Auteur compare l'intérieur de la terre qui compose le centre au jaune de l'œuf, & il dit que cette partie consiste dans un corps ou noyau enflammé & échauffé; supposons le solide, dur, compacte & seulement échauffé à un degré incompréhensible, quoique nous en ayons démontré l'impossibilité. Supposons-le liquide, si on veut, tout cela ne servira de rien. Supposons ensuite une si grande quantité d'eau ou d'autre liquide, qu'il compare au blanc d'œuf & qu'il nomme l'abîme des eaux, & qu'il paroît vouloir représenter de la grandeur d'environ $\frac{1}{2}$ de tout le globe. Il s'agira de savoir si c'est un liquide

bitumineux, sulphureux, en un mot d'une matiere propre à nourrir le feu, ou de la qualité des liquides, que nous connoissons, & qui éteignent le feu. On ne prendra pas le premier parti apparemment, sans quoi notre pauvre terre auroit été détruite dès le commencement par le feu. Cette matiere combustible se seroit allumée, & auroit consumé dans le moment la petite croûte qui, avant que je le comprends suivant l'Auteur, tout au plus ne compose & surtout ne composoit avant le Déluge, qu'environ $\frac{1}{7}$ du tout. Supposons même que cette croûte eût pu tenir bon pendant 1056 ans. Il ne seroit pas sorti de l'abîme des eaux, mais des feux qui auroient consumé toute la terre &c. qui auroient produit un Déluge de fleuves enflammés & non un Déluge d'eau. Il faut donc supposer un liquide comme notre eau. L'Auteur veut à la vérité qu'il soit visqueux, pour le mieux faire ressembler au blanc d'œuf; mais outre que ceci est avancé gratuitement & sans preuve, que même cette hypothèse est délitée de toute vraisemblance, parce que nous n'avons aucune idée d'une inondation causée par un autre liquide que l'eau; ceci ne

seroit encore rien, il faut donc que si ce liquide n'a pas eu la qualité d'augmenter le feu, il ait celle de l'éteindre; si on le nie, il faudra dire que le feu, ou la chaleur du corps échauffé, a prévalu sur la puissance de l'eau. Supposons encore ceci pour un moment: mais alors ce feu, cette chaleur auroit consumé ce liquide, il l'auroit diminué extrêmement déjà pendant 1636 ans & l'auroit mis hors d'état de causer une pareille inondation; & dans la suite toute l'eau auroit été en grande partie consumée ou dissipée en vapeurs qui en retombant auroient causé des Déluges perpétuels (1).

Puis donc qu'il est resté du fluide qui ne s'est ni dissipé ni consumé, il

(1) Il n'y a pas de milieu, il faut que le liquide ait éteint le feu ou que le feu ait consumé l'eau: *utrum eligi?* On pourroit dire à la vérité que notre terre étant le chaos d'une Comète dont la matière est indomptable & absolument différente de tout ce que nous pouvons imaginer. Il en est de même de ce liquide qui appartient à cette ancienne Comète. Par malheur les eaux de l'Asie en provenoient. Ces infortunés compatriotes de Noë se sont bien aperçus de même que ceux qui ont survécu au Déluge, que ce liquide ressemble plus à l'eau commune qu'à un blanc d'œuf.

faut que ce feu central de Whiston soit imaginaire. Demandez-le à un païsan, à une femme même; ils sauront qu'un peu d'eau éteint un grand feu. Il faut donc que les Philosophes se conforment à cette idée, à moins qu'ils ne soient privilégiés d'aller contre le bon-sens & l'expérience. Il semble du moins que quelques Philosophes modernes, pour expliquer les choses les plus claires & les plus simples, se croient obligés de les embrouiller par leurs définitions & leurs explications, & de se rendre inintelligibles pour eux & pour d'autres; parce qu'ils veulent surpasser les anciens. Les Chaldéens & les Egyptiens disputant sur le principe de toutes choses & sur sa divinité, eurent recours pour décider leurs différends à une expérience très-simple: savoir d'examiner si le feu détruit l'eau, ou si c'est l'eau qui détruit le feu. Il se trouva alors que la dernière opinion remporta la victoire. Il en sera de même aujourd'hui & je ne connois ni argument ni expérience qui puisse me convaincre du contraire; d'où je conclus que si jamais il y a eu un feu central ou corps brûlant au centre de notre globe, il a dû être éteint depuis plusieurs milliers

d'années par ce liquide immense, qui l'entourait de toutes parts, suivant leur propre hypothese.

Livre II. Hypothese II. 3. L'Auteur s'explique ainsi : „ Les montagnes sont l'origine principale & le principe des sources & fontaines. On a observé que les sources ne proviennent pas des vapeurs condensées & ramassées sur la cime des montagnes, ni des simples pluies ou des rosées comme quelques-uns ont soutenu; mais qu'elles viennent en grande partie des eaux qui s'exhalent des entrailles de la terre & des vapeurs excitées par la chaleur souterraine. Hypothese, dit-il, que j'admets comme la plus véritable & raisonnable. Il paroît que les vapeurs ont un soubirail libre & ouvert vers les colonnes des montagnes &c.

„ §. 4. Tous les volcans se trouvent dans les entrailles de quelques montagnes, & on n'a jamais oui dire qu'aucune plaine ou vallée y ait été sujette : ce qui prouve la matiere légère & la libre entrée de l'air dans l'intérieur de ces montagnes, sans laquelle aucun feu ni flamme ne pourroit subsister, &c.

„ §. 5. Les contrées montagneuses sont principalement sujettes aux tremblemens de terre; par conséquent, elles sont non-seulement sulfureuses & inflammables, mais aussi creuses, percées, détachées, & spongieuses: sans ces qualités on ne pourroit pas bien expliquer les phénomènes des tremblemens de terre, surtout puisque, suivant l'hypothese sus-mentionnée, ils proviennent des vapeurs élevées par la chaleur des parties centrales & qui s'amassent en grande quantité.

Ajoutons encore une these de Mr. Gottsched (1), grand partisan de Whiston, qui veut §. 599, que le feu central cause les bains chauds, la chaleur dans les mines, les caves, &c.

Examinons ces hypotheses l'une après l'autre.

L'Auteur fonde sa premiere these tant sur le feu central, que sur ce que suivant lui, §. 4. Ch. 5. les montagnes sont d'une matiere moins compacte, moins pesante, plus poreuse & spongieuse que le reste de notre terre. Nous avons déjà fait voir l'erreur de

(1) *Principes principaux de la Philosophie*, Leipzig 1748 en Allemand.

cette dernière supposition à l'occasion de la thèse 12°. Il s'agit de savoir si l'effet ou les suites qu'il attribue à cette qualité, sont prouvées; je veux dire que les sources sont des vapeurs élevées par le feu central. Il embrasse un système pour expliquer les sources. Personne ne s'y opposera pourvu qu'il permette aux autres de lui préférer un système différent. Je ne rapporterai pas les raisons qu'on cite en faveur de celui qui attribue l'origine des fontaines uniquement aux vapeurs de l'atmosphère & aux pluies. Je renvoie simplement les lecteurs au *Spectacle de la Nature*, ouvrage à la portée de tout le monde dont la Philosophie est aimable, claire & non-hérissée & embrouillée par les prétendues explications de quelques modernes. En parlant des vapeurs élevées par le feu central il dit en rapportant l'opinion de ceux qui veulent faire passer l'eau de la mer par des canaux & les faire élever par des vapeurs: *Tom. III. Entret. XXI. 108. Mais dans tout ceci on arrange les choses comme on voudroit qu'elles fussent & non comme elles sont en effet.* Voilà précisément le cas de notre Auteur & de plusieurs de ses confrères. Sans répéter

donc ce qui se trouve dans cet ouvrage & ailleurs, j'avoue que je panche plutôt pour le système de cet Auteur que pour celui de Whiston, les raisons n'en paroissant d'un poids infiniement supérieur.

En effet d'où vient que par de grandes sécheresses il y a des sources qui se perdent entièrement jusqu'au retour des pluies, & d'autres qui diminuent considérablement? On dira qu'il y a des sources qui proviennent des pluies & des exhalaisons & que la plus grande partie des autres en reçoivent quelque accroissement; mais que la plus grande partie & les plus abondantes proviennent de ces vapeurs intérieures exaltées par la chaleur centrale, je n'en crois rien encore. J'ai vu dans les montagnes des sources qui fortioient des roches, & qui sans tarir entièrement, diminoient de plus de la moitié. Si ces sources venoient des vapeurs souterraines élevées par le feu central elles n'auroient point dû diminuer. Bien plus; il y a plusieurs siècles, que toutes les sources seroient taries; d'autant plus que ce liquide doit être visqueux, & que par la chaleur centrale & cette évaporation immense il seroit dessé-

ché il y a longtemps; par contre l'augmentation des eaux de la mer, où tous les fleuves composés des sources se rendent, auroit été si considérable qu'elle auroit inondé la terre de plus en plus, ce qui est contraire à l'expérience, & au système de quelques philosophes de nos jours qui prétendent que ces eaux diminuent chaque année; quoique d'autres veulent prouver le contraire par rapport à plusieurs contrées; & aux observations qu'on y a faites, entre autres à celles des Lulofs & de Manfredi; N'est-il donc pas vraisemblable que les vapeurs de l'atmosphère concentrées en nuages, qui reposent ordinairement sur la cime des montagnes, les humectent, les pénètrent, & converties en eau se rendent dans les réservoirs construits par le Créateur dès la formation du globe? Il n'est donc pas surprenant de voir cette différence dans les temps de la sécheresse. Il y a de grands réservoirs, il y en a de petits & de médiocres. Quelques montagnes renferment de grandes cavités, non à cause de leur prétendue matière légère ou spongieuse, mais au contraire à cause de leur dureté qui les conserve tant de siècles entiers, comme un récep-

tacle solidement construit par l'Auteur de toutes choses, dans les collines, & même dans les plaines, sous la surface de la terre; les petits réservoirs sont le plutôt épuisés, d'autres durent plus longtemps, & les plus grands ne s'épuisent jamais entièrement, parce que nous n'avons point d'exemple de sécheresse, dû-elle durer plusieurs mois, où les cimes des montagnes soient entièrement exemptes de nuages pendant tout ce temps. Si donc l'eau diminue dans les sources les plus durables, la raison en est toute simple; plus la quantité de l'eau est grande dans le réservoir & plus la pression l'est aussi, nous n'avons qu'à le voir dans un étang, lorsqu'il est plein & qu'on le débonde, l'eau sort avec une impétuosité qui diminue à proportion de la diminution de l'eau. Il en est de même ici; & comme pendant une grande sécheresse ces nuages ne peuvent fournir autant d'eau à proportion de ce qui en découle par les sources, il faut nécessairement qu'elles y diminuent.

Le raisonnement de l'Auteur devoit faire conclure qu'il n'y a point de sources dans les plaines vu qu'il donne uniquement les montagnes pour le récep-

tacle & chapiteau, pour distiller ces vapeurs à cause de leur matiere peu compacte, légère & poreuse. Cependant où en seroient les pays plats, les plus beaux & les plus fertiles de notre terre? Il est vrai qu'on ne trouve point de fontaine jaillissante, s'il n'y a point de montagné ou de colline dans le voisinage; chacun en comprend la raison: il faut une pente & une pression d'un lieu élevé, qui fasse remonter l'eau; il n'y manque pourtant pas des puits, par conséquent des sources qui ne s'y trouveroient pas, s'il leur falloit des montagnes entieres pour chapiteaux & qu'elles fussent plus poreuses que le reste de notre terre.

Au reste il semble que l'Auteur ait vu lui-même les soupiraux de ces montagnes. En ce cas je ne lui pardonne pas de ne nous avoir pas donné la relation de son voyage à l'imitation de Lamekis & de Klein; il est vrai que je ne lui aurois pas conseillé de voyager chez les Potuans, il n'en auroit pas été mieux traité que Klein, & on n'auroit pas eu pour lui le respect qui est dû à ses rêveries savantes.

S'il aime mieux avoir recours à des songes d'hommes éveillé, qu'à des ex-

périences physiques, à lui permis d'attribuer les causes des volcans à un feu central. On sait comment Lemery a produit un vésuve en petit par le moyen du mache-fer & de la fleur de souffre. Nous savons que les montagnes contiennent quantité de pareilles matieres, pourquoi chercher de nouveaux systèmes, & des causes éloignées & inconnues, lorsqu'il s'en présente d'autres toutes simples & aisées à comprendre d'elles-mêmes?

Il faut sans-doute de l'air pour entretenir ce feu. Son système en demande. C'est l'air en effet qui met les minéraux en mouvement & qui les enflamme. Cet air vient du dehors & non du centre de la terre; & ce feu central comment a-t-il pu se conserver si longtemps sans air, vu qu'il est entièrement enveloppé de cette masse immense de liquide qui ne permet pas la moindre entrée à cet élément?

Que veut-il dire par son expression, que les volcans sont dans les montagnes, & jamais dans les plaines? Si toutes ces propositions étoient aussi véritables que celles-ci, on ne s'aviserait jamais de les contredire. On se fert du terme volcan pour éviter la circon-

locution de montagne brûlante ou qui vomit du feu. Une montagne n'est pas une plaine; il n'est donc rien de plus vrai que de dire que les volcans ne se trouvent que dans les montagnes. S'il veut pourtant assurer qu'on n'a jamais vu une terre enflammée autre part que dans les montagnes, il se trompe. On en a découvert dans des Isles & dans des Continens, suivant le rapport des voyageurs, mais rarement. Pourquoi? Par la même raison que les minéraux & le soufre ne s'y trouvent pas si fréquemment que dans les montagnes, & que l'air ne peut s'y introduire si facilement: ce qui prouve précisément le contraire de ce que l'Auteur prétend prouver. Si cette chaleur & ces flammes provenoient du feu central, on devroit les éprouver dans les plaines autant & plus que dans les montagnes, vu qu'elles en sont encore moins éloignées, & que leur matière quoi que l'Auteur en dise est moins compacte, n'y ayant que de la terre, de l'argile, du limon, du gravier du sable, &c. & non des rochers, des marbres, des minéraux & d'autres corps compacts & de la plus grande dureté & solidité.

Exa-

Examinons l'article 5°. Je ne fais comment l'Auteur veut qu'on ajoute foi à ses hypothèses, en nous donnant pour avérés des faits qui sont faux d'une notoriété publique. Quels pays sont sujets aux tremblemens de terre? Est-ce la Suisse, le Tyrol, les Alpes d'Italie, les Pyrénées, la Stirie, la Carniole, la Corinthie, les pays du Nord, &c. où les tremblemens de terre sont aussi rares que la neige dans les pays Méridionaux, ou la pluie en Egypte? Ou bien, sont-ce les plaines de l'Italie, de la Turquie, de l'Asie mineure, des Indes & d'autres pays semblables? Les tremblemens de terre qu'on a essuyés par toute l'Europe & l'Afrique en 1755 & 1756 prouvent notre négative sans réplique. Ce qu'on en a senti en Suisse, pays le plus montagneux du monde, étoit peu de chose, & ils n'y ont causé aucun mal que dans un village du Valais, au-lieu que chacun fait les désastres que les autres pays en ont soufferts.

Passons à la thèse de M. Gottsched. Je suis fâché d'être obligé de le réfuter, parce que son ouvrage est en général très-excellent. Je n'y condamne que sa passion de vouloir suivre le système de Whiston, que je ne saurois approuver.

Tome I.

T

Il veut donc que le feu central soit aussi cause des bains chauds. Il y en a plusieurs dans les montagnes, je ne le conteste pas; mais, comme suivant mes idées, ils ont la même origine & la même cause que les volcans, il ne faut pas s'en étonner, vu qu'il y a dans les montagnes le plus de minéraux. Il y en a pourtant aussi dans des plaines ou proche des collines peu élevées; comme à Aix-la-Chapelle, à Spa, à Bade en Suisse, à Habsbourg dans le même pays, & en tant d'autres lieux. Quoi qu'il en soit proposons nos doutes. Pourquoi trouve-t-on souvent proche de ces sources chaudes d'autres sources très-froides qui sortent d'une grande profondeur? Pourquoi le feu central ne les chauffe-t-il pas également? Pourquoi plusieurs de ces eaux conservent-elles leur chaleur beaucoup plus longtemps que celles qu'on a chauffées sur le feu? Cette eau dans le Japon avec laquelle on a martyrisé les Chrétiens conservoit sa chaleur plus de 3 fois plus longtemps qu'une eau bouillante; à Bade en Suisse dans d'autres bains, il faut laisser entrer l'eau dans la baignoire le soir pour pouvoir s'y baigner le matin.

D'où vient cette grande chaleur? Sera-ce du feu central? Je ne dirai pas

du centre même qui en est éloigné de passé 1100 lieues, mais de la circonférence de ce prétendu corps enflammé qui en sera toujours éloignée de près de huit cens lieues communes. Ou bien doit-on supposer avec les véritables Philosophes, que les minéraux en sont la cause, & dire avec le célèbre M. de Haller dans son Poëme inimitable des Alpes? „une riche source en
 „ sort, son onde est brûlante, elle
 „ roule ses flots fumants à travers
 „ l'herbe stérile, & brûle tout ce qu'elle
 „ touche; son eau transparente est
 „ chargée de métaux liquides, un sel
 „ de Mars salutaire dore sa route, le
 „ sein de la terre l'échauffe; & ses
 „ veines bouillonnent par le combat
 „ intérieur d'un mélange de sels, c'est
 „ en vain que les vents & la neige
 „ combattent ses flots, le feu est leur
 „ essence & ses ondes sont elles-mêmes
 „ des flammes." Voilà mon système, j'attendrai qu'on me donne des raisons suffisantes pour m'en faire changer. ®

Proposons encore une difficulté. Je ne puis m'ôter de l'esprit ce blanc d'œuf, cette quantité immense des eaux de l'abîme qui entourent le jaune, ou le corps central enflammé,

ne pouvant comprendre comment la chaleur peut pénétrer cet abîme de 6 à 700 lieues communes de diamètre, embraser des montagnes, communiquer une chaleur si extraordinaire aux bains chauds, sans que cet Océan souterrain s'en ressentit. Peut-être répondra-t-on : Qui vous dit qu'il ne s'en ressent pas ? Eh bien, supposons qu'il soit d'une chaleur pour le moins aussi forte que celle des bains chauds. Une pareille eau doit communiquer à une autre un degré de chaleur proportionné à celui qu'elle a ; mais dans le déluge elle aura été encore plus chaude s'il est possible. Le centre enflammé & ardent de notre terre doit en avoir considérablement autour de lui, & avoir perdu beaucoup de sa chaleur depuis passé 4000 ans. C'est donc peu que nous ne supposions à cet Océan intérieur qu'une chaleur égale à celle des bains les plus chauds d'aujourd'hui. Ces misérables habitans d'alors auront donc été non noyés mais échaudés & étouffés, & les pauvres poissons étoient tout apprêtés ; que fait-on si Noë & sa famille n'en ont pas pêché chaque jour de tout cuits pour leur nourriture en Water-soetjens à la façon hollandoise ? Tout ce qui me fait de la

peine est de savoir où l'on aura pris d'autres poissons pour repeupler la mer. Est-ce que Noë avoit une arche particulière pour eux ? Mais treve de badinage, je suis véritablement indigné & honteux pour ceux d'entre les Philosophes qui deshonnorent ce nom vénérable par de pareilles absurdités.

M^r. Gottsched attribue encore la chaleur des mines & des caves même à ce feu central. Est-il possible que par-tout ces Messieurs puissent ainsi abandonner le sens commun dont chaque individu du vulgaire fait meilleur usage ?

Il n'est point de paysan un peu sensé qui ne leur puisse dire que la chaleur de ces mines & de ces caves n'est que comparative à celle qui règne au-dehors. On dit des bonnes caves, qu'elles sont fraîches en été & chaudes en hyver, parce que dans ces caves l'air ne peut pénétrer que difficilement & en petite quantité. L'air de dehors étant donc plus chaud en été & plus froid en hyver, fait trouver fort différent celui de la cave qui n'a point changé ou du moins très-peu. J'ai vu moi-même dans le département de mon administration une demeure creusée

dans une roche molle qui, malgré la rigueur de l'hiver, n'avoit jamais besoin de chaleur artificielle, & jouissoit d'une fraîcheur perpétuelle en été, par la raison qu'étant impénétrable à l'air de trois côtés, le quatrième pouvoit aisément être garanti. Mais pourquoi aller si loin ? Il n'y a personne qui n'ait dans sa maison un appartement ou salon frais en été, & qui ne sache qu'il l'est à raison de sa situation & du soin qu'on prend pour que l'air échauffé n'y puisse pénétrer. Ordinairement le vestibule devant le salon sera encore frais, un peu moins cependant que le salon, l'allée qui y conduit encore moins, plus on avance vers le plein air plus on trouve de chaleur en été & de froid en hiver, & l'on se rendroit aussi ridicule que l'Auteur si on perdoit son temps à démontrer que la chaleur apparente des caves en hiver ne provient pas du feu central, vu qu'en été elle y devoit être encore plus forte, celle du feu central devant toujours être la même du dedans & celle du soleil s'y joignant du dehors. Quant aux mines, outre la même raison des caves, on peut ajouter celle des bairns chauds. Les minéraux doivent agir sur les eaux & les vapeurs qui s'y trou-

vent de la même manière & par conséquent contribuer à échauffer l'air de la même façon que l'eau chaude enfermée dans un bain ou une chambre échauffe l'air par ses vapeurs. On dit de-même de certaines eaux, qu'elles sont fraîches en été & chaudes en hiver. Cette différente température n'est qu'apparente, celles qui sont telles se trouvent ou dans les montagnes, lorsqu'elles sortent des rochers impénétrables à la chaleur, ou des puits les plus profonds, par conséquent plus proches du feu central; ou des sources qui ne viennent pas de loin, car aussitôt qu'elles sont conduites depuis quelques mille pas elles seront peu fraîches en été, & seulement trop en hiver; l'air extérieur pouvant y pénétrer.

Encore une remarque sur les eaux; Whiston veut, comme il a été dit, que presque toutes les sources doivent leur origine au feu central, qui les fait monter en vapeurs dans les montagnes qui servent de chapiteaux à ce vaste aëmbic. En ce cas d'où vient qu'il y a des sources très chaudes & d'autres très-froides ? Les deux proviennent-elles de ces vapeurs dissoutes & ensuite condensées en eaux ? Est-ce qu'après

leur changement en eau elles ont conservé la chaleur de la distillation par le feu central, ou cette manipulation la leur a-t-elle fait perdre? Dans le premier cas toutes les sources devoient être chaudes, & dans le dernier cas elles ne pourroient être que froides. Il est donc incontestable que si l'Auteur soutient que toutes les sources de toutes les fontaines sans exception proviennent de la distillation causée par le feu central, son système sur les bains chauds ne sauroit être ni juste, ni même vraisemblable.

Considérons encore un fait; la chaleur intérieure de la terre, la chaleur qui provient du dedans, contribue le plus à la végétation des plantes. Nos jardiniers lorsqu'ils veulent élever des plantes exotiques qui croissent naturellement dans la zone torride, sont obligés d'avoir recours à une pareille chaleur artificielle, par des couches de fumier de cheval & de jars, soit pour faire germer les graines accoutumées à un climat un peu chaud, soit pour conserver certaines plantes & leurs racines toujours dans un certain degré de chaleur, auquel elles sont accoutumées, comme p. ex. les Acajou, Ananas, Ba-

Barleria, Bauhinia, Bihai, Guajabara, Guajacum, Guanabanos, Café, Melocactus, Mimosa de quelques sortes, Papaja, Parkinsonia, Plumelia, Poinciana, Xilon, & quantité d'autres. Est-ce donc le feu central qui agit avec plus de force dans la zone torride que chez nous? Ou est-ce le soleil? Il n'y a qu'un philosophe qui puisse douter du dernier. Un paylan raisonne suivant le bon sens & l'expérience. Nous voyons des printemps hâtifs, d'autres tardifs. Si le feu central avoit tant de force & qu'il produisît même les volcans selon l'opinion de nos Philosophes, aussitôt que la neige ne couvre plus la terre ce feu interne devoit prendre le dessus. Mais par malheur l'expérience y est contraire, & tous ceux qui creusent des puits ne se font jamais aperçus de cette chaleur. Nos paylans disent au printemps pour raison, lorsque les bleds, les herbes, les jardinages &c. ont de la peine à pousser, que la chaleur n'est pas encore dans la terre, ou que la terre n'est pas encore réchauffée; ils ont raison; quand même le soleil donne sur la surface de la terre, il ne fait que très-peu d'effet; il faut que sa chaleur soit à un degré qu'elle puisse échauffer le sol à une certaine profondeur, vivifier les

racines & faire germer les graines, sans quoi toute la force prétendue du feu central n'y fera rien. J'avoue humblement que le bon sens & l'expérience des payfans prévaudront toujours chez moi sur les spéculations des plus grands philosophes.

Livre II. Hypothese VII. §. 5.

L'Auteur dit : „ Comme il est clair que
 „ beaucoup de Cometes ont passé par
 „ le systême planétaire, que par ce
 „ passage elles ont pu & du causer de
 „ grands changemens sans aucun mi-
 „ racle, & que la nature & la grandeur
 „ de la déclinaison présente du centre,
 „ ou ce déformée, n'est autre chose
 „ que ce qu'on devoit attendre de pa-
 „ reilles causes; il sera donc très-rai-
 „ sonnable de concéder que de tels ef-
 „ fets sont arrivés, & que par consé-
 „ quent il est vrai comme je le soutiens,
 „ que tout étoit originairement par
 „ ordre & en regle, que principale-
 „ ment les orbites planétaires étoient
 „ uniformes accordantes avec le cen-
 „ tre & circulaires, comme nous l'a-
 „ vons prouvé.”

A ce que nous avons dit *Theses* 13. &
 17. nous ajouterons quelques réflexions.
 Nous avons vu qu'il n'étoit pas sur
 que les Cometes passent & aient passé

par les systêmes planétaires, ou que, si jamais cela arrive, elles y passent sou-
 vent & ordinairement. Supposons donc
 pour faire plaisir aux sectateurs de Whis-
 ton que cela soit toujours ainsi. Suppo-
 sons encore qu'elles puissent causer ces
 affreux dérangemens dont ils parlent,
 il me reste encore un doute. Les Phi-
 losophes des siècles précédens, qui
 étoient assez simples que de croire à la
 raison, la base de toute la logique & de
 l'art de raisonner, avoient pour axiome
a posse ad esse non valet consequentia.
 Mais pareille regle étant surannée,
 notre Auteur ne prétend pas s'y laisser
 astreindre. Son syllogisme se trouve
 donc d'une figure nouvelle. Si les Co-
 metes passent par les systêmes plané-
 taires elles y causent du desordre. Or les
 Planetes ont aujourd'hui un cours ellip-
 tique qui est un grand dérangement,
 donc il est causé par le passage des Co-
 metes. Quelle vaste érudition! Quel
 génie incomparable! qui invente une
 nouvelle logique, qui rend les choses
 médiocrement obscures aussi claires que
 le chaos de sa Comete. Je ne sçais:
 je suis encore à la vieille mode. Je ne
 puis me faire à la nouvelle, je crois
 toujours avec la simplicité possible com-
 me je l'ai déjà dit sur la these 13. que

le Dieu tout-puissant l'est assez pour conserver les planetes dans l'état qu'il croit le plus convenable à son but sans que les Cometes y puissent rien changer, gâter ni déranger. Et comme j'ignore parfaitement les raisons que Dieu a eues d'ordonner ces prétendues destructions, cette altération & ce dérangement dont nous n'avons aucune preuve, il seroit ridicule d'en chercher les causes & les effets. Je crois bien, comme il a été dit sur la these 17, que Dieu a fixé un terme à la durée de chaque planete & à celle de sa constitution présente, & qu'alors il la détruit ou la change par des moyens à nous inconnus, peut-être par des Cometes; mais l'on ne me persuadera jamais que ces Cometes agissent avec tant de hazard & de violence pendant leur course, qu'elles changent & détruisent les planetes seulement par accident, & suivant l'hypothese & la comparaison de Whilston, pour ainsi dire, malgré la volonté de Dieu.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

JANU

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

